This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

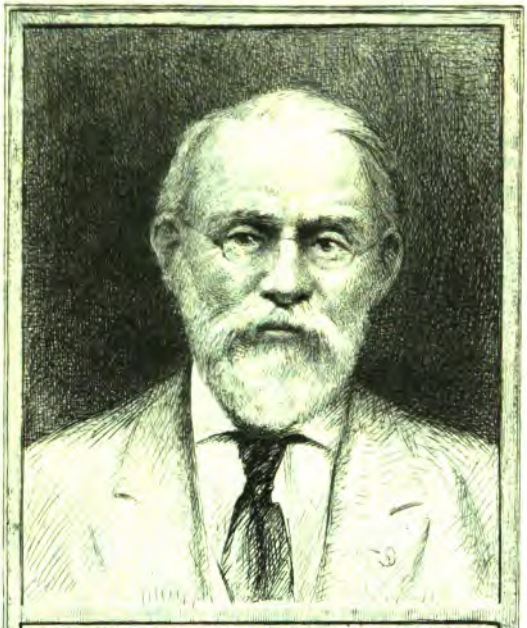
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 496480



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

840.6
W215

LA WALLONIE

Quatrième année. — 1889.

Printed in Belgium.

Dunning
Rifkoff
5-4-36
32194

SONNET.

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.

STÉPHANE MALLARMÉ.

NUPTIALE.

à Madame René Ghil.

Au triomphe de Vie, auréole et couronne !
Ordonnez que s'essorent de leurs profondeurs
D'impasses du passé las vers la route ouverte,
Au triomphe de Vie ordonnez, fiançailles !
Que montent les viriles forces d'union
Tant qu'aillent les fiançailles aux accordailles
Et selon, sans péril ! l'heur des Initiés.

Au triomphe de Vie allez, les Appelés.

Lys et Lys désolé surgit la Fleur et svelte
Aux gazes d'eau de l'aube épanouit son cœur.
Sens d'innocence et la faiblesse d'une enfance,
Et la faiblesse, et l'innocent aller, toujours
Lys et Lys désolé aux gazes d'eau de l'aube,
Pour l'aurore venant vers où veut le triomphe.

Et la rose venant à peine éclose offrit
Ses premières rougeurs de vierge élue au jour
Pour le triomphe clair d'auréole et de vie,

Lys et Lys désolé aux gazes d'eau de l'aube.

Auréole et couronne et gestes neufs d'extase
Aux rondes s'enivrant d'espace en vol d'aronde
Des chères pastorales d'hier qui marient
Les mains pour d'autres pastorales de demain
Et que bénit le vœu d'être deux pour la vie

Au triomphe de Vie et son épiphanie.

Mais bref! le temps marqué d'opaque intensité,
Le temps où roulent tant pourtant d'heures heureuses
Non que tintent les cris qu'aura bénis leur vœu :
Auréole et couronne aux soirs comme une fête
Et lorsque l'orgue ordonne un triomphe de Vie,
L'orgue du passé las — plus las d'impasses, grand !

Eux ! qui portent la clef des portes du Jardin
Où gazouillent les gais guilleris que n'ouïssent
De si loin les errants jusqu'à la mort dehors,
Eux ! qui portent la clef des portes du Jardin,
Qui veulent que s'envole un pollen des corolles
Par au delà l'enclos et sur des peurs de fleurs,

Hument, hument aux chants des enchantements purs
La jouissance extra terrestre des Elus,

Hument Eux! qui élus au triomphe de Vie
Offrirent pour les midis le sang des aurores,
Hument la quiétude énorme d'avenirs.

La triomphalement féconde quiétude.

Août 1888. ALBERT SAINT-PAUL.

PREMIÈRES PROSES.

—

(1865)

LE BAIN.

En la mystérieuse pâleur du jour versé par la coupole de verre, le bain fumait, rose, dans la vasque de marbre, avec une odeur de lavande. Ayant fait glisser la porte sur elle, la dame tira les bagues de ses doigts et, d'un coup brusque de ses épaules, écroula son peignoir à ses pieds. Elle était nue à présent, ses cheveux bruns torsés en chignon au haut de sa tête, toute frémissante, pareille à un joli saxe reluisant.

Ses doigts ouverts palpèrent l'eau; puis elle y coula les poignets, agitant les fumées; et une jambe après l'autre, à petites fois et recommençant, lentement elle entra dans la piscine. Alors son corps exquis et mièvre connut des jouissances profondes. Sa chair, mordue le jour et la nuit par le corset, se détendit comme la peau d'un gant, avec des étirements doux; le flot tiède chatouillait le creux de ses aisselles, et pour mieux le sentir, elle ouvrait les bras lascivement.

Sous les transparences du bain, sa nudité, ambrée par places de frissons rose-thé, se modelait en contours gras qui fuyaient aux rides de la liquide surface. Comme des fruits divins, ses genoux pointaient des lueurs pourprées ; et sur sa gorge des moires argentées s'étalaient.

De temps en temps elle se soulevait, dressant à la lumière ses seins aux bouts rougis, sur lesquels posaient les pesanteurs de l'eau, pareilles à des caresses de mains lourdes. Ses narines se dilataient alors à l'odeur secrète de ses flancs, et comme des gemmes, des buées emperlaient ses tempes de moiteurs.

Longtemps elle s'amusa à frapper l'onde laiteuse du plat de la main, la faisant s'égoutter ensuite dans les doigts, en ruissellements de rosées.

Quand elle se leva enfin, la chair fumante, elle tordit ses bras sur sa tête et bâilla, se sentant devenir amoureuse...

CAMILLE LEMONNIER.

DÉSASTRE.

En la nuit où bruit agonie une émeute
hurleurs en la clameur émouvante de meute
roule en houle un galop de sanglots inouis
et les longs battements d'ailes sombres où vente
l'effarement de tels gonfanons d'épouvante .
sous les velums sanglants de nuit évanouis.

Or, un rêve de glaive en lumineux tumulte
inutile a surgi d'une étreinte d'adulte
debout en défaite infamante des clans ;
et lugubre du deuil des lis de la poignée
sur les tertres rugit sa strideur indignée
le présage d'acier des fabuleux élans.

Et les moires du soir pour des émois d'histoires
peuplent l'ombre de songe en géantes mémoires :
séculaires surgis des suaires, Héros !
pallides sous le poids simulé des armures
dont le grincement meurt aux douloureux murmures
du Tumulus tragique évoqué en les los.

Plus n'éclate au fracas écarlate des casques
l'ondulement de plume adulé des bourrasques :
rondaches et cimiers roulent déshonorés
au limon sanglanté qui gémit sous les Braves !
quand les buccins de gloire électrisent les graves
Palmes lasses, les soirs ! frôlant les fronts sacrés.

1887. ACHILLE DELAROCHE.

ORGUEIL.

pour Maurice Siville.

Parfois — aux jours spleenétiques — mon orgueilleuse pensée franchit l'au-delà des âges.

Et sans s'arrêter à considérer les futures civilisations en leurs premiers tâtonnements, en leurs splendeurs d'apothéose, en leurs sinistres décadences, refusant son regard aux scandales comme aux épopées à venir, elle lance sa puissante envolée à travers les temps — tel un aigle superbe, et ne prend pied qu'à l'instant, tant désiré ! où le Dieu Soleil, immémorial et glorieux phare, aura cessé d'éclairer les peuples hurlant à la mort, à l'instant où plus rien d'humain ne souillera le monde.

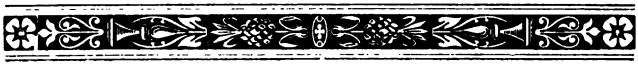
Mon âme rêve d'errer, en l'éternelle nuit sans étoiles, sur les soleils éteints, sur les sphères mornes et silencieuses perpétuellement, qui, ne gardant pas l'éphémère trace de l'homme, auront recouvré l'immense sérénité des paysages primitifs.

Mon âme rêve de trôner, seule, sans un désir, en ces mondes déserts.....

Mais, tandis que s'élance, pure et hautaine, ma pensée vers les lointains de l'Idéal, mon âme toujours inquiète, s'écoute vivre, et — ô douloureuse ironie ! — j'entends, dans les ténèbres, au fond de moi-même, j'entends sourdre le cri damné de la Chair.....

..... La Chair, qui traîtreusement assassine le Rêve, et rugit l'hosanna rauque de sa victoire !

CHARLES DELCHEVALERIE.



LES FRESQUES.

à Stuart Merrill.

En un très vieux manoir, avec des javelots
Et des pennons lancéolés sur les murailles,
C'était, que ces rouges batailles,
Entre les hauts piliers, éclataient en tableaux.

Grandir! on y voyait les féroces ramures
De la mêlée où des paladins merveilleux,
Avec du soir au fond des yeux,
Tombaient, allongés morts en leurs châsses d'armures.

Hélas! tous ces cerveaux qui rêvèrent de gloire,
—Fendus;— et tous ces poings — coupés!— traceurs d'éclairs,
Avec, dans l'air, leurs glaives clairs
Et leurs aigles de casque éployés dans l'Histoire.

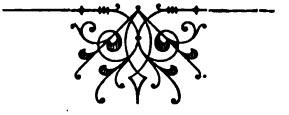
Hélas! — et la débâcle à travers leurs Maisons,
Le deuil de la débâcle en des nuits de tueries
Et les funèbres sonneries
Cassant la destinée en or de leurs blasons.

Pourtant, qu'ils soient tombés en corps-à-corps ardents,
Ramus de force et les dix doigts onglés de haine
Et la bouche rouge et soudaine
De rage hurlée et du sang frais marbrant leurs dents,

Et contre la forêt fourmillante de lances,
Qui s'avançait, qu'ils aient, le désespoir au clair,
Lourdes masses de bronze et de fer,
Terribles bras d'acier, cogné leurs violences.

Qu'importe alors ! — ils ont senti la joie unique
D'exprimer l'être humain en sa totalité
De hargne et de brutalité,
Jusqu'au tressaut dernier de la mort tétanique !

ÉMILE VERHAEREN.



DE L' « ALBUM PARISIEN. »

31 *Janvier* 88.

Cinq heures. — En sortant d'une maison amicale — avec dans les oreilles le bourdonnement doux d'une causerie paisible en la pénombreuse placidité d'une chambre close — me fouette la virulence d'une tourmente de neige, dans la tristesse solitaire et comme agonisante de la rue Cauchois.

La rue Lepic : plus large, et plus vivante, dans un plus vaste et plus multiple affolement de bêtes et d'hommes sous les ondes mordantes de la tempête de glace.

En la place Blanche, — avec à droite, à gauche la spacieuse détresse du boulevard — s'élargit encore et s'allonge la vision de cette lutte blafarde, où se débat un peuple d'êtres et de choses, pitoyables sous l'envahissement silencieux du tourbillon, qui les farde et les affuble de blancheurs douteuses et comme ricanantes ; pendant que se raidissent les trottoirs, la chaussée, les arbres, tués par la suffo-

cation lentement envahissante de ce linceul de candeur, que par place — et vite — ronge de plaies hideuses et de marbrures corrompues la gangrène de la fange victorieuse.

Un fiacre, surtout, échoué près d'un trottoir, s'affiche en une lamentation de misérable épave; tout près, une petite dame en noir, qui vient d'en descendre, se ratatine en de souffreteuses attitudes, le corps ployé sous la tourmente, les doigts transis s'agitant en de douloureux efforts dans un porte-monnaie.

Et, en haut, tout à coup, devant l'œil qui par hasard se lève, se développent des toitures candides, un déploiement de clairs terrains accidentés et paisibles figés en une tranquillité quelque peu lumineuse et sourieuse : campements de neiges immaculées, sur lesquels les tuyaux des cheminées dressent des spectres de vagues marionnettes noires chamarrées de blanc — en immobiles sentinelles.

La rue Blanche se présente, dévale plus sombre sous le harcèlement furieux d'un poudroiment parfois roussâtre. — Parfois, à droite ou à gauche, s'enfonce une confusion louche d'atmosphère, une rue longue, délaissée, comme perdue, un boyau colossal, muet et sordide, un sac blafard et aphone, gorgé d'un silence de poussière neigeuse, où ne luisent que des étonnements lointains et immobiles de lumières décolorées.

Toujours plus misérables, des silhouettes défor-

mées, ahuries et sourdes s'aventurent et s'écoulent sur l'ironie d'un moelleux tapis de neige sale. D'inutiles parapluies se promènent avec des têtes qu'ils n'abritent pas, et semblent avoir conscience du ridicule de leur inutilité.

De la sombre rue Blanche je plonge en la vaste place de la Trinité ; là, devant l'église, le jardin, gorgé, bâillonné de neige, s'étend, immobile — cadavérique gueule d'un monstre de rêve ou de cauchemar succombé sous une fatalité de suffocation.

Rue de la Chaussée d'Antin, le défilé des pitoyables silhouettes s'accroît ; tandis que les lumières, propres et tranquilles des boutiques engagent à travers les glaces des devantures un simulacre de lutte avec la tempête grincheuse du dehors. Et souvent, comme par une attirance reposante, se lève le regard à la contemplation des paisibles toitures — sérénités de paysages polaires, où toujours veillent les nombreuses sentinelles des cheminées noires parées de blancheur.

Au milieu de la Chaussée s'affale une lourdeur immense de fiacre ; sur sa toiture s'abandonnent le torse et la tête lasse du cocher ; et la neige s'amoncèle sur ce groupe, que coagule une apparence d'insensibilité très longue. — Se reposent, dans les vitrines, des étalages de marchandises propres, semblant sourire un sourire d'orgueilleuse goguenardise au spectacle harcelé et sale de la rue ; des fleurs, à gauche, sous une illumination très radieuse

de gaz, éclatent d'une gaieté plus vive et plus voluptueuse de fin bariolage ; et, à travers la glace d'une charcuterie, la plus violente insulte à la misère de la rue se personnifie en la propreté grasse, luisante et indifférente de deux charcutières paisibles se prélassant, assises, au comptoir.

Dans un redoublement d'énergie, la tourmente se complique de l'obscurité toujours plus victorieuse, malgré les efforts toujours plus nombreux d'une multiplication de lumières. Un plus impérieux affolement nous gagne ; en les tourbillonnements louches la respiration s'affaiblit et presque tout à fait manque. La traîtrise insidieuse de l'ironique tapis de neige augmente, et un mutisme toujours plus aveuglant et plus trouble sème de dangers la route pour les chairs minables et les moelles transies des passants. Aussi, boulevard Haussmann, me glissé-je en un café qui silencieusement m'invite à une tranquillité réparatrice. Et la tiédeur de la salle semble comme effarée du cortège de froid, d'humidité et de souillure que j'introduis avec ma personne chiffonnée.

Puis, un calme lentement, envahit mes membres, un léger égoïsme de bien-être me gagne en la reposante chaleur; et dans ce besoin temporaire de paix et de visions paisibles, ne se représente, du spectacle du dehors, que le souvenir de cette tranquillité candide et sourieuse de paysages hyperboréens que

gardent les cheminées en immobiles sentinelles — et surtout ce calme luisant et suprême de charcutières, trônant, à travers la devanture, avec l'image de leur tiédeur grasse, sur la si misérable foule qui sans cesse grouille avec de muettes lamentations de gestes sous cette implacabilité de tourmente de neige.

MARIO VARVARA.

L'EAU DU RÊVE.

L'EAU DU RÊVE

Parmi les sourires des grèves,
Les rêves que mon âme frêle
Seule rêve étoilent leur aile
Du semis des lys de mes rêves;

Parmi les corolles des grèves,
Subtiles aux aimants fluides
Comme volent les piérides
Neigent les ailes de mes rêves;

Parmi les musiques des grèves,
S'abélit en lasse envolée
Mon âme frêle, oh frêle ailée
Des songes ailés de mes rêves.

DÉLAISSÉE

Vaine et vague, oh vaine ! l'Eau tente
Par la douceur du soir vermeil,
Oh douceur, au naissant sommeil
Charmer sa course sanglotante.

Depuis naguère les amants
Sous ses lèvres d'Angéronie
Aimaient dissoudre l'ironie
Qui sarmente leurs faux serments.

Et bien vaine, et lente, et lassée,
L'Eau fait s'éplorer ses flots las
A tenter d'assoupir le glas
Pleurent ses pleurs de délaissée.

POÉSIE

Delà l'idéale croisure
Des rives claires et des Eaux,
Au murmure ému des roseaux
Quelle est l'oiselle qui susurre ?

Oh douce en le silencieux
Du silence qui s'abélise
La délicate vocalise
Que la source abaisse des cieux ;

Par les Eaux des rivières dignes
Les pures cîmes des cirrus
Entre roseaux, lys et lotus
Se reflètent comme grands cygnes.

CALME

Par les pâleurs roses des voiles
Qu'enroule le jour hésitant,
Très vagues voici par instant
Paraître au loin de blanches voiles.

Et par la paix qui va bénir
Les ravissantes traversées
Les voiles glissent fiancées
Aux promesses de l'avenir.

— Jadis les dolentes souffrances
Aux âmes lasses du passé
Nonchalamment ont fiancé
Les regrets blancs des espérances.

SOIR DE PRINTEMPS

Le soir referme les manteaux
Dont s'enclôt l'ombre des collines,
Et laisse errer les mousselines
Du mystère sur les coteaux.

Et sous le soir, au fil de l'onde
Un rayon des jours enchantés
En les décroissantes clartés
Adore endorer l'onde blonde.

Et sous le soir, l'Eau cueille aux fleurs
De petits airs de mièvrerie
Pour qu'aux nuits la lune y sourie
Les sourires bleus de ses pleurs.

RÊVE

Quand la nuit s'enneige d'hermine
A l'hermine des lys du soir,
Vers l'Eau souriante d'espoir
Oh blanche la lune s'incline.

Sous les neiges de ses halos,
Son âme de blancheur exquise
Parmi les lys blancs s'indécise
Exquise ! aux sourires des flots.

Le rêve que mon âme élève
Par les lys de mes las élans
S'indécise aux sourires blancs
D'une très blanche âme de rêve.

GEORGE KELLER.

LES FLAIREURS (1).

au poète Maurice Maeterlinck.

Orchestre : Marche funèbre. Roulement de tambours voilés. Sonnerie de cor dans le lointain. Roulement de tambours. Court motif de psalmodie pour orgues. **Coups répétés et sourds**. Rideau.

La scène représente une chambre de chaumière très pauvre. A droite, adossé au mur, grand lit à baldaquin et rideaux de serge noire. Au milieu du mur de fond, porte ; à gauche, fenêtre au store baissé. Près du lit, console où un crucifix entre deux cierges de cire jaune allumés.

Nuit d'orage. La pluie fouette les vitres. On entend au loin le vent qui siffle dans les arbres et un chien qui aboie. Au lever du rideau la scène semble vide et n'est éclairée que par la lueur vacillante des deux cierges. On entend de nouveaux coups à la porte. Une jeune fille sort précipitamment du lit avec des gestes d'effroi. Elle est mi-nue, en chemise, des cheveux blonds dénoués.

---

(1) Légende originale et drame en 3 actes pour le théâtre des fantoches.

ACTE I.

LA FILLE.

Qui est là ?

UNE VOIX *au dehors.*

Moi.

LA FILLE.

Qui vous ?

LA VOIX.

Moi !

LA FILLE.

Ça n'est pas un nom, qui êtes-vous ?

LA VOIX.

Ah ! mais.... Je suis l'homme, vous savez bien.

LA FILLE.

Je n'attends personne.

UNE VOIX *dans le lit.*

Ma fille, qu'est-ce que ce bruit ?

LA FILLE.

Petite mère, c'est le vent. — Est-ce pour moi que vous venez ?

LA VOIX.

Bien sûr que non, petite, bien sûr que non !

LA MÈRE.

Ah vraiment j'entends quelque chose.

LA FILLE.

Si vous ne vous nommez pas, je n'ouvrirai pas.

LA VOIX.

Mais.... mais.... c'est pas pour dire. Je suis l'homme avec l'eau.

LA FILLE.

L'homme avec l'eau ?

LA VOIX.

Ben oui. Voilà !

(**Clapotement d'eau qu'on égoutte.**)

LA MÈRE.

Ma fille, j'entends de l'eau. J'entends quelque chose qui coule.

LA FILLE.

L'Homme avec l'eau !

LA VOIX.

Bien sûr et avec l'éponge.

LA FILLE.

Avec l'éponge ?.... je n'ai que faire de tout cela.

LA VOIX.

Excusez, petite, excusez.... c'est pour laver.

LA MÈRE.

Qui est-ce ma fille ?

LA FILLE.

Petite mère.... c'est.... un pauvre.... un pauvre qui demande une aumône.

LA MÈRE.

Ah ! donne-la lui. Le pauvre homme ! Qu'il entre un peu et se repose; par une telle nuit. Ah mon Dieu !

(**On frappe.**)

LA FILLE.

Non ! — Petite mère, j'ai peur, on ne sait pas qui peut venir.

LA MÈRE.

C'est mal cela, ce que tu dis, c'est mal, il faut lui ouvrir, donne-lui du pain.

(**On frappe.**)

LA FILLE.

Non! J'ai peur de ceux qui viennent pendant la nuit, petite mère, si c'était un voleur.

LA MÈRE.

Ma fille, il faut ouvrir, entends-tu, il faut ouvrir. Qui est-ce? *(souriant)* Ah mère sait bien qui c'est, ma fille. Elle connaît ce son.

(**On frappe.**)

LA FILLE *alarmée.*

Tu sais qui c'est?

LA MÈRE.

Eh quoi? N'est-ce pas le Seigneur notre bon maître. Il chasse dans la nuit. Voici qu'il a faim et soif, qu'il est fatigué. Ouvre-lui, ma fille, ouvre-lui vite. J'entends le bruit de ses chevaux noirs!

(*Pas de chevaux dans le lointain.*)

LA FILLE.

Quel est ce bruit, n'êtes-vous pas seul?

LA VOIX.

Bien sûr, que j'suis seul! g'na pas d'bruit.... ah si... peut-être bien, là-bas.... c'est de ceusse qui viennent.. mais ouvrez donc.

(**On frappe.**)

LA FILLE.

Allez vous-en.

LA VOIX.

Pour lors que vous ne voulez pas ouvrir?

LA FILLE.

Je n'ouvrirai jamais.

LA VOIX.

C'est bon, j'attendrai.

LA MÈRE.

Chacun dit, ma fille: demain, demain; oui, mais l'autre, l'autre qui est là? Est-ce qu'il va attendre.

Ce que l'un ne sait pas l'autre le sait, ce que l'un ne voit pas, l'autre le voit et c'est grand péché et folie... ma fille, il est donc parti que je ne l'entends plus?

LA FILLE *regardant la porte.*

Oui, mère..... oui..... oui..... il est parti.

LA MÈRE.

Ah! que Jésus l'ait en sa bonne garde et la Vierge!.... Quel temps il fait au dehors..... Viens ma fille, prions pour lui, pour ce pauvre dans la nuit, le notre Père et les 3 actes. Tourne un peu la croix vers moi, oui.... oui.

On entend les deux femmes qui balbutient des prières — bruit du chapelet dans les mains de la vieille. — La pluie fouette les fenêtres,

10 heures sonnent lentement.

On entend aboyer un chien. La fille souffle les cierges. Ténèbres sur la scène. (Orchestre. *Marche funèbre.*)

ACTE II.

Sonnerie de cor dans le lointain. Roulement de tambours. Orgues. Coups répétés. Les cierges s'allument et l'on voit la jeune fille qui est restée debout contre le lit, immobile dans une attitude de veille, le visage tourné vers la porte.

(**On frappe**.)

LA FILLE *se précipitant vers la porte.*

Ah ! taisez-vous, taisez-vous donc ! grand'mère dort maintenant.

(**On frappe**.)

VOIX *au dehors.*

Ça m'est égal !

LA FILLE.

Vous avez dit d'attendre.

LA VOIX *éclatant de rire.*

Moi ! je viens d'arriver.

LA FILLE.

Quoi ! n'êtes-vous pas l'homme de tantôt ?

LA VOIX.

Certes non.

LA MÈRE.

Ma fille, j'entends du bruit.

LA FILLE *vers la porte.*

Cela n'est pas vrai.

LA VOIX.

Ah par exemple!

LA MÈRE.

Ma fille, j'entends quelque chose qui bouge.

LA FILLE.

Qui êtes-vous donc ?

LA VOIX.

Mais....

LA MÈRE.

Oui, il y a là quelque chose, oui.

LA FILLE.

Je n'attends personne.

LA MÈRE *écoutant.*

Oui, oui, il y a quelque chose qui frôle, comme ça, là, sous la porte, sûr, il y a quelque chose qui traîne. Qu'est-ce qu'il y a ma fille ?

LA FILLE.

C'est un oiseau de nuit petite mère. — Qui êtes-vous donc..

LA VOIX.

Mais..... l'Homme avec le linge.

LA FILLE.

L'homme avec le linge !

LA VOIX.

Oui.

LA MÈRE.

Mais non, ma fille, mais non, j'entends quelqu'un qui parle... Qui est-ce qui est là, cela n'est pas ta voix, cela; mais non, il y a quelqu'un ! Qui est-ce ma fille ?

LA FILLE.

Petite mère, ce n'est rien, te dis-je.

LA MÈRE.

Si, si, il y a là quelqu'un.

(**On frappe**.)

Tu entends ! on frappe. Qui est-ce ? demande qui c'est.

LA FILLE.

Petite mère, c'est un homme égaré qui demande son chemin.

LA MÈRE.

Ah ! miséricorde ! Par une telle nuit, ah ! mon Dieu ! ouvre-lui vite, ma fille, à ce pauvre homme, qu'il se repose et mange un peu, ah mon Dieu ! Ecoute.

(**On frappe**.)

Ah ! il faut lui ouvrir, cela, ma fille, cela est charitable, va.

LA FILLE.

Petite mère, j'ai peur, voilà la seconde fois, on ne sait pas qui peut venir.

LA MÈRE.

N'aie pas peur, ma fille, cela est bien et il faut faire le bien.

(**On frappe.**)

LA FILLE *vers la porte.*

Non !

LA MÈRE.

N'entends-tu pas des chevaux ?

LA FILLE.

Quel est ce bruit ?

LA VOIX.

G'na pas d'bruit..... ah ! là bas. J' sais pas moi, c'est de ceusse qui viennent.

LA MÈRE.

Mais, ma fille, écoute il y a quelque chose qui frôle, là dessous.

LA FILLE *rapidement.*

C'est la pluie contre la porte, petite mère.

(**On frappe.**)

Non !

LA MÈRE.

Mais non ! petite mère n'est pas sourde, elle entendrait croître les herbes, c'est le bruit de quelque chose qui traîne, ah oui je sais bien moi ! C'est la belle Dame du château qui est là, la belle Dame à cheval; elle est venue ! Ne l'a-t-elle pas promis, oui, oui, sans doute, ma fille, c'est elle, je l'entends bien, c'est elle, ouvre-lui vite.

(**On frappe.**)

LA FILLE *vers la porte.*

Non !

(*Se rapprochant de sa mère dont elle prend les mains.*)

Ah ! petite mère j'ai peur de ceux qui viennent pendant la nuit.

LA MÈRE *après un silence et la regardant dans les yeux.*

Pourquoi, ma fille; Jésus est avec nous.

LA FILLE.

Ah ! petite mère, qu'as-tu donc que tu trembles ainsi ?

LA MÈRE.

C'est de joie, ma fille, car Elle est là.

(**On frappe**.)

LA FILLE.

Je n'ouvrirai pas.

LA VOIX.

Ah ! nom de nom!

LA MÈRE.

Celle qui vient est bien venue.

LA FILLE.

Ne tremble pas ainsi petite mère.

LA MÈRE *haletant.*

Mais c'est mal, cela, oh, oh! oh! c'est mal..... cela, ce n'est pas le bonheur, oh, oh! je te dis qu'il faut.... ouvrir! oh! qu'il faut ou..... vrir! ouvrir!

(**On frappe**.)

LA VOIX.

Ça fait que vous ne voulez pas ouvrir ?

LA FILLE.

Non! allez vous-en — Oh! qu'as-tu donc petite mère que tes mains sont toutes froides?

LA VOIX.

C'est bon j'attendrai!

LA FILLE.

Je n'ouvrirai jamais.

LA VOIX.

C'est ce que nous verrons.

LA FILLE.

Oh! petite mère, tu.....

LA MÈRE *avec halètement et toux.*

Ma fille, jai fait un beau rêve, oh! soulève un peu mon oreiller.... oui! un beau rêve! J'étais dans le Paradis (*toussant*) et le jardin, (*toux*) tous les anges (*faisant avec ses deux mains le geste de danser*).... dansaient! (*fredonnant*) moi, avec la Sainte Vierge, (*faisant toujours les gestes avant les paroles*) je dansais,.... au milieu; (*toux*) une fête, une belle fête. oh! oh! oh! (*elle fait de grands efforts pour s'agiter*).

LA FILLE *l'arrêtant et essuyant la sueur de son visage.*

Mère! oh petite mère!

LA MÈRE. .

Au milieu des fleurs du Paradis (*toux*) — (*après un silence et changeant d'idée:*)

Est-ce qu'Elle est partie que je ne l'entends plus?

LA FILLE *regardant la porte.*

Oui, mère, oui.... oui.... Il est parti.

LA MÈRE.

Que Dieu l'ait en sa sainte garde.

LA FILLE.

Oui, petite mère, je prierai pour lui.

LA MÈRE *se laissant retomber et lentement.*

Oui.... faut prier pour elle.... faut prier pour Elle (*longue aspiration*) la sainte Vierge Marie dans sa maison. (*toux*) Disons le notre Père et les trois actes. Approche un peu le crucifix, je ne le vois plus bien, oui, comme ça, oui.

On les entend balbutier les prières. Encore le bruit du chapelet et de la toux. Le bruit de la pluie contre les vitres.

11 heures sonnent lentement.

On entend aboyer le chien. La jeune fille souffle les cierges. La scène est en pleine obscurité.

Marche triomphale à grand orchestre dans les ténèbres.

ACTE III.

Roulements de tambours. Sonnerie de cor dans le lointain. Motif pour orgues. Coups redoublés sur la porte. En pleine obscurité.

LA FILLE.

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! taisez-vous donc, sinistre que vous êtes, vous allez faire mourir ma mère !

(**On frappe.**)

UNE VOIX *au dehors.*

Me v'là !

LA FILLE.

Mais je vous en supplie, taisez-vous, je vous en supplie, oh mon Dieu !

LA VOIX.

Hé ben quoi ! me v'là !

(**On frappe.**)

LA FILLE.

Mais que voulez-vous donc ?

LA VOIX.

Ben entrer.

(**On frappe.**)

LA FILLE.

Mais vous avez dit d'attendre jusqu'au jour !

LA VOIX, *éclatant de rire.*

Ah ! par exemple ! Je viens d'arriver ! Pas vrai, vous autres ?

LA MÈRE.

Ma fille, allume le cierge.

(**Lumière.**)

LA FILLE.

Cela n'est pas vrai.

LA VOIX.

Ah ! cré nom est-ce qu'on se f..... de moi ici !

LA MÈRE.

Ma fille, allume l'autre cierge aussi, car Elle est là.

(**Lumière.**)

LA VOIX.

Que vous n'allez pas me planter ici avec ?

LA FILLE.

Je n'ai pas besoin de vous.

LA VOIX.

Bon bon, chacun son tour. C'est pas pour vous que j'suis là, voyons !

LA MÈRE, *regardant la chambre avec tristesse.*

Ma maison n'est pas digne de la recevoir.

LA VOIX.

Ah ! ça, voulez-vous bien ouvrir ou je cogne avec ?

LA MÈRE.

Mais, ma fille.... lève le rideau.... et laisse entrer le

soleil.... que ce soit un peu beau ici. *(Ouvrant les bras en un geste radieux.)* Tout en fête, car Elle va entrer.

LA FILLE.

Oui mère. *(Elle lève le store. Fenêtre lumineuse e les ombres du corbillard projetées sur le mur.)*

LA MÈRE.

Qu'est-ce que ces ombres ?

LA FILLE.

Ah !.... *(Elle fait vivement retomber le rideau.)*

LA MÈRE.

Ma fille, prend l'eau bénite.

LA FILLE, *prenant le bénitier et le buis.*

Non ! qui êtes-vous ?

LA VOIX.

Mais sacré nom ! l'homme avec.... la chose...

LA FILLE, *faisant des aspersions à droite, à gauche, en avant et sur la porte, à chaque pas un coup sourd. La mère se signe. après un silence :*

Quelle chose ?

LA VOIX.

J' suis l'homme avec le cercueil, v' là !

LA FILLE *poussant un cri.*

Ah ! l'homme avec....

LA VOIX.

Oui, oui, est-ce qu'on ne m'attendait pas peut-être ?

LA MÈRE, *d'une voix étouffée.*

Ouvre-lui la porte, ma fille, Elle peut entrer.

LA FILLE.

Petite mère, ce n'est pas une dame.... c'est.... quelqu'un.... qui est poursuivi et qui demande un asile.

LA MÈRE *râlant.*

Ouvre-lui vite ma fille, oh, oh ! ouvre.... lui vite vite, oh ! oh ! elle est la bien-venue. Oh ! de l'eau, donne-moi de l'eau.

LA VOIX.

Cré nom que c'est lourd !

(**On frappe.**)

LA MÈRE.

Ah j'étouffe ma fille.... où est le crucifix.... je ne le vois plus, oui, oui, faut lui ouvrir.

LA VOIX.

Il sera tout mouillé à la fin.

(**On frappe.**)

LA MÈRE.

Va, couvre la table.... mets la belle nappe. *(Se frappant la poitrine.)* C'est ici tiens ici ! *(D'une voix rauque.)* Ho.... va, va cueillir quelques fleurs oui, elle est là.... ouvre-lui donc.

(**Coups violents.**)

LA VOIX.

Faudra que j'enfonce la porte !

LA MÈRE.

Oui, là, je la vois, je la reconnais, ô belle Dame !

(Nouveaux coups.)

LA VOIX.

Hé ben vous autres ?

(*Voix au dehors.*)

LA MÈRE *avec rauquements.*

La belle Dame.... pour mes yeux, vois-tu les portes maintenant..... il n'y en a pas ! ouvre....

(**Coups. On entend craquer la porte.**)

Oui, elle a quelque chose là, quelque chose là sur son épaule. (*Elle fait le signe de la croix.*)

LA FILLE.

Oh petite mère !

LA VOIX.

Puisqu'il faut ben v'la !

(Coups et craquements.)

LA FILLE.

Allez vous-en ! allez vous-en qui que vous soyez ! Allez vous-en vous dis-je, je ne vous ouvrirai pas, vous dis-je, jamais, jamais, jamais ! Est-ce que vous venez tuer ma mère vous ? (*Craquements*) Est-ce que vous nous apportez la mort vous ? Ah mon Dieu ! Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait, ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! *(Coups et craquements. Elle tombe à genoux devant la porte en sanglotant.)*

LA MÈRE *faisant de violents efforts pour se lever.*

Entrez belle Dame, voici le jour et je suis prête.

LA FILLE *à genoux et les mains levées.*

Oh ! oh ! j'ai peur, cessez de grâce ! nous sommes de pauvres femmes. Nous n'avons rien. Ma mère est malade. Vous ne venez pas nous prendre n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas de méchants hommes. Je vous ouvrirai, mais dites, vous n'êtes pas des hommes sans cœur n'est-ce pas ? Vous ne voudriez pas que ma pauvre mère meure !...

Les coups et les craquements redoublent. Violente dispute au dehors. La vieille femme commence à râler d'une façon épouvantable. — La jeune fille se jette à genoux vers le lit de sa mère:

Ah petite mère, reste donc, que fais-tu, ne hurle donc pas ainsi, tu me fais mourir, je suis à tes genoux, près de toi, petite mère, regarde, regarde-moi, c'est moi, ta petite ange, pourquoi est-ce que tu ne me réponds plus ?

LA MÈRE.

Qui es-tu petite ange ?

LA VOIX.

Il est l'heure ! Il est l'heure !

(**Coups et craquements violents.**)

LA FILLE *sans se relever du pied du lit.*

Et vous n'entrerez pas, ni vous ni les autres !

LA VOIX.

Faudra voir !

(**Coups redoublés.**)

Un morceau de bois casse du côté intérieur de la porte et tombe dans la chambre. Dispute au dehors pendant la suite.

LA FILLE.

Oh ! petite mère comme tu trembles, comme tes mains sont glacées, n'aie pas peur, vois, je suis ta chère petite ange qui te garde, n'aie pas peur, ils ne peuvent te faire aucun mal, ne me reconnais-tu plus, oh ! ne me regarde pas ainsi avec ces yeux fixes, petite mère, j'ai maintenant peur de toi-même !

(*On entend hennir des chevaux.*)

LA MÈRE *souriante et serrant sa fille contre elle tandis que de la main droite elle montre la porte.*

C'est le carosse !

Bruit d'une lourde voiture qui s'arrête. Des lumières passent devant la fente de la porte. Dispute. On entend des fragments de phrases mêlées de jurons.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Veulent pas ouvrir. Porte fermée. Oh ! la la. Ousqu'il est. Faudra qu'on enfonce. On est tout mouillé ! C'cadavre ! C'cadavre !

On recommence l'attaque de la porte à coups redoublés.

LA MÈRE *qui a écouté bouche béante.*

Sainte vierge Marie !

LA FILLE.

Petite mère, c'est moi qui t'embrasse, regarde et bénis-moi, petite mère tu es dans mes bras, oh regarde-moi, regarde-moi donc !....

Violent tumulte au dehors. La porte enfoncée cède. Des têtes apparaissent. Une fumée de pipes entre. On voit un bras qui introduit un seau dans la chambre. La fille s'est jetée sur la porte et la repousse des mains. Lutte. Abominable vacarme.

MINUIT SONNE LENTEMENT.

TOUTES LES VOIX *au dehors* (*avec soulagement*).

Ah !.....

Au dernier coup de minuit la vieille femme pousse un grand cri rauque et la jeune fille abandonnant la porte se jette en détresse vers le lit, les bras ouverts, pendant que la porte cédant à la poussée tombe derrière elle avec fracas et éteint les deux cierges d'un grand souffle froid.

RIDEAU.

CHARLES VAN LERBERGHE.

CANTIQUE.

Ton col a la sveltesse antique des beaux vases
Dont les peuples nouveaux s'émerveillent encor;
Je vois dans tes yeux chauds, où ta grande âme dort,
L'éternelle lueur où rêvent les topazes.

Ta beauté dut n'avoir pas de commencement;
Sans doute elle émana, triomphante et mystique,
Du crépuscule d'or de ce jour prophétique
Où la création s'éveillait seulement.

Ce fut dans la splendeur de ces grands paysages
Dont les livres anciens nous parlent vaguement.

Telle tu traversas, comme un astre, les âges,
Et mes yeux t'ont cherchée au plus bleu de l'éther;
Pieux, pour exalter ton front serein et clair,
J'ai retrouvé l'encens et la myrrhe des mages.

Mon cœur vivifié t'a deviné venir
Dans le mystère vague et doux de l'aube blonde,
Et j'ai senti ton sein palpiter sur le monde,
O Beauté ! lumineux autel de l'avenir !

Mon cœur était mauvais, mes mains étaient impures;
J'ai fait prier mon cœur et mes deux mains s'unir.

Et mes mains, désormais vengeresses et sûres,
Ont fouillé dans mon sein ainsi qu'en un tombeau;
Maintenant je suis fort comme un homme nouveau;
J'ai vidé tout le sang des anciennes blessures !

O mon cœur primitif, ô mon vieux cœur pieux !
J'humilierai ma chair sous Ses yeux inflexibles,
Comme un prêtre, ébloui des gloires de ses dieux,
Lève vers eux ses mains, mais les sait impassibles.

GEORGE GARNIR.

IMPERIA.

à Camille Lemonnier.

Sur des trônes dressés d'holocaustes sanglants,
Dans l'apparat pompeux des époques diverses
Les Princesses d'Orgueil, lascives et perverses,
Erigent le néant de leurs fantômes blancs.

Des cruautés au fond de leurs prunelles perses,
Cambrant la nudité factice de leurs flancs,
Elles semblent narguer par leurs airs opulents
L'éventualité des fortunes adverses.

A leurs pieds, convulsés à l'acide puissant
Des Délices et des Voluptés érotiques
Se tordent les Césars et les princes de Sang.

Mais Elles, négligeant ces fantômes étiques,
A l'appat renové des Prestiges savants
Médusent les Désirs et captent les Vivants.

INCANTATION.

Le sanctuaire affiche un faste oriental :
Divans profonds, coussins épars, tapis de Perse,
Un jour insidieux de vitrail s'y dêverse,
L'air tiède est imprégné de musc et de santal.

Quel penser l'hypnotise en son Rêve mental
Et la fait tout à coup s'illuminer, perverse ?
... Voici qu'elle s'étend, dénudée, et s'exerce
Aux poses d'un amour hystérique et fatal.

L'Enfer des voluptés savantes dans son œil
Flambe avec des éclairs de superbe et d'orgueil
Et, vibrante, les seins pointant comme des braises

Vers l'occulte Baiser de l'érotique Absent,
Voici que tout son corps se pâme, éblouissant,
Sur l'or de ses cheveux dispersés en fournaises.

RAOUL PASCALIS.

AU CRÉPUSCULE.

à Gaston Vyttall.

A-bas, comme des torses cambrés et les flancs de cavales qui bondissent, là se cambrent et retombent les dunes, en fuite bondissante de mamelons; et cette fuite de torses et dos, haut et bas pêle-mêle, en déroute comme des vagues, là, cette fuite soudain figée au nonchaloir des longues ondulations de sable aux tons verts.

Loin sommeillent, derrière leur ligne moutonneuse, la campagne hollandaise et le repos toujours dominical de ses bonshommes gras. Et c'est le Zwyn au vaste cirque mi-gonflé d'eau par le jusant, — et ses marais, oh mer du Morne !

En ses marais, en ses lourds marais mornes, geignent les piaillements criards d'oiseaux marins qui grouillent; — fourmilleux piaillements du petit peuple vulgaire, qui grouille en joie de foule non loin des grands Hérons.

Eux, presque Egyptiens, ailés de jadis et lents, conscients des hiérarchies et de ce que la vie est inégale ;

leurs gestes hiératiques silhouettés en métal sur le couchant, — et comme de fer et impassibles, eux les vieux Nobles taciturnes.

***

La paix fraîche du soir s'épand sur la terre, — à larges volutes muettes sur la terre bruyante et chaude ;

est mort le bruissement essaimé des insectes : et voici du SILENCE que n'ose blesser la foule tantôt criarde des oiseaux, dont le Soir éteint la jactance bavarde.

Or, hostile au Silence qu'il défie en héros parmi les affres de la Mort, le vieux héros Soleil, saignant sa vie vermeille à l'horizon qui resplendit, déploie comme un drapeau baigné de cent batailles, sur le rempart des nues son drapeau, son linceul ! le sonore drapeau de ses funérailles, vif drapeau de sa chair, flamboyant de sa chair en fusion, et ce fleuve de sang rouge.....

(il meurt, oh seul là-bas il agonise, le vieux Héros !)

dans l'écume et l'angoisse de son lourd sang rouge, et le souvenir des batailles rouges, et vers la mer

cette chute, massivement roulée aux plis mortels de son drapeau rouge :

Noble issu d'un peuple vulgaire, noble Soleil combattant de plus nobles, Soleil de fer sous le grand Taciturne, rouge sous le marbre et l'étreinte du Silence, rouge sous la dalle du Silence nocturne, pourpre et linceul en fleuve, Héros ! MEURS !

comme un vieux Titan meurs d'inutile splendeur.

ALBERT MOCKEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

L'AMANTE DU CHRIST,

par RODOLPHE DARZENS [1].

Le sujet est bien tentant qui met en scène toute la ferveur mystique du divin amour de Magdeleine pour Jésus.

Le Moyen-Age, en ses Mystères grossiers, n'avait obéi, pour la représentation des sujets chrétiens, qu'à un mot d'ordre catholique qui étouffait toute recherche de vérité et produisit un spectacle d'atroce puérilité. Et pourtant c'est dans ces Mystères qu'il faudrait revenir prendre l'idée d'une forme — la seule à être étudiée pour librement encadrer le théâtre.

Des pastiches d'antique ont étendu leur stérile perfection de parole nue sur le germe de ce qui était le bon grain, certes ! car le théâtre, nous ne le voulons pas historique, mais surnaturel ou de légende, d'une mimique sobre et non parlé, ou qu'accompagne une parole lointaine, suggestive et non rabotée de menuisier.

M. Rodolphe Darzens a eu donc raison d'offrir en novembre dernier au Théâtre Libre, le Mystère divin et d'inventer ce titre L'AMANTE DU CHRIST.

---

[1] 1 volume avec frontispice de Rops, chez Lemerre, Paris.

C'est le soir de l'entrée de Jésus à Jérusalem. La scène représente l'intérieur de Simon le Pharisien. Sa femme raconte :

Ayant déjà rempli ma cruche à l'abreuvoir
Je revenais, chantant ainsi que mes compagnes,
Lorsque un homme arrivé ce matin des campagnes,
Et que suivait un long cortège — comme un roi ! —
S'arrêta dans la rue à quelques pas de moi :
Pour sceptre, sa main droite élevait une branche;
Ses cheveux étant noirs et sa tunique blanche,
Il m'a semblé pareil à l'ange précurseur
— Nimbé d'une tristesse et vêtu de douceur ! —
Que souvent Elohim envoie à ses prophètes.
Or, il vient avant la Pâque sainte et les fêtes
Pour conduire Israël qui marche à l'abandon.
Il parle seulement d'amour et de pardon;
Et, tandis que la foule écoutait en silence,
Il a dit : « *La première pierre qu'il la lance*
» *Aux coupables, celui qui n'a jamais péché !* »
Ses mains savent guérir et, dès qu'il eut touché
Les yeux morts d'un vieillard rencontré sur la route,
La nuit où se trouvait l'aveugle fut dissoute.
Il aime ceux qui sont faibles et les défend :
« *Laissez venir à moi jusqu'au petit enfant !* »
A-t-il dit écartant avec des gestes calmes
Les bras qui lui tendaient des rameaux et des palmes,
Car de loin une mère, ainsi qu'un frêle lys;
Lui présentait, voulant qu'il le bénît, son fils !

Simon ne croit pas au Prophète. Il veut le voir pour le confondre. Jésus paraît.

Puis entre une vieille femme qui conduit Miriam de Magdala. Celle-ci retient contre sa poitrine une touffe de lys et de roses; de son bras droit, elle porte une amphore pleine de parfums. Comme hésitante elle suit sa conductrice et s'arrête à quelques pas du Christ.

Maître ! on dit que jamais, nul amour n'égala
Le tien pour les pécheurs qui confessent leurs fautes ;
J'irai vers toi qui sais pardonner, si tes hôtes
Le veulent bien — afin de te donner ces fleurs,
Car elles sont mes repentirs et mes douleurs,
Puisque mon âme saigne comme font ces roses
Et que je sens en moi des souvenirs moroses
Eclore tels que des lys blancs ! cruellement,
Seigneur, permets encore, ne fût-ce qu'un moment,
Permets qu'agenouillée ainsi qu'une humble esclave
Je couvre de baisers tes pieds, que je les lave
Des parfums les meilleurs et les plus onctueux
Et que je les essuie en prenant mes cheveux.

Quelques disciples viennent chercher Jésus pour sauver un enfant possédé du démon. La Magdaléenne reste un instant seule avec la vieille proxénète et déplore l'indifférence du Christ devant son amour. Mais elle ne se résignera pas, la courtisane :

N'ai-je pas la jeunesse ardente et le savoir !
Regarde donc mes bras pâles, ma taille souple
Et ma poitrine pure où palpite le couple
De mes seins, blancs oiseaux aux becs roses et durs !
Vois mon ventre où sommeillent les plaisirs futurs.
Quelle luxure m'est étrangère ? Mes lèvres
Savent subtilement faire naître les fièvres
Et la virilité des plus mornes vieillards !
Mes désirs font saigner ainsi que des poignards !
Et mon baiser, pour qui le savoure, est un philtre
Pernicieux qui sûrement flue et s'infiltre
Dans le sang, à ce point que même, tu le sais,
Des femmes bien des fois m'ont aimée à l'excès.

Et la ravit cet amour :

Vers lui mon âme va ! Toute ma chair l'appelle !

Jésus paraît :

Que me veux-tu, Magdaléenne ! me voici !

Et la courtisane devient en lui parlant une ingénue amante jurant fidélité :

Et qui jusqu'à la mort te suivra pas à pas
En t'aimant d'un amour qu'elle ne comprend pas.

CHRIST

Il te sera beaucoup pardonné, car tu m'aimes
Beaucoup femme ! . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Je t'ai choisie
Pour qu'au jour proche de ma mort, sur une croix,
Tu viennes m'apporter tous les péchés du monde !

En maintenant, pourquoi le poète a-t-il malheureusement bâti son œuvre sur la vermoulue charpente *classique* qui lui a fait commettre des vers comme celui-ci :

Il t'est facile de paraître avoir raison.

Il est déplorable que son talent avéré — malgré l'influence du Mendès qui perce encore trop ici — n'ait point voulu l'affranchir des stupides tours de passe-passe d'une convention vaudevillesque.

ALBERT SAINT-PAUL.

LES DÉBACLES,

par M. Émile VERHAEREN.

Harpe — synthèse d'une songerie infinie devant les déferlantes sondeurs de vagues hyperborées sous les doigts à jamais mornes au loisir des épées de quelque archaïque

Barbare, alors qu'obsède la sombre vision des Nornes éparse aux nuées sanglantes : plangorent les nouveaux vers de M. Émile Verhaeren, — *Les Débâcles.*

Débâcle psychique et aussi physique : détraquement de l'armature nerveuse, paralysée par le vouloir et l'action dont un malignement raisonneur *Esprit* a mesuré d'avance la vanité, et dès lors, aspiration à fuir un monde où selon Charles Baudelaire : " L'action n'est pas la sœur du rêve. „ Et tout au long du livre, sur un mode massif et métallique, s'angoisse le vers cyclopéen, comme un toscin de beffroi déversant la large épouvante de ses glas sur l'impossibilité d'un paysage de pierre, et parfois, mais brèves, sonores de notes claires comme un alleluia de Pâque fleurie.

Quelque effort s'érige-t-il chez le désenchanté pour se ruer d'une foi obscurante vers ces champs d'hostilités tentantes où luisent

Des éclatants couteaux de crime et de soleil,

qu'aussitôt le rêve retombe " brisé comme un combat de lances, „ et d'une navrante exclamation :

Si morne, et se toujours interdire l'envie
De tailler en drapeaux l'étoffe de sa vie.

En vain ! un renouveau d'enfance, une ingénuité de jadis étend sur lui la diaphanéité lumineuse de ses ailes de leurre : " l'absurdité bougonneuse „ vient

Lui déchirer les yeux et lui casser les ailes

que, désespérément, le malade écarte cette " illusion de l'univers qui danse autour de lui „ : et âpre, se désirerait la bête hiératique accroupie sous quelque portique d'un temple, à Bénarès. Défilent, dans une vision magiquement orientale, les prosternés pèlerins devant l'Idole, qui " regrette son

impuissance, non pour les secourir, mais pour rageusement les affoler et se prouver sa malfaisance ; pour maudire

L'homme niais et nul qui se gare d'espoir.

Mais la hantise de cette envolée d'espoir, qui se sait vain, s'impose, quand même, d'une claire harmonie :

. . . . . Seigneur !
J'ai besoin de pleurer mon mal vers ton silence,

et le cloître de fer,

Où l'on abolirait en de muets supplices
Par seule ardeur de l'âme, enfin toute sa chair ;

et s'insinue une paix de néant, effrayante seulement par

Les vers qui mangeront pendant les vieux minuits
Du cimetière avec lenteur, mon cerveau pâle.

Cette paix de rêve qui sent s'abolir l'heure et le moment : quand rappelle brutale la secousse du réel que l'on a toujours " les pieds collés à cette crasse. „ Alors l'interdire — si l'on pouvait ce rêve chimérique !

. . . . et miner avec des dents d'insectes
Le vertical palais d'orgueil de son cerveau.

Mais, la cruciale et vague torture plus impérieuse vient lacérer ce Moi qui sent se diluer ses lambeaux au gré des manifestations du monde extérieur. Et du paroxysme de ce désarroi une infernale sarabande, comme d'un kaléidoscope, défile hallucinante de visions rouges.

Zébrant un ciel indifférent, électrique se dessine
Un grand éclair nerveux au bout d'un poing logique.

et l'âpre volupté assouvie d'avoir été

. . . . . Celui qui fut sanglant un peu
Qui bondit de soi-même et creva les mirages.
Et biffant une vie a fait œuvre de Dieu :

pour, drapé dans ce manteau de crime, porter la tête sur un échafaud d'or et s'imposer à l'admiration stupéfiée de la foule.

La foule sera comme une mère ardente
Qui ronge et froid te bercera dans ton cercueil

Et dans le vertige des tourbillonnantes images, le névrosé " sent pleurer sur lui l'œil blanc de la folie. „ Le voilà, vaguant en des plages préhistoriques, l'ami

Du rien qui vole : insecte et de l'aile,

Sous de l'inconscience des choses : quand parmi le sardonique sourire d'Hamlet et la large pitié de Parsifal " bénin et clair „ ironie suprême — le sacre de dictature ridicule, la couronne du martyre.

Non ! mais de triomphateurs mieux doit ceindre la gloire de tout front, Poètes ! que de ces Impérators qui passaient dans le ventement des palliums aux ailes sanglantes.

Hasarderai-je que, peut-être, cet univers n'est pas si désespérément noir. Mais faudrait-il moins complaisamment ouïr le malin *Esprit* qui, avant tout royal essai, pollue de sa sanie les plats du festin. Certes, ne se peut étreindre le rêve — qui ne serait plus, dès lors ; mais d'intenses joies nous restent. N'y eût-il que de le concevoir ce rêve : n'y eût-il que de *trouver le Rythme immanent en l'Universel*, et le faire mouvoir comme vous sur un mode tant harmonique et avec la terrifiante magnificence d'un Héros barbare — drapé.

ACHILLE DELAROCHE.

IMAGERIE JAPONAISE (*).

Au long de ces grandes pages, se déroulent en brèves proses des transpositions littéraires. Donner à des phrases, par un spécial choix de mots et par des soins de mise en scène, la force d'évocation qui surgit en un dessin par la magie de la ligne et de la nuance, — tel a été le but de l'auteur. L'idée était curieuse, bien que destinée à ne produire qu'un art de second brassin; voir et dire ce qu'a vu d'abord un artiste, tâcher à penser après lui, comme lui, — ou, au moins, d'après lui, — cela devait valoir si la personnalité du second dominait celle du premier, ou si l'imitation, parfaite, empruntait l'entier éclat de l'original.

Jules Destrée, à qui nous devons de belles ballades en prose, n'a pas assez de puissance personnelle pour que son livre, enté sur l'églantier magnifique de cet art lointain, s'épanouisse en la fleur nouvelle d'une œuvre vraiment subjective; et, dans un autre sens, ses pages ne sont pas assez lumineuses d'une totale perfection de reproduction : elles ne donnent pas l'impression d'un art " japonais. „

L'*imagerie japonaise* est trop ou trop peu Jules Destrée, trop ou trop peu japonaise.

Cependant il faut apprécier en ce livre le charme d'une nouveauté, et, malgré quelque mollesse dans l'expression, un constant effort vers l'art. Quelques-uns de ces croquis sont nuancés d'ombre en un certain mystère, et tous sont de la littérature.

A. M.

(*) *Imagerie japonaise*, par Jules Destrées : un beau volume in-4°, sur hollande, à 60 exempl., chez la ve Monnom, Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE.

La prose que nous publions, de Camille Lemonnier, date authentiquement de vingt-quatre ans. Elle est donc antérieure même à la première édition de *Nos Flamands*, le premier livre du romancier. D'autres petites pages suivront, que nous avons demandé à publier séparément. Elles sont de la même époque, et curieuses, comme celle-ci, en ce qu'elles montrent diverses faces du talent de Camille Lemonnier; — entre autres un Camille Lemonnier moderniste à la façon d'Huysmans — en 1865 — et que nous ne connaissions point.

LA MATERNA.

Franz Servais a donné ces jours-ci de grandes fêtes aux musiciens. La Materna, la belle interprète des œuvres de Wagner, s'est produite aux concerts du courageux artiste. Elle a chanté, à Bruxelles deux fois; une fois à Anvers.

En le froid d'un compte rendu, il est impossible de faire deviner l'enthousiasme suscité par l'admirable cantatrice, la vibrante émotion qu'elle animait dans les cœurs. Il faut avoir vécu ces moments de joie intense pour entrevoir la magie de cet art si tragique et si tendre, toute la douleur sublimisée d'Ysolde, et toute la malheure de Brunehilde ébranlant le Walhall.

Je ne saurais évoquer ces poignants et magnifiques souvenirs, et force m'est de ne donner ici, — et petitement, — que de menus détails sur l'interprétation.

A Bruxelles, au premier concert, la Materna chantait de Tannhaüser deux fragments. Tannhaüser n'est pas encore le vrai Wagner, et dans Tannhaüser, la Materna s'est montrée inégale. Ce défaut de la méthode allemande, l'intonation de quelques comas trop basse, pour arriver ensuite à la note juste, enflée alors et tenue, la Materna l'a beaucoup moins que la plupart de ses compatriotes : parfois on le sentait pourtant. Mais peut-on vraiment s'arrêter à ces mesquines observations, lorsqu'on se rappelle la passion exprimée par la merveilleuse artiste, la douceur de telle inflexion, la vérité saisissante que laissaient parler ses lèvres... Et dans le finale de Götterdämmerung, colossal, tragique, splendide, — rigide et surhumain comme une Loi, mais passionné d'une immense douleur humaine —, dans cette écrasante conclusion du drame wagnérien auquel elle donnait toute son âme et toute sa chair, et qu'elle faisait surgir en éclatante lumière sans autre décor que les souvenirs déclamés par l'orchestre, — dans ce tumulte de grandeurs que pouvait-on, qu'admirer éperdument, admirer !

A Anvers, l'impression a été moins vive. L'orchestre, remarquable au premier concert, avait ici de nombreuses défaillances ; et la Materna aussi se montrait moins parfaite. L'air d'Alceste (divinités du Styx), elle ne le *chantait* pas assez ; Tannhaüser ne m'a pas entièrement satisfait. Mais au finale de Tristan, cette douleur si infinie qu'elle en est divinisée, l'amour devenu subtil et de lumière par la mort,— là, quel émerveillement !

Certes, à Bruxelles, même au second concert, l'émotion m'a saisi plus fortement. A Anvers, un public glacé et bourgeois gênait sans doute l'expansion de la cantatrice. A l'Alhambra, devant cette foule plus affinée, et qui s'électrisait d'enthou-

siasme, une vibration commune animait les musiciens et les auditeurs. L'air était imprégné d'un fluide vivant.

Cette fois l'agonie d'Ysolde fut plus supraterrestre, plus de ciel encore; Götterdämmerung aussi colossale peut-être qu'à la première exécution.

Cependant, est-ce l'orchestre devenu inégal, — est-ce la trop grande masse d'hommes entassés dans la salle, — est-ce le moins d'*inconnu* dans la sensation ou l'agacement de ces bouquets, de ces couronnes en avalanches sur la scène, et qui rappelaient l'actrice fêtée bien plus que l'humble et si noble interprète de Richard Wagner, — je ne sais; mais malgré un programme plus *un* et plus bellement complet que le premier, la jouissance d'art fut ici moins illimitée; — et du concert initial surtout je garde le souvenir, le souvenir mélancolique et un peu froid d'un grand bonheur passé.

A. M.

***

A Liège, la Materna a failli chanter en deux concerts; et voici qu'elle ne chantera pas du tout. Ce n'est la faute ni de M. Servais, ni de M. Dupuis, certes; mais quelques-uns des nôtres en sont agacés. Après tout, cela ne vaut-il pas mieux qu'une impression d'art incomplète, ainsi que l'était celle d'Anvers ?

***

Vendredi 1er février s'ouvre le salon des XX. Il est absolument remarquable, cette année. — Le 2 février, c'est, pour quelques semaines, l'exposition d'*art japonais*, au Cercle artistique. Rare jouissance des yeux et de l'esprit, qui peut-être ne se retrouvera plus. Nous engageons fortement les artistes, nos amis, à ne pas se priver de cette joie et de cette leçon.

***

M. Heymans expose au Cercle artistique, à Bruxelles, quelques toiles curieuses. C'est ici un peintre honorablement connu déjà, mais de l'ancienne école, qui évolue vers les formes nouvelles. Tel tableautin arrête par d'intéressantes recherches de lumière, par le souci d'harmonies baignées de clartés.

Le fait vaut d'être noté, car il porte la date de l'heure présente.

***

Fondée, éditée et dirigée par le libraire P. Lacomblez, voici une nouvelle revue littéraire, à laquelle nous souhaitons la bienvenue. *La Pléiade* (*), organe de " l'école des beaux vers et de la belle prose, " fera bon accueil aux jeunes, quelles que soient leurs tendances. Mais comme trop d'œuvres de valeur lui seront envoyées par ses lecteurs, elle se voit forcée de n'insérer d'abord que les beaux vers et la belle prose de ses abonnés.

Malgré la naïveté de son prospectus, la *Pléiade* se présente assez bien. Au sommaire du premier numéro figurent même les noms d'Albert Giraud, George Garnir, Fernand Severin. Si la collaboration de ces artistes lui est assurée, la *Pléiade* peut vivre quelque temps, ce que nous lui souhaitons de grand cœur.

***

A Liége, le *Courrier de Saint-Grégoire* (*) vient de paraître. Sous ce titre malheureux, enfantin et ridicule, une œuvre

(*) mensuelle, 5 fr. l'an ; Lacomblez, Bruxelles.

(*) mensuel, 3 fr. l'an, avec supplément musical de 3 pages au moins chaque mois. Muraille, éditeur, Liége.

qu'il faut soutenir, et une publication intéressante. Le *Courrier* veut réagir contre le caractère de sensualité (Gounod et Cie) qui de plus en plus, gâte la musique d'église; il veut, dans la mesure de ses forces, apporter son appui à la belle œuvre de la Société *Sainte-Cécile*, et remettre en honneur l'austérité liturgique de la musique grégorienne. Le *Courrier* compte parmi ses collaborateurs des hommes de talent et de remarquables compositeurs. Il publiera, outre des œuvres inédites, des morceaux de Palestrina, Roland de Lattre (Lassus), etc. S'il peut se dégager de son excessive onction ecclésiastique, marcher d'une allure un peu plus décidée, devenir plus littéraire, — et tout cela il le fera, n'est-ce pas ? — nous verrons avec joie grandir le nouveau journal. Dans tous les cas, le but est noble, et l'effort est pour l'art.

***

La Bande à Beaucanard. — Sous ce titre, George Rosmel (Gustave Rahlenbeck) nous raconte une folle aventure de ses années estudiantines. Caricatures un peu, mais avec des croquis tout vifs, une verve qui ne se dément, une bonne humeur en hâte de la joyeuse histoire à narrer: tout cela, malgré quelques taches, est d'une forme colorée et d'une jeune plume alerte à trouver l'épithète. Ce n'est pas de tendances ultra-modernistes, mais cela vit d'une amusante vie extérieure. La bande à Beaucanard est précédée d'un croquis de beuglant, à *la Batte*, scènes vraies, bien vues et bien dites : certes la meilleure partie du livricule.

L. HEMMA.

PREMIÈRES PROSES.

—

(1865)

AU LAVOIR.

Au milieu du lavoir, une cabine s'ouvrait avec sa baignoire en zinc sale, son banc boiteux dans l'encoignure, et pendue au mur, la patère à trois becs, non loin d'un miroir éraflé.

La servante, ayant fermé la porte sur elle, regarda en haut, en bas, défiante, craignant une surprise. De ses doigts gourds, ensuite, elle dégrafa son corsage, délaça ses jupons, abattit sa chemise de pesante toile bise ; et tandis qu'elle fixait avec une épingle ses cheveux au sommet de sa tête, les bras pliés, ses biceps roulaient comme des boulets vers les aisselles.

La sève des campagnes coulait dans son corps brun, modelé par masses abruptes, avec une ampleur saine : elle était énorme et rude, ayant gardé de l'Eve primitive, comme une rouge fleur ineffeuillée, la candide bestialité superbe. Son ventre tournait entre ses hanches, cabossé de saillies, et deux médailles

noires ourlaient les pointes de ses seins, gonflés comme des outres. Ses épaules, carrées ainsi que des dalles, se coupaient d'une ravine profonde entre les omoplates; et comme des pommes mûres, des rougeurs empourpraient la rondeur drue de ses fesses. Elle avait les pieds larges, les mains épatées, les genoux rugueux; ses jambes s'excurvaient, distantes aux jarrets; et de sa peau crevassée et grenue, comme du genêt aux fentes des murs, sortait un crin touffu.

Cette belle fille se renversa dans le bain, lourdement, en cambrant le dos; et le flot fumant détendit ses membres las.

Longtemps elle demeura vautrée sur le flanc, ses lourdes paupières closes béatement, ne laissant passer à la surface que sa tête mordue par les hâles et son cou craquelé, pointillé par les couperoses.

Puis, tout à coup, étreignant sa nudité, elle se mit à la frotter comme avec une étrille; l'eau glissait sur sa peau en des moires d'huile, et des crasses s'en détachaient, par larges tannes s'écaillant au long des parois.

Tandis qu'elle lavait ses souillures, pensant aux hommes forts, l'odeur de son corps remplissait la cabine.

CAMILLE LEMONNIER.

à José-Maria de Hérédia.

LA LICORNE.

" Et la Belle s'endormit. „

La Belle dont le sort fut de dormir cent ans
Au jardin du manoir et dans le vaste songe
Où le cri d'or des clairons sacrés se prolonge
Promulguer son sommeil jusqu'à l'aube des Temps !

La Belle pour l'éveil victorieux d'antans
Que son intacte chair proclamera mensonge
A chargé de joyaux sa main qui gît et plonge
En un flot de crinière où les doigts sont latents.

Et tandis que des toits, des tours et des tourelles
Les Colombes ont pris essor et qu'infidèles
Les Paons mystérieux ont fui vers la forêt,

Couchée auprès de la Dormeuse, la Licorne
Attend l'heure et là-bas guette si reparaît
L'annonciateur vol blanchir l'aurore morne !

" ET LE CHEVALIER NE VINT PAS. "

Les Paons bleus l'ont cherché dans la forêt! Nul soir
N'a rougi son cimier d'ailes et de chimère;
Les Colombes blanches dont l'aurore est la mère
Ont vu la tour déserte et vide le manoir.

Et les Aïeux, dès jadis morts, n'eurent pas d'hoir
Avide d'aventure étrange et de mystère,
Héros à survenir pour l'honneur de la terre
Vaincre d'un baiser le magique sommeil noir.

L'endormie à jamais étale ses mains pâles
Où verdit une mort lapillaire d'opâles,
Et la Princesse va mourir s'il ne vient pas!

Plus n'a souci, Nul, de dissoudre un sortilège
Et la Licorne hennit rauque au ciel lilas
Où frissonne une odeur de mort, d'ombre et de neige.

" ET LA BELLE MOURUT. „

La Licorne ruée en fuite hume et croise
Les vents qui du midi remontent vers le nord,
Et sa crinière éparse ruisselle et se tord
Que nattait de rubis la Princesse danoise.

Loin des glaciers et des neiges roses que boise
La verdure des pins où gronde comme un cor
L'écho du marteau lourd des Nains qui forgeurs d'or
Façonnent le hanap où l'on boit la cervoise,

La Princesse aux doux yeux de lac, d'astre et de mers
Est morte et la Bête fabuleuse à travers
Les gels glauques, la nuit vaste, l'aurore morne,

Folle d'avoir flairé les mains froides de mort,
Se cabre, fonce et heurte et coupe de sa corne
Les vents qui du midi remontent vers le nord !

HENRI DE RÉGNIER.

FLUCTUATIONS.

..... and above thy fluctuations, o my lonesome soul, hover my wounded dreams bleeding in their flight.

CHANSON CRÉOLE.

Oh ! comme j'ai désiré longtemps être nègre !
JULES VALLÈS.

Sous des arbres vertueux, de grandes fleurs passionnées. Il faisait une lumière d'hiver au-dessus des joies végétales, en expansion. Et la jeune femme (enceinte) portait un chapeau de paille démesuré qui pénombrait son visage. Comme ses yeux étaient ternes ! Les arbres vertueux se baissaient jusqu'à elle et les fleurs passionnées montaient à ses lèvres. Leur souffle la dénuda : c'était exquis, cette Eve en voie de maternité, avec son démesuré chapeau de paille.

Une brise marine faisait flotter ses cheveux, presque bruns sous la pénombre et d'or vierge (comme elle !) le long de ses reins marmoréens.

Un exilé, sans doute, passait près de là car une voix se mit à chanter :

Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe et ma Savane
Et le champ de bananiers où moi suis né !....

C'était navrant, cette douleur, parmi les joies végétales, en expansion aussi.

La jeune femme se dit : — un nègre — mais elle n'eut point peur, curieuse.

Il parut en effet, grand et fort, les cheveux lissés à l'aide de subtils cosmétiques, grand et fort comme il convient, et de belle venue, et de très moderne allure avec un colossal col blanc dont les deux pointes rejoignaient son nombril, triangulant cette nudité noire.

Elle faillit pousser un cri de bonheur : il était tel qu'elle l'avait rêvé, depuis l'éveil de son imagination. Mais elle préféra le contempler (à son aise, car il ne l'aperçut point, abîmé en ses nostalgies) extatiquement, d'une longue contemplation physique et morale, et près de défaillir en songeant au fruit futur de ses entrailles qui peut-être lui ressemblerait.

Lui, sous la fraîcheur des arbres vertueux, parmi les fragrances des fleurs passionnées, il reprit sa chanson de détresse :

Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe et ma Savane
Et le champ de bananiers où moi suis né !

ALLELUIA.

Ah ! Ah ! de la gaîté et de l'amour ! Vive la Vie !

Le jardin est planté de cyprès comme un cimetière. Une vague ridiculement bleue y vient battre, toujours la même. Et ceux qui vivent là sont pourris comme des cadavres. C'étaient des drapeaux de crêpe qui claquaient aux quatre vents du ciel.

Ah ! Ah ! de la gaîté et de l'amour ! oh ! de l'amour !

Parfois, dans l'ombre, les pourritures se mêlent, se confondent, font une masse bondissante et hurlante. Et, plus tard, d'autres pourritures s'engendrent! Oh ! de l'amour ! Encor de l'amour ! Vive l'Idéal !

Au moins, si ce jardin était planté d'autres arbres ! et si cette vague éternelle était moins ridiculement bleue !

L'Amour, ah ! Seigneur ! De l'Amour et de la gaîté ! Et vive la Vie.

AMEN.

N'est-ce pas, c'est drôle, cet air maladif qu'elles affectent, ce sourire déçu et cette superficielle science de *tout* qui paraît profonde dans leurs yeux noyés de langueur. Les saintes âmes !

Et eux ! avec leur *tenue nazaréenne* et la sobriété de leurs gestes, et l'éteint de leur regard, et ce désenchantement dans leur façon de boire du thé. Les cœurs forts !

Et puis, quoi ? de monstrueux désirs qui les rongent, tous; de secrètes maladies morales qui corrodent leur chair et pourrissent jusqu'à leur sang.

Et puis, des cervelles qui ont toutes leurs cases, sans la moindre lésion !...

Oh ! les âmes saintes ! les cœurs forts ! Et dire que ça a reçu le baptême et qu'on priera pour le repos de leur..... Tout de même !....

MIOUSIC.

Un fleuve morne aux eaux lentes qui se froissent, grises et froides contre la stérilité des rives; un fleuve de mort roulant vers l'infini d'un horizon terne; un fleuve de sang, les soirs, sous l'agonie pleurante du soleil, et, dans cette coulée rouge, des cadavres au rictus figé, aux yeux glauques levés encore vers l'Impossible; et de la terre, montant, s'élargissant en clameur, les cris de haine des hommes.

Oh ! je ne sais pas, c'est cette musique qui m'a tordu les nerfs tout ce soir et le dégoût m'étrangle.

Mon Dieu ! épargnez-moi leur bêtise, leur bonheur,

d'exciter leur rire, la malpropreté de leurs propos, leurs blasphèmes et le contact de leurs mains juives !

A quand les haltes espérées dans l'ombre bienfaisante des oasis ? A quand les repos au seuil des maisons natales? Est-ce bientôt que doivent revenir les caravanes et qu'on se reverra, avec de nouvelles histoires à se conter?

Comme les voiles pendent lugubres sur le fleuve, telles des ailes repliées, et que les eaux sont lourdes !

Et plus rien maintenant : du vague, du vide où je me sens suspendu, atome de douleur, sans une pitié, sans une lueur charitable autour de moi.

Oh ! c'est cette musique qui m'a tordu les nerfs. Le dégoût m'étrangle! Si je pouvais vomir mon âme!

GABRIEL MOUREY.

HEUR D'HIVER.

pour la Seule.

Flammes mortes tant ardentes en stupeur d'heures :
Fleurs d'hiver et d'espoir qui s'étiolent d'heures
mineures derrière le vitrage....
Mentez !...
Flammes mortes perpétuant en stupeur d'heures,
Tant ardentes d'espoir aride des lueurs
d'étés qui ne sont plus, là ni partout ! lueurs
sur le vitrage du grand soleil pâmé d'heures :
mentez à ses grands Yeux nostalgiques d'étés.

Tes Yeux parmi la matinée ont vu mineures
non pas les Fleurs :
du soleil, du soleil d'étés
Teintes d'heur et splendeurs, ô dis-le toi les heures
derrière le vitrage en regardant les peurs
puériles que donne en quelle étrange soie
de Chine,
ce vol chimérique qui s'éploie....

Mais ardentes d'espoir aride des lueurs
d'étés qui ne sont plus, là ni partout ! lueurs :

Flammes mortes tant ardentes en stupeur d'heures,
Fleurs d'hiver derrière le vitrage,
mentez !

Février 89.

RENÉ GHIL.

LE VOLT.

A Camille Lemonnier.

Le souriant décor comme d'un songe frêle
Va monter et s'éperdre aux cieux du Bouddha seul
Mais il passe l'oubli de l'antique asphodèle
Soit ce noir Léthé d'Etre et son fluent linceul

Tel épris de la fuite lascive des formes
— Danse ininterrompue au parc des Floramyes —
S'enclore légendaire et rêvant la réforme
Du vieil instinct châtré par la règle ennemie

C'est nous — impatients de jeter au creuset
La gangue qu'un feu pur implique et sollicite
Glorieuse alchimie où le moule étreindrait
Le joyau non taré de quelque âme insolite

Acceptant le rayon qu'un astre vierge offrait
Rieuse du mépris des comparses acerbes
Si notre Idée aussi veut se fondre aux ors vrais
Des bouillonnements blêmes tu jailliras — Verbe

ADOLPHE RETTÉ.

MES MÉMOIRES.

(4e Cahier)

ATMA

Libre comme la Tempête il est venu échouer un jour sur les plages indomptables de sa terrible volonté. Il ne craint rien si ce n'est lui-même.

Lautréamont.

LE SCEAU DU PASSÉ.

HIÉRODRAME LÉGENDAIRE ET CONTEMPORAIN.

Qu'est-ce donc que l'âme ?

Une possibilité idéale *qui réside en nous comme la substance réelle de nous-mêmes, que les erreurs et les taches de la vie ne peuvent entamer, que ses découragements ne peuvent abattre et qui les contemple avec sérénité dans leur extériorité réelle, et séparés, pour ainsi dire de sa propre essence.*

Johnson.

Et un soir de légende, en un Théâtre étrange je fus amené !

La salle : un hémicycle écrasé devant une scène gigantesque — et seuls, des fauteuils au milieu, puis des loges sur les bas côtés, plus haut les murailles finissant dans le vague, car nul plafond

ni visible, ni sensible en l'immémoriale étrangeté de ce Théâtre de Rêve — Théâtre de Sang et de Feu !

Et avec le respect craintif d'un initié, avide de savoirs mystérieux — en une des loges, intimidé et silencieux j'attendis l'Evocation redoutable que je pressentais, invinciblement.

La Foule là réunie — la foule oui, toujours elle, où glapir et se rouler en immonde infamie sera de bon Ton — était bien celle qu'il fallait : le Monde ! (et à ma honte le dois-je avouer — ce Monde dont je faisais partie, ce naguère d'hier !) Qu'au prèmier éraflement la bête brute qu'il cache allait réapparaître ! J'allais donc voir, une fois de plus ! le ventre vaincre (momentanément) le cerveau.

—

Le prodigieux rideau bleu de ciel, pan de ciel là tombé, en une profonde déchirure s'ouvrit et noble et lent ainsi qu'un immense et royal oiseau de proie repliant son aile lasse, des deux côtés en cannelures de péplos se drapa :

La colossale colonnade d'un palais d'une époque inconnue, architecture simple, grandiose et géniale autant qu'un symbole — autant qu'un symbole, celui de cette Trimourti : Beauté, Force et Sérénité.

Au fond, s'étiraient les primes gradins de la Tour magique et primitive, originaire et sacrée, celle d'où les Hiérarques divins, les sages savants en les choses passées, les sages savants en les choses futures, contemplaient les mondes stellaires, oublieux en ces

altitudes sublimes des rugissements fauves, haineux cris (ô Envie) de la cité immense, de la cité immense et immémoriale qui, à leurs pieds incommensurablement étendue, étendait son corps de fille de joie, celle qui hante le bouge après s'être vendue au Palais : revenant — Idée de toute Foule — à son originaire Fumier.

Apparut lors une Femme d'hyacinthe vêtue, que je crus reconnaître cachée au plus profond de très anciens souvenirs, sensations incompressibles d'un au delà défunt se vengeant en ce ténébreux et douloureux Présent.

Elle s'avança, et d'une voix qu'on eût dite sortie d'une tombe dès toujours close, elle proféra — son sourd — monotone et fatidique : « Ceci fut le drame « » du seul d'entre-vous ici réunis, pour qui Lumière « » se fera. Les autres, vous Foule Polycéphale! pis « » qu'aveugles, pis que sourds, gens de Foi mau- « » vaise, infâmes une fois de plus, vous disparaîtrez « » pérennellement stupéfiés ! »

Et je sentis que celui-là dont une antérieure vie allait se dévoiler, celle du grand Péché dont la peine ici se subissait, c'était moi-même, et le peu de pitié que je ressentais pour les cadavres vivants s'agitant à mon côté, ne troubla pas la joie inconnue et méritée de voir mes désirs volontaires, évocatifs se faire, déchirer les voiles fatidiques de mon haineux Passé, de ce Passé dont je sentais le poids haineux peser sur mon ténébreux et douloureux présent :

tant d'inexplicables choses, contradictions flagrantes et complexités infinies, dont l'incompréhensibilité allait donc se légitimer. — Et ce vieux souvenir, hantant toujours — d'une grandeur intellectuelle telle que nul désir n'avait survécu sinon celui, oui ! éperdu celui-là : Savoir ! savoir quel était ce passé formidable et perdu !

Et le drame, muet, commença, commenté par une musique, certe ! inentendue, d'une immatérialité de nul instrument, sublimité de pensée Une.

Et la Femme, vêtue d'hyacinthe, vêtements courts d'hiératisme efféminé — Elle, d'une effroyable lubricité intellectuelle en ses maigreurs élancées d'éphèbe, s'avançait escortée d'esclaves peu nombreux en une marche ondulée, démarche rhythmique et mystérieuse. Des femmes, plus belles qu'Elle-même, mais en leur charnelle beauté inexistantes à côté de ce vice prodigieux et immarcessible, puis des nains contrefaits.

Une Puissance, encore invisible et ignorée, mais combien dominatrice, avait entre les mains de la Créature remis une parcelle de pouvoir pour Elle infinitésimale ; pour nous, même inconcevable : Elle détenait la Force des souffrances suprêmes, celles infligées par une volonté, et ne vulnérant que l'Esprit, l'individualité même et permanente des entités, qui dès lors, éternellement en gardent la blessure : c'est Ce qui fit les insatiables et ceux qui meurent toutes leurs morts de l'irréalisation nécessaire et

fatale du germe d'Idéal, ainsi qu'un invincible poison inoculé, par Elle, la grande Vulnératrice.

Et au son inentendu de cette musique, de cette musique inentendue, la déesse — la FEMME — se promenait lentement, laissant voir l'inimitable des lignes grêles de ses jambes chastes et perverses : Et le contact invisible de sa volonté liait autour d'Elle, le faisceau des incicatrisables blessures.

Mais la Bête, en le public réveillée, se mit à gronder. Trois sifflets stridèrent immédiatement tués par trois coups durs que, bondi hors de ma loge, j'avais, trop généreusement, donnés : cela allait donc, hélas ! alléger d'autant l'inévitable Peine !

Les nains se tordaient en douleurs d'une volupté mortelle, et leurs pensées divines, retenues en la gangue vile de leur forme monstrueuse, impuissantes à se faire Art, silencieusement ils imploraient une mort que nul ne pouvait leur donner, Elle ne voulant pas.

Et une idée diabolique, une idée de vengeance et d'ignominie telle qu'il peut seulement en naître en l'esprit profanateur des classes dites intelligentes mais qui ne savent ou ne peuvent être intellectuelles (le voulussent-elles même !) fut exécutée par les quelques-uns qu'un épouvantement innommable n'avait pas catalepsiés en leurs fauteuils et, au moment où, tout se mourant lentement sans espoir de mourir et du désespoir de ne pouvoir mourir, ayant épuisé la coupe des individuelles douleurs, Elle gra-

vissait mélancoliquement et avec lenteur les degrés sacrés de l'éternelle Tour sacrée une invasion de barbares inconscients, mais heureux originairement de se vautrer ja en la boue, au son d'une vulgaire et tonitruante musique militaire qui un instant couvrit les sublimes accords de l'incomprise symphonie : des bataillons scolaires, germes des races futures, dès la petite enfance abruties par Utilitarisme, Militarisme, Haines patriotiques et Vanité, ce vice-orgueil des médiocres, jeta une perturbation effroyable dans la salle.

La Foule, reconnaissant son espoir et sa descendance, ces parents sauvés par leurs enfants se mirent levés, et entiers brandis contre l'évocatrice à hurler d'infâmes injures et d'atroces bassesses, éjaculant là toute leur écume avec la lie de leur lie.

Mais dominant ce tumulte affreux, la voix calme, douce et monotone de la déesse méconnue se fit entendre, disant :

« O Peuple vil des matériels, un bonheur immérité » vous amène devant l'intellectualité. Vous la niez » comme toujours vous l'avez niée, vous qui fûtes la » Plèbe de toujours. Mais tout acte porte en soi sa » peine! Tels que vous voilà, vous êtes moins que » pourceaux à la pâture et vous qui jamais ne fûtes » dégénérés, éternel dernier échelon de l'humaine » race, en votre passé qui est votre présent vous serez » rejetés. Et toi ! va-t-en où te mènera la destinée et » m'y attends, car doit en ce jour légendaire s'ac-

» complir la résurrection de ce qui fut, cette néces-
» sité de ce qui sera ! »

Et je m'en allai et puis—me trouvai siégeant dans le Trône colossal dominant de fabuleux jardins suspendus-immobilisé en un Rêve de toute Puissance. Le Théâtre disparu; la foule redevenue la Plèbe antéhistorique d'une évidemment autre planète, massée en cris sauvage et augmentée en millions, entourait la tour, la Haute Tour sacrée des Hiérarques divins contemplateurs des sphères errantes ! Et pendant cette période hors du temps, avec des mots secrets et des gestes épars montant, elle paraissait attirer à Elle, concentrer toute puissance épandue en l'Air. Arrivée bien près de ma prodigieuse et inaccessible hauteur, étant face à face, par de là cette distance — pour nous inexistante, elle me dit :

« Réveille-toi, reconnais-toi et souviens-toi. Tu «
» es le détenteur de tout ce qui se sait — de tout ce «
» qui se saura — de tout ce qui se peut; tu es «
» l'unique volonté et la puissance sans contrôle. Je «
» ne suis, Moi, que l'émanation de ton bon plaisir «
» — ta créature incomparable et infime ! O mainte- «
» nant que le philtre de Douleur individuelle est «
» tari pour moi, donne le Feu, que je sois enve- «
» loppée de Douleur universelle et que la destruc- «
» tion d'un monde entier abreuve ma soif d'impos- «
» sible et d'irrémédiable ! »

Je me ressouvins, en vérité, qu'unique Porphyrogénète, j'étais celui-là ! En mon orgueil souverain et

juste, je regardais fermement le suprême degré à franchir pour avoir droit au repos absolu, au repos définitif, la Grande Paix du Néant. J'avais élevé mon esprit au-dessus du désir, ma volonté au-dessus de la résistance, et ma puissance au-dessus de l'impossible. Avant la Fin, ayant résisté à tout, je devais me résister à moi-même : Je lançai donc dans l'espace mon effective volonté, et ce qui vint, l'une de ces formes vivantes, Evocations de notre pensée, la plus noble, fut la réalisation de toute mon Intellectualité. Mon idéal d'Art m'était apparu ! Et la créature qui vint fut *Femme.*

Et j'aimai tant cette forme supérieure de ma pensée que je lui sacrifiai tout sauf ma volonté. Cet abandon de l'activité de ma puissance fut la preuve de mon asservissement à celle que j'avais faite égale à moi-même : je n'étais plus que l'intarissable et cependant insuffisante source.

Et donc je lui donnai le Feu.

Alors d'un geste alangui et universel, étendues les mains, doigts large ouverts, tomba de ces mains enchanteresses et parfumées le Feu, le Feu inextinguible et divin qui doucement coula par les marches innombrables de la Haute Tour Sacrée, envahit l'immensité étendue de la Ville tumultueuse, épouvantée et blasphématrice. Oh la placidité de l'invincible ! Et tout l'horizon à ses pieds acroupi, d'un seul choc en une clameur si sauvage qu'elle fit s'obscurcir le firmament, s'effondra, et le Feu, le Feu

inextinguible et divin enveloppa la sphère entière qui nous portait et toute vie disparut dans l'agitation morne de cette gloire de Feu. Immobile et pensif je restais immuablement assis en mon trône gigantesque et granitique, navire insubmersible, maître fier et immuable de cette mer de flammes.

Ma pensée l'appela; franchissant toute l'immensité détruite, elle se mit debout devant moi, calme et souriante regardant le Feu, interminablement couler de ses doigts fluets, de ses mains enchanteresses et parfumées. Et lors, elle monta les suprêmes degrés de ma cathèdre jusqu'alors inviolée et toute frêle vint se pelotonner contre le froid de mon grand cœur qui interrogeait les événements et essayait de franchir l'Avenir.

« Oui, maintenant je comprenais l'ironie du formi-
» dable schéma. Me résister à moi-même ? N'était-ce
» pas définitivement le faire que de ne daigner pas
» me tenter. Il est donc vrai, je n'ai pu résister à cette
» suprême tentation de me tenter moi-même. Mais
» non, mon orgueil n'était pas encore l'Humilité
» absolue et n'était pas digne de ce repos terrifiant
» auquel cependant si ardemment il aspirait. Vivre
» encore, voilà le châtiment. Mon irréparable dé-
» chéance est de m'être tenté sous une Forme et
» sous forme Féminine, cet inférieur de l'être infé-
» rieur que déjà nous sommes, car l'Art n'est-il pas
» encore matière et la Femme n'est-elle pas la
» matière ! Les sens doivent être totalement sup-

» primés et l'esprit vivre de la contemplation de
» soi-même en tant qu'immatériel. La peine étant
» nécessaire et juste, ma faute ayant été de l'essence
» la plus intellectuelle, le châtiment serait du même!
» Donc une vie nouvelle, Et Personne et Rien à qui
» se plaindre ni de qui se plaindre, cela étant
» nécessaire.

« La vie nouvelle ! Elle ne serait plus, oh non, «
» plus! aux sommets d'une puissance invincible et «
» d'une liberté farouche et jalouse – non — indivi- «
» dualité mythique, essence inconnue et héroïque, «
» mêlée aux vulgarités si oubliées de si antéreures «
» vies, dont une constante et inébranlable volonté «
» perpétuée durant des milliers de siècles avait su «
» me dégager! Je n'en souffris pas les ans d'antan «
» si lointain — si loin et si près ! Mais maintenant, «
» oh vie nouvelle, j'y vais apporter tous les affine- «
» ments inconcevables de mon intellectualité, de «
» cette intellectualité oublieuse de la primitive «
» matérialité dont elle est issue. Mon supplice sera «
» horrible. »

Et l'océan de flammes assiégeait toujours l'immuable trône et peu à peu montait alimenté par ce trône même, abri de celle qui à jamais calme et souriante doucement tapie contre mon cœur désolé, laisser couler, interminablement couler de ses doigts fluets, de ses mains enchanteresses et parfumées, le Feu ! Et je frémis plus que devant toutes les autres menaces que je voyais courir le haut des immortelles

vagues de flammes : cette certitude : l'oubli, l'oubli total de toutes mes existences antérieures, même celle de cette grande faute. « Oh dure expiation... « » Mais nécessaire : Allais-je donc pas m'avilir pro- « » gressivement ; et perdant la notion du But à « » atteindre devenir l'égal de ceux qu'en mon « » mépris indifférent j'avais laissé détruire en ce « » monde où toute volonté était soumise à mon « » vouloir. » Ma puissance graduellement faiblissante ne me permettait pas de voir si cette ultime épouvante se réaliserait, mais je vis en signes noirs sur l'Océan de Feu, le signe de ce jugement. « Si tu » » parviens à te retrouver et à vaincre les limbes « » du Passé, tu te reconnaîtras et assis en ce même « » Trône tu te reverras avec Elle : Tu auras payé la « » dette de ton orgueil qui a fléchi. » Calme désormais, j'inclinai mon front vers Elle et s'accomplit l'universelle résorption.

PIERRE-M. OLIN.

SONNETS SYMPHONIQUES.

I.

En la langueur
accidentelle
de ta dentelle
où meurt mon cœur

Un profil pleure
et se voit tel
en le pastel
du divin leurre

Qu'or végétal
de lys s'enïise
au froid santal

Si n'agonise
occidental
qui s'adonise.

II.

L'agonisant Profil en nos nuits de hantise
flatte de l'inespoir d'un triomphe de roi
son irréel flambeau fantomal et si froid !
aux jumelles lueurs où notre envie attise

Le si subtil trésor de male convoitise
sans même l'aromale exhalaison d'effroi
expire en le miroir fleurdelisant l'arroi
de Vierge et d'Impollu qu'un Idéal courtise

Mais Toi, l'Entènébrée ! enfouis-tu ton front
au limbe essentiel où te retrouveront
les affranchis du Temps de l'Espace et du Nombre

Si s'exalte une ardeur quand vacille de feu
le mirage au miroir de tes prunelles d'ombre
nulles pour tout l'élan implacable du Bleu !

III.

Vol de fils du Mogreb en belligère essor
les hordes de désirs sur les folles Cythères
ont dispersé l'effroi de ses korans austères
où l'Hégire glosa les arcanes du sort

Son symbole étincelle aux feux du croissant d'or
et trépident de peur les âmes et les terres
aux scintillations torses des cimeterres
sigillant leur credo sur le vif et le mort

Dans les galops houleux, ô cavaliers Numides !
secouez sur l'Impur la blancheur des chlamydes
pour qu'un nimbe d'élu rejaillisse à son front

Les cœurs ont abjuré l'ivresse de naguère
et sanglants les Orgueils prostrés pantelleront
sous les sabots d'éclair des cavales de guerre.

IV.

Subtil Orgueil d'un soir fuligineux qui fuit
éclatera de pourpre aux plis des nimbes nacres
le Signe irréfragable attestateur des sacres
boréale clarté stupéfiant la nuit

Et ton vol conquérant que le Triomphe suit
planera radieux sur l'horreur des massacres
parmi la dalmatique escorte des diacres
où le fulgure d'or des boucliers reluit

Pâles du Pallium sanglant de ta victoire
la frayeur des tribus érigera ta Gloire
où s'irradie en chœur le cycle des soleils

Et tu trôneras haut sur les foules nuées
le pied vainqueur posé sur le pavois vermeil
et Ton Front tiaré dépassant les nuées.

V.

Drapée au faste d'or du mystique peplum
Elle trône, Déesse ! en sa candeur d'hermine
et son front souverain que l'épervier domine
surgit des bleuités éteintes du velum

Sa Gloire fut harpée au vague harmonium
des Pudeurs exhalant la musique câline
en le Triomphe aubal de vierge mousseline
où luit son œil sanglant comme un géranium

Ceignant de désirs fous ta sveltesse gracile
j'ai rêvé vainement la tendresse docile
s'épancher au soir bleu du feu de ton regard

Nul frisson n'a strié ta rigide attitude
et sans fléchir ta chair à l'âme de brocart
le plectre d'or s'éplore au creux de la Testude !

VI.

Mon âme est comme un temple évacué d'idoles
la funéraire moire oppresse les parvis
et dans la dextre d'or des archanges ravis
pleurent le deuil des luths et l'émoi des mandoles

La Foi n'apporte plus ses pieuses oboles
à l'autel dédaigné des Dieux jadis servis
mais plane l'affre des limbes inassouvis
au silence des nefs où meurent les symboles

L'encens ne fume plus vers l'azur des lambris
pour fêter le triomphe extatique des vierges
qui splendit sous l'ardente aurore des blancs cierges

Et vestige dernier des cultes désappris
comme un air très lointain seul en mon cœur encore
monte l'écho mourant de l'orgue qui plangore.

1887. ACHILLE DELAROCHE.

CHRONIQUE DE L'ART.

PEINTURE.

Les XX.

L'an dernier nous faisions des réserves sur les tendances générales qui se manifestaient à l'exposition des XX. Nous y voyions trop de virtuosité et pas assez de pensée, en un grand mot, d'Art.

Cette année, nous proclamons cette exposition la plus remarquable dont nous ayons souvenance, et ce sous tous rapports.

Parmi les XX les batailles contre la seule technique semblent près de finir. Nous en citerons un, victorieux déjà, Theo van Rysselberghe. Les invités sont pour la plupart de beaux artistes.

La lumière a décidément fait sa trouée, et le petit point aussi. Trois artistes se servent de ce procédé, d'une façon complète, et démontrent, sauf aux aveugles par principes, que la personnalité n'en souffre en rien, bien au contraire. Nous citons Seurat, l'initiateur, puis Pissaro et van Rysselberghe. N'ayant à faire une distribution d'accessit, nous nous contenterons de signaler les œuvres dominantes de ce salon qui en compte fort peu de médiocres.

En somme, celui qui s'est le plus mis en évidence est Théo van Rysselberghe. L'an dernier. il ne put exposer et pour qui se rappelle ses toiles, déjà fort bien de 87, la distance

franchie est énorme. Son exposition très complète compte plusieurs marines faites l'an dernier, puis deux superbes portraits faits en 88-89, marquant déjà un progrès sensible sur ses marines et même ses paysages marocains. Nous n'avons pas de souvenir d une progression à la fois si rapide, si constante et si normale.

Seurat dont la *Grande Jatte* fit scandale jadis avec son pointillé, expose entouré de plusieurs merveilleux paysages aquatiques, les *Poseuses*, grand tableau dont un coin est occupé par une reproduction de la célèbre *Grande Jatte*. Plusieurs parties de cette toile sont de premier ordre et l'ensemble des plus remarquables. Après un pareil essor Seurat s'est imposé, quoi qu'on die.

Pissaro, des paysages d'une exquise fraîcheur et embaumants.

Claude Monet, des marines prodigieuses, d'un fabuleux étincellement de couleurs : Cette Méditerranée par un temps de Mistral !

Schlobach, un art intense de pensée en des *Hantises londoniennes*. Ses deux rousses profondes, tristes et superbes en leur calme échevèlement.

Toorop, une ou deux belles toiles, — mais tout en évolution, — attendons et crions hardi !

De Groux est encore dans la période des recherches pas toujours heureuses. Sa frise affirme un très grand talent et un futur grand artiste mais resté encore rudimentaire. Il y a beaucoup plus dans une œuvre antérieure, ce formidable et admirable *rêve de bataille du chemin creux*.

La gravure est dominée par Bracquemond ; parmi ses eaux-fortes originales, suffit celle des *Mouettes à la vague*, — un chef-d'œuvre, tout court.

En sculpture, intéressants la très belle statuette de Rodin et le superbe puddleur de Meunier.

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'autres œuvres de valeur, mais ce n'est pas ce que nous voulons. Ceux qui ont été au XX ont eu leurs impressions personnelles, et quant à ceux que notre avis pourrait influencer, nous ne nous en soucions pas. Et à ceux qui n'y ont pas été, ceci n'apprendra rien.

Nous voulons cependant nous élever contre le cabotinage qui va, lèpre immonde, attaquer de vrais artistes et les faire chavirer dans la pure sottise pour se faire remarquer. Il faut se souvenir et découvrir quelques minuscules eaux-fortes pour se rappeler que M. Ensor est ou fut un artiste.

Nous ne pouvons cependant terminer sans signaler Gauguin sur qui s'est cette année déversée toute la stupide ironie du belgeoisisme doctrinaire de notre bonne ville. Naturellement, car c'est un artiste ! et un fameux.

P. M. O.

Estampes Japonaises.

Bing ! Ça y est. Une fois de plus nos bons mondains ont été empaumés par d'habiles et aimables négociants. Et on leur vend très cher des choses auxquelles il leur est radicalement impossible de rien comprendre. Seulement la mode s'en est mêlée et tout le monde adore et glorifie le Japon. Cuistres ! et encore istre est une métaphore, dirait un de nos vieux amis. C'est d'ailleurs très embêtant car il y a dans cet art japonais des choses merveilleuses mais qui comme tout art demandent une initiation et ce n'est pas d'emblée qu'on se l'assimile. Nous eussions beaucoup désiré en parler,

mais plutôt que de le faire en aussi mauvaise compagnie nous nous abstenons. Messieurs les artistes populaires japonais nous vous en présentons toutes nos excuses et vous en demandons mille fois pardon... mais fallait pas qu'y aillent.

P. M. O.

MUSIQUE.

Le Roi d'Ys.

Juger M. Lalo, comme musicien, d'après le *Roi d'Ys*, — l'opéra-comique qui vient de remporter un très grand succès sur la scène de la Monnaie, — serait une erreur regrettable; M. Lalo vaut mieux qu'il ne le ferait croire par son opéra. C'est un symphoniste distingué, musicien de tempérament, savant en son art, et qui unit souvent beaucoup de finesse à beaucoup de force.

Le *Roi d'Ys* accuse sa finesse, sa science de musicien, un peu le symphoniste et très peu ou pas du tout le psychologue. Dans la note douce et jolie de l'opéra ancien, français d'esprit et quelque peu entaché de gounodisme, le *Roi d'Ys* est vraiment opéra par son esthétique et sa facture.

La dramatique de l'œuvre n'accuse aucun progrès sur les productions similaires d'autrefois; et même l'action scénique est d'une banalité désespérante, quoique le sujet eût permis le concept d'une œuvre large et haute d'envergure. On l'a réduite aux simples proportions voulues par l'opéra strictement comique, suivant la formule en usage de tout temps. Le musicien lui, s'est contenté d'être original par l'expression de son inspiration, très personnelle il est vrai, mais il n'a réussi que dans la partie gracieuse de son œuvre. Tout ce qui se rapporte aux amours de Rosen et de Mylio est

charmant, ravissant de rythme et de mélodie, mais les pages dramatiques de l'œuvre sont inférieures, faibles ou boursouflées. On ne sait pas au juste si le musicien ne possède pas assez de puissance pour traiter un sujet dramatique, ou s'il n'a pas voulu développer et travailler cette partie de sa partition, la considérant comme secondaire dans le *Roi d'Ys*. Pourtant ceci est une erreur qui semble être la cause de cette inégalité — laquelle serait donc intentionnelle — de l'œuvre de M. Lalo.

De la part du symphoniste si remarquable qu'est M. Lalo, nous attendons une autre œuvre que nous pourrons louanger sans réserve, parce qu'elle sera complète, ou tout au moins beaucoup plus complète que celle-ci; M. Lalo devrait penser qu'il ne lui suffit pas de déclarer qu'il a voulu faire la contrepartie des œuvres de Wagner, pour être excusé de n'avoir tenu aucun compte des réformes dramatiques du maître allemand, et d'avoir au contraire écarté l'idée d'unité de son esthétique.

Le *Roi d'Ys* est une œuvre jolie, agréable, très intéressante, mais, en somme, simplement une bonne partition de plus dans l'ensemble des œuvres dues aux musiciens français.

LUDWIG GHELDRE.

MUSIQUE A LIÉGE.

M. Sylvain Dupuis, de plus en plus, s'impose comme un chef d'orchestre remarquable. Cet orchestre, composé d'éléments non sans mérite si l'on voulait séparément les examiner, — quelques-uns même sont de vrais artistes, — mais si mou, lourd, pâteux par suite de mauvaises habitudes prises, — M. Dupuis l'a ductilisé, assoupli; il lui a donné du

nerf, une puissance qui n'est plus de la boursouflure, une cohésion, une entente du relief, de la perspective surtout. Il y aurait exagération évidente à prétendre que désormais tout est bien : un grand pas a été fait, d'autres restent à faire. Mais il importe de le dire haut (surtout puisque nous-même qui signons cet article avons jadis critiqué assez vivement M. Dupuis), tous ces progrès réalisés, ces efforts, cette conscience d'art commandent l'estime ; nous ne marchanderons pas la nôtre, et nos applaudissements, au directeur des *Nouveaux Concerts*. M. Dupuis nous a fait connaître quelques belles pages de Wagner : le final du *Rheingold*, d'importants fragments des *Maîtres Chanteurs*, la *Siegfried Idylle*, la scène de la Forêt au 2e acte de *Siegfried*, la bacchanale de *Tannhaüser*, etc. Trois symphonies de Beethoven, dans l'ordre chronologique ; la récente symphonie irlandaise de Villers Standford ; des fragments divers de Vincent d'Indy. — Schumann, Brahms — et Mendelssohn pour les dames juives de la localité.

A noter *Sauge fleurie*, de Vincent d'Indy, tout en décoration, musique d'essence bien française, mais non dans le mauvais sens du mot ; d'une couleur exquise, et légendaire comme un conte de fée, non comme une histoire humaine. A quand le *Poème des Montagnes* ?

C'est à M. Dupuis que nous devons d'avoir entendu HANS DE BULOW et son admirable Beethoven-récital ; c'est M. Dupuis qui a réuni ces beaux virtuoses : MM. Pachmann, Scharwenka, Ysaye, Mlle Soldat. C'est encore à M. Dupuis que nous devrons d'entendre, le 15 avril, l'incomparable *Materna* dans les finales de Götterdämmerùng et de Tristan.

M. Ysaye connaît toutes les grâces de l'archet ; humain, élégant, malheureusement un peu doucereux ; il n'a point

l'austérité des Hans de Bulow et des César Thomson, mais, en tant que *virtuose,* il reste l'un des plus admirables violonistes que j'aie entendus.

Mlle Soldat détaille la musique de Brahms mieux que personne, je crois (j'allais dire mieux que Joachim), mais elle joue la musique de Bach à peu près comme elle jouerait celle de Brahms; hors ce grand *mais*, Mlle Soldat est une très belle artiste.

On n'attend pas de nous l'analyse des symphonies de Beethoven. Celle de Villers-Standford est bâtie sur des thèmes populaires irlandais assez proches parents des thèmes norwégiens utilisés par Grieg : la recherche du pittoresque, assez facilement obtenu, de l'originalité, incontestablement, et des thèmes heureusement développés; tout cela n'en fait en somme qu'une œuvre décorative, et de perspective nulle pour la pensée.

Voici donc une première année qui, au point de vue de l'Art, s'est remarquablement achevée pour les *nouveaux concerts.*

Avec la rivalité d'un chef d'orchestre tel que M. Dupuis, et de pareils programmes, le conservatoire n'a qu'à se bien tenir. Et vraiment, on dirait qu'il fait des efforts. La première tentative n'a pas été entièrement heureuse : trois fragments que le programme affirmait être de Richard Wagner, étaient des pages inédites sans doute, car nous ne les avons pas reconnues; évidemment des études pour *Lohengrin* — il y a des analogies frappantes —; mais le maître a bien fait de les sacrifier, car le véritable *Lohengrin*, le *Lohengrin* connu, vaut incomparablement mieux. Il faut dire aussi que les points d'orgue, F. F. etc., du ténor Vergnet empêchaient de juger de l'œuvre.

A côté de ce pseudo Lohengrin, la *symphonie en ut mineur* de Beethoven; exécution molle, bien que méritoire. Puis des fragments de l'*Enfance du Christ* de Berlioz, assez bien rendus par les chœurs et l'orchestre et dans lesquels M. Vergnet s'est montré meilleur. Musique inégale, trop d'un littérateur (on l'a banaliloqué cent fois), mais parfois d'une poésie simple et grande, primitive, et donnant des impressions presque gothiques malgré la forme imbue encore de romantisme. Les recherches archaïques sont du reste l'heureux sentier de ce grand dévoyé de la littérature : dans les Troyens, par exemple, vous souvient-il du prélude où lutinent la verdure les flûtes de Carthage ?

Des fragments très connus, mais adorables, et même douloureux, surtout si personnels, du *Peer Gynt* de Grieg ; bien exécutés vraiment, sauf quelques accrocs. Et puis M. Marsick, violoniste liégeois comme M. Isaye. — M. Marsick aime la douceur, les grâces un peu mièvres de la corde sensible ; son archet frôle des velours et des soies, il est sensuel, et les femmes raffolent de son art. Plus que nous, évidemment, qui, admirant sa virtuosité, aimons mieux de la musique.

Les *auditions* ont été jusqu'ici très inférieures à celles de l'an dernier. Mais il faut mettre hors pair un concerto de Séb. Bach pour deux pianos, et la très remarquable interprétation de l'un des pianistes : M. Ghymers. Et puis, à l'audition prochaine, on annonce qu'Ippolito Ragghianti jouera son concerto pour violon.

Encore au Conservatoire, qui décidément se réveille, la 9me symphonie de Beethoven (avec les modifications de Wagner). Il y a trois ans déjà, M. Radoux avait fait entendre cette œuvre colossale; cette fois, l'exécution a été incontestablement beaucoup meilleure. Est-ce que M. Radoux se

souvenait d'Aix-la-Chapelle, où Hans Richter dirigeait *de mémoire* tout ce monde ; est-ce parce que l'orchestre se rappelait les traits ? ou n'est-ce plutôt que le chef a mis tous ses soins à l'interprétation de la symphonie ? Quoi qu'il en soit, et bien que nullement parfaite, l'exécution a été assez satisfaisante ; les chœurs plus rythmés, l'orchestre moins confus, la ligne de l'œuvre mieux en lumière. Le scherzo surtout manquait de clarté, et l'adagio se traînait un peu. Puis, il faut attirer l'attention du directeur sur le tintamarre des timbales qui, dans les ensembles (aussi dans le rappel du motif initial, au scherzo) chaudronnent abominablement. Quant au quatuor du finale, et en particulier à M. Vergnet et à Mme Fick-Wéry, passons. Seul, M. Fontaine sortait un peu du rang.

Il convient de féliciter M. Radoux, qui avait fait distribuer sous forme de brochure gratuite, des extraits bien choisis de l'étude écrite jadis par Richard Wagner sur la 9e symphonie.

Il convient de noter aussi la composition plus moderne des programmes : à ce concert entre autres, la flamboyante et cosmopolite marche *Philadelphia* de Richard Wagner, le *Preislied* des *Meistersinger*, de Wagner (chanté et arrangé par M. Vergnet, hélas !), le 4e concerto de Saint Saëns, *fort bien* accompagné cette fois, sauf encore de petits accrocs passés inaperçus ; et, comme virtuose, l'incomparable jongleur d'ivoire : Paderewsky.

De ce prodigieux pianiste nous avons parlé déjà, dans *la Wallonie* de décembre 1888 ; nous n'avons rien à retrancher de ces lignes ; mais il faut ajouter que nous l'aimons beaucoup plus dans Saint Saëns que dans Beethoven, dans Chopin que dans Saint Saëns, et dans Liszt que dans Chopin : moins il y a de musique, plus il apparaît grand, et cela parce qu'il forme à lui seul tout un art : le Paderewskysme.

L. HEMMA.

La Musique en Italie.

A propos d'une étude critique de Mr Lodovico Alberti:

En Italie, peut-être encore plus qu'ailleurs, la critique des œuvres d'art est abandonnée très souvent au jugement arbitraire de personnes chez lesquelles le défaut de bon sens et de goût n'est pas même atténué par une érudition sérieuse et variée. Voilà pourquoi, si dans les journaux italiens la critique littéraire et musicale trouve toujours sa place, — hormis quelques rares publications périodiques dont la réputation s'impose, tout le monde est accoutumé à ne donner aucune importance à ces articles vides et décoratifs, où le *reporter*, presque toujours anonyme, parle le plus souvent sans rien dire, compromettant l'estime dont jouissent les autres sans se compromettre lui-même. Le ton maussade ou prétentieux tient lieu de clairvoyance et d'autorité, et le désordre des idées, d'esprit et de libre jugement. Beaucoup plus encore que la littérature, l'art musical subit les conséquences du manque de vraie critique chez les italiens; aussi nos artistes donnent ordinairement plus d'importance à tout petit article publié dans un journal de l'étranger, qu'à ces grandes tirades, assez ridicules parfois, que leur octroient les journaux de leur propre patrie.

A Milan, à Rome, à Florence, quelques critiques méritent d'être appréciés; mais, qu'ils sont peu nombreux de nos jours! Un nom qui paraît sortir du rang des médiocres, est celui de Mr Lodovico Alberti, jeune musicien, qui en quelques essais de critique, publiés dans la *Gazetta Musicale*, a donné la preuve indubitable de sa mâle intelligence.

Dans une étude fort importante " D'une nécessaire et radicale réforme de l'enseignement musical dans les Conservatoires italiens „, publiée dans les numéros du 5 août 1888 et suivants, M. Alberti examine avec de profondes connaissances plusieurs défauts de l'enseignement, proposant des changements décisifs dans la méthode didactique; changements que des comparaisons très justes entre la méthode italienne, l'allemande et la française, semblent exiger. D'aucuns pensent que l'écrivain oublie la distance qui sépare la théorie de la pratique; la réalité force souvent le plus excellent conseiller de manquer à sa tâche. Mais nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître dans l'exposition des faits cette intuition singulière, qui allant tout d'abord au fond de la question, saisit à coup sûr les causes inapparentes du mal. Et comme cette étude, résultat d'une vraie science de la musique et de son histoire, peut avoir un côté utile aussi pour des Instituts musicaux étrangers, nous en donnerons ici quelques courts extraits, qui, mieux que nos appréciations, convaincront le lecteur de l'esprit fin et perçant et de la culture essentielle qui ont placé la plume de Mr Alberti parmi les plus autorisées.

L'écrivain parle de plusieurs améliorations possibles dans le programme d'enseignement; et parmi elles il considère comme indispensable l'étude du piano pour les élèves qui aspirent au titre de compositeurs. Cette étude, dit-il, " a la plus grande importance pour le développement de la musique polyphonique moderne, parce qu'elle offre le moyen facile, nécessaire, immédiat, de s'assimiler par soi-même l'essence de toute composition musicale, même des plus compliquées; tout ceci n'est-il pas indispensable pour un compositeur ? — „ Voici ensuite comme il envisage le vrai type d'élève de composition dans les Conservatoires : " Lorsque il vient d'être

admis dans la classe de *haute composition*, nous pouvons le croire bon musicien, maître de tous les moyens techniques; c'est pourquoi, guidé par son professeur, il lui devient facile de pénétrer toutes les sublimes manifestations de l'art, et de sonder les intentions secrètes qui en font le prix; il absorbe et s'assimile, au lieu d'imiter banalement, les divers procédés artistiques; et avec l'emploi de ses facultés créatrices et intellectives bien équilibrées, avec une vaste et claire idée de l'art, de ce que l'on a fait, de ce qu'encore il reste à faire, il plane dans les horizons sans limites de l'idéal, tout en gardant intacte la plus belle prérogative du génie national : *l'originalité*. „ Et insistant sur la nécessité d'une étude des formes musicales dans les évolutions de l'histoire et de l'art, et d'une culture littéraire classique, tout à fait indispensable aujourd'hui pour un compositeur : "il suffit de consulter l'histoire artistique du dernier siècle pour nous convaincre de l'influence qu'a eue sur la musique l'œuvre des poètes et des philosophes. Du moment que l'idéal vrai et sublime est toujours unique et toujours le même dans les diverses manifestations de l'art, il faut le chercher partout : en Virgile, Dante, Shakespeare, Goethe et Schiller, en Beethoven, Schumann, Berlioz et Wagner. „ Et ici une observation : " Le lecteur ne doit pas confondre en musique le terme *ideale* avec *musica ideale*; en faisant l'énumération de ces seuls musiciens, tous étrangers, nous voulions nommer seulement ceux qui ont poursuivi un idéal dans leurs œuvres, et y ont consacré leur vie comme à une mission. Parmi les musiciens italiens, même les plus grands, nous ne pouvons en citer; peut-être, le poète-musicien du chef-d'œuvre de Goethe; mais l'unique ouvrage de Boïto, peut-il faire songer à la réalisation d'une Idée?.....„

" La splendide période lyrique, dans laquelle le génie du

musicien a chanté sans s'en douter, passant de Mozart à Schubert, à Rossini, Bellini, Donizetti et Verdi, semblable à celle non moins splendide de la jeune Grèce, illustrée par Terpandre, Sapho, Alcée et Anacréon, est en train de disparaître; vouloir la ressusciter, serait folie. Nous entrons dans la période de la réflexion, la civilisation progresse de plus en plus, et l'art, sa véritable émanation, marche de pair avec elle. N'oublions pas qu'il y a dans notre temps la tendance vers un art universel, comme vers une littérature universelle. Ainsi, l'étude des auteurs classiques de toutes les époques est plus nécessaire que jamais à nos compositeurs. „

C'est sur l'importance de l'*école de chant* dans l'instruction artistique que l'écrivain attire ensuite notre attention; et regrettant avec justesse qu'une méthode fausse et insuffisante et une période d'étude trop brève s'opposent à ce que la forme et le style classiques soient traditionnellement maintenus, et que la dignité d'un Conservatoire soit en rapport avec les nouvelles tendances de l'art, il trouve le meilleur argument en faveur de sa pensée dans les paroles bien connues de Wagner.

Aux yeux de l'écrivain, deux autres *points noirs*, comme il les appelle, apparaissent dans l'instruction : ce sont le peu de sollicitude que les Autorités constituées, le Gouvernement, la Province et la Commune ont pour les élèves, et le manque absolu de concerts périodiques, donnés *par les* élèves et *pour les* élèves du Conservatoire.

Nous nous bornerons pour la partie didactique à ces quelques extraits; nous voulons nous occuper plus longuement de la partie historique énoncée en termes clairs et concis.

Dès les époques les plus anciennes, on a toujours tenu la musique en honneur pour sa puissante influence morale.

Regardée comme une émanation du *principe divin*, même dans les civilisations les plus barbares, dans les temps de fétichisme et de superstition, elle était considérée comme chose sacrée, et on en réservait la pratique à une caste privilégiée, celle des prêtres ; car on croyait que le peuple trouve son bien-être plus en la passivité de l'esprit qu'en son activité. Tout en voyant dans la musique un don des dieux pour le bonheur de l'humanité, les Égyptiens l'avaient destinée au temple, et en avaient rendu l'étude obligatoire, mais seulement pour les prêtres.

Nous rencontrons le même exemple chez les peuples de l'Orient et de la plus lointaine antiquité, chez les Assyriens et les Phéniciens ; aussi chez les Hébreux, David avait réservé le culte de la musique exclusivement aux Lévites. Dans les civilisations plus avancées, on conçoit mieux la puissance civilisatrice de l'art, ainsi qu'on le voit chez les Grecs de la belle époque. La musique est devenue populaire chez eux parce qu'on venait d'en étendre l'usage aux festins, aux jeux, aux fêtes les plus solennelles ; et tandis que l'on ne tient pas compte de l'artiste de profession, on croit la musique un élément indispensable d'éducation. Par de belles poésies, chantées avec un simple accompagnement d'instruments à cordes, inculquer aux jeunes l'amour de ce qui est noble et beau et les initier assez à la technique pour qu'à l'âge viril ils fussent à même d'apprécier une œuvre d'art, tel était le but de la pédagogie musicale de Platon et d'Aristote.

L'éducation spartiate ne comprenait que la musique vocale et la gymnastique : la première pour éveiller dans l'âme le sentiment du beau, la seconde pour s'opposer aux tendances efféminatrices, qui résultaient de la pratique exclusive d'un art trop séduisant.

(à suivre.) LUIZA ANZOLETTI.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

MAX WALLER.

Les lettres belges ont perdu le Directeur de la *Jeune Belgique*, Max Waller. C'est un vide considérable dans les rangs de la jeunesse littéraire de Bruxelles. Max Waller était surtout une date dans notre littérature. Sans être la principale figure de son groupe, il en était la figure centrale et la personnalité militante par excellence. Toujours sur la brèche, pour me servir d'un de ces poncifs qu'il détestait tant, il apparaissait à la fois comme le tirailleur et le grillon.

J'ai chaude encore au cœur l'impression fraternelle que me fit, en 1882, dans la profonde retraite où je vivais alors, l'aurore flamande de la rayonnante et belliqueuse petite revue. Une saveur et un âge nouveaux se révélaient. Y dominait l'odeur des grands terreaux noirs engraissés de soleil de Camille Lemonnier; mais des parfums imprévus s'y mêlaient dont plusieurs acquirent bientôt une intensité rare.

Dans ce milieu, Waller avait une jolie physionomie latine teintée de germanisme, à la Henri Murger, une tyrannie d'enfant gâté, une attitude de malin page ferrailleur et sentimental. Faublas cultivant Droz. La sentimentalité, cette fade caricature, était chez lui sincère et pimentée des railleries.

Son premier livre, *La Vie Bête*, renferme des notes justes, parmi des colifichets de style, des réminiscences et des faiblesses. On dirait l'œuvrette de Chaulieu jeune écrivant de l'hôtel Rambouillet.

L'Amour fantasque affermit sa personnalité; mais il y a souvent ici une pose d'ironie agaçante qui semble un souvenir malheureux d'Henri Heine. Ce côté du talent de Waller est continué avec plus de bonheur dans la *Flûte à Siebel* et l'autre partie de son talent qui semble désormais scindé, se développe dans des contes-romans (*Greta Friedmann*) dont la langue frêle et pure est d'une délicatesse parfois un peu facile, semée d'heureux traits d'esprit. J'ajouterai, pour terminer cette notice hâtive, que si on réunit un jour l'œuvre de Max Waller en un volume, outre *Jeanne Bijou* et quelques articles vifs et artistes, un certain nombre de ses flèches doivent être tirées du " panier aux lettres „ de la *Jeune Belgique.*

CÉLESTIN DEMBLON.

CEUX DE LA GLÈBE

Ordure!

CH. WOESTE.

C'est de la cochonnerie

(Discours unique — et d'ailleurs mémorable — de M. EEMAN, à la Chambre belge.)

Un titre noir, un livre du Lemonnier que je préfère. En ce volume compacte, voici les âpres nouvelles jadis appelées " les Concubins; „ de plus, voici l'une des plus grandes et profondes pages du maître : *La Genèse.*

Camille Lemonnier est divers et multiple; ces quatre cents pages nous le montrent sous son aspect le plus sombre : terrible sincère, qui sait voir, et ose noter ce qu'il voit. Souvent, j'ai pensé avec regret à un morne livre, mâle et pour l'entière joie des artistes, en lequel à côté du *Mort*, se pourraient lire le *Doigt de Dieu*, *la Genèse*, *la Glèbe* et cet *Enfant*

du Crapaud, tant discuté. *Ceux de la Glèbe* répond en partie à ce désir.

C'est ici la si poignante épopée des misérables, leur gésir et leur gémir, amours et labeurs, de brutes massives qui peinent et suent, lourdement. Lourdement, certes, avec aussi de ces légèretés pataudes ainsi qu'en peuvent avoir ces chairs de rustres; mais épiques toujours, oui! et dans leur poignante épopée de misère, de la genèse vers la douleur jusqu'à la mort, — amours et labeurs — ils se résignent, leur simplicité farouche et bonne se résigne, courbée sous on ne sait quelle voix fatale. Ils vont, ils font l'œuvre de vie, végétalement presque; ils naissent, ils meurent, (et leur travail pour les riches!) ils souffrent leur noir destin, de vouloir inerte, instinctif, — et sans conscience de leur grande mission.

Deux des nouvelles contenues en le présent livre, la *Genèse* surtout et la *Glèbe*, ont ce rythme normal et de légende qui élève l'œuvre au-dessus du temps. Elles dominent superbement, et sont des Histoires de l'homme. Parmi les autres, âpre, bilieuse, aux formes arrêtées comme le profil de la mégère qu'elle met en scène, j'aime surtout cette légende encore: *les Pidoux et les Colassz. Un Marché*, aussi; dure âpreté de vie, mais plus épisodique. Enfin les *Concubins*, étude de la Wallonie hennuyère, je pense, sanguine, et pourquoi pas lascive, qui s'oppose au mystère de *la Genèse*.

Deux autres contes ne sont là que pour déparer l'œuvre, dont ils brisent l'unité. Quel dommage que l'auteur n'ait pu les remplacer par le *Mort* et par le *Doigt de Dieu*, nous donnant ainsi en sa totalité l'œuvre noire de sa vie, et suivant l'expression de l'un des nôtres, le vrai Camille Lemonnier aux âpres sculptures tragiques.

Et qui sait, peut-être un jour cette joie nous viendra-t-elle... Et puis à quoi bon ces regrets, lorsque l'œuvre présente nous prête si longuement à admirer et à rêver ?

LES FLAIREURS (*).

Qu'est-ce, le Théâtre, — miroir de la vie, — sinon la récréation artificielle de nous hors de nous, mais en notre immédiate et quasi semblable présence. Cette brutalité matérielle du regard qui voit, *se* voit presque, en une vie pareille, arrête les bornes de l'art dramatique : car tout Art, même sans le prestige de la scène, n'est-il pas la recréation d'un moi, lointain de moi ?

Or, au théâtre, lorsqu'il y a langage, c'est-à-dire une ordinaire et directe relation entre l'acteur et l'auditeur, si réaliser le moi est assez accessible, le lointain est difficile. Sans une Musique et son pouvoir d'isoler, trop souvent l'acteur reste *présent*, et rien n'existe entre le spectateur et ceux qui, là, dans les clartés, officiant pour l'art, ne devraient être que des Formes à des Idées.

L'illusion et par conséquent la seule réalité véritable seront niés, si l'œuvre ne porte pas en soi son propre mystère. Nos scènes naturalistes, sauf les deux ou trois exceptions comptées, avortent ridiculement : et du théâtre romantique nous est-il resté quelque chose — si l'on excepte les admirés et *légendaires* Burgraves ?

— La Musique pure, art tout entier, et seulement, dans le

(*) *Les Flaireurs*, drame en trois actes : 25 exemplaires sur hollande, extrait de *La Wallonie*.

Temps, supprime la notion d'un temps concrêt en liant les esprits à la seule notion de temps qu'elle fait surgir. Mais il est encore une autre Musique, celle du rythme initial continu, par laquelle l'œuvre devenue une individualité, cohérente et totale, ne peut s'effriter en parcelles de vie présente.

La tragédie vivait de la vie du rythme. Rachel y modula les musiques du geste. Et le secret qui la fit vivre, cette tragédie si étrangère à nous et si faussement légendaire ici, le secret n'est-il pas son " éloquent débat ininterrompu, „ (*) son accord de mouvements, donc son harmonie, — son orchestique et sa plastique. Elle était musicale et voilà ces défroques des vieux Grecs animées, et, même pour le spectateur, lointainement vivantes.

En nos comédies, nulle illusion ; mais elles ne se soucient de la vraisemblance, en fait, et comme le chœur du bon Aristophane, pourraient sans aucun mal s'interrompre pour dire : " C'est le moment d'y aller de notre petite parabase. „ — Le théâtre de Théodore de Banville est celui d'un beau poète qui s'amuse, sans plus. Reste *la Parisienne*, très admirée, et *légende* moderne.

Notre théâtre, notre anémique scène agonisante, elle agonise pour les lettres ! Un dieu, Wagner, a donné dans le drame lyrique l'idéal présent de ce moi loin du moi ; mais au théâtre exclusivement de littérature, l'une des deux conditions (l'éloignement) ne peut être accomplie que par la légende, qui de son propre geste se revêt de nuages (**).

(*) Expression de Stéphane Mallarmé.

(**) Encore est-il un doute, si c'est possible sans la musique.

Ce long préambule est pour introduire l'œuvre de Charles Van Lerberghe les Flaireurs. — Comme des admirations précieuses ont répondu à la tentative, ces lignes pourraient être inutiles, si l'on n'avait négligé — il me semble — de mettre en belle lumière la véritable innovation réalisée par ce drame.

Charles Van Lerberghe a fait œuvre d'art, disons-le de toute notre joie qui l'applaudit! Et ses trois petits actes, légendaires de faits normaux, donnant quelque idée d'une extérieure Loi rigide vers un morne but, ses trois actes humains satisfont à nos désirs tantôt exprimés.

Ils nous apparaissent vrais par l'harmonie et la juste proportion entre le détail et le tissu de tout ce rêve.

Ils sont bien ce *moi loin de moi*,— moi par le fait normal,— lointains par l'exquise poésie, de nul temps, dont ils s'enveloppent — et leur légende.

Encore, avec un tact raffiné, Charles Van Lerberghe a compris que la musique était nécessaire à isoler cet acte de vie des quotidiens détails agités par chaque spectateur en soi-même : une ouverture et des transitions symphoniques sont indiquées. Or, lorsqu'on écoute chanter en soi l'idéal orchestre qu'on rêve pour telles scènes, elles s'éloignent, les héroïnes du poète, elles s'enfoncent avec nous-mêmes, lointainement dans leur vie légendaire; et nos vœux les suivent, comme nous *nous* accompagnons et *nous* pleurons au départ d'un frère, et comme, restés à terre, c'est à nous-mêmes que s'adressent nos signes de mouchoirs agités vers sa fuite, sa fuite bondissante et qui souffre sur la mer, — sur les grands courants et les vagues de la mer vivante.

A. M.

OH ! LES FEMMES !

L'acte de Maurice Siville est moins personnel que les *Contes pour l'Aimée*. Néanmoins, il se revoit avec plaisir. Je dis *revoit* parce qu'on l'a déjà vu plus ou moins dans les « levers de rideaux » qui servent d'apéritifs ordinaires aux pièces de Sardou, d'Ohnet et autres héros du quart de monde littéraire. Il vaut mieux que la plupart, mais ce n'est pas encore assez. Siville — dont j'ai détaillé ici les fines qualités de conteur — s'inspire visiblement des « gentilles » pièces modernes et mondaines en un acte leste et pétillant; seulement il contemple les paillettes de Pailleron, et tourne ainsi le dos à l'immortel génie du « genre », Alfred de Musset, — le maître du théâtre du XIXe siècle. Lui seul, sous sa poétique légèreté et sous un esprit auquel ressemble celui des *Etincelle* comme du clinquant à l'or, concentre une observation profonde et délicieuse qui ne remplace pas trop désavantageusement les ficelles.

C'est Musset qu'il faut suivre,
C'est lui qu'il faut aimer !

Sans l'imiter. Si la comédie de Siville ne s'empêtre pas dans les ficelles, parfois elle les frise. Elle a une dose de vérité légère, mais non d'absolue vérité, j'entends surtout de vérité psychologique. Dans quelques semaines, qui sont peut-être déjà passées, Siville s'apercevra que, si son dénouement est louable de simplicité, son nœud l'est moins de vraisemblance.

L'acte a le triple mérite d'être simple et vif, et semé de jolis mots :

Monsieur : Ainsi, vous admettez qu'une fois marié, on reste libre ?

Madame : Pardon... on le devient.

Tous ont été applaudis. La pâle interprétation des acteurs du Gymnase n'était certes pour rien dans cet accueil flatteur.

CÉL. D.

RÉPONSE A M....

Il y a quelques jours, à la Chambre des Représentants, un membre de la majorité ayant traité d'*ordure* l'ENFANT DU CRAPAUD, de Camille Lemonnier, M. Lejeune, Ministre de la Justice, lui répondit évidemment les nobles paroles suivantes, dont nous empruntons le texte à *l'Art moderne.*

« Il a plu à l'honorable député d'Alost de ressusciter devant la Chambre un incident depuis longtemps apaisé, celui de la publication de l'ENFANT DU CRAPAUD. Il l'a fait dans la louable intention de protéger les mœurs. Il me semble qu'il n'a abouti qu'à susciter quelque scandale.

» Je suis d'avis, moi aussi, que cette œuvre est excessive et que j'eusse aimé qu'un artiste de la haute valeur de M. Camille Lemonnier s'en fût abstenu. Je n'aime l'excès en aucun genre et spécialement je souffre de la licence littéraire qui règne de notre temps. J'aime en tout une certaine réserve parce que rien ne me touche plus et ne me paraît plus beau au monde que l'harmonie et la juste proportion.

» Mais de là à traiter un de nos grands écrivains de pornographe, et à qualifier ordure une de ses conceptions, il y a un abîme que jamais ni comme homme, ni comme ministre de la Justice, on ne me fera franchir. Je ne discerne pas exactement le mobile qui a décidé mon honorable contradicteur à me poser des questions dont il semble espérer qu'il sortira quelque embarras pour le Gouvernement. Mais j'en atteste l'indépendance absolue qui a été au Barreau la règle de toute ma vie, et peut-être aussi l'occasion de quelque honneur, aucune considération ne me fera fléchir ou biaiser quand il s'agira de proclamer le respect que l'on doit à un artiste. Ces jours derniers mon collègue M. Vandenpeereboom, résistant lui aussi à des intimidations analogues, proclamait avec une dignité que je souhaiterais égaler, que s'il avait à choisir entre sa liberté et son portefeuille, il n'hésiterait pas à déposer celui-ci, et qu'il n'y avait ni considérations de parti, ni influences, ni recommandations qui pourraient le faire dévier de la droite voie où il marche fièrement.

» L'honorable M. Woeste m'a demandé pourquoi on n'a pas poursuivi l'*Enfant du Crapaud* en Belgique. Apparemment parce que le Parquet a pensé, lui aussi, que si un esprit comme celui de M. Lemonnier peut commettre une erreur sur les limites non pas de l'Art, qui n'en a pas, mais du droit répressif, il existe, attaché à cet esprit, un noble cœur d'artiste et de Belge qui garantit la pureté des intentions et que cela suffît pour que l'action pénale soit écartée. Mais si M. le Procureur du Roi, si même M. le Procureur-Général, pensant comme M. Woeste, était venu me demander, jusqu'où, en cette occurrence, on devait pousser le devoir, je lui aurais recommandé de s'abstenir.

Il en est de l'Art comme de la Religion. Ce sont des domaines sacrés. Il est périlleux d'y vouloir prescrire des règles. La meilleure politique est de les laisser se mouvoir librement. Ce sont les esprits qui se signalent par leur dévotion qui devraient, à mon humble avis, s'en souvenir plus souvent et plus charitablement que les autres.

Je ne puis, en terminant ces courtes réflexions que je souhaiterais voir exercer une influence salutaire sur les idées qui ont cours dans cette Chambre et sur l'opinion en général, m'empêcher d'ajouter, non sans tristesse, que j'ai été affecté péniblement du sans-gêne avec lequel on parle ici de nos artistes. On applique à leurs œuvres des vocables singuliers : « Cochonnerie, ordure. » Eux-mêmes on ne daigne pas les nommer. M. Camille Lemonnier, dont le nom est européen, est qualifié : « Cet auteur, cet écrivain. » Il faut s'en affliger. J'aime aussi l'agriculture, autant que l'honorable M. Mélot, il voudra m'en croire, et par conséquent les engrais et les troupeaux, mais j'ai toujours hésité à les mêler à la littérature, ce que me semblent avoir fait les gros mots que je viens de rappeler. Et j'ai toujours eu cette conviction que lorsqu'un pays n'a plus le discernement des artistes qui l'honorent, on peut lui appliquer le mot d'Hamlet : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. » (*Applaudissements dans les tribunes, murmures sur les bancs de la Chambre.* M. Slingeneyer : Très bien.)

PETITE CHRONIQUE.

Georges Rodenbach vient de perdre sa mère. LA WALLONIE lui adresse les plus vives condoléances.

***

A paraître chez Vanier, un livre de vers par Adolphe Retté : *Cloches en la nuit*; s'annonce aussi le volume de Gabriel Mourey : *Crépuscules d'âme* (25 exempl. sur japon à 5 fr. en souscription à la *Wallonie*).

***

Au théâtre du Gymnase, à Liége, la première de la *Ferme des Aulnes*, musique d'Eugène Hutoy, paroles de M. Sauvenière. M. Sauvenière intitule ces trois actes " drame lyrique; „ il faut lire " mélo-drame, „ et du plus vieux jeu. M. Sauvenière a beaucoup lu Georges Ohnet, et le prouve; ce n'est pas assez. Quant à la musique, elle vaut beaucoup mieux que le livret; mélodies dans la manière française, l'influence de Bizet très palpable, mais de jolies phrases qui se déroulent sous les scènes ronflantes du drame. Il y a de l'élégance, et de petites trouvailles dans le genre aimable. — On enterrait le pauvre Hutoy la veille du jour fixé pour la première de son œuvre. Mais, dans la *Ferme des Aulnes*, une grande joie d'art trouvait place : le talent de premier ordre de l'ingénue, Mme Andral, sa grâce, la noblesse tragique de son jeu nous ont émerveillé. Le diamant brillait d'un éclat plus pur parmi toutes ces fausses joailleries, et nous devons remercier la fière artiste qui nous a ému de son geste et de son musical parler.

***

Aug. Donnay, L. Rassenfosse, Baues, A. Dewitte, L. Moreels, F. Maréchal, organisent, à l'Émulation de Liége, une exposition de noir et blanc, qui s'ouvrira sans doute le 1er mai.

***

De M. Pascalis cette lettre :

Marseille, 17-2-89.

Cher Monsieur M.

Croyez que j'apprécie à sa valeur toute amicale et désintéressée le conseil de hautaine abstention que dicte votre lettre, très généreuse quand même à m'accorder droit de tribune et d'hospitalité.

Malheureusement la réponse au " *Décadent* „ dont je vous ai adressé copie, a été envoyée à M. Baju, et très probablement paraîtra sous peu,— et, à s'abstenir, eût-il fallu le faire absolument.

J'aurais, croyez-bien, et selon des principes qui sont les miens depuis longtemps, omis la chose, si l'article en question, de sa propre autorité, j'augure, n'eût fait le parallèle désobligeant de mon nom et de celui d'un homme, que, par des relations échangées dans le temps, et sur l'avis d'amis communs, je persiste à mettre à part de la cabotine cliquerie Baju et Ce; je dis l'auteur du " Jardin des Rêves, „ M. Laurent Tailhade.

Monsieur Anatole Baju, directeur du *Décadent.*

Monsieur, je reçois de l'*Argus* la prétentieuse et bouffonne criticule du *Décadent*, et veux vous remercier de la délectable jubilation que m'ont valu les 6 pages de votre collaborateur, en essai d'accointance avec mon livre.

Quant à la semblante dénigration dont votre criticuculet tente à vouloir faire preuve à l'égard du *Missel,* vous dirai-je que je suis très de l'avis de miens amis — y compris Décadents — qui estiment que toute matière imprimée autour d'un nom, — même la plus inoffensive et la plus vénielle, — est fait de bonne réclame et de gratuite publicité.

Au bilieux championnage estocadeur et " tailhadeur „ du Jules quelconque qui, je crois, signe l'article, je me plairais seulement à faire la simple objection d'une lettre de M. L. Tailhade lui-même, reçue au lendemain de l'envoi de mon livre; — lettre qui, entr'autres éloges que je veux croire courtois et polis, n'en renferme pas moins cette phrase, réfutatrice, je pense, de toutes les insolvables imaginations de votre signataire.

" *Ce m'est une gloire véritable de partager avec un aussi excellent poète l'amour des vitraux et des eucologes.* „

Quant à l'opinion d'un homme que j'aime et que j'estime comme artiste et confrère, je veux m'en tenir à ceci, — et considérer l' " et cœtera „ critique du Jules chose susdit comme absolument indépendant et gratuit.

En finissant, je vous prierai de rectifier un vers du *Missel* que la trivialité calembourdaine de votre disciple-sacristain se permet de défigurer à sa sinapique et, au reste, insipide expression. —

.... *Où comme un grand brasier l'amour arde et rayonne*, et d'insérer ceci le plus prochainement.

Il me reste à hautainement vous saluer, Monsieur.

Marseille, 4 février. RAOUL PASCALIS.

***

Dans *la Cravache,* du 9 mars, ces lignes :

" Nous avions naguère ici-même adressé quelques reproches et posé quelques questions au directeur du *Décadent.* Il ne nous répondit pas. La *Cravache* avec raison se garda depuis de toute nouvelle réclame au profit du journal en question. C'était presque une consigne et nous l'eussions respectée n'étaient parus certain article — et aussi certaine note où il est parlé d'un monument à élever à Rimbaud et qui est suivi d'une liste de souscripteurs. Que M. Baju plagiât Salis et que le *Décadent* devînt une mauvaise succursale du *Chat-Noir* nous n'en avons cure et peu nous en chault. Pourtant voudrions-nous une bonne fois que telles plaisan-

teries de goût douteux ne s'exerçassent point sur un absent — et quel absent ! On sait au *Décadent* que cela nous plaît peu et nous regrettons sincèrement que des amis et des poètes comme Laurent Tailhade et Ernest Raynaud daignent s'y associer. PAUL VERLAINE.

***

A lire dans la Revue Indépendante : *Revenants*, par Hendrik Ibsen (pourquoi imprime-t-on *les* Revenants ? une revue en fait même *les Fantômes*, ce qui n'a plus de sens,) drame poignant, vrai, simple, humain, de grande vigueur; lire les vers de Verlaine, de Kahn, de Viélé-Griffin et surtout les pièces de Henri de Régnier et de René Ghil, des plus belles. — A lire dans les derniers numéros de la *Jeune Belgique,* les vers de Gilkin, les vers de Maurice Maeterlinck, et une âpre nouvelle de Georges Eekhoud. Dans l'*Art Moderne*, les études sur l'art sémitique, par Edmond Picard.

Dans le *Guide Musical*, l'analyse par Maurice Kufferath des lettres de Rich. Wagner à ses amis Uhlig, Fischer et Heine.

***

L'Association Wagnérienne (rue Joseph II, Bruxelles) rappelle que pour participer au tirage des cartes pour Bayreuth, il convient de se faire inscrire sans grand délai. Elle prie les membres de continuer sans faillir la propagande entreprise.

***

M. Achille Delaroche n'avait pu revoir son épreuve; d'où les erreurs qui suivent : page 8, vers 9, lire : *debout en la défaite infamante*, etc.; page 55, ligne 2, *sourdeurs* au lieu de *sondeurs ;* page 56, ligne 11, *l'impassibilité* au lieu de *l'impossibilité ;* ligne 12, *sonore* au lieu de *sonores ;* page 57, ligne 16, *s'interdire* au lieu de *l'interdire ;* ligne 25, *zébrant* etc., doit être restitué en prose ; page 58, ligne 7, *la foule te sera* et non *la foule sera ;* ligne 8, *qui rouge* et non *qui ronge ;* ligne 13, *doux* et non *sous ;* ligne 17, *triomphateur* au singulier; ligne 18, *ton front, Poète !* et non *tout front, Poètes !* ligne 22, *loyal essai* et non *royal essai.*

PREMIÈRES PROSES.

—

(1865)

IMPRESSION URBAINE.

Les flammes estivales font dans la rue comme une gloire d'apothéose. Tout un rang de maisons baigne encore dans l'ombre, mais cette ombre brûle elle-même déjà comme un flambeau, et un mince ourlet lilas borde les trottoirs, tranchant sur la clarté crue du jour. Du pavé monte une blancheur aveuglante, écrasant jusqu'à la nappe d'argent fondu qui liquéfie le ciel, et dans la perspective bout une buée pâle, où les aspects se fondent.

Au milieu de cet air de fournaise, Paris travaille et ses poumons exhalent un grand souffle rauque et sourd. Par moments un visage d'ouvrier, aux chairs détendues et roses, vient aspirer, aux terrasses, les âcres effluves de l'atmosphère braséante; et par la fente des persiennes on voit bouger la nudité grasse des filles de joie.

Les sueurs du travail et de l'amour fument à la fois, formant par places, sur le ciel éblouissant, une vapeur mince qui se dissout au brouillard des autres évaporations; et une odeur de chair lasse par bouffées fades roule le long des façades, chauffées comme des dalles de fours.

Au loin, Sèvres, Meudon, Saint-Cloud, Suresnes étalent la rondeur vaste de leurs collines, nymphes à demi plongées dans la fraîcheur des eaux; et çà et là des noyés étoilent, fleurs de pestilence, horribles charognes, l'herbe haute où tantôt s'enfonceront des reins de femmes.

CAMILLE LEMONNIER.

LE GYNDÈS.

A José Maria de Heredia.

I.

Les chevaux niséens marchent devant l'armée
Libres de tout harnais et ferrés de vermeil :
Leur poil immaculé, d'où monte une fumée,
A l'air d'un marbre blanc, rosé par le soleil.

Ils marchent : Kyros sait qu'une puissance amie
Palpite dans leurs flancs et rayonne en leurs yeux
Et Kyros vient d'entrer en Mésopotamie
Guidé par ces chevaux où vit l'âme des dieux.

Le plus ardent connaît les gués de la rivière
Il entre, en battant l'eau, qui fait comme un semis
De perles, sur ses flancs, sa queue et sa crinière,
Mais le fleuve obéit à des dieux ennemis.

C'est le premier rempart de Babylôn tremblante
Le Gyndès protecteur dont les flots envahis
Grondent de refléter une aurore sanglante
Où sombrera la gloire antique du pays.

Le cheval a senti l'hostilité du fleuve :
Un frisson hérissa ses crins blancs sur sa peau :
Mais, sans que ce péril plein de gloire l'émeuve,
Il marche, la crinière au vent, comme un drapeau.

Il marche noblement, et l'écume lui saute
Au poitrail, et foulant l'embûche des roseaux
Perfidement enchevêtrés, il dresse haute
Sa vaillante encolure émergeant sur les eaux.

Mais vents, roseaux, courants, tout est d'intelligence :
C'est l'étranger, c'est l'occident, l'outrage amer;
Le fleuve humilié s'acharne à la vengeance,
Et déferle âprement ses flots comme la mer.

Hélios verse en vain sa splendeur paternelle,
Le cheval se roidit, et désespérément
Un regard plein d'adieux pleure dans sa prunelle
Et tout s'éteint dans un dernier hennissement.

Alors Kyros, la rage au cœur, les yeux en larmes,
Contre le fleuve impur qui vient de l'outrager,
Jure, les bras tendus avec un sourd bruit d'armes,
Un serment formidable en langage étranger.

II.

Depuis un an, l'Asie entière est dans l'attente :
Que font les bataillons exilés des combats ?
Les soldats ont serré les armes sous la tente,
Kyros fait un travail que l'on ne comprend pas.

L'effort multiplié des bandes travailleuses,
A remué le sable et la terre et la chaux :
Taillé des pilotis dans le tronc des yeuses,
Et fait rugir la forge et les ardents réchauds.

Ils se sont façonné des machines étranges :
Des digues ont surgi dans l'amas des poteaux,
Et comme les fléaux font retentir les granges
Le sol a tressailli du choc lourd des marteaux.

Et d'autres ouvriers ont creusé dans les plaines,
Creusé bien loin. creusé partout, creusé sans fin,
Et les Mèdes avaient pour guides des Hellènes,
Le Mède étant plus fort et l'Hellène plus fin.

Et douze mois s'étant passés dans ces ouvrages,
Kyros fit une offrande aux mânes du cheval :
Au fracas des buccins tombèrent les barrages,
Et le fleuve effaré se cabra dans le val.

Il se sentait captif de rigoles cachées :
Trois cent soixante-dix canaux étaient creusés
Le Gyndès, éloigné de ses rives séchées,
Coulait avec fureur dans des lits imposés.

Et lui, lui dont les flots roulaient les grands érables
Des racines au faîte en leurs vastes remous,
N'était plus qu'un lacis de ruisseaux misérables
Que les femmes passaient sans mouiller leurs genoux.

III.

Or la ville, croyant son mur infranchissable,
Raillait Kyros avec des rires familiers :
— Comme un petit enfant, il joue avec le sable,
Et ses soldats lassés y sont morts par milliers !

Rassurés, tous buvaient le bonheur de revivre,
Les femmes dansaient, et, lasses, venaient s'asseoir
Aux genoux des guerriers ; Babylôn était ivre
Et des parfums montaient dans l'azur chaud du soir.

Seuls les vieillards assis auprès des portes neuves,
Jetaient sur cette joie un regard anxieux,
Et mornes, attendaient le Punisseur de fleuves,
Qui dompiait la nature et qui vengeait les dieux.

MARCEL COLLIÈRE.

LE MOT DE L'ÉNIGME.

A Pierre Quillard.

Or, pour échapper à l'oracle, Oidipous s'était exilé de Corinthe, abandonnant le palais attristé de sa faute, le vieillard Polybos et la reine Meropé. Les prunelles emplies d'horreur, frissonnant à la pensée du crime inéluctable prédit par le Dieu, il avait erré hagard sur les chemins. Un matin, à l'heure où l'aube allume le flanc des collines, dans l'ombreuse vallée où aboutissent trois voies, il avait châtié l'ancêtre insolent qui l'insultait, puis, les yeux toujours fixés sur les astres, il avait continué sa course vagabonde, allant vers les pays où il pourrait se rire du destin.

Cependant, l'âme des aïeux divins vivait en son âme ; fils de roi il rêvait un avenir glorieux, il pensait qu'un trône lui était dû, et ces songes héroïques lui faisaient oublier par instant les paroles entendues auprès du fatidique trépied.

Quand il apprit les malheurs de Théba ; quand, près d'une fontaine, un pâtre lui conta le meurtre de Laios, les vengeances de la sphinge mangeuse de chair humaine et les promesses de Jokasté, il pensa qu'il devait délivrer la ville aux sept portes pour devenir l'époux d'une souveraine et le maître des antiques Kadméiones.

Il se retira en la profondeur des forêts et, pendant des jours et des nuits, couché sur des feuilles sèches, ne prenant aucune nourriture, buvant seulement quelques gorgées d'eau, il réfléchit sur l'Enigme et sur le mot qui vaincrait la Vierge ailée.

Les Aigipans et les Hamadryades, cachés derrière les chênes, épiaient avec une vague épouvante le rêveur sombre. Dans le bois, solennisé par cette pensée cherchant à se saisir, les chèvres-pieds n'osaient plus poursuivre les nymphes ; tout se taisait autour de l'homme, car les dieux invisibles illuminaient peu à peu son esprit, destiné par les lois inviolables à pénétrer le mystère.

Un soir, un satyre vit briller subitement les yeux d'Oidipous, il surprit sur ses lèvres un sourire, et, quand le soleil se leva, le chercheur quitta sa retraite, se dirigeant vers Théba.

Indifféremment, il délaissa Megara, il franchit le Kitairôn cher à Dionysos, il but l'eau de l'Asopos, et après avoir traversé les plaines béotiennes, il vit s'élever, dans les brumes aurorales, Kadmée, la vieille citadelle qui avait jadis contemplé les Heliko-

nides chantant aux noces d'Harmonia et de Kadmos. Le mont Sphingios, gardien de la cité ogygienne lui apparut ; au sommet était accroupie l'enchanteresse au corps de bête : Oidipous gravit la hauteur.

Lorsqu'il eut atteint la cîme, la Sphinge se dressa devant lui ; elle le regarda d'un profond regard, mais les inflexibles paupières du héros ne s'abaissèrent pas. Il soutint sans trembler le choc des redoutables prunelles, ainsi il n'aperçut pas sur le sol les ossements de ceux qui avaient péri aux pieds du monstre, dans l'audacieux effort de l'escalade, les uns, tombés en voulant baiser les lèvres de la charmeresse ; les autres, déchirés en étreignant ses seins aigus ; ceux-ci, broyés quand ils bondirent sur sa croupe, et ceux-là, morts à la suprême minute où de leurs doigts ils effleuraient ses cheveux.

Debout, le fils des rois attendait toujours, et la vierge parla, d'une voix pâle, sans timbre, sans lieu :

Il est temps encore pour toi, Inconnu. Si, plus héroïque que les ordinaires mortels, tu as pu subir mon regard sans être épouvanté, tu ne résisteras pas à l'horreur de la question posée, et comme ceux qui t'ont précédé, tu périras. Va-t-en ! Pour toi peut-être, peuvent briller de splendides aurores et s'éteindre des crépuscules consolants ; fuis par les champs, sans retourner la tête : ne me tente pas.

Le chercheur intrépide répondit :

J'attends ta demande, ô vierge ; j'ai pensé longtemps, je n'ai plus peur.

Etranger tu l'as voulu. — Les lourdes syllabes tombèrent dans l'air ; elles paraissaient descendre de sphères inconnues et non de l'Être dont la bouche cependant s'agitait :

Qui suis-je, interrogeait la Sphinge ! Divinateur très subtil, pénètre mon essence. Prononce donc la parole, qui me fera te dire le secret dernier.

Oidipous regarda la cité qui s'éveillait dans le lointain, les tours qui s'érigeaient, rutilantes sous le soleil, les blancs frontons des temples et les tombes des guerriers illustres ; puis, très calme, il dit :

Immolatrice mauvaise, tu n'es pas, et nul mystère ne te fut confié. Un jour tu as parlé, t'affirmant la dépositaire de l'énigme ineffable, et les hommes candides t'ont cru, car il leur était doux d'entendre proclamer l'existence de leur perpétuel Idéal. Lassés par leurs recherches vaines, ils venaient vers toi l'âme anxieuse, et leurs frères ne s'étonnaient point de ne plus revoir les voyageurs hardis. Maintenant, tu as fait assez de victimes ; il est temps de parler. Il faut que les mortels crédules reconnaissent l'inanité de leur croyance ; ils doivent savoir que seule, leur aveugle foi crée ta puissance. Et désormais, délivrés du décevant espoir de vaincre, ils marcheront vers le but perpétuellement glorifié, car ô fallacieuse incitatrice, moi l'élu des immortels je viens te dire : ton mensonge déifié, adoré, est ton unique force et ton secret c'est que tu n'as pas de secret.

Les paroles de l'homme résonnaient ainsi qu'un appel de trompettes, elles retentissaient dans la plaine, et les habitants de la ville les entendirent. Ils sortirent en foule, emplissant les places. Avec une épouvante joyeuse, ils virent la tueuse qu'ils avaient crue immortelle, disparaître comme une illusoire apparence, s'évanouir sans laisser trace d'une brume, et ils acclamèrent le héros qui restait seul sur le Sphingios.

Quand le dompteur de la prophétesse descendit la montagne, les vierges vinrent à sa rencontre, portant des palmes et des fleurs. Elles tendirent vers lui leurs mains reconnaissantes, et, après l'avoir salué roi, elles le conduisirent dans Théba.

Ainsi tomba la Sphinge, et c'était inévitable, car, par des volontés éternelles, il fallait que le fatal Labdakide connût le lit de sa mère et enfantât des fils fraternels.

BERNARD LAZARE.

L'AVENTURIER.

A Charles Andler.

Là-haut, temple ou palais dressé sur la colline,
Un amoncellement de blocs prodigieux
Monte : des chiens de bronze aux yeux de cornaline
Hurlent aux quatre vents, la gueule vers les cieux.

Les murs massifs, coupés de portes métalliques,
Sont écaillés de cuivre et peints de vermillon;
Au faîte, le soleil frappe de feux obliques
Un étendard taillé dans la peau d'un lion.

Pacifiques, devant la demeure farouche,
Des rosiers rouges et des lys parent le bois
Où passe, inoffensive aux roses qu'elle touche,
L'Enfant belle à dompter les héros et les rois.

Le calme lumineux du jour mourant caresse
L'Enfant grave : elle glisse entre les nobles fleurs
Avec des gestes lents d'idole ou de prêtresse
Qui n'a jamais connu le rire ni les fleurs.

Elle va, contemplant de ses larges prunelles
Les vagues de forêts qui ferment l'horizon
Et le val où le soir vêt d'ombres solennelles
Le Maître hérissé d'une horrible toison.

C'est son père, tueur de bœufs, ployeur de chênes;
Embusqué tel qu'un fauve aux aguets, il attend
Les voyageurs qui vont vers les cités prochaines
Et fait craquer leurs os en ses doigts de Titan.

Puis il revient, tranquille, après chaque tuerie,
Courbé sous le butin comme un roi triomphant,
Et tandis que les morts saignent dans la prairie
Suspend de lourds colliers au cou de son enfant.

Maintenant une nuit de lune, froide et claire,
Découpe le profil des monts sur les chemins :
Le meurtrier fatal, sans haine et sans colère,
Ecoute s'approcher un bruit de pas humains.

Et voici qu'au détour de la route moussue
Apparaît, radieux sous l'armure qui luit,
Un guerrier casqué d'or qui porte une massue
Et dont le manteau rouge illumine la nuit.

Le Tueur, allongé dans la broussaille, épie
Le Héros dédaigneux en marche vers la mort;
Mais celui-ci, clamant vers la muraille impie,
Réveille les échos de la forêt qui dort :

" Je suis venu ; hors du repaire, ô vainqueur d'hommes!
Si tu fuis devant moi, je dirai que tu mens ;
Mais tu mériteras le nom dont tu te nommes
Si tu peux m'étouffer dans tes embrassements. „

— " Soit ! Tes dents connaîtront la saveur de la terre. „
Et l'antique lutteur se dresse avec ennui
Pour écraser d'un coup de poing et faire taire
L'éphèbe aventureux qui parla devant lui.

Ils se prennent, poitrine unie et chair mêlée,
Groupe tumultueux de râles et de cris :
L'Enfant calme regarde, au fond de la vallée,
Le meurtre habituel, du haut des monts fleuris.

Elle voit seulement se mouvoir dans la plaine
L'ombre du double corps et des torses jumeaux
Et sûre du vainqueur, s'enivre avec l'haleine
Des parfums langoureux épars sous les rameaux.

Mais tout à coup, après une clameur sauvage,
Ses impassibles yeux se ferment de terreur :
Comme un bœuf abattu dans le natal herbage,
L'Invincible est couché sous le jeune Lutteur.

Et le guerrier sanglant, par les pentes ardues,
Monte vers le jardin : " Vous serez apaisés,
O morts, je vengerai vos âmes éperdues
Et la victime est belle et vierge de baisers.

O morts, je vais tuer dans la Fille maudite
Les exécrables fils qui naîtraient de ses flancs. „
Il dit et vient, hagard du meurtre qu'il médite
Et l'Enfant parle aux fleurs et tend ses bras tremblants :

“ L'Homme vous briserait avec ses mains brutales,
Roses que je laissais fleurir et défleurir;
Un arôme puissant monte de vos pétales,
Vos parfums sont trop doux pour que j'aime à mourir.

Ma chair frissonne; sauvez-moi, fleurs protectrices.
O lys, lys glorieux que je n'ai pas cueillis,
Je voudrais me cacher dans vos étroits calices
Et refermer sur vous le voile des taillis.

Au moins, versez en moi vos senteurs que j'emporte
Dans le morne pays vos baumes précieux,
O fleurs qui renaîtrez lorsque je serai morte,
Fleurs, éternelles Fleurs, fleurs égales aux dieux! „

Elle murmure encore des mots et des prières
Mais le vainqueur, surgi des âpres escaliers,
Traîne par les cheveux l'Enfant dans les clairières
Et fait boire son sang aux roses des halliers.

“ J'ai tué le Brigand et la Magicienne,
L'œuvre est bonne : luisez sur ma route, astres purs! „
Et l'Ephèbe drapé dans la pourpre ancienne,
Se hâte dans la nuit vers les monstres futurs.

PIERRE QUILLARD.

BRUMAIRE.

Un chien perdu grelotte en abois à la lune...
Oh! pourquoi ce sanglot, quand nul ne l'a battu?

JULES LAFARGUE.

C'EST, ce mauvais soir de brume, grande détresse en mon âme.....

Il n'est plus, le vieil azur qui parfois consola mes lassitudes d'être; du ciel mou le brouillard tombe par lourdes masses sur mon front qui ne rêve plus.

Aussi ce matin je pressentais, dans l'air affadi, le vol dolent du pauvre ange que j'aime — l'ange au sourire triste, le douloureux ange de Mélancolie, dont je sens à présent peser sur moi les grandes ailes grises, les ailes tristes, les ailes fripées de pluie.....

Le glas sonne en mon cœur. Mon vieux cœur enfantin s'éplore en longs miserere. En mon cœur appâli danse la ronde lente, la ronde moqueuse; dansent les vieux espoirs, les candeurs fanées et les rappels d'amour, et les inquiétants sourires.

. . . . . .

Oh la vie, la pitoyable plaisanterie !.... Et ne pas savoir en rire !

Rêver ? cela fait si mal ! — Mourir alors ? je n'ose pas.....

O Seigneur ! être l'un de ces heureux meurtris dont l'âme a pu saigner l'Œuvre !

Espérer ? Non, pas cela, *plus* cela !.....

Souffrir plutôt. Souffrir..... et c'est si bon d'en mourir et d'en vivre !

. . . . . .

Je songe à toi, la maternelle Enfant si pure et si douce ! aux bons grands yeux verts, ô calme sœur du Silence ! toi la berceuse enfant mortuaire, qui pieusement un soir m'endormira, après la songerie dernière en tes yeux infinis.

CHARLES DELCHEVALERIE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

SCÈNES DE BAL (*).

Une très belle et subtile analyse des SCÈNES DE BAL a paru dans *l'Art moderne*, récemment. Il serait oiseux de démontrer encore ce que le haut critique a frappé d'un si net relief : la couleur exclusivement française, non plus mêlée d'italianisme, et la grande distinction des *Scènes de Bal.* Cependant quelques mots restent à dire sur l'ensemble et le détail. — Albert Saint-Paul m'apparaît comme le plus féminin des poètes de la dernière heure, celui qui le plus est épris des choses frêles et excelle à détailler les finesses. Plus féminin assurément que Georges Khnopff, dont les vers sont des visions d'ange, il vit d'une humanité grâcieuse et douce, qui se réjouit à manier des élégances.

Cet aimer du fragile semblerait devoir en faire un analyste exclusivement. Mais une influence, — la musique sans doute, — a élargi son horizon, et ses touchers de femme obéissent au cerveau d'un homme.

C'est dans la musique, par conséquent, et son alliance avec la féminité, qu'il faut chercher la caractéristique de ce petit livre adorable : *Scènes de Bal.*

La musique, cette logicienne qui plane, lui a fait concevoir

(*) Par Albert Saint-Paul, 150 exemplaires d'une édition charmante sur Japon supérieur, E. Deman, Bruxelles.

une *œuvre*, lorsque d'abord on s'attendait à des pastels exquis, sans nulle idée pour les unir. Le XVIIIe siècle de Georges Khnopff a certes une grande unité parce qu'il est un tableau complet. Dans les *Scènes de Bal*, et pour la première fois je pense, il y a en plus cette obsession : le parfum d'une joliesse aimée qui va mourir.

Cela, dis-je, est dû sans doute à la musique. A la musique aussi, art sans lequel nul ballet, c'est encore à la musique choyée qu'Albert Saint-Paul doit son originalité la plus visible : l'aptitude à saisir le rythme maniéré d'un geste, les mignardises d'attitudes, un clin singulier des paupières, ou la courbe des moues félines qui vont sourire...

L'œuvre se colore de peu d'images, mais c'est la subtilité des lignes aux soies des plis mutins, et des marquises, les trop fêtées, s'improvisées jalouses, en des parcs, avec des globes laiteux à toute lumière, des fuites éparpillées pour lutiner qui les poursuit; enfants mignons venus en guirlandes fleuries autour des gerbes d'eau qui jaillisent; et puis des pas menus qui vont, qui vont; un départ en gaieté frivole sur le lac, et bruits de rames, et rire aigu des violons dans l'île, et c'est le grand soir dans les arbres et sur les terrasses l'on coquette. — Et puis en chasse, en chasse par les bois !— et puis en fuite, hélas, bientôt : car voici dans le très loin, voici que sombre un très lourd écho; oui c'est la fuite qui hâte leur désarroi, et pour accueillir de nouveaux hommes, un vent d'exil va disperser les frêles pétales de ces roses qui meurent.

Pour traduire un pareil sujet, il faut un vocabulaire choisi. Albert Saint-Paul a très heureusement serti dans ses vers des vocables mignons, sans afféterie dépassant le but et des consonnances grêles, précises à merveilleusement évoquer

les grâces artificielles de ses personnages. Quelques-unes des plus belles pièces du recueil ont paru ici (*).

Il n'est donc pas nécessaire de citer les vers du poète pour illustrer par un exemple ce que je dis de sa musique. Sauf, à un seul endroit, l'ombre fâcheuse d'une mélodie imitative, cette musique est bien l'harmonie fine et mince et qui s'étire pour évoquer des vénustés frêles. Peut-être voudrais-je plus de continuité dans le tissu musical, une basse plus constamment cohérente.... et encore ! Et puis vraiment suis-je magister, d'aller, avec d'énormes loupes, chercher le point noir imperceptible de cette petite perfection rose.

M.

LES POÈTES NAMUROIS,

par AUGUSTE VIERSET. — Liège, BÉNARD.

Après son *Essai d'orthographe wallonne* d'après la méthode Chavée et son essai linguitisque, *Germain-wallon*, M. Auguste Vierset publie, joliment attiffée par M. Aug. Donnay et la maison Bénard, l'analyse pieusement méticuleuse des poètes wallons namurois. Une intéressante préface reproduit la brave histoire des Moncrabaux et déplore l'agonie du vieux wallon.

Ma seule déception, c'est de n'avoir rien trouvé sur la poésie wallonne avant Wérotte qui débuta vers 1830. Il est vrai qu'à Namur comme à Liége, c'est depuis cette date qu'on a le plus écrit en wallon : le chant du cygne de notre patois emplit ces trois derniers quarts de siècle et il est né plus de poésies et de comédies wallonnes en Belgique que dans tous les siècles du Pays de Liège. Est-ce parce que notre race a le culte des souvenirs et que c'est depuis la

(*) *la Wallonie,* février 1888.

révolution de 1830 que sa glorieuse existence politique a vraiment disparu ? Toutefois le mouvement moderne fait plus parade des crâneries intrinsèques de la langue qu'il n'exhume intensément des souvenirs. Ceux-ci ne semblent souvent qu'un prétexte ; et les préoccupations politiques ayant trop contaminé cette littérature, la rendent d'autant plus mesquine que, si nous avions même eu un Auguste Barbier, la scène historique de la France nous manque. Les morceaux des deux siècles derniers sont au moins exempts de pose, sinon de politique, car notre touchant ruisselet de littérature a la même proportion d'utilitarisme que le lumineux fleuve français. J'attendais donc dans l'œuvre de M. Vierset quelques-unes de ces vieilles pièces qui sont précieuses en raison de leur rareté et qui nous font magiquement communier avec l'âme des aïeux, absente de l'indigestion en plusieurs in-folios des *Délices du Païs de Liège*. Namur n'aurait-elle pas une de ces vieilles pièces dont il reste ici une cinquantaine ? quelque franche inspiration de terroir au parfum évoquant celui de Josquin des Prés et de *La Pêche miraculeuse* de Henri de Blés ? Voilà qui est cher aux amants de l'ancienne âme locale !

Cette lacune, dont M. Vierset est sans doute innocent, n'empêche pas que son livre — écrit avec un souci très rare dans ces sortes d'œuvres, — ne donne l'exacte sensation de Namur, une de nos villes caractéristiques, qui semble se ressentir de l'hospitalité forcée qu'elle offrit jadis aux Cimbres et aux Teutons. Le caractère wallon s'y marque aussi net qu'à Liège, qu'à Tournai ou qu'à Verviers, mais gazé d'une certaine lourdeur. Namur est notre Limousin comme Verviers notre Marseille. Un séjour que j'y fis autrefois me permit d'en faire l'incessante remarque, confirmée par une lecture de Charles Wérotte.

Wérotte et Colson évoquent Namur. Ce n'est pas qu'ils soient de bien grande taille. Mais j'ai eu l'âge de M. Vierset, et je lui sais gré de sa tendresse extrême et des regrets filials qui ont ravivé en moi d'agonisantes impressions. Ses dernières pages m'ont ému, je les ai profondément comprises. Elles ont été le vaste éclair d'ambre qui a arraché une seconde, d'une région enténébrée de ma mémoire, tous les horizons et toutes les vivantes saveurs urbaines d'une éphémère conception patriale. Ceux qui l'ont eue me comprendront ; une citation ne dirait rien aux autres. Aussi deux sentiments luttent en moi : le prestige d'accents aimés m'hallucine et je crains d'être froid, puis, la réflexion venant, je crains le contraire. Je pense garder une juste mesure en disant que Suars, Lagrange, Colson et même Wérotte, — pour ne parler que des morts — ont plutôt laissé d'attrayants documents poétiques que de la poésie. Wérotte doit être lu par tous les Wallons, il est loin de la délicate perfection fréquente chez notre Nicolas Defrecheux, mais il incarne assez bien la bonne grosse sentimentalité namuroise, son énergie parfois triviale et son sans-gêne parfois indécent, à preuve certaine déclaration d'amour à un moment tel... que M. Vierset a eu le bon goût de ne pas reproduire la chanson la plus connue du recueil, pareil comique étant ignoble.

Je loue M. Vierset de son indulgence. Sans elle eût-il fait son utile travail avec une si consciencieuse minutie ? Mais ce qui montre la supériorité du français sur notre cher patois moribond et surtout de la génération littéraire actuelle sur les deux précédentes, c'est la différence qui éclate entre l'analyseur et les analysés. On dirait un orfèvre — qui n'est pas Monsieur Josse — montant des cailloux !

CÉLESTIN DEMBLON.

CHRONIQUE MUSICALE.

LA MUSIQUE EN ITALIE,

A propos d'une étude critique de M. LUDOVICO ALBERTI.

(*Suite.*)

A Athènes, où s'était étendue de Sparte la culture musicale, des maîtres célèbres, qui se succédèrent sans interruption, depuis les guerres contre les Mèdes jusqu'à la conquête macédonienne, posent les bases de la théorie et de la technique; sous leur direction, les écoles communales d'Athènes deviennent le centre de l'intelligence et de la philosophie. En avançant comme science, la musique acquiert comme art de l'importance et de la considération. Près des écoles d'Alexandrie, dédiées aux recherches scientifiques et beaucoup plus encore aux mathématiques musicales, d'autres écoles viennent aussi d'être établies, destinées à l'éducation des artistes et s'occupant de l'organisation des fêtes artistiques.

Renommée est l'école de Théos, ayant une sorte d'affinité avec le Conservatoire moderne; là, dans un programme de vastes études, nous voyons rangées la mélographie (μελογραφια), c'est-à-dire la composition musicale, et la rhythmographie (ρυθμογραφια). La liberté hellénique perdue, disparut aussi le principe pédagogique de l'art musical, qui

ne se trouve ensuite pratiqué nulle part; et Rome eut en héritage de la Grèce seulement l'organisation de l'enseignement particulier à l'artiste de profession. Il en resta des traces dans la partie orientale de l'empire romain jusqu'à la chute définitive du paganisme.

La lumière du christianisme se leva, et, comme la civilisation nouvelle tend à tout réédifier, l'art païen aussi se régénère en rentrant dans le temple. Devenu le monopole de l'église, cet art fut pratiqué exclusivement d'abord par les *sinfoniaci*, c'est-à-dire un chœur d'enfants dédiés au service du culte (première institution du pape *Vitaliano*); ensuite il s'étendit dans les cloîtres et dans les séminaires pour les fils de la domesticité; plus tard, au XVIe siècle, nous voyons l'art se populariser, et nous voyons aussi apparaître en Italie, semblables aux écoles des cloîtres, une sorte de Conservatoire pour les orphelins et les fils des pauvres, destinés à augmenter la phalange des chanteurs des églises; enfin, à l'époque de la révolution française, l'enseignement devint laïque par la fondation du Conservatoire de Paris. Sur celui-ci se modelèrent peu à peu tous les autres établissements musicaux des principales villes d'Europe.

On peut donc observer dans les diverses époques de la civilisation chrétienne la répétition d'un fait constaté dans les civilisations antérieures : la musique, à mesure qu'elle se développe et que l'idée de sa mission éducatrice s'enracine dans les esprits, sortant du temple se propage dans le peuple, et le privilège d'une seule caste devient le patrimoine de tous. La différence consiste seulement en ceci : tandis que la musique joue un si grand rôle en notre temps et prend tant d'extension, on ne se donne nullement la peine d'en favoriser le développement.

Malgré la merveilleuse efflorescence musicale de notre siècle, nous n'avons pu qu'établir des centres d'étude pour les *virtuoses*. On reconnaît l'efficacité morale de l'art; mais comme on ne tient compte que de l'effet immédiat [1], *l'attrait*, il en dérive la croyance que cet art est aisément accessible à tous. L'art, qui est transcendant par excellence, se dérobe évidemment à l'intelligence commune; on le tient, avec son interprète l'artiste, pour une chose inutile à la société; la foule cependant est envahie par le faux et prétentieux *dilettantisme*.

Oui, parlons de cette passion, perte de l'art... On croit compléter par une décoration charmante toute bonne éducation en arrivant à un degré quelconque d'habileté d'exécution sur un instrument; il suffit de tapoter une polka sur le piano, ou bien de miauler quelque petite romance, pour obtenir une certaine supériorité même sur les artistes, et le droit de se poser en juge compétent. Une multitude d'ignorants et de prétentieux d'un côté, de l'autre une troupe affamée de pseudo-aristarques, race misérable, qui tient son origine de la même cause de perversion artistique, abusent de l'ignorance du public et des besoins des artistes.

Voilà donc comment, sans l'appui de ceux qui devraient le plus l'aider, courant le risque d'oublier sa vraie destination ou de manquer à sa propre mission en devenant l'esclave d'un goût corrompu, la musique, rivée à l'inaction, s'affaisse et s'affaiblit de plus en plus. Néanmoins, quel art exerça autant d'empire que la musique de nos jours ? Dans quelle époque a-t-elle soulevé autour d'elle un si général intérêt ? — C'est précisément de cet intérêt qu'il nous faut tirer le parti

[1] Débilitant, qui énerve comme une habitude lascive, et tue l'art en l'épuisant. L. H.

le meilleur pour faire aboutir l'art à son but sublime..... *Populariser dans sa base l'éducation musicale; la pratiquer dans des centres bien organisés, consacrés uniquement à l'instruction supérieure de l'artiste, et auxquels est assignée la direction suprême de l'art, c'est comprendre et seconder la mission essentiellement humanitaire de la musique dans la civilisation moderne.* „

Ici, à l'aide d'une citation très appropriée des théories d'Aristote sur l'éducation musicale du peuple, l'écrivain réfute une objection qu'il se faisait lui-même : " Veut-on faire d'un peuple ou d'une nation un seul artiste ? „ Et, après, il répond très clairement à cette autre question : " De quelle manière les établissements musicaux, qu'ils s'appellent Conservatoires ou Ecoles de musique, doivent-ils exercer la suprême direction de l'art ? — En cultivant et en conservant le goût artistique, dit-il, soit par la propagation qu'en font les artistes compositeurs et les virtuoses sortis de ces écoles et possédant une réelle culture, selon les exigences de leur art; soit par les exécutions magistrales entendues dans les mêmes établissements. Celles-ci sont destinées à perpétuer la tradition par l'exécution caractéristique des œuvres classiques, quand cette tradition existe; à la créer, à l'établir, quand elle n'existe pas. Les bibliothèques seules à présent gardent les monuments du passé; leur influence sur les progrès de l'art et sur la formation du goût ne peut être que trop faible; car la lecture des partitions, lettre morte pour le vulgaire, est bien inférieure comme résultat à une exécution réelle. Mais que l'on ne nous dise pas que nous pouvons apprécier ces œuvres dans les théâtres et les concerts publics...: où entre le spéculateur, l'art est sacrifié. „

Pour finir M. Alberti considère justement les obligations

qui seraient de la compétence du gouvernement à l'égard de la direction et du progrès artistique des Conservatoires. " Les économistes d'État ne veulent admettre dans le champ de l'art que l'*initiative individuelle*; car, une utilité immédiate ne s'y montrant pas, le gouvernement ne peut s'en mêler. Nous nous passons des statistiques, qui démontreraient assez bien quelles sont les ressources matérielles de l'art musical. Il suffit d'observer combien de richesse nationale surgit dans les théâtres d'opéras, que de personnes y gagnent leur vie, et combien d'industries se développent autour d'eux. Pour nous, nombre d'arguments d'ordre supérieur imposent cette ingérence du gouvernement. D'abord ce lui est un devoir de favoriser tout ce qui tend au bien-être et au perfectionnement moral et physique du peuple. En second lieu, l'histoire confirme ce devoir; car elle démontre comment à toutes les époques, chaque autorité constituée reconnut qu'il était nécessaire d'entreprendre elle-même la direction de l'enseignement musical.

Le gouvernement, tout en laissant aux Conseils académiques une liberté d'action assez large, ne doit pas renoncer à certaines charges qui lui appartiennent, comme par exemple, l'élection des professeurs, l'institution des commissions *ad hoc*, lesquelles, pendant l'examen des titres des candidats, doivent résider au Ministère, et *se composer de membres tout à fait étrangers à l'établissement intéressé;* mais surtout on doit user de précaution dans le choix des professeurs et particulièrement des directeurs.... De la vigilance et de l'œuvre intelligente du directeur dépend la prospérité d'un Conservatoire; c'est pourquoi il faudrait qu'il y ait dans la personne que l'on désigne, plus que le virtuose célèbre ou le musicien savant : l'homme de lettres, animé d'énergie et doué d'une large vue intellectuelle. „

Nous avons dû renoncer malgré nous au désir de donner l'entière traduction de l'étude de M. Alberti. Plusieurs questions d'intérêt particulier ne nous semblaient pas à leur place loin du centre auquel elles appartiennent; tandis que le lecteur peut se former aussi par cet extrait un jugement de l'entière publication.

Achevons, ainsi que nous avons commencé, en signalant ce jeune écrivain comme celui qui parmi tous ces collègues nous semble posséder le plus de cette intuition, de cette conscience éclairée et de cet esprit nourri d'un vrai savoir scientifique qui donnent au critique le droit d'imposer ses opinions, et au lecteur intelligent quelque satisfaction à les accepter.

LUISA ANZOLETTI.

A VERVIERS.

Verviers, ma foi, devient pour la musique la succursale de Liége, et une succursale qui le devance en certaines choses. — Nous nous faisions cette réflexion, le 10 avril, en sortant du brillant concert auquel Louis Kéfer nous avait conviés. Avec un orchestre peu nombreux, formé d'éléments assez nouveaux et quelque peu disparates, Louis Kéfer est parvenu, à force d'énergie et en y employant ses belles qualités de chef, à exécuter les grandes œuvres de la musique moderne, telles que la *symphonie libre* de Raway, des symphonies de Beethoven, et d'importants fragments de Wagner. Certes, la perfection est impossible dans une petite ville ; aussi les cuivres et les bois, individuellement, sont-ils très médiocres. Mais les cordes sont remarquables; et puis la volonté du chef dardant sur tout l'orchestre, l'œuvre sort victorieuse et

claire et la pensée du compositeur jaillit en belle lumière.

Si l'interprétation du finale de *Parsifal* (1er acte) manquait parfois de clarté, à côté de passages saisissants, en revanche l'orchestre et les chœurs étaient superbes dans le finale des *Maîtres Chanteurs*, dans *Espana* de Chabrier, dans *Tristan*, — et, sauf un petit fragment gâté par les bois, dans *Peer Gynt* de Grieg.

Madame Materna animait le concert par la grandeur de ses inflexions ; nous parlerons d'elle plus longuement tantôt.

Car vite il nous faut féliciter hautement, et remercier Louis Kéfer, qui s'est bellement dépensé pour l'Art. Un exemple de son intelligente influence novatrice : le programme contient lithographiés, tous les *leit motiven* des œuvres wagnériennes interprétés. Cela, il est le premier à le faire en Belgique — oh ma brave et retardaire petite nation belge ! — et il a même étendu l'innovation aux programmes d'intéressantes soirées consacrées à la musique de chambre, et qu'il organise. A Bruxelles et à Liège ne pourrait-on l'imiter enfin ? A Liège, au Conservatoire et aux concerts de M. Dupuis, — à Bruxelles aux concerts Servais, — le programme contient l'analyse des œuvres. C'est bien, mais ce n'est pas assez; et le Conservatoire, qui est une *Ecole* de musique, devrait avoir à cœur de rendre complète sa mission.

Concert Wagner.

Sous la direction et grâce à l'intelligente initiative de M. Dupuis, voici la plus intéressante soirée musicale que nous ayons eue depuis des années. Avec un orchestre rénové par l'énergique et rigoureux bâton d'un musicien-artiste, une

cantatrice non pareille, — madame Materna, — et des fragments exclusivement élus dans l'œuvre de Wagner, on pouvait espérer quelque idéal triomphe de Musique.

Le programme, composé avec le plus grand soin, donnait la perspective des diverses manières du maître. Il commençait par le *Vaisseau fantôme* et se terminait par le finale de la *Götterdämmerùng*, en embrassant *Tannhaüser*, la *Siegfried Idylle* (sur des thèmes de Siegfried), *Tristan et Ysolde*, les *Maîtres chanteurs*, avec cet épilogue de la *Huldigungs Marsch* pour évoquer la figure angélique et noble du dernier Roy qui fut : Louis II de Wittelsbach, Seigneur de la Bavière.

Madame Materna, je l'avais entendue quatre ou cinq fois déjà ; est-il besoin de dire que mon admiration pour la musicienne *interprète* n'a pu que grandir encore. Mais elle nous arrivait un peu fatiguée, cette fois, et l'ampleur de sa voix n'était plus celle des concerts Servais, à Bruxelles. A Verviers déjà, on la sentait exténuée : mais là son déclamer fut si tragique, elle imprégna d'une telle surhumanité la mort extatique d'Ysolde, que nul passager regret ne pouvait se faire jour, en sa présence. A Liège, peut-être un peu dépaysée de son lumineux royaume d'art, au milieu d'un public en foule si mondaine, on eût dit qu'une hésitation paralysait d'abord ses forces d'expansion. Assurément il ne s'agit point d'éplucher sa méthode, de critiquer une respiration, ou autre chose semblable : la passion sublimée et palpitante dont elle vibrait à Bruxelles et à Verviers, je n'ai pu la retrouver entière, ici, dans *Tristan et Ysolde*. Mais en le finale du Götterdämmerung, la Walküre tragique s'est à nouveau révélée, et dans les thèmes en tempêtes qui se déchaînent, sonnant la mort du Walhall ébranlé, elle dit

héroïquement Siegfried, le guerrier fier qui fut parjure sans le vouloir, et la fin du Walhall qui s'écroule dans sa mort.

Après tel hautain souvenir, il paraît difficile de laisser place à des réserves, et j'ose à peine dire ce regret bien vif : qu'au lieu de l'air d'Elisabeth au 2e acte de Tannhaüser, Madame Materna n'ait choisi la musicale prière du 3e acte, si admirablement interprétée par elle à Verviers.

L'orchestre a fait merveille : il est vrai que le désintéressement de MM. Dupuis et Vanderschilde n'avait pas épargné les répétitions ; il est vrai aussi que M. Dupuis s'était dépensé noblement (jusqu'à *neuf heures* en un seul jour). Sauf le mouvement des *Maîtres chanteurs*, d'une lenteur excessive dans la première partie, un peu de confusion dans la *Huldigungs Marsch*, et puis les cuivres trop gonflés et redondants, je ne trouve guère que des critiques de détail : pas assez de fluidité au début du Prélude de Tristan, les sons de cor pas assez longs dans la *Siegfried Idylie*, et autres misères encore plus imperceptibles. D'ailleurs, ceux qui entendirent les répétitions savent que ces menus défauts ne peuvent être imputés à M. Dupuis. Celui-ci ne mérite que des éloges ; et de plus pour la belle lutte qu'il conduisit cet hiver et qu'il vient de si fièrement terminer, il a droit à la gratitude et à la sympathie de ceux qui aiment l'Art.

L. H.

PETITE CHRONIQUE.

Bien-venue à *la Pléiade* (*), la revue qui renaît aux grands parterres de Paris. Puisse-t-elle aussi noblement s'élever que la Pléiade primitive, celle d'il y a deux ans. Dans le nouveau groupe, les noms de tels poètes et prosateurs, parmi les collaborateurs effectifs : Henri de Régnier, Jean Ajalbert, Maurice Barrès, Rodolphe Darzens, L. Tailhade, F. Viélé-Griffin, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Rachilde, — ces noms disent haut et clair qu'un art de belle jeunesse va là s'épanouir. *Welcome* à ces amis, et longue vie à *la Pléiade.*

***

ADEL, *la Révolte future* (**), poème social par M. Jean Lombard, avec une préface-critique de M. Théodore Jean. Bien qu'il ait appelé son fils *Annibal*, M. Jean Lombard montre un tempérament d'écrivain, un peu romantique, un peu Richepin, avec des vigueurs. Des images sonores et qui rutilent, une vue assez large de certains groupes de la Société; mais une propension funeste à gonfler les joues et à boursoufler la phrase, quelques incorrections aussi, et des naïvetés. Adel est assurément supérieur au moyen niveau de cet art humanitaire, sans être de l'art pour cela. Quelques pages intéressent, parfois. Quant à M. Théodore Jean, sa préface, d'ailleurs assez écrite, est amusante; il se donne beaucoup de peine et veut prouver que les artistes n'aimeront pas les poèmes pour le peuple, non plus que ses préfaces; vraiment c'était inutile.

***

Notre gratitude à *l'Etudiant*, qui publie nos sommaires. Lire dans *l'Etudiant* des vers d'Emile Verhaeren, reproduits de son dernier livre, *les Débâcles.*

(*) 10 francs l'an; Paris, 18, rue Duperré.

(**) Paris, librairie universelle, rue de Seine, n° 1.

de JULES BARBEY d'AURÉVILLY.

Un haut artiste, Jules Barbey d'Aurévilly, a récemment quitté nos batailles de lettres.

Qui ne sommes journalistes et n'oserions sur le grand mort élever l'équivoque tombeau d'un article fait à la hâte, — on ne juge pas ainsi Jules Barbey d'Aurévilly ! (*) — nous avons pensé qu'il serait bon de choisir en son œuvre quelques phrases, une ligne, un mot qui dans nos lectures, au gré capricieux de l'instant, nous auraient surtout dominés. — Il n'est ici, cela va sans dire, nulle tentative de complet résumé, bien qu'en *sa* prose Barbey d'Aurévilly doive plus clairement et droit surgir qu'en des critiques. Nous voulons, et seulement, ceci : rappeler de cet océan quelques vagues très seules, pour qu'à nos plages tout en murmures d'elles, fièrement encore elles laissent onduler leurs lentes courbes d'argent sombre.

Le monde, c'est l'imbécillité multipliée par elle-même, et élevée à sa plus haute puissance.

Car il était de cette race sauvage et un peu fière d'hommes pour qui rien n'est illusion dans la vie : yeux perçants, qui voient la ride à côté de la bouche aimée, la misère du cœur qu'ils pressent sur leur cœur avec le plus d'amour.

(*) Une ou deux belles études, tôt publiées, font exception.

Hommes qui n'ont de respect pour rien sur la terre ; — que le monde accuse d'égoïsme parce que leur *mor* est plus grand que le monde – de méchanceté, parce que leur œil implacable a tout vu des motifs cachés.

Il avait l'opinion hautaine que qui veut une femme l'a toujours.

Car il vaut mieux donner sa personne que d'écrire, et, par Jupiter ! Madame, ceci n'est point un paradoxe comme ceux que je soutiens parfois.

La pitié qui n'est peut-être que l'entente et le ressouvenir de nos douleurs à nous-mêmes...

Croyez-le ! la mère n'est si belle que quand elle est un débris de l'amante.

Je m'appuyais sur mon orgueil, et je regardais, sur le mur, comme cette attitude m'allait bien.

L'abattement me tint lieu de résistance et je me supportai vivre parce que, dans l'écroulement universel des facultés de mon âme, il m'était aussi indifférent de vivre que de mourir.

Réfléchir sur son bonheur n'est-ce pas le doubler.

C'est que les femmes, quoi qu'elles puissent dire dans les méprises de leurs tendres âmes ou affirmer dans l'hypocrisie de leurs vanités, ont beaucoup plus soif de bonheur que d'amour.

Plus autre côté, peut-être n'y a-t-il que deux êtres vulgaires qui puissent s'aimer longtemps.

On entendait la note craintive du crapaud répétée à courts intervalles dans le silence du marais, harmonie si résignée, mais si douloureuse.

L'homme est si profondément vil qu'il fait des viletés des actions qu'il ne comprend pas, parce qu'ainsi il est toujours sûr de les comprendre.

La force – la plus belle chose qu'il y ait dans le monde après la vertu.

A force d'amour et dans l'intérêt de leur amour, les âmes très pures doivent avoir l'hypocrisie et le courage des choses physiques et des tentatives audacieuses qui naturellement leur répugnent en raison même de leur élévation et de leur supériorité.

Avoir l'air d'un homme qui se sacrifie quand on ne fait que sa volonté est l'air suprême en matière de femmes comme en matière de peuple.

Notre réputation est le masque d'opéra avec lequel on va dans le monde et l'on ne sait pas souvent quelles bonnes et aimables choses cache la noirceur de cet affreux *loup* que les autres vous attachent sur la figure.

Je ne crois pas à l'amitié des femmes. La loi qui régit l'humanité est salique ; nous n'avons point de pairesses. L'amitié d'une femme c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après*.

En fait de femmes, c'est dans les huîtres que l'on trouve les perles.

En donnant le nom à un enfant, il faut penser à la femme qui un jour aura à le prononcer.

La première lettre d'amour. — La première tache dont toutes les hermines doivent mourir.

Avec les femmes, c'est comme avec les nations, il faut être heureux et impitoyable.

C'est quelquefois une manière bien délicate de faire la cour aux femmes que d'avoir des torts avec elles. Cela leur crée la supériorité de pardonner.

On voit dans le cœur des femmes par les trous qu'on fait à leur amour propre.

Être belle et aimée, ce n'est être que femme.

Être laide et savoir se faire aimer, c'est être *Princesse.*

Les peintres puissants peuvent tout peindre et leur peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace.

Il n'y en a pas une seule à qui on puisse dire sérieusement le mot de " *Mon ange !* " sans exagérer.

.... le postillon, image de la vie, qui fait toujours trop claquer son fouet au départ !

Pour des têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est, à propos de tout, toujours *toute la question*, comme à Waterloo.

(*A suivre.*)

HOMMAGE.

Les mercis du pardon muet
Dont ici tombe l'avalanche,
Les clairs festons de mes mercis
Enguirlandent par la pensée
Tout l'abandon des abondances.

Toi qui t'ignorais pauvrement,
Timidité candide, toi !
Dont aussi tombe l'avalanche
Des mercis du pardon muet,

D'avoir osé savoir saisir
En tes palais perles de fée
Le viril intactile rêve
Tiens le sourire des mercis.

Tiens le bouquet flamme des âmes !
Le bouquet flamme, le bouquet
Qui flambe au cœur des sages mages,
Et qu'ont offert les sages mages
Couverts des fleurs de vos hivers,

Des fleurs qui fleurissaient ta peur,
Toi qui t'ignorais pauvrement,
Timidité candide, toi !

Et qu'ont offert les sages mages
A ton désir et vos sourires
En vos palais perles de fées.

Tiens le bouquet des sacres d'or
Saignant aux anguleux vitraux
Des cathédrales du miracle,

Le bouquet consacré des sacres
En vos palais, entre vos doigts
D'idole dont saigne aux vitraux
Des cathédrales du miracle

La sombre rose d'ignorance.

ALBERT SAINT-PAUL.

UN POÈTE GANTOIS.

Mon cœur pleure d'Autrefois,

par Grégoire Le Roy. — Exemplaires sur Japon et Hollande, dessin de Fernand Khnopff. Paris, Vanier.

Le poète qui nous apparaît aujourd'hui *de l'Autrefois* a réalisé, dans une œuvre des plus intenses, cette sensation définie par Baudelaire : la volupté du regret. Il est le poète de ces heures spéciales qui succèdent à la douleur et où l'âme s'alanguit et se mélancolise dans les fausses convalescences du soir. L'adorable chanson de Chérubin eût pu servir d'épigraphe à son livre. Ses vers aux sons plaintifs de cors, de cloches et de cornemuses au fond des bois, nous donnent une égale nostalgie de bonheur, de passé doux et frêle, presque d'enfance.

Ce bonheur d'autrefois domine le livre de M. Le Roy. Pas un vers qui ne soit polarisé vers cette terre natale, pas un poème qui ne le chante doucement ou ne s'en souvienne. C'est une tristesse, en effet, toute discrète, presque silencieuse, d'*aïeule*, sans nulle lamentation sanglotante qui la trouble.

Et des aïeules disent la merveilleuse légende : En elles comme l'Autrefois dans les vierges se symbolise le Présent, n'ont-elles pas au suprême degré l'air calme, tristement sou-

riant de ces pensées arrêtées entre ciel et terre, dans une béatitude, de souvenir, cette pudeur de la douleur, cette expression mystique et résignée, et devant l'Irréparable, cette inertie absolue de volonté, cette immobile attitude fatale qui caractérise ici l'âme du poète ?

Celles qui sont revenues, d'un passé, si immatériel qu'il est presque de rien, et si lointain que c'est de la Légende — du temps où les reines filaient — fantômes de ces adorables princesses d'antan dont Théodore de Banville a célébré les triomphes et comme le sacre et dont s'intronise ici de façon plus subtile, la grâce délicate et gothique, les attitudes de morbidesse et de rêve sous le voile aux mille nuances du symbole. Les voici, en une page mémorable, brodant en fabuleuses laines leurs chimères, cependant que le temps passe et que leur virginité s'oublie parmi les lacs, et les étangs ; les voici, le soir, qu'elles reviennent à leurs fuseaux dans la commémoraison : on n'entend que leurs souffles et leurs mains, discrétion divine dans ces chambres de silence. Elles sont seules dans le soir. Elles chantent en des palais fermés. Elles n'osent plus filer, elles ont peur de leur voix même :

Que je suis seule dans ma voix.

En sa genèse d'art, c'est toute une vie flamande, hollandaise plutôt, qui se reflète en ces pages.

De ces vieilles au rouet, de ces chambres closes, de ces légendes, de ces soirs, de ces lampes, de ces fontaines, de ces chemins qu'on voit du haut des tours, de ces pâles étangs où voguent des cygnes, de ces paysages crépusculaires, de ces figures enveloppées de clair-obscur, de cette ombre traversée par éclaircies des surnaturelles lueurs de l'autrefois, se dégage quelque chose de cette victime mélancolie qui, depuis Gérard Dov et Pieter de Hoogh jusqu'à ce peintre de défini-

tive tristesse Israëls, a été l'un des sentiments caractéristiques de la race. Même milieu, même lumière, souvent encore et si subjective que soit la conception du poète, un peu de cette réalité, un peu de naïveté charmante où s'évoque, et se dessine le primitif décor de l'Autrefois.

Et tristement le vent du nord
Souffle sur ma chandelle morte.

A la manière de ces maîtres, M. Le Roy est aussi le peintre du recueillement. La ville flamande où il est né a donné à son œuvre, comme à celle de George Rodenbach, le solennel et doux apaisement de ses quais, de ses eaux dormantes, de ses cloches, la simplicité de ses intérieurs calmes et monastiques et par la fenêtre les campagnes paisibles. Comme eux il a su de façon miraculeuse en dégager le rêve silencieux et la tristesse sans outrance, équilibrée, pleine d'harmonie.

Cependant la couleur d'ombre, malgré les nappes de lune qui s'y répandent, n'est plus la même; elle est moins immédiate et s'est subtilisée. Les mots qui la composent sont d'une immatérialité, d'une fluidité presque célestes. Une association plus logique unit à sa tristesse des teintes mates et voilées, semblables à ces étoffes d'Orient que le soleil semble avoir fanées et qui en conservent à jamais dans leur splendeur morte, la lassitude et le regret.

Ainsi que la teinte vaporeuse et fondue des mots accompagne la tristesse de la pensée pâle, le chant des phrases l'accompagne aussi en d'infimes modulations chuchottantes et mourantes. *Musique d'ombre*, *voix lontaines*, *échos de valses*, *Angelus*, *Hallalis*, tristes sur la tour dans le soir. Tout en conservant les anciens rythmes et sans les recherches qui passionnent maintenant tant de poètes, c'est de la musique

d'une tournure qui tourne et revient sur elle-même, la musique propre à cette peinture d'intérieur dont elle comme la vie rythmique, le pendule et le rouet, le sable qui s'écoule, ou par la campagne aperçue le balancement régulier des branches ou les ondulations infinies des eaux. Le mouvement des couleurs et des sons est alors lent et mesuré, pareil à l'immuable succession des heures, des mois et des années. L'ancienne chanson n'est-elle tout entière basée sur ce principe de l'identité, de la répétition dans la musique, tandis que la pensée évolue et se représente sous ses mille faces dans la phrase mélodique qui en est alors comme le résumé, le symbole général.

Plusieurs poèmes réalisent de façon absolue cette merveilleuse correspondance de pensée, de modulations et de teintes. Tel entre autres le chef-d'œuvre : *le Cygne* et cette mystique *Maison d'amour*, d'un attouchement si mystérieux de suaves paroles, d'une si belle chute étrange de pétales dans la lumière.

Et après ?... M. Grégoire Le Roy, comme son nom d'insigne fierté, est avant tout un poète d'aristocratie. Il ne semble pas que le vulgaire puisse trouver avec son œuvre aucun point de contact. C'est de l'art exclusif, hermétique. Ainsi que maint artiste de ce temps, dont c'est l'honneur, il a écarté de ses vers jusqu'à l'ombre d'une préoccupation sociale, d'une mission ou d'une pose. Donc, il n'y a pas *d'idées dans ses vers;* cela est entendu. Il n'a fait qu'exprimer la fatalité de la vie, la volupté du regret, la consolation souveraine des songes et n'a fait, avec ceux dont parle Baudelaire, que porter à Dieu ce meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité, les pleurs. Son livre est pur. Jusque dans les gouffres de la désespérance, c'est

une âme restée virginale et délicate. Matériellement même, c'est un livre exquis, de mains de reines.

L'auteur de la Sphinge, M. Fernand Khnopff, a symbolisé en d'admirables mirages toute la féminine volupté de ce regret d'autrefois, si mystique et comme réfléchie, qui domine l'œuvre du poète, et le sculpteur M. Georges Minne, en a exprimé, en un frontispice et des culs-de-lampe de grande allure, la signification fatale, le côté morne et le désespoir.

Et cela aussi, comme spirituellement l'œuvre tout entière, n'est-il à ce *cœur qui pleure d'autrefois*, au fond de silencieux crépuscule, une incomparable maison de songe, maison d'or?

CHARLES VAN LERBERGHE.

MAISONS BORGNES.

Pour George Keller.

Elles se dressent dans un quartier maudit, les maisons borgnes, le long d'une rue étroite où le passant solitaire file, tête basse, visiblement apeuré par la douloureuse résonnance des dalles qui geignent et crient sous le martèlement des pieds. Elles sont déjetées, affaissées, tordues, comme si depuis des ans et des ans elles étaient minées par on ne sait quelle corrosive et surhumaine souffrance.

Oh ! les cruelles émotions que leur contemplation m'a values, ce si mélancolique soir d'automne où le vent hurlait par dessus la ville et fouaillait les nuages — de lourds nuages livides qui galopaient très bas dans un ciel de suie et se déchiraient brusquement au heurt des cheminées et des tours !

Enclose dans sa cage vitrée où elle se trémoussait comme un papillon dans les affres d'une torturante agonie, endeuillissant la masse des ténèbres d'une lueur de chapelle ardente, une flamme de réverbère éclaboussait de sa tremblante clarté la façade des

maisons borgnes. Et c'était comme des mains, de très frêles mains aux doigts de lumière et d'ombre qui bataillaient et se griffaient sur les murs lépreux, le long desquels la pluie dégoulinait en larmes visqueuses. Des vitres cassées, balafrées de bandes de papier, dansaient dans leur châssis avec un léger tintement sinistre que scandaient, par intervalles, les claquements d'un volet dont le bois pourri s'effritait et qui, retenu par une seule charnière, pendillait lamentablement.

Tout à coup, une porte s'entrebailla avec un angoissant râle de gonds rouillés et une femme parut sur le seuil. Sa figure rongée par la chlorose, s'avivait de fard aux pommettes et ses yeux, comme des braises, ardaient sous de longues paupières noires.

Elle s'éloigna, sautillante, et tandis que j'observais le luisarnement de son collier de perles, j'eus soudain la vision de la ténébreuse besogne qu'elle allait accomplir par cette nuit d'épouvante :

" Dans une chambre mal éclairée où flottent d'énervants parfums, sur l'oreiller d'un lit de hasard, une tête d'homme repose, immobile et effrayante. Ses chairs vertes sont tigrées de rides; sa bouche tordue dans un amer rictus montre l'émail de deux ou trois dents autour desquelles les lèvres, scellées aux commissures par des caillots de sang, forment un bourrelet bleuâtre; ses paupières baissées, rigides et lourdes comme des lamelles de fer, écrasent les yeux au fond de leurs orbites, et ses cheveux, comme

ceux des noyés, se collent en mèches empoissées sur la lividité du front.

Par une fissure du crâne, lentement, sa cervelle s'écoule sur le parquet...

Agenouillée sur le lit, le torse nu, les seins ballants, la chevelure emmêlée et pendante, une femme, s'inclinant vers cet homme qui s'est consumé au feu de ses caresses, le contemple avidement de ses yeux de harpie. Satisfaite de son œuvre, grisée par la joie d'avoir anéanti une Intelligence, broyé une Volonté, elle est prise, soudain, d'un rire féroce, satanique, qui résonne comme un glas dans la chambre silencieuse et secoue tout son corps au-dessus du cadavre — le cadavre dont la tête se détache, inerte et grimaçante, sur la blancheur de l'oreiller. „

HUBERT KRAINS.

VERS VOUS VOICI FALLOIR.

A Camille Lemonnier.

SVELTE, et vierge assurément, mais pourquoi pas un peu languide ? — son casque de cheveux si blonds s'étoile parfois d'étincelles moelleuses, et c'est moelleux sur la soie mauve et ses plis très mols.

Elle est toute musique, baignée en sa musique par ses gestes, mols aussi pour sa grâce réfléchie, et très lents de souplesses qui pour se dérouler ondulent.

Une petite soirée. Elle danse, elle a dansé. Il en est venu de blonds, de bruns, qui l'ont entraînée, sous l'éclair des lustres et dans cette musique bête, — bête, et qui l'amuse. Elle a dansé (toute cette lumière !) et se trouve un peu lasse, lasse. Oui, plusieurs valses ; et l'un d'eux savait causer, ou à peu près ; — mais celui-là, il est si laid, et ses yeux de poisson bourgeois. L'autre, celui qui bientôt viendra, certes il est beaucoup mieux ; son vif regard un peu métallique, les cheveux noirs ; et puis n'est-ce pas

un Italien, ou bien de la Hongrie ? Elle ne sait plus, on le lui a présenté tantôt ; oui, de l'Italie, un Italien !

Un Italien... c'est qu'on les dit si passionnés ?..

(Eh bien, eh bien, devient-elle curieuse !)

Ah, le voilà.

Deux têtes s'inclinent, elle prend un bras : Ils valsent.

Il est pâle, et mince ! on le dirait nerveux, souffrant peut-être... pourtant viril, assez ; — est-il vrai qu'ils soient si passionnés ?

Il valse bien.

Cètte valse, elle s'enroule d'un rythme voluptueux, en harmonie avec le rythme de la Jeune Fille, et l'on dirait des volutes, les volutes d'une musicale vapeur très lourde, on dirait des volutes indéfiniment, leurs courbes. Ils vont, et leurs courbes laissent dans l'air comme des traces de caresses, leurs ondulements sont d'une très lascive musique. Elle, mais elle est bien lasse, oh sans nulle force au bras du cavalier ! et la pensée vague, vague au long des enlaçantes courbes, vague en volutes indéfinies, et contournées comme leurs courbes. Ces courbes se contournent lascivement ; elle ne pense plus, elle tourne, tourne, elle ondule dans l'air et sa musique de caresses, et je ne sais quel ivre chatouillis, cet air qui la frôle, ce bal : — elle frissonne.

Plus rien, elle ne voit rien ; des choses qui

tournent, du vague, indéfiniment les vagues volutes et ces courbes qui l'entraînent en rythmes de velours. — Mais les choses, autour d'elle, les choses tournent trop vaguement, trop vaguement de cycles barbares et fous ; cela tourne, cela tourne, et elle va tomber si elle regarde encore !...

La valse continue et s'enroule lascive, dans le vertige des choses qui tournent, les cycles fous, et tout ce mou, cette langueur des courbes à défaillir ! Fiévreusement, pour fuir le fol vertige du vague autour d'elle, comme pour sauver sa vie, elle attache son regard sur lui. — Il plonge son regard direct en ces grands yeux vagues, et les fait frémir...

Cet Italien, ses yeux luisent ; d'une étrange beauté, ils luisent de lueurs bizarres, et de leur fluide issit un attrait pervers, qui domine, ardent, qui devient presque animal, d'un reflet glauque, et qui la trouble...

Ce regard est quasi bestial, en la belle figure plutôt pensive. Et c'est elle, elle... Honteuse, malgré son étourdissement, elle reprend son regard à l'homme qui la voudrait conquérir. Mais cela tourne, ces choses, ce vague, trop cela tourne, cela tourne ! Elle ferme les yeux pour ne pas voir, elle ne pourrait plus les ouvrir, non ! et les rythmes l'emportent, ils se croisent, ils frôlent telle si lascive courbe de tantôt, le vague, oh le si vague des cycles fous et des volutes lascives qui la voluptent. De mignons chatouillis, d'un subit effleurement de plumes l'électrisent ; mi-

pâmée elle s'abandonne, elle flotte comme une épave à ce bras; ce bras, comme une très molle vague et très forte, qui la soutient, la berce ; doucement, irrésistiblement la caresse, la porte, l'enlace d'un voluptueux contour et... Non, non ! les yeux, malgré ses paupières closes elle les sent, et leur flamme glauque qui perce et la conquiert. Ce regard glauque, ce regard virilement décisif, il pèse sur elle, il hante les mols remous de valse, — et là, n'est-ce pas le frôlement d'une haleine, la tiédeur coupée d'une haleine qui désire, une haleine d'homme dans son cou...

Elle est toute prise; et la valse l'emporte en sa volupté de vagues volutes.

*

La soirée finie ; quelque agitation de soies froissées, au vestiaire ; et la voiture roule dans la claire gelée, par les rues plus vides et sonores.

Seule en sa chambre (où l'air pesant encore d'un grand feu qui s'éteint), la jeune fille muse, elle hésite, elle quitte ses vêtements avec lenteur, quasi peureuse. Et puis vite en son lit, et la lumière éteinte.

Elle se pelotonne et se détire, songe, frissonne encore. L'air est pesant, et chargée d'arômes touffus cette chambre. Une blanche poussière de lune est tamisée par les rideaux, et, dans leurs mailles, la croisée se dessine faiblement. (Ces couvertures, elles ne la vêtent pas assez, elles sont trop légères, elles

s'envoleraient; et pourtant quelle moite lassitude échauffée la pénètre ?)

Elle se noue en ses pensées.

Aimer? oh oui l'amour, le but apparent de sa petite vie qui s'effrite en fêtes; mais légalement! Et ces retenues d'une ingénuité qui sait trop et ne sait pas bien, les yeux baissés, n'oser rien dire, même les folies des grandes audaces c'est pour l'amour assurément. Le plus tard? des noces convenues, et faire du sentiment par égard pour l'usage. Comme c'est loin du joli héros si romantique d'avance choyé dans les pensions, le gentil héros bien vaillant, très noir et viril et même bête, des richesses massives à l'éblouir, et qui la brûlerait de regards fous!

(Cette chambre s'émoie de parfums lourds, et la lune qui filtre sa douce petite clarté, la lune est d'une très vaine neige, bien vaine! Ses rayons ténus s'étirent sur les meubles, avec des gestes chats; ils fouillent félinement les replis des courtines, on dirait qu'ils désirent.)

Des courants d'un fluide aimanté se meuvent dans cette chambre; des choses s'y pâment de touchers magnétiques; et puis cette chaleur la ferait défaillir, à la fin!

Elle ne sait pas ce qu'elle désire; elle voudrait, elle voudrait!... Cette chaleur l'oppresse, décidément, et pourtant les couvertures si légères, trop légères, ne la vêtent pas assez; elle est presque nue,

là dessous, et des idées louches la laissent frémissante, les joues pourprées, toute confuse.

Confuse, toute confuse aussi dans cet emmêlé des idées. Sous la chaleur, — les draps si légers qu'ils s'en iraient voleter, — les draps n'ont-ils des ondulations vers une courbe ? une courbe, enflée : et vraiment ils ondulent (c'est l'air, cet air si chaud, trop chaud, et ses volutes qui les attirent). — Car la courbe s'anime, se contourne, monte lorsqu'elle ondule, et si d'hésiter se reprend, continue, d'un mol flottis qui se replie et fluide s'enroule.

Ces draps enflés, leur courbe s'enroule. — Oh le doux rythme de leur courbe ! Et cela la berce, le rythme, ces draps ondulants comme les muscles d'une poitrine qui respire, ces draps et leur doux mouvoir, ils l'abandonnent à peine, légers, et la bercent, la caressent, la soulèvent enlacée dans leur courbe, comme des vagues.

Oh la vaste mer blanche et tiède qui sous elle ondule !

Ces vagues tièdes, elles ont des caresses, et tournent. Leur rythme se perd et revient, elles se perdent les renaissantes volutes liquides ; elles la portent, mi-pâmée qui s'abandonne, et se dérobent en frôlement d'ivres chatouillis. — C'est la vaste mer, la tiède, et qui sous elle ondule. Les flots, les tièdes flots, doucement la caressent, l'emportent, la soutiennent, de voluptueux contours l'électrisent... Ils sont mols et forts, ces flots et leur rythme valse en

quelle douceur profonde, lentement et vite, des courbes, les si lascives courbes qui renaissent, les vagues volutes liquides, et leurs cycles fous l'enroulent irrésistiblement.

Les vagues, les tièdes vagues elles dansent ! Oh leurs courbes, leurs si lascives courbes lascivement valsent, elles tournent, leurs cycles fous virent girent et l'emportent, — irrésistibles.

C'est la vaste mer, tiède et qui roule. Des vagues l'enroulent de replis lourds, et sourde aux soupirs l'émeute des flots. Là des nuages, oh non ! des nuées, gonflent leurs voiles si lourds, qui tournent. Et les vagues, ces vagues, fortes comme des bras, des bras puissants qui la portent et la tiennent, des bras lascifs qui l'entraînent éperdue, au rythme fou de la valse folle.

La valse, la valse des flots qui dansent, la valse des flots qui tournent, lenteur, la valse des flots montueux qui roulent, et forts qui l'emportent éperdue aux flots, et mâles, ces flots, comme des bras de mâles.

Cela tourne, ces choses, ces vagues, ça tourne. La valse la roule au gré des remous, la roule ! — et va-t-elle mourir en ces vagues... Elle ferme les yeux pour ne pas les voir. Et l'emportent les rythmes, se croisent, l'enlacent, mâles et fous, de cycles fous, et mous de volutes qui la voluptent. Ces flots, ces bras mâles, ces flots, ces emmêlés flots dans la foule, et leurs courbes de valse et leurs chatouillis d'or, et leurs

plumes lascives d'écumes fluides, et ce rythme de bras mâles qui la conquièrent ! Oh ces lourds flots, ces bras lourds qui l'emportent ! La valse l'enroule, et ces bras la maîtrisent. Ces bras, ces bras forts, *mais ces bras sont d'un homme!* Et la valse l'emporte en sa ronde morbide.

Les bras, ils sont là, puissants, qui la tiennent. Une poitrine d'homme comprime sa chair. Une haleine se mêle aux neiges de son col, et dans l'ombre les *Yeux* luisent bizarrement.

Il est là ! ses yeux noirs et fauves la brûlent. Ils la brûlent, ces yeux brillants d'éclairs de bête ! Et le rythme se casse, la valse est rompue et ces regards fixes la magnétisent. Les bras la tiennent immobile; les lourds yeux la scrutent, et des convoitises déroulent leurs anneaux. Elle ne regarde, elle sent qu'en elle un long désir inavoué monte comme un serpent. — Elle ne regarde, non! mais les yeux la percent de flèches moites; le regard, comme une main sadique, la frôle de caresses, darde en son plus intime, la livre comme nue à la vue d'un homme... Elle se débat, il se rapproche; elle le sent fatal mais le repousse, oh le repousse de toute sa fierté, sa belle fierté vierge haletante d'angoisse.

Un cri ! des lèvres invisibles, des lèvres chaudes ont touché sa nuque; elles froissent son cou, ses jeunes seins, elles froissent sa chair éperdue, avides la domptent d'une force molle, — et despotique aux lèvres ce baiser direct...

— C'est ignoble... lâche !

Elle se plie et se déplie, souple, fuyante en son immobile horizontalité de rêve, et serre convulsivement les membres pour être inviolable. Des caresses, des caresses et des baisers, des caresses encore ! Oh convulsive de volupté qui s'épouvante, elle repousse des gestes, elle mord ses cris, mord des baisers, bat l'air des bras sous le mâle invincible, car rectiligne cette rigidité...

— Dieu !

L'air grelotte. Sur le lit échevelée, criant son mal et sanglotante sous la souillure, se tord la vierge honteuse, violée par le souvenir.

Et pas une ombre noire aux yeux brillants qui vole éparse, cogne le plafond, et traverse la vitre pour se perdre dans les ténèbres. — Non.

De la nuit gemmée d'étoiles, s'épand une demi-clarté fluide. Des ailes mutines voltigeront aux grêles ramures givrées, et des oiseaux vont là tantôt s'égosiller. C'est un tranquille silence de virginité pensive, et d'étoiles qui pensent, et de gemmes en la nuit. Sur la nature neige la lune très musicale, les rideaux filtrent sa neige vaine,
et dans cette musique argentine, la Croix de la fenêtre se dessine avec une douce faiblesse.

M*.

CHRONIQUE DE L'ART.

CHRONIQUE BRUXELLOISE.

EXPOSITION DE PORTRAITS ANTIQUES.

(Époque grecque en Egypte.)

On a fait assez de tapage autour de cette très curieuse exposition, mais comme toujours, beaucoup de tapage à côté. On s'est exclamé, on s'est pâmé. Encore un peu l'on déclarait dégottés tous les peintres passés présents et à venir. Enfin c'était une véritable révélation de grand Art.

La vérité est que cette exposition est très attachante à divers points de vue : scientifique, ethnologique, historique et technique. L'intérêt artistique est en somme le moindre. Tous ces portraits sont peints d'après une formule uniforme et les reproductions qu'on en a faites sont mieux que les originaux. Le procédé — l'encaustique — est lui, très intéressant : ces peintures sont pour la plupart d'une remarquable fraîcheur de coloris.

Un catalogue des plus amusants commentait ces panneaux.

Ainsi le n° 26, une bonne grosse tête d'homme inoffensif est analysé : *Buste d'un homme qui paraissait souffrir du raccourcissement d'un muscle du cou, le sternokleidomastoïdien.* Presque tous avaient l'air de portraits de têtes en bois, sauf des yeux artificiellement brillants et absolument aucune notion d'atmosphère.

Au fond, une montagne de plus qui n'a accouché que d'une souris.

EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE.

Ce seul compte rendu, le mot de notre ami Em. V. : Il y a une porte ouverte sur une exposition ; il vaudrait mieux qu'elle fût fermée.

EXPOSITION DES AQUARELLISTES.

Voir le compte rendu de l'an dernier (*).

P. M. O.

A L'ÉMULATION. — NOIR ET BLANC.

Comme impression générale, beaucoup de volonté de faire de l'art.

Certains ont réussi : De Witte et Collin ; Donnay et Rassenfosse se sont révélés. Les autres n'ont pas réussi à se frayer de nouveaux chemins et, malgré leur désir de faire du neuf, se sont embourbés dans les banalités.

Il serait téméraire de juger De Witte d'après cette exposition assez restreinte. Néanmoins dans la plupart de ses eaux-fortes et dans deux dessins (une femme allaitant son enfant — baignée d'une atmosphère fraîche et lumineuse — et une mignonne tête de fillette) se révèlent la main et le cœur d'un artiste de tempérament.

De toute l'exposition de Donnay se dégage une impression de poésie sentimentale et mystique à lui propre. Que le sujet soit moderne ou légendaire, la personnalité de Donnay s'affirme, bien caractérisée.

(*) Cette année-là il n'en a pas été fait.

Dans quelques-unes des œuvres qui se trouvent à l'Émulation, la conception frise le génie (Adagio, le Sphinx, la Barque de misère, les Projets de peinture décorative, Pluie et fumée, les Esseulées, etc...).

Mentionnons aussi le portrait de Messieurs M..., très simple, très vrai, un grand souci de l'expression — et ceci n'est qu'une aurore, et quelle aurore ! —

Collin a presque compromis ses précédents succès par quelques pages d'une maladresse inouïe. Heureusement quelques belles pages (Étude d'hôpital, le Soir, Misère).

L'exposition de Rassonfosse n'est plus celle d'un amateur. Dans quelques-uns de ses dessins et de ses eaux-fortes, cet artiste fait preuve de distinction et d'une expérience du métier qui n'est plus du cher.

D'Émile de Baré, citons entre ses eaux-fortes et ses vernismous " les grands Marais, „ qui nous pénètre bien de cette impression de solitude désolée des Campines.

H. Berchmans et F. Namur, bien humains, bien efféminés et bien superficiels.

Les dessins de M. Halbart ont trouvé le plus d'acquéreurs. Cela ne nous surprend pas : ils sont très soignés, très propres, joliment encadrés et surtout très bourgeois. C. P.

J. RAGGHIANTI; *Concerto* en si b min. (1)

Rompant avec les traditions acrobatiques que nous ont laissées les Vieuxtemps et les de Bériot, Ragghianti vise à la virtuosité plus austère de Corelli, Tartini, Viotti et autres maîtres classiques de l'archet.

(1) Par suite d'un malentendu, notre critique détaillée du concerto de Ragghianti n'a pu paraître dans le précédent numéro de la Wallonie. Le manque d'espace nous oblige à n'en présenter qu'une étude très succincte.

Dans ce concerto, les traits sont très clairsemés et, toujours, recouvrent des développements symphoniques.

Les thèmes sont très bien choisis et le dessin symphonique très heureux, bien que parfois la phrase remémore Wagner.

Les harmonies et l'orchestration sont très colorées.

En résumé, œuvre d'un jeune par ses inégalités et la furia, presque digne d'un maître par les grandes qualités que nous venons d'énumérer. C. P.

Les Saisons de Haydn.

L'audition du dernier oratorio de Haydn à la Société d'Emulation, est un véritable événement musical; cette œuvre a été exécutée si rarement depuis plus de soixante-quinze ans que par ce seul fait elle intéresse beaucoup. On n'a pu entendre complètement les *Saisons* qu'à Vienne, en 1801, un demi-siècle plus tard au Conservatoire de Paris, et enfin en 1875, aux Concerts Pasdeloup. A noter aussi une exécution en province, à Niort, en 1854.

***

Considéré dans son ensemble, cet oratorio apparaît comme une suite de tableaux : tout y est descriptif. Comme le disait Haydn lui-même, les personnages sont des paysans, et, en effet, l'œuvre entière n'est qu'une peinture de la vie agreste, avec les caractères distinctifs que lui imprime chaque saison.

C'est d'abord un intense désir du renouveau, et une aspiration au rude travail des champs, exprimée en une prière simple, mais d'une réelle grandeur, puis un chant de reconnaissance au Créateur. Tout cela n'est que de la joie mêlée d'admiration, et débordant du cœur enthousiaste de l'homme. L'*Eté* est la peinture d'une journée : Après l'*indescriptible*

scène d'un lever de soleil, voici l'accablante chaleur de midi, puis c'est l'orage, et enfin le calme si frais de la soirée, lorsque tinte l'angelus et que dans son éclat voilé apparaît la première étoile. Au début de l'automne, la célébration du travail, ainsi qu'une scène d'amour charmante en son ingénuité. Bientôt retentissent de joyeuses sonneries de cors, image d'une chasse échevelée, et puis les gais refrains de la vendange, et les danses folles au son des musettes et des tambourins.

Enfin, pendant l'*Hiver*, avec le vague regret des plaisirs passés, les fileuses chantent pour se distraire, accompagnées par le monotone bruissement du rouet, et, à l'heure du repos, c'est encore une chanson naïve dite par l'une d'elles.

***

La donnée des *Saisons* exige donc une adaptation musicale purement descriptive ; sous ce rapport, c'est, sans conteste, la *chasse* et la *danse* (dans l'*Automne*) qui sont les mieux dépeintes, — ces deux scènes se caractérisant d'elles-mêmes. D'autres parties sont aussi traitées magistralement; mais parfois le style descriptif est appliqué à rendre des détails un peu insignifiants. Alors, l'imagination aidant, il est dangereux de faire des confusions déplorables, comme cet auditeur cité par A. Jullien, qui prenait l'angelus sonné par les cors, pour le coassement des grenouilles !

Dans son ensemble cet oratorio est certainement une œuvre. Le style de Haydn en d'élégantes simplesses s'y élève parfois à une grande hauteur. L'esprit moderne, il est vrai, ne s'accommode plus de la monotonie des récitatifs, d'une description entravant par sa continuité le développement des pensées; mais on n'en admire pas moins certaines pages, inaccessibles aux atteintes du temps. E. S.

***

A signaler aux *Concerts d'hiver*, la dernière symphonie de César Franck. Œuvre intéressante, mais extraordinairement inégale, d'une orchestration sans unité et certes inférieure à beaucoup des compositions du maître. C'est aussi moins personnel, sauf la dernière partie qui rappelle un peu, par sa couleur animée, la finale de la sonate pour piano et violon. L'allégro, qui manque assez de perspective et de cohésion, s'illumine un moment d'un éclair admirable. Dans l'allégretto l'on voudrait des plans moins indécis, plus de puissance et de noblesse. Il va sans dire que ces observations n'ont qu'une valeur relative, et que l'œuvre est d'un musicien.

A la Monnaie, une reprise trop hâtée de *Lohengrin*. Mme Caron est bien, dans le rôle d'Elsa; MM. Engel, Séguin et Renard, fort bien (Lohengrin, Telramund et le Héraut); l'orchestre aussi, sauf quelques détails. Mais les chœurs et les seconds rôles ! L. H.

***

Mardi 21 mai, c'était à Verviers la dernière séance de Musique de chambre; on devait exécuter les 10e et 15e Quatuors de Beethoven. D'abord le sagace critique, M. Maurice Kufferath, directeur du *Guide Musical*, a fait une causerie familière commentant les œuvres qu'on allait entendre, les expliquant, désignant leurs affinités ou leurs différences, montrant la marche ascendante du génie de Beethoven sortant des formules pour arriver dans le 15e Quatuor à une expression aussi intense que dans la 9e Symphonie. Puis les archets ont parlé; c'était joué avec conviction, avec émotion; en art, c'est là l'essentiel. Bravo donc à MM. L. et J. Kéfer, Vonken et Massau, et surtout au promoteur de ces artistes séances, M. Louis Kéfer. P.

***

Un cercle nouvel-éclos, le *Cercle des Jeunes*, semble annoncer ici quelque préoccupation de se " distraire " par les choses de l'esprit, et comme l'idée d'une adolescence plus printanière, fleurie certes de bonnes intentions. — A peine né, le Cercle prouvait son existence, le 17 mai, devant un public de lettrés et de mondains, par une intéressante soirée de littérature et de musique. A vrai dire, les membres du Cercle ont encore bien des progrès à faire : mais on parle de projets pas quelconques du tout, entre autres un concert XVIIIe siècle, et quelque littérature de ces années, peut-être.

Pour cette première soirée, les *Jeunes* avaient obtenu l'aide gracieuse d'un violoniste, M. Choisy; d'un pianiste, M. Massin; d'une cantatrice, Mlle Ledent, et de M. Maurice Wilmotte, homme de lettres. — M. Choisy n'est pas encore très sûr de lui-même, mais il paraît annoncer un musicien de tact, habile à modeler avec finesse les fluides lignes d'une phrase musicale. M. Massin, lui aussi, pourrait devenir un bon pianiste, et, sur un instrument détestable, — ou bien serait-ce l'acoustique de la salle? — a fait preuve d'assez étincelantes qualités.

Mlle Mary Ledent s'indiquait artiste en élisant, pour les délicatement traduire, ces deux maîtres : Monsigny et Wagner. Gênée peut-être par une chaleur où l'on suffoquait, elle ne m'a pas semblé très *en voix*. Mais dans cet air de Monsigny, Watteau musicien qui contient tout le siècle de Louis XV et surtout de Marie-Antoinette, physiquement la très blonde fragilité de l'artiste, son interprétation si Watteau et les contours du phraser, portaient la rêverie indécisément vers les Poètes de ces grâces exquises : Paul Verlaine, Georges Khnopff, Albert Saint-Paul.... — En l'un des

Cinq Poèmes de Wagner, — étude pour Tristan, — Mlle Ledent dit en très pure artiste le charme un peu triste et vain des songes qui passent; diction musicale et wagnérienne par la cohérence du mot à son enveloppe-musique, — et parce qu'à la phrase chantée, les inflexions donnaient des *gestes*. Mais il faudrait quelque plus vive acuité aux cassures de telles doubles croches, et par là plus de vérité : évoluant non pas vers la parole, mais vers un maximum d'intensité expressive.

De toutes les conférences que j'ai entendues depuis l'âge de raison (et ma pauvre âme sait s'il y en a!) sans aucun doute voici la plus clairement artiste et la plus fine. M. Maurice Wilmotte est peut-être, avec M. Émile de Laveleye, le seul Liégeois qui sache causer. Deux sectes de carbonari mêlent chez nous à la conspiration du silence celle du monologue, — intéressant parfois, mais plantureux. Une troisième sait parler de soi, même avec éloquence; d'autres, les plus nombreux, prolixement de rien; et puis il y a les timides, comme moi, desquels l'électricité sensitive longtemps accumulée, soudain éclate en ridicules éclairs d'audaces, comme d'une batterie de jarres.

Maurice Wilmotte sait *causer*, et ce don très rare faisait qu'en vérité, même transposée, entre la lampe et le verre d'eau, dans cette formule si *belge* d'une conférence, la conversation vivait entre le public et lui, et que les auditeurs semblaient y prendre part. On ne raconte pas ces impressions qui voltigent sur des nuances : dire que " notre ami Maurice Wilmotte nous entretint des chansons populaires, fit, au bloc en or fruste de sa profonde science, des ciselures à éblouir, et, subtilement analysées deux versions d'une chanson charmante, les compara pour conclure à.... „ allons donc! il fau-

drait plutôt dire les gestes, un rien maniérés mais exquis, la grâce musicale du parler, les reflets d'une langue riche et cristalline, les phrases, improvisées, mais fermes comme la chose écrite, élégantes et nettes comme ce XVIIIe siècle d'où nous vient évidemment Maurice Wilmotte.

De tout cela, je ne veux élire qu'un souvenir : c'est une impression, un soir, dans les quartiers riches à Liége. Il tombe une rosée de mélancolie, où baignent les maisons bourgeoises; et là, sur une pensée très seule, voici qu'à travers le transparent silence les voix lointaines d'un crâmignon viennent doucement se contrepointer... Et voyez l'impéritie du critique! Cela, que maladroitement j'ai voulu résumer, était dans la causerie un épisode vivant, d'une lumière atténuée, et qui délicatement émouvait. M*.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

GRITTE.

Nouvelle par Gust. RAHLENBECK. Extrait de la *Revue de Belgique.*

Sous ce titre exquis : *Gritte*, Gustave Rahlenbeck a récemment donné à la *Revue de Belgique* une nouvellette qui est certes la meilleure pièce qu'il ait produite. C'est là une vague silhouette de jeune fille poitrinaire, vue à travers le rêve des doux Noëls du Nord, une pauvre vie souffrante et tôt fauchée que l'auteur nous conte en des phrases atténuées, rappelant un peu la pénétrante impression de saveur intime de certains Dickens, — avec ci et là, des coins affairés du Paris

d'hiver, des croquis d'intérieur heureusement enlevés. La seule tare de l'œuvrette est ce type du vieux colonel, parfois bien peu intéressant.

CH. D.

***

Le TRAITÉ DU VERBE vient de paraître, chez Deman, avec l'énoncé de la méthode philosophique de Ghil, — philosophie évolutive, on le sait, — et de la manière d'art : instrumentation. La manière d'art reste *strictement* celle de la 2e édition, mais l'énoncé en est tout différent, et pas une phrase du nouveau livre n'est à retrouver dans le livre précédent. René Ghil a supprimé ici tout ce qu'il considérait comme hors-d'œuvre, amplifications poétiques ou simples cantilènes de la voix qui s'évague. C'est grand dommage pour la joie des poètes : je me souviens de tels chapitres, l'*Unité*, *Wagnérisme*, qui brillaient comme de pures gemmes, incrustées au métal d'une langue à mille reflets. En revanche, d'importantes pages sont ajoutées : une rapide vue d'ensemble sur la littérature d'avant ces jours, la méthode évolutive, etc. L'auteur a voulu moins de digressions d'artiste qui songe, et plus de rigueur dans la démonstration; marche très naturelle, du reste, si l'on veut se rappeler que telles découvertes de musique lui vinrent instinctives, et qu'ensuite il coordonna comme penseur, les idées inconsciemment incluses en son œuvre de poète.

Toutes les pages de ce très fier *Traité du Verbe* valent qu'on les discute longuement, et quelques-unes prêteraient sans doute ici-même à la controverse; mais il faudrait, pour ce faire, plus de place — et plus d'autorité ! — que je n'en possède.

CLOCHES EN LA NUIT,

un beau volume in-4°, eau-forte de MEYER; Léon Vanier, éditeur.

Livre de vers qui marque un viril effort vers l'art. C'est, d'un être, — il a souffert, il a vécu, nous le savons, — l'éternel départ; puis vaguant par la vie, cercles de sensations, de pensers qui s'ébauchent, et toujours il vague, il vague, — oh mettre à la voile, et l'atterrir au loin de la mer si toujours nocturne, ou solitaire vaguer en la forêt de vie, noire, si noire; des villes épaississent autour de lui de noirs réseaux inextricables, et dans le noir, des cloches tumultueuses crient des mots infinis; que voudrait-il, chercher, chercher... ou si, plutôt, le Rien ? — Tout passe, et gire, et flue, tout meurt :

Le carillonneur se penche
et regarde en bas vers la ville.
Qui donc emportez-vous là-bas ?
C'est toi...

Adolphe Retté s'est affranchi de la règle prosodique, et ne sacrifie que de temps en temps à ce vieil Alexandrin. Son vers, il le bâtit assez bien à la mode de Gustave Kahn, irrégulier, sur des assises de rythme et non pas de mesure. Fermement je le crois, un progrès est dans ce sens, — s'il sied de parler, en Art, de Progrès ! Mais cette forme, pour moins compressive qu'elle paraisse, est beaucoup plus difficile à *bien* manier. Jules Laforgue en tira des effets merveilleux Après lui, Gustave Kahn me paraît le seul qui n'ait échoué (la technique de Rimbaud est, en somme, différente, et d'autres n'ont voulu s'y longtemps essayer).

Un tel vers ne vit pas sans un résistant et souple tissu musical. Mais Gustave Kahn a déchiré ce fluide réseau, le

laissant à mainte place jusqu'au néant s'effiloquer ; et, — le remplaçant du reste, même à son insu, par un fond curieux et scintillant de pointillage à la Seurat, — il n'a souvent gardé que les fils d'or, discontinument brodés sur la trame musicale. Il offre ce phénomène assez étrange (mais expliqué peut-être par certaines compositions de l'école française) : des rythmes se mouvant en des harmonies qui s'effritent.

Évidemment cet article n'est pas pour attaquer le très vrai Poète Gustave Kahn ; la critique de cette manière d'art est peut-être à venir bientôt, en cette Revue, et alors il me sera loisir de compléter ma pensée. Mais comme Adolphe Retté adopte la technique de Gustave Kahn, de qui il subit peut-être un peu l'influence, ces observations s'imposaient.

Ce qu'il y a en moins, dans Adolphe Retté, c'est le pointillé, les petites taches de tons francs dont l'ensemble formait à diverses pages des *Palais nomades* une harmonie de lumière juxtaposée à la musique. Le livre en acquiert plus aisément de la sécheresse, — d'autant que mille souvenirs et désirs philosophiques s'y pressent, — et la forme en paraît moins solide. Je sais qu'Adolphe Retté est très curieux de musique, et veut en mettre dans ses vers : malheureusement ils manquent de ce continu et résistant tissu harmonique de quoi je parlais tantôt, de cette *vraiment* ondoyante symphonie.

Mais assez critiqué. Beaucoup est à louer, dans ce livre de début. Et d'abord, malgré quelque défaut de perspective, l'unité de l'œuvre, tous les vers orientés au même but. Des motifs, dès le principe énoncés, sont développés et reviennent selon des cycles, en le Poème. Ici déjà nous percevons un travail symphonique; mais les thèmes principaux seront plus longuement et totalement développés en les livres suivants :

la *Forêt bruissante*, le *Bouclier*, la *Chanson de la Tard-Venue* et la *Ritournelle des âmes vieilles.*

Nombreux, des vers de haute allure arrêtent en l'œuvre d'Adolphe Retté. Parfois on voudrait un peu plus de noblesse, peut-être. Mais des pages sont très fières et belles; et souvent des musiques, et le dard d'une image barbelée et acute qui s'empenne d'une idée, des cantilènes disant le départ vague de barques, et puis c'est la douce chanson des forêts, ou c'est un soir de spleen tombant sur la grande salle où se meut lentement l'horloge....

Ces pièces, et d'autres que je voudrais transcrire, sont pour l'attention des lettrés. M*.

PETITE CHRONIQUE.

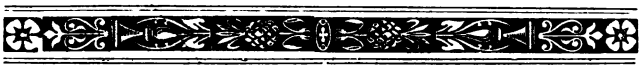
Le défaut de place nous oblige à remettre au n° prochain l'analyse de l'*Art en exil* par Georges Rodenbach, *Vesprées* par Henry de Braisne, *La chanson des mois* par Victor Barrucand, et la critique de l'exposition d'œuvres d'art ancien organisée à Paris par Mme Haass.

***

Le peintre Henry de Groux a fait tirer, de son œuvre superbe : *la Procession*, quelques exemplaires d'une reproduction photographique; celle-ci très bien venue, et qui mesure 1m30 de long sur 0m40 de haut, est en souscription au prix de 20 francs, rue Keyenveld, 71, Bruxelles.

***

ERRATA. — Page 137, *endormiras* et non endormira; p. 139, *jaillissent* et non jaillisent; p. 149, *interprêtées* et non interprétés; p. 150, *de* Götterdämmerung et non *du*.



LE SALUT A L'ÉTRANGÈRE.

QUE n'es-tu l'Exilée, hélas ! ou l'Etrangère
Cachant pour vrai trésor sous sa robe en lambeaux
Une pierrerie immortelle et messagère
De quelque astre levé derrière les tombeaux !

La voix d'enfant est douce en les chansons d'aïeules
Et le glaive du père mort ou massacré
Sied aux mains des filles errantes qui vont seules
Loin de la Nuit sanglante où leur âme a pleuré.

Le vent a dispersé les oiseaux et les nues,
Les feuilles volent sur le fleuve vert et noir
Et jonchent le morne sable des grèves nues
Où des iris fleuris éclatent dans le soir.

M'apportes-tu sous tes haillons de Voyageuse
A qui sourit l'étoile en la forêt sans fleurs
L'opale que la grotte avare et ténébreuse
Mit cent ans, goutte à goutte, à germer de ses pleurs ?

Si le glaive est toujours l'ornement du trophée
Où luit l'opâle prise entre trois griffes d'or
Quel talisman s'exalte en tes cheveux de fée
Pour que je croie à ta promesse d'un trésor?

Nul signe que tu sois Celle pour qui dédie
La magique forêt ses arbres merveilleux
Et ses paons triomphaux dont la roue irradie
Une extase de plume où rayonnent des yeux.

Qui sait si le flot sombre ainsi qu'une herbe mûre
Ouvrira ses sillons devant tes pas divins ?
Qu'importe de n'avoir pour preuve et pour augure
Que ta simple beauté des pays d'où tu vins.

Prends ma main ! le Soir apaise l'onde fatale
Du fleuve où nous entrons comme dans un tombeau
Jusqu'à ce qu'elle monte à ton sourire pâle...

Nul talisman en ses cheveux flottant sur l'eau !

HENRI DE RÉGNIER.

LA FORÈT BRUISSANTE.

FRAGMENT.

" Deux nuées sont passées au bord du crépuscule —
ô le vibrant appareillage des plages d'or des grands cieux fabuleux
— mourant en derniers délicats ramuscules
ondulant deux nuées tendues aux étangs d'un soir bleu.

Opalescente as-tu passé
vapeur et fleur des rives ah ! fleur sauvage ?
n'attarde pas cette âme double et vire au jubilé
que s'offre le soleil en solennel carnage. „ —

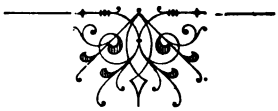
„ Bruissent les harpes monocordes
ces soirs religieux du rite des printemps
qui d'un haut geste chasseront la horde
en hastes émoussées des jours —
tous les reflets sordides d'un antan,
pour refleurir le clair infini d'astres
neigé vers l'albe Eden d'un zénith où très pâles
deux nuées de nous échappées à de plus ténébreux désastres —

de frais avrils y préparaient la floue alcove boréale. „ —

" O douceur tremblante de ta bouche émue
c'est l'advenue du légendaire envol qui l'adore et l'adule,
ah! viens — ces nuées en une vague vespérale fondue
le seul lys montera parfait des mains de crépuscule,

Et vois les parvis d'or des cathédrales d'ombre imminente
où de noirs orgues clangoraient la mort du vieux soleil des temps
— j'ai ta bouche étoilée en lents baisers toute fervente —
et ce grand ciel navré là-bas qui saigne éperduement,
ah! fier amour — immensément!..... "

ADOLPHE RETTÉ.



BOIS DE MAI.

A Anna Regnier. *Adlé les rodge mâïe, à Frainai...*

Le soleil fulgurant qui pantèle de spasmes d'or dans les sourires de l'azur, s'auréole, pour les baiser, de lames tremblantes, semblables aux ailes d'un moulin féerique : et ses rayons, purs comme des bienfaits, percent les nues bordées de feu, fleurissent l'espace de mousselines éblouies, et couronnent d'agiles flammes mauves et vermeilles les bois — vastes incendies émeraudes. L'intérieur, saturé d'effluves séculaires, semble un éden frais éclos. Une aurore spectrale, faite des aryennes jadis éteintes, l'éclaire surnaturellement, une aurore prestigieuse, coralline, pétrie d'âmes, qui déborde l'horizon comme une avalanche de roses naïves, duvète chaque ligne d'une chasteté d'opale et change les feuillages en transparences carnées que broutent des chevreuils et, derrière, à perte de vue, les villages condruziens en visions de cristal embrasé, pleines de gens sortis pour goûter l'air enchanteur et le spectacle radieux. C'est dimanche après-midi. Bien loin joue un orgue. La Gervagne, assoupie et rayonnante,

revit la quintessence de ses jours défunts, et ses cloches qui pleurent la résurrection des poésies — plus mystérieusement ineffables mortes — viennent s'éteindre, échos moussus, dans les branches fourmillantes de gazouillis et d'étoiles bleues. Des buissons et des graminées où le soleil sème des plumes de colibris, les bouleaux en surplis satinés balancent leurs panaches comme des rêves d'argent et de rubis dans les hauts arbres frémissants. Mille essaims d'oiseaux et d'insectes comme une surabondance de fleurs envolées du sol, irisent les taillis et les futaies : tulipes miraillées des chardonnerets, or sauvage des loriots, pourpre affectueuse du bouvreuil, geais qu'émaille un saphir, mésanges lilas, roitelets olive, argus aux ailes œillées couleur de la pervenche, éclairs topaze d'abeilles, s'entrecroisent en tous sens : on dirait l'arc-en-ciel en pièces dans les brises. Molles de thym, de marjolaine, de muguet, ces brises traversent avec des bruits de sources les rameaux pâmés et bercent la forêt au concert immense des ramages et des sussurements. L'aurore émerveille toujours les choses en sa candeur, mais elle n'apparaît plus qu'à travers un diamant volatile où les houles de végétation, extasiées et riantes, savourent la jeune sève avec l'ingénuité d'adolescentes naissant à la puberté; et les corolles, mi-ouvertes, s'ignorent encore gynécée et pollen. Cette éphémère pureté exhale un tel baume que les chênes antiques, les ormes gigantisques, les hêtres

seigneuriaux, les sapins nocturnes, les houx cruels, paraissent touchants comme les frêles plantes, brillants comme des feux d'artifice, purs comme l'aubépine éclatante de blancheur que courtise là-bas un tilleul de lumière! Et dans ces prismes, ces encens, ces musiques, passent, comme des légions d'ablettes dans l'eau claire, des légions de lueurs; ce sont les fantômes des efflorescences d'autrefois qui reviennent passionnément chuchoter à la jeunesse :

" Gardez l'immatériel amour, on n'est heureux qu'avant de l'être. Après même vaut mieux... et le bonheur alors est surtout la souvenance des désirs. Prolongez le divin désir, l'heure des regrets n'est jamais tardive. Restez enfantins, fous, inapaisés. O brasiers des anthères, consumez-vous d'impatience et d'adoration devant l'émoi des pistils! "

Les bois soudain blémissent dans un frémissement de béatitude. Puis l'émerveillement s'enfièvre. Une suavéolence nuptiale s'allume. Précédées d'un refrain de mélancolie, des jeunes filles débouchent le long d'un ruisseau sonore qui renverse la splendide virginale vision dans les roseaux et les myosotis. O guirlande d'amour! Elles s'avancent, le reste de l'univers est mort ou venu là, elles s'avancent, légères comme des sylphides, robes flottantes, chapeaux sur les épaules d'où s'envolent au lieu d'ailes des rubans. Passent des têtes blondes comme Cypris, de noires têtes à reflets cyalins, des têtes brunes qui scintillent dans les clartés; des yeux turquoise, des yeux agate,

des yeux d'aube, des yeux de lune, des yeux qu'habitent l'âme des tourterelles; des joues semblables à des fraises écrasées dans la neige, à des pêches mûrissantes, à des hortensias, à des couchants d'octobre; des bouches pareilles à des grenades fendues, à des sorbes étoilées, à des œillets entr'ouverts, à des papillons posés, à des corolles errantes qui chanteraient!

Une, dans ce ravissant parterre en marche, me captiva.

Elle était petite, mais plus idéale encore que ses compagnes. Les boutons s'ouvraient à son passage, les gorges redoublaient de douceur enflammée. Avant que je la reconnusse, la cadence de sa jupe nacrée et l'auréole de sa grâce m'enthousiasmaient déjà, et je marivaudai un brin : " Palsembleu! c'est Iris ou Lisette! ou marquise et bergère à la fois? Cythère, Trianon : quel lieu reste vide? Ah, bien que sans poudre ni jabot, je vous adorerais beaucoup — si ce n'était peu ! Cythère! Oh ! le merveilleux sot ! N'est-ce pas éclatant que vous venez au moins du ciel où vous avez conquis, à la pointe de vos yeux, un pan des territoires d'azur — ce corsage digne à peine de vous caresser! Que devient, Madame, après cet exploit, la gloire du chevalier d'Ecosse qui rapporta de Palestine un fleuve? "

Mais soudain le visage de la fascinatrice m'apparut : éblouissant et suave choc! Sans les avoir vus jeunes, ces bandeaux châtains, ces délicieux

traits pensifs, ces aimantes prunelles lavande, cette carnation de lys ensoleillé à travers une églantine, je les reconnais, une palpitation m'étouffe : " Oh!.... Sois, je t'en conjure, lente, laisse devant ton avril s'affoler celui que tu vis à balbutier et qui le fait toujours, n'ayant pas encore de langue devant Cybèle et ses tourbillons de songes. Mes chimères d'aurore s'abritaient dans ton sein. Si on me les rendait, je choisirais mieux encore, entre tous les maux, les plus nobles. Te souviens-tu dans l'obscur vacillement rouge du feu mourant, des oraisons du soir!... Chère exhumée des entrailles inconnues dont m'hallucinent les énigmatiques arômes, tu sais si ma dépouille enfin s'en assouvira, si l'herbe du seuil natal renferme tous mes rêves. Mais ne dis rien et m'oublie. Si tu n'as pu garder l'âge adorable pour être chérie en des jours plus mystiques par mon âme plus belle, que l'aspect de ma douleur au moins n'altère pas ta paix infinie. Sois lente seulement, ta sérénité allège ma poitrine orageuse. Elle l'envahit comme les zéphyrs un crépuscule lourd d'électricité. D'enfantines bouffées me reviennent, rosoyantes et suaves. Sois lente, que de toi mon amour se rassasie en cette splendeur qui semble ton immense et pâle rayonnement,et que les vagues mots des hommes leur lèguent au moins une incomparable apparition! „ Adieu, adieu. Il faut que rien ne dure! Ces heures mêmes, femmes bénies, où coulent à vos genoux nos espoirs et nos larmes, lueurs dans la

rafale éternelle! Je suppliais encore, la dernière jeune fille s'éclipsait à la suite de ma fée — perdue.

Le bois s'émeut dans mes yeux mouillés, puis se balance étrangement. Les arbres s'ébranlent comme les danseurs d'un quadrille. En vain grandit encore la magie, les bois restent vides, consternés. Tous les oiseaux, piteusement branchés, se taisent. Les fleurs volent aux cieux; les étoiles s'abattent; et la rencontre d'une fleur et d'une étoile lutte, la fleur disant: " Des cieux, je la verrai toujours! „ L'étoile: " Mieux vaut l'herbe qu'elle a foulée! „ Et la confusion des arbres, suivant l'aurore enfuie, s'éloigne, s'éloigne sur ses traces. Le soleil foudroie. Sa splendeur essentielle prend les milliards de teintes des beautés qu'elle dévore. La Gervagne se dérobe, débandade de souvenances: les lucarnes, béantes frénésies, lampent les féeries éperdues des rayons qui emparadisent d'ambre l'attente et les hantises des greniers poudreux; dans les floraisons du trèfle, la poussière de nos routes et la fournaise des cieux s'en vont vers le *rivage* et vers Liège, ensorcelants inconnus! sarraus des dimanches et cages égosillées; les flammes multicolores des fleurs anciennes reviennent et encensent l'été blanc des potagers; des voix aux surannées euphonies oubliées m'éclairent soudainement de sensations et d'atmosphère natales; le château, dont l'écarlate mélodie d'un vitrail tremble dans les mélèzes, réveille, telle une confusion de mirages, son opulent tumulte de gloires nobiliaires.

Toutes ces choses, mon cœur, dont tu n'es qu'un faible parfum, s'engloutissent dans l'horizon qui chatoie de fascinations devinées. Je vois un océan de ténèbres d'or — qui s'ouvrent lentement. Au fond, au fond d'inouïes perspectives, que nimbe l'essence des siècles, parmi d'odorantes harmonies, se blottit une agitation compacte d'objets et de regards familiers, les plus chers ravis aux suprêmes intimités. C'est la Jérusalem où j'irai m'épanouir en l'eucharistie dernière, où l'atome recèle tout, où les joies usées renaissent éternellement neuves, où les délires de tous les temps emplissent pour chacun chaque seconde, où je n'ouïrai plus sous de resplendissants nuages inaccessibles ma vie entière qui sanglotte dans floréal en exil.

CÉLESTIN DEMBLON.

LANGUEUR HIVER.

Pour Sylvain Toriani.

Eperdu sous les houles mornes du brouillard,
Un orgue lamentable exhale son air poignant
Qu'étouffe la torpeur de l'espace stagnant. —
Eperdu sous les houles mornes du brouillard.

Quelle vaste douleur saigne à l'âme de l'orgue plaintif
Qui sanglotte ainsi ses spasmes lents de dolence :
Sa voix d'agonie se glace au gel du silence
Quelle vaste douleur saigne à l'âme de l'orgue plaintif ?

L'orgue en détresse implore, implore les cœurs,
Les cœurs sont givrés telles les landes hivernales,
Et inhumainement la neige éperd les râles.
L'orgue en détresse implore, implore les cœurs.

Oh! ce lancinant appel qui languit au loin,
Tandis que tinte l'alarme des cloches moroses
En la léthargie consternante des choses
Oh ! ce lancinant appel qui languit au loin.

PARC LUNAIRE.

Pour Victor Rousseau.

Sa accalme la rumeur profane des multitudes.
Vers la Lune ascendue les Bronzes symboliques
Galbent dans la nuit bleue leurs nudités antiques
En la sphingesque majesté des attitudes.

Un rêve d'encens symphonise le LAC lustral
Qu'incante la présence sidérale des Cygnes,
Elégiaquement pâmant leurs albes lignes
Sous les musiques sacrées de l'infini astral.

S'enivrant de silence les pelouses endolories
S'alanguissent en la clarté de calmes rêveries;
Parmi l'ombrage somnolent des charmilles

Plane le conjugal sommeil des oiseaux lassés;
Et l'asphalte muette des sentiers délaissés
Ne frémit plus sous le pas lascif des idylles.

JEAN DELVILLE.

PAR LA FENÊTRE OUVERTE.

Tous les jours, pendant des semaines.

Une idylle joliment nuancée embaumait de sa poésie matinale les jardinets de mes voisins.

Les lilas jetaient leurs parfums, près des floréales blancheurs épanouies aux vieilles murailles, et quelques espaliers, en fête de noces, s'étoilaient de fleurettes délicates.

Le ciel était dans un ravissement de lumière nouvelle ; aux fenêtres entr'ouvertes, les rideaux voletaient dans une brise chargée du relent des sèves. Les pignons et les cheminées s'enlevaient sur un azur ingénu.

Et chaque jour, âme des jardinets fleuris, les mêmes airs, joués par un piano invisible.....

Les notes égrenées, tantôt rapides, avec des rythmes de valses, tantôt sentimentales, résonnaient si poétiquement, incitant, mêlées à la voluptueuse odeur des plantes amoureuses, à des rêveries liliales et douces.

Cette musique, je ne sais par quelque artiste doigté arpégée, était ineffablement printanière, rivée au renouveau des pétales et des bourgeons, comme la chanson bachique de cette ivresse des premières fleurs, sous les caresses langoureuses des senteurs d'avril.

EUGÈNE DEMOLDER.

L'ILE DES LOTOS.

Le chêne vigoureux et le maigre platane
Se baignent aux fraîcheurs vivantes de la mer;
Plus loin, dans la forêt vierge encore du fer,
S'enroulent au palmier la vigne et la liane.

Un vol d'oiseaux rieurs et mélodieux plane
Dans la sérénité transparente de l'air;
Et des lotos d'azur, de pourpre ou d'argent clair
Flottent parmi les eaux d'un étang diaphane.

Là, jamais le pilote, égaré dans le soir,
N'entend passer les cris amers du désespoir,
Ni le gémissement des foules désolées :

Car, dans l'île divine, au fond du bois empli
D'hymnes ambroisiens et de lueurs voilées,
Les hommes bienheureux mangent la Fleur d'oubli.

A. Ferdinand HEROLD.

de JULES BARBEY d'AURÉVILLY.

Paris, où les barricades n'étaient pas dressées encore, avait un aspect sinistre et redoutable. Il était désert. Le soleil y tombait d'aplomb comme une première pluie de feu qu'une autre devait suivre, puisque toutes ces fenêtres, masquées de leurs persiennes, allaient, tout à l'heure, cracher la mort...

Le capitaine de Brassard *poitrinait* au feu, comme une belle femme, au bal, qui veut mettre sa gorge en valeur.

.... Là, du moins, le ciel avait sa largeur, et la grandeur de l'espace faisait une vague lumière...

Un des avantages de la causerie en voiture, c'est qu'elle peut cesser quand on n'a plus rien à se dire, et cela sans embarras pour personne. Dans un salon, on n'a point cette liberté.

Je n'ai jamais pu voir une fenêtre, – éclairée la nuit, — dans une ville couchée, par laquelle je passais, — sans accrocher à ce cadre de lumière un

Je suis convaincu que, pour certaines âmes, il y a le bonheur de l'imposture. Il y a une effroyable, mais enivrante félicité dans l'idée qu'on ment et qu'on trompe ; dans la pensée qu'on *se* sait *seul soi-même,* et qu'on joue à la société une comédie dont elle est dupe, et dont on se rembourse les frais de mise en scène par toutes les voluptés du mépris.... Les natures au *cœur sur la main* ne se font pas l'idée des jouissances solitaires de l'hypocrisie, de ceux qui vivent et peuvent respirer, la tête lacée dans un masque. Mais, quand on y pense, ne comprend-on pas que leurs sensations aient réellement la profondeur enflammée de l'enfer? Or, l'enfer, c'est le ciel en creux. Le mot *diabolique* ou *divin,* appliqué à l'intensité des jouissances, exprime la même chose, c'est-à-dire des sensations qui vont jusqu'au surnaturel.

... le corps est la moulure de l'âme.

La vulgarité préserve des influences supérieures, comme un sac de laine préserve des coups de canon.

Il en est également de la musique et de la vie. Ce qui fait l'expression de l'une et de l'autre, ce sont les silences bien plus que les accords.

... il avait pour lui le respect d'un homme qui a pesé la vie dans tous les trébuchets du mépris et qui trouvait que rien n'est plus beau, après tout, que la force humaine écrasée par la stupidité du destin !

La vie est plus forte, quand ce ne sont pas les

facultés qui baissent, mais les malheurs qui ont grandi.

... c'étaient des licenciés de la vie et de l'Espérance.

Les hommes peuvent renoncer à l'amour mal-propre, mais jamais à l'amour-propre de la femme.

Elle fût sortie d'une orgie de bacchantes, comme l'Innocence de son premier péché. Jusque dans la femme vaincue, pâmée, à demi-morte, on retrouvait la vierge confuse, avec la grâce toujours fraîche de ses troubles et le charme auroral de ses rougeurs...

... le langage périrait à exprimer cela !

Ah le corps de cette femme était sa seule âme !

Il avait la faculté de se regarder faire et de se juger à mesure qu'il agissait, sans que son jugement, très souvent contraire à son acte, empêchât son acte, ou que son acte nuisît à son jugement : asymptote terrible.

... Il y a beaucoup moins de variété qu'on ne croît dans les figures humaines, dont les traits sont soumis à une géométrie étroite et inflexible, et peuvent se ramener à quelques types généraux. La beauté est une. Seule, la laideur est multiple, et encore sa multiplicité est bien vite épuisée. Dieu a voulu qu'il n'y eût d'infini que la physionomie, parce que la physionomie est une immersion de l'âme à travers les lignes correctes ou incorrectes, pures ou tourmentées du visage.

... cette familiarité prématurée, ce tutoiement si

divin, — le ciel ! — sur les lèvres d'une femme qui vous aime, et qui devient la plus sanglante des insolences dans la bouche d'une créature pour qui vous n'êtes qu'un passant...

Il était de ces rares amants qui veulent grande la femme qu'ils adorent.

Les imbéciles, — c'est-à-dire à peu près tout le monde, — croient que rajeunir serait une invention charmante de la nature humaine. Mais ceux qui connaissent la vie savent mieux le profit que ce serait. Tressegnies se dit avec effroi qu'il allait peut-être se retrouver trop jeune.

... ce qu'il y a de foi naïve et de terreur religieuse dans Marguerite fait d'elle cette figure qui se grave en vous pour jamais, quand on l'a vue passer... Figure de missel qui entre en scène un missel à la main, et qui meurt dans l'église des remords de son péché... Pauvre sainte qui n'a pas abouti ! coupée, souillée et ensanglantée dans sa fleur !... c'est la jeune fille primitive, cueillie aisément à la surface et au courant de la nature humaine, l'être élémentaire sur lequel les femmes de toutes les sociétés et de toutes les civilisations sont bâties et travaillées.

La femme, c'est la source de la passion humaine, soit qu'elle l'éprouve, soit qu'elle l'inspire. Elle la respire toujours ! Les œuvres des hommes de génie sont pleines de la femme dans sa prodigieuse variété, dans la richesse de tous ses types. Le génie des hommes de génie est même en proportion du nombre

de femmes et des types de femmes qu'on rencontre dans leurs écrits...

Il avait, quand il s'agissait de revenir sur ses œuvres, la patience de l'insecte qui traîne son fétu et perce son lambris. Mais la patience est particulière à l'insecte. Le génie est impatient, au contraire; et d'un coup d'aile, il finit tout. Le comique a besoin d'être chaud et noble, à sa manière. Ce qui est bas cesse d'être spirituel. Dans les lieux bas, les lumières s'éteignent quand elles y entrent... Phénomène que le monde intellectuel répète, le monde matériel et le monde moral n'étant que des répétitions de l'un dans l'autre, — des répercussions!

Le romancier est, en effet, créateur à la manière des poètes. Il peut être lyrique, dramatique comme le poète, et même c'est notre dernier poète actuel dans la prose qui monte, déferle et engloutit tout! En cet instant de mœurs littéraires et de civilisation *prosaïques*, le romancier pourrait être notre dernier poète épique s'il avait la langue spéciale et nécessaire du vers...

(*à suivre.*) J. BARBEY D'AURÉVILLY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

L'ART EN EXIL (1).

Certes voici un livre qui dit bien Georges Rodenbach. Au long des pages on voit l'enfance religieuse, l'adolescence qui longtemps a cru, si ingénument belle en son geste de vivre, puis la jeunesse, et longtemps mourir entre les bras moux d'une vie étrangère. Cela n'est-il pas un peu notre existence à tous, qui peinons sur l'œuvre de l'esprit, inutiles, voire parasites d'une société qui n'a pas besoin de *tels* efforts. Des vers, des fresques, le marbre et des symphonies, toutes ces perles, allons donc ! Cela donnera-t-il du pain à l'ouvrier, et pourront-ils y trouver un simple grain de mil, les pauvres actionnaires du canal de Suez ?

Inutiles, nous le sommes et c'est notre gloire, puisqu'utile est synonyme d'enfante-matière, et que ce paradoxal néologisme est maintenant comme toujours la raison du commerce intellectuel (?) moyen. Mais nous le savons, mais nous le voulons, et cette idée doit nous être une âcre jouissance. Pourquoi donc ces mains rebelles, à quoi bon des regrets, et s'il faut encore, vraiment, récriminer ?

Il est vrai qu'en l'artiste peut dormir un homme, — l'artiste qui devrait être loin du peuple un ailé d'ailes qui fuient. L'homme est en lui la partie inférieure, celle qui l'empêche

(1) Par Georges Rodenbach ; Paris, librairie moderne.

d'entièrement s'isoler, le trait d'union qui le rive aux *autres*, puisqu'elle ne consiste qu'en une manière de " sentir comme les autres. „ Mais, c'est écrire chose banale, celle-là même sera d'essence plus pure, souvent, dans un être affiné, et la sensibilité de ses nerfs rendra toujours ses impressions plus subtiles que celles du vulgaire. Or Georges Rodenbach, dont l'art se noue, malgré sa forme plus moderne, aux *Intimités* de Coppée et aux *Vaines Tendresses* de Sully Prudhomme — devait logiquement, s'il étudiait un artiste, voir en lui l'homme qui souffre. Je ne veux nullement lui en faire un reproche puisqu'il a dit ce qu'il devait dire. Beaucoup sont poètes avant tout par les yeux, d'autres par le cœur, — et ceux-là surtout sont d'habitude appelés *poètes* — un petit nombre par le cerveau, quelques-uns par le cœur et la tête : ceux qui songent. Qu'importe cela ? S'il faut chercher des exemples près de nous, Albert Giraud dans sa fierté a vu de beaux vers, Fernand Severin en a senti avec noblesse, Georges Khnopff en a songé d'angéliques, Emile Verhaeren en a vu, en a senti, et souvent en a pensé, noirement, par la terreur et par la violence... — En ce moment l'Art évolue vers le songe et la philosophie, certes ; j'estime aussi plus haut les poètes qui pensent, — mais Jules Laforgue souvent, mais Paul Verlaine, ne sont-ils point des poètes du sentir ?

Je m'attendais peut-être à ne pas voir décrites dans l'*Art en Exil* l'âpre lutte, et profonde, de l'artiste contre soi-même, la sourde bataille du vouloir et du rêve, — où même assez rarement les vagues amères qui se gonflent en lui lorsqu'il frôle en passant des choses viles. Mais je regrette que Georges Rodenbach n'ait pu enlever à sa forme un excès de mollesse, qu'il ait gardé, bien qu'il vînt ici dans la foule, une ouateuse indécision de l'idée. Son livre manque de

poigne et de souplesse, de virilité même ; il ne vit pas assez, pas assez largement à même la vie, pas assez intimement non plus ; je ne demande ni des phrases à tapage ni les vigueurs massives d'un hercule, mais plus de nerfs sinon plus de muscles, un peu plus la palpitation de la chose qui est : Jean Rembrandt, ce héros d'un livre qui est une autobiographie, est une médaille sans relief. Encore, pour la noblesse du sujet, faut-il regretter les trop continuelles récriminations contre le peuple, la bourgeoisie épaisse, la patrie qui ne comprend pas ses vrais artistes. *Odi profanum vulgus et arceo*; mais, quand on l'a éloigné, qu'on n'en parle plus. Malgré une description animée je n'aime guère l'attitude de ce poète, Jean Rembrandt, qui regrette mesquinement (qui envie presque) le populacier triomphe d'un prix de Rome couronné, et qui voudrait " surprendre son nom chuchoté au passage, être suivi dans les rues comme cela arriva à Musset au temps de sa jeunesse et de son génie. „ — Je me trompais tantôt, l'*Art en Exil* n'est pas une autobiographie ; Georges Rodenbach est plus haut que Jean Rembrandt.

Le si délicat poète qui l'an dernier écrivait du *Silence* ne me paraît pas à l'aise dans la prose, — j'entends dans le roman. Et malgré cela, l'*Art en Exil* contient des pages adorablement ciselées. Des nuances très fines sont pour tracer doucement les contours d'un béguinage flamand ; et des lignes sveltes encadrent la tranquille silhouette de sa religieuse ; encore lorsqu'elle meurt, d'une agonie secouée par le tumulte de la rue, en la pleine marée d'un jour d'élections.

Quelques larges descriptions se meuvent dans le livre : une procession qui se déroule, le béguinage, un cortège populaire, les quais tristes et seuls de Gand, et l'entassement des

tours de la ville lointaine. Georges Rodenbach ne décrit pas pour décrire, comme le font trop souvent les naturalistes. Chez lui le paysage est associé à l'action, et n'est point vu tel qu'un monsieur quelconque le pourrait voir, mais tel que doit le modeler, l'étrécir ou le magnifier l'idée du personnage pour qui il existe, celui qui en trouve la *signification*. Par cette méthode, encore incomplète chez lui, Georges Rodenbach s'inscrit parmi les romanciers qui cherchent du neuf. Il s'indique poète par la spéciale forme du livre, pas assez précise et pas assez variée dans le tour, mais chargée de comparaisons, de mots suggestifs, — quelques-uns, aussi, sont malheureux, — d'étincelantes orfévreries en bouts de phrases taillés, chatoyants et clairs. Je ne sais pas un romancier récent qui, pour décorer sa prose en ondulantes pelouses, l'anime de plus nombreux et frais parterres d'images aux corolles toutes pensives de parfum. Mais ici le critique aurait dû avertir le poète, qui d'entre ces fleurs arrachés les fuchsias plus ordinaires, n'eût laissé que les orchidées exquises. Et sans doute le critique lui eût conseillé encore de fouiller plus subtilement la pensée de Jean Rembrandt et de la jeune femme qui meurt sans qu'intellectuellement ils se soient possédés. Georges Rodenbach passe trop à la surface de ce malentendu, qui est pourtant, oui, c'est je crois normal, le grand malentendu de presque tous les artistes raffinés qui tentent le mariage. Là se trouvait une étude délicate et forte, vivante et encore *neuve*; car l'admirable Charles Demailly, dont la femme superficielle est bien une comédienne, laisse place à une œuvre différente en laquelle le psychologue dirait les luttes d'un poète près d'elle, celle qu'il aurait choisie suivant la formule prônée : “ Sois belle et tais-toi. „ La figure muette de Marie est bien esquissée, mais il est dom-

mage que l'auteur n'ait pas poussé plus loin son croquis, même sans analyse, ne fût-ce que pour la rendre plus suggestive, cette figure féminine dont l'image reste un peu incertaine dans le souvenir.

Et — disons la vérité à nos amis, — cela n'eût-il pas été mieux pour l'art que des regrets et que des plaintes contre le Pays qui ne goûte ses poètes? Pétrarque et M. Zorilla sont ridicules sous leurs matérielles couronnes, sur leur char à ovations; mais qu'est-ce, réclamer contre la foule, puisqu'elle nous est indifférente?

D'ailleurs nous nous ostracisons nous-mêmes autant qu'on nous ostracise, et Georges Rodenbach lui-même a écrit superbement dans la *Jeunesse Blanche* :

Soyons les goélands, songe blanc de la mer
Vers qui cherche à monter l'insulte des écumes,
Puisqu'en leur vol épars la neige de leurs plumes
Tombe comme un pardon sur l'océan amer.

Qu'on s'en souvienne, toute noblesse est un exil, l'art s'exile vers du limpide; et puisqu'il s'élève, le Poète, ne paraîtra-t-il pas toujours celui qui s'éloigne?

M*

***

L'*Art Symboliste.* C'est, par M. Georges Vanor, un fragment de très actuelle critique littéraire. Des paysages d'idées qui intéressent, de claires vues de çi de là, l'analyse rapide de quelques beaux talents fleuris en l'école symboliste, aussi des choses qu'on savait. Le livre, un peu court pour le titre, arrête surtout par les pages du début, lorsque, d'après Gustave Kahn, l'auteur s'essaye à donner brièvement l'Evangile du groupe. Malheureusement c'est incomplet, et

par trop exclusif; de plus, les conclusions de l'auteur semblent prématurées. Qui donc nous assure de cela, qu'à la Religion doivent aboutir les Sciences ? Et la proposition : l'*Art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole humain et de le développer par le moyen de perpétuelles variations harmoniques* prie instamment qu'on la démontre. L'Évangile Éternel est promis dans l'Apocalypse, et, voilà quelques siècles, on l'avait rédigé. Qui nous le prouve si proche ?

En une préface d'une langue très artiste, Paul Adam scrute avec largeur et pénétration les origines des idées qui si vigoureusement vivent pour notre Présent. Page à lire.

PETITE CHRONIQUE.

Cordial merci à *la Pléiade* qui, gracieusement, annonce la *Wallonie*. C'est évidemment par un lapsus calami que sous des vers de M. Paul Roux se trouve la signature SAINT-PAUL ROUX. Comme cette erreur pourrait amener une confusion avec le nom de notre collaborateur M. SAINT-PAUL, nous la signalons amicalement à *la Pléiade*.

***

VESPRÉES, vingt-trois sonnets par Henry de Braisne, chez Jules Lévy ; *la Chanson des mois*, treize petits poèmes par Victor Barrucand, chez Maurice Dreyfous, Paris. L'auteur du second de ces livres montre une inexpérience et une naïveté de jeunesse qui font excuser par un sourire la médiocrité de ses vers, dont quelques-uns de ci de là, rarement, sont assez bien venus cela même fait défaut au premier.

***

En réponse à un article, d'ailleurs très intéressant, de M. René Ghil, MM. Achille Delaroche, Albert Mockel et Albert Saint-Paul ont adressé à la *Revue Indépendante* la lettre que voici :

Monsieur le Rédacteur,

En un article de la *Revue Indépendante* de mai, signé René Ghil et titre : *Méthode évolutive instrumentale*, nous lisons ceci :

" Des poètes, en France et en Belgique, ont affirmé leur „ talent vers mon espoir, auquel les portaient de latentes et „ plus ou moins pareilles tendances, etc., etc. „

Suivent les noms.

Nous n'avons pas à discuter toutes les idées y émises, mais nos noms figurant après telles théories sembleraient là accepter une solidarité avec le signataire. Nous croyons utile (et puisque l'occasion nous est fournie pour l'édification de vos lecteurs) de dire une fois pour toutes quels sont nos vouloirs et de faire cesser une équivoque qui a trop duré. La responsabilité — nous le reconnaissons d'ailleurs — en est attribuable pour une grande part à la Direction des *Ecrits pour l'Art.*

Quand nous acceptâmes, en juin 1888, de concert avec M. René Ghil et quelques amis, de relever les *Ecrits pour l'Art*, silencieux depuis un an, ce fut dans notre pensée pour rechercher en commun la solution des problèmes esthétiques qui tourmentent la génération actuelle, et dont jusque-là nous avions tenté solitairement la réalisation. Jamais nous ne voulûmes nous enrégimenter sous une bannière, pour nous soumettre servilement à des théories,

peut-être pas définitives, — même pour leur auteur, — et en tous cas ne pouvant logiquement et utilement être mises en œuvre que par lui.

Notre seule tendance commune était donc le désir d'aller de l'avant, de rendre au vers sa destination musicale, primitive et essentielle, chacun selon ses moyens et sa méthode propre.

Nous eûmes le regret de constater que ces vouloirs étaient insuffisamment exprimés dans le programme liminaire de la *Revue*. Un nouveau numéro, avec le même manifeste aggravé, parut en novembre dernier — et cette fois à notre insu. Nous fîmes alors des représentations à M. Ghil qui publia dans un numéro ultérieur une rectification malheureusement incomplète que nous achevons aujourd'hui, — puisque l'article paru ici même pourrait donner lieu à des méprises.

Certes, nous protestons de notre sympathie et de notre admiration pour M. Ghil que nous considérons comme un très curieux esprit et d'une saveur si spéciale. Mais nous ne saurions admettre autrement que comme une charmante fantaisie l'Instrumentation poétique telle qu'elle est exprimée en le *Traité du Verbe*.

Le langage est à la fois un son et un signe : comme signe, il est la représentation figurée de l'Idée. Comme son, il est susceptible d'être ordonnancé musicalement, et jusqu'à un certain point assimilable au son inarticulé. Mais sa qualité de signe ou symbole indique que c'est surtout idéalement qu'on peut le considérer comme musique, et qu'il ne saurait se dissoudre, comme le son inarticulé, en une combinaison de notes harmoniques exprimant l'émotion par les seuls accords vibratoires. D'ailleurs, les expériences de Helmholtz,

de Willis, de Donders, démontrent que les voyelles ont leurs harmoniques propres, moins nombreux, distincts des instruments ordinaires, et variables selon les idiômes et les dialectes, selon la voix parlée, psalmodiée ou chantée. L'intensité des harmoniques qu'elles présentent ne dépend pas, comme dans la plupart des instruments, du numéro d'ordre, mais de la hauteur absolue. En outre, Wheatstone et Wundt ont remarqué que, dans les sons musicaux, les *tons partiels* jouent un rôle secondaire, tandis qu'ils servent de base aux sons articulés, et que l'émission de certains tons partiels caractérise chaque voyelle. Si donc le langage a sa musique spéciale, il ne nous semble pas permis de conclure autrement que par analogie ou métaphore à l'*identité* des voyelles avec les instruments.

Quant à la coloration, s'il est légitime de dire que l'association des idées nous fait lier telle syllabe à tel fait coloré, à telle forme extérieure, —s'il y a des correspondances *certaines* entre la vibration sonore et la vibration lumineuse, on ne saurait préciser scientifiquement la couleur de chaque lettre et les nuances perçues sont du domaine de la pathologie.

D'ailleurs ce n'est guère par des procédés empruntés au matériel de l'orchestre que nous pourrons réaliser une poésie-musique, mais plutôt par une compréhension plus pénétrante de *l'harmonie expressive.* On devra chercher surtout à rendre le *ton de sentiment*, c'est-à-dire le rapport nécessaire entre l'émotion et son expression. Y concourront et le mouvement rythmique, et l'apparentement des syllabes, et le déséquilibre essentiel de l'ancien vers français, lequel est une phrase musicale d'un nombre constant de syllabes, et, de durée, variable, — au contraire des vers latin et grec qui sont d'un nombre variable de syllabes et sensiblement égaux en durée.

L'erreur singulière de notre métrique ayant été jusqu'ici de considérer toutes les syllabes comme isochrones, tandis qu'évidemment les séquences rythmiques sont loin d'être équivalentes dans le temps.

Pour la rime — si on la conserve, — qu'elle ne soit plus une superfétation sans aucun rapport harmonique avec l'intérieur du vers ; mais qu'elle serve à renforcer le ton et la couleur de l'ensemble. Non que nous n'admettions le vers inrime ou numériquement plus long que l'alexandrin, toute liberté devant être laissée à l'artiste de choisir sa phrase musicale comme plus expressive.

Philosophique? tout poète digne de ce nom a le devoir de l'être. Mais ne doit-il se traîner à la remorque de scolastiques plus ou moins ingénieuses. Aussi, quelle que soit notre admiration pour Darwin et Spencer, les promoteurs de la philosophie transformiste, nous ne saurions accepter qu'à titre hypothétique un système qui restera sans doute un des plus puissants efforts de l'esprit critique en notre siècle, mais dont l'insuffisance pour expliquer la vie idéale a été maintes fois démontrée.

L'ère des écoles, d'ailleurs, semble définitivement close. Classements, catégories, c'est tout au plus archaïques bibelots bons à flatter la manie d'étiquettes de pédagogues retardataires, et au-dessus desquels s'épanouit, dans une atmosphère de lumineuse liberté, le triomphe de l'Art individuel.

Paris, 13 juin 1889.

ACHILLE DELAROCHE.
ALBERT MOCKEL.
ALBERT SAINT-PAUL.

***

Lire, dans l'*Art moderne* du 28 avril, un conte inédit, merveilleux, de Jules Laforgue. Dans la *Cravache* du 18 mai, Félix Fénéon analyse la *Théorie de la Dynamogénie* et les notes sur le *rapporteur esthétique* de M. Charles Henry.

***

L'éditeur L. Vanier fera paraître bientôt un livre de Gustave Kahn : *Chansons d'amant.* Le même éditeur publie dans les *Hommes d'aujourd'hui*, le portrait-charge et la biographie par Paul Verlaine des littérateurs en vue : Verlaine, Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurévilly, Huysmans, Mallarmé, de Goncourt, Rimbaud, Moréas, Charles Vignier, Jules Laforgue, Paul Adam, Léon Hennique, Viélé-Griffin, René Ghil, Maurice Barrès, Henri de Régnier, etc.

***

ERRATA. — page 160 : *presque de rêve*, et non presque de rien; id. : *intime mélancolie*, et non victime mélancolie; p. 161 : *infinies modulations*, et non infimes; id. : *un peu de cette naïveté*, et non un peu de naïveté.

COMME TOUS LES SOIRS.

I.

Le vieux crapaud de la nuit glauque
Vers la lune de fiel et d'or,
C'est lui, là-bas, dans les roseaux,
La morne bouche à fleur des eaux,
Qui rauque.

Là-bas, dans les roseaux,
Ces yeux immensément ouverts
Sur les minuits de l'univers
C'est lui dans les roseaux
Le vieux crapaud de mes sanglots.

Quand les taches des stellaires poisons
Mordent le plomb des horizons
— Ecoute, il se rape du fer par l'étendue —
C'est lui, cette toujours voix entendue
Là-bas dans les roseaux.

Monotones, à fleur des eaux,
Monotones, comme des gonds,
Monotones, s'en vont les sons
Monotones, par les automnes.

Les nuits ne sont pas assez longues
Pour que tarissent les diphthongues
Toujours les mêmes de ces sons
Qui se frôlent comme des gonds.

Ni les noroits assez stridents
Ni les hivers assez mordants
Avec leur triple rang de dents
Gel, givre et neige,
Afin que plus ne montent en cortège
Les lamentables lamentos
Du vieux crapaud de mes sanglots.

II.

Vers la lune de fiel et d'or
Si quelque soir le cri s'endort
C'est que mon cœur qui rauque à mort,
Morne crapaud, il sera mort!

EMILE VERHAEREN.

PAYSAGES ET PORTRAITS.

(CROQUIS DE CARNET.)

A Newport. — Sur les eaux de la baie de Narragansett, et sur la côte opposée, l'opacité jaune d'un brouillard, déteignant le bleu des eaux, le jaune des plages, le vert des terres. Le soleil, au ras de l'ouest, apparaît en boule rouge sous une poussière d'or, et s'affaisse peu à peu dans un banc de vapeur pourpre qui rampe à l'horizon. Une lueur d'un rouge rosé s'épand par le ciel crépusculaire, tandis que le disque du soleil, resplendissant comme un bouclier de cuivre roux, disparaît, aplati, dans la houle humide des brouillards. Puis un long nuage violet s'étire sur le faste éteint de l'Occident.

A New-York. — Vers l'ouest, un ciel liquide, d'un bleu très pâle, teinté à l'horizon d'un rose sale, contre lequel se déchiquètent des toits, des tours, des cheminées d'usine. Et de partout tire-bouchonnent vers le nord des fumées roses, noires et violettes.

A New-York. — La rue droite, bordée de becs de gaz, file entre les maisons brunes et rouges vers le crépuscule. Au bout, dans l'obscurité violette, la charpente de l'*elevated railroad* se contourne contre un fourmillement bleuâtre de lumières électriques. Puis un ciel strié de raies bitumineuses et roses, et là-haut, par-delà les poussières suburbaines, dans l'immensité pâle du firmament, les premières étoiles d'une mélancolique nuit d'automne.

Vieille dame. — Elle cache ses quatre-vingt-quatorze ans au fond d'une chaise roulante, sous un amoncellement de châles d'où émergent sa face de momie et ses mains lâchement gantées de filoselle. Ses yeux s'ouvrent pâlement sous des paupières écailleuses, à l'ombre d'un large chapeau de paille noire. Les pommettes lui saillent vers les tempes, sous une chair boursouflée, tailladée, et toute grise d'une poussière qui fait songer au salpêtre des ruines. Entre le nez aquilin et le menton crochu palpite une ombre qui est la bouche. Elle parle, ponctuant son dire de gestes d'une burlesque grandeur. Elle vante Spinoza, glisse sur le Christianisme ésotérique, s'arrête au Bouddhisme, prédit la victoire finale de l'Ame Universelle sur la matière des mondes. Et sous ce crâne de vieille prophétesse semble gronder un tumulte de cosmogonies.

Jeune fille au piano. — Sous la lueur rose d'une lampe à trépied, elle laisse voltiger ses doigts sur le clavier sonore du piano. Frêlement penchée, les torsades de sa chevelure en l'ombre, elle lève ses yeux miroitants vers la blancheur mate d'une page de musique, et chante, ses lèvres écarlates retroussées comme des pétales de roses cardinal. Tantôt rieuse, tantôt sérieuse. Sa gorge blanche, visible à travers l'échancrure étroite d'un corsage noir, palpite. Et à mesure qu'elle s'incline ou se redresse, d'un mouvement de divine harmonie, ses prunelles, sous l'arc délicat des sourcils, s'allument à la clarté circulaire de l'abat-jour rose, ou s'éteignent dans une pénombre triste, oh ! triste comme un crépuscule d'amour.

Au jardin — Atalante moderne, en costume noir aux manches bouffantes et aux sinueux falbalas, elle s'amuse à courir dans la lumière d'or du matin. D'une grâce élastique et nerveuse, elle tend vers le but, ses lèvres entr'ouvertes dans un halètement, et les mèches folles de sa chevelure lui fouettant le rose des oreilles. La voici : le gravier grince, sa robe froufroute; sa taille se redresse, sa gorge bombe, — et halte ! d'un geste d'impériale noblesse, front haut, regard étincelant, narines palpitantes.

Posture inoubliable de vierge et de souveraine !

STUART MERRILL.

HAUTE-LICE.

Au plafond !... *à Albert Mockel.*

Or se baigner au fleuve arborescent d'un astre
C'est le mien — je le veux striant les âges pâles
A lui le fier courant vers la cité qu'encastre
Un grumeleux marais de vigiles cordiales

Gare à ta tour branlante archer — darde tes flèches
Ma meute en rouges abois s'agriffe aux créneaux
Mais fuis plutôt — déjà les hautes flammes lèchent
Ce mur veule où tournoie un vol fou de corbeaux,

Cependant que très-doux au friselis des palmes
Amoureux seulement de la tulipe noire
J'arrose le jardin de mes floraisons calmes
Et le mire en un flot d'or où voltent des moires —

Qu'il combatte bien loin mon bon fleuve de guerre
J'évente mon ciel tendre en triomphes d'étoiles
Pour attraper le rêve frêle d'éphémères
L'araignée incomprise a tendu *là* ses toiles.

ADOLPHE RETTÉ.

MAURICE MAETERLINCK.

SERRES CHAUDES. *Frontispice et culs-de-lampe, par George* MINNE. *Édition sur hollande. Paris, Vanier.*

On se souvient des débuts de M. Maurice Maeterlinck et de la vive attention dont ses étranges et suggestifs poèmes furent entourés dès l'abord. Ses vers aux tons violets, blancs électriques, pleins de phosphore et d'orage ouvraient en nos beaux soirs de fêtes une succession d'horizons nouveaux, sinistres et silencieux.

Un poète original s'annonçait, d'une vision inconnue. Le livre qu'il nous apporte tient ses grandes promesses. Les sensations de décadence sont arrivées ici à leur hypersthénie, à leur dernière éclosion fiévreuse : Ce sont des *Serres chaudes*, les suprêmes fleurs noires de cette température maladive d'âme surchauffée et de fièvre.

A ces lueurs absolues tout se transforme, l'air est tiède, accablant et suffocant, on pâlit, les mains tremblent de fièvres moites ; on est sur les limites d'un étrange pays de mort et de folie ; les yeux s'imprègnent d'une sulfureuse clarté qui leur fait découvrir tout un monde de mystères, " toute une vallée de l'âme à jamais immobile. „ La singulière magie du poète fait voir et sentir au delà des sensations ; il en a l'intuition ; il y découvre des symboles, des analogies, des pres-

sentiments, des sympathies et des antipathies non encore explorées. Il voit le tréfonds des choses, la joie dans la douleur, la douleur dans la joie, le surnaturel dans le naturel, partout et toujours l'horreur, l'imparfait, le fini, le danger de vivre, la difficulté de vivre. Au lieu d'en saisir les harmonies, il écoute les intimes discordances des choses, leurs *relations brisées*. Il traduit les ombres qui enveloppent tout mirage et qui en sont le fond même et la cause, comme il sait percevoir dans les ombres l'étincellement des cieux invisibles.

Ses symboles célèbrent la solennelle impuissance, les désirs immobiles, la lassitude des songes, les tentations mauvaises, les deuils de l'amour, la soif mystique, les ombres du soleil.

Pour rendre cette vision par une image matérielle, elle me semble au milieu d'un étrange jardin de Hollande, un bassin tiède, immobile et souffrant d'inertie, fleuri des sublimes nymphéacées de sa torpeur : " *Et torpenti multa relinquitur miseria.* „ C'est là que se reflète la nature en ce soir d'orage. Les choses paraissent émerger de ses profondeurs ; ce ne sont que des rayons réfractés, mais leurs obstinées images ont fini par empoisonner l'eau, par en troubler l'essence, par se confondre avec elle : symboles de leurs douleurs, lumières de leurs ténèbres. Et ce quelque chose de plus que nous apercevons au fond des images, en elles et alentour, le miroir qui montre plus qu'il ne reflète « a glas that shows us many more » c'est l'âme elle-même, tiède, immobile et souffrante.

Malgré cette intuition, le poète n'est pas, en certains termes, un mystique. Il a un mystérieux spécial, extrahumain, en ce sens qu'il s'élève au-dessus de la raison humaine dans les régions polaires de la désassociation des idées, du pur

instinct, de la sensation primitive et sauvage, mais qui en elle-même, soit qu'elle s'échappe entre les ombres granitiques de la mort ou ramifie ses subtils feuillages aux plus lointaines clartés, leur reste asservie. Car il a la foi.

La prière en cet état d'âme est naturelle. C'est la prière de l'enfance simple et confiante. C'est celle du malade, la plainte à la fois et l'appel, le signe de croix sous les éclairs. Et c'est aussi une prière de pitié, un *kyrie* de miséricorde. « Seigneur ayez pitié du verbe. Ayez pitié de tout, mon Dieu. » De page en page se répètent ces plaintifs échos qui finalement se confondent en une prière incomparable où passent toutes les brises du ciel :

Mon âme en est triste à la fin
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain,
Elle est triste et lasse à la fin
Et j'attends vos mains sur ma face.

J'attends vos doigts purs sur ma face
Pareils à des anges de glace.

L'âme, comme une sainte Cécile qu'on a murée dans son étuve, y fait sa prière; elle devient étrangement pâle, ses yeux sont dans la mort, ses mains sont sur les eaux de la folie, mais les orchidées de sa couronne, celles-là ne vont pas mourir. Elles se réjouissent au-dessus d'elle, troupe d'anges dans les voluptés et les parfums du ciel. En littérature, M. Maeterlinck me semble un tempérament mâle, fait de concentration et de force, essentiellement germanique, mi-anglais, mi-néerlandais dans son intempérance sauvage et froide, dans sa puissance à contenir le bouillonnement intérieur des images, à l'immobiliser en des vagues de glace.

Lui, non plus, n'est pas le chlorotique amant des pâles roses et des solanées. Son idéal est vert plutôt. Son style est fort, amer, âpre, sans mollesse, sans nuances, de couleur presque indienne ; la polychromie barbare unie au tacheté sombre des styles de décadence. La plupart de ses vers sont formés de contrastes, d'éléments qui s'attirent à la fois et se repoussent. Ce sont les pôles positifs et négatifs des choses. On est secoué d'un frisson à la fois douloureux et joyeux, lumineux et sombre. Certains sont la lourdeur des soirs d'été, la pluie tiède, le ciel constamment d'orages latents et d'éclairs, l'odeur des moissons chaudes ; d'autres ont les vacillations froides du mercure, les phosphorescentes peaux des panthères, l'empoisonnement de la ciguë et de la belladone, l'élasticité des seins moites et fermes, l'effervescence et la stagnation méphitique des mares.

On remarque dans ces poèmes un certain défaut d'ordre, de composition savante, c'est-à-dire de cet art symétrique qui consiste à ranger chaque chose à sa place et selon sa valeur, pour un effet mélodieux d'ensemble, art qui triomphe dans Raphaël et le sonnet, poème de volonté, pour cette raison sans doute aimé de Baudelaire. M. Maeterlinck est l'un de ceux qui s'écartent le plus de la théorie baudelairienne de la volonté comme principe de composition. On pourrait dire de lui ce que Taine dit de Carlyle : " Ces inégalités peignent bien le germain solitaire, énergique, imaginatif, amateur de contrastes violents, fondé sur la réflexion personnelle et triste, avec des retours imprévus de l'instinct physique, si différent des races latines et classiques, races d'orateurs ou d'artistes où l'on ne goûte que des idées suivies, où l'on n'est heureux que par le spectacle des formes harmonieuses, où l'imagination est réglée, où la volupté semble

naturelle. „ Aussi le subtil fil d'or qui relie nos poèmes logiques est-il cassé; plus d'unité de lieu, de temps, ni d'action, seule l'unité harmonique des couleurs et de la finale sensation maladive. Aussi a-t-il *cette intelligence libre émancipée de la volonté, cette compréhension profonde et objective du monde extérieur* dont parle Shopenhauer comme du foyer des suprêmes lumières. Puis-je en faire un plus grand éloge?

Mais il a les défauts de ces qualités : l'outrance, la fatigue, l'aveuglant des couleurs, le manque de méthode. Il est parfois obscur. Il eût pu envelopper de plus d'harmonie musicale ses pièces libres, leur insuffler comme dans le prélude de son chef-d'œuvre : l'Hôpital, une sorte de seconde vie aérienne et rythmique qui les eût fait selon l'Élévation du maître : " se purifier dans l'air supérieur, s'élancer vers les champs lumineux et sereins. „ Avec de la méthode et du talent d'autres eussent composé d'excellents poèmes de nombre de ces sensations, les analysant, les sertissant, leur enlevant leur rudesse, les baignant de musique et de nuances; il a préféré, et qui de nous ne lui donnera raison? les jeter dans la nuit toutes à la fois, multicolores, comme un feu d'artifice grandiose et insensé.

L'interprétation faite du poème par M. George Minne est magistrale : sommeils de pierre sous de sombres éclipses, refuge de pécheurs en ces grottes de glace, inextricables lianes de cette forêt vierge des sensations, air de péché mortel, mornes feuillages, horizons de mort, mains secourables.... tout le livre est dans cette page d'immobile épouvante, qui révèle un artiste puissant et personnel.

CHARLES VAN LERBERGHE.

VERS TRANQUILLES.

à Auguste Henrotay.

des Voix, là-bas des voix m'appellent, — des voix :
n'est-ce d'enfants qui jouent, et des sourires puis des moues
et rires ! c'est la foie de vivre, — la joie.

des Voix m'appellent; et serait elle
droite et svelte une simple Jeune Fille
et sur la pelouse étoilée
son petit pas de fiancée
à tel fluide amour de la brise pour les ramilles ?

les voix... Ah dites votre chanson tiède
et les enfants, et l'or des boucles sur les joues
et Vous la simple Enfant grandelette, éblouie
du contenu babil de la ramure en fête.

Las ! voici près des traces lassées
des voix plus mâles qui l'indécisent ;
et de sa ligne évanouie
la surprise d'éveil épuise
un mol épanouir d'émois qui vont passer.

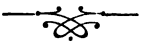
Les voix, c'est du lointain....

et germaines, ces incertaines
d'amours qu'entraîne l'Autrefois,
—jadis ces voix m'eussent parlé de moi.

Les voix... là du limpide au rire, et c'est la cantilène
de s'aimer, vous les voix humaines qui chantez !
Dites, ne savez-vous les bleus lointains de la vallée,
ni loin le bleu mentir des longues, longues allées ?
Voix qui chantez la terre, oh ! les si douces qui mentez
les voix du rire, voix du rire !
et ne verrez jamais l'aérienne Fiancée
ni de la colline s'élancée
la subtile fumée d'un rêve qui s'étire.

M*

Mai.



CHAPITRE [1].

D'une longue désolation d'adolescence spirituellement solitaire, elle sortait un silencieux calme de songe, une mélancolie tranquille de rêves épars.

Tout en déployant un tempérament d'intelligence solide, raisonneuse, elle était née avec dans les veines, dans les oreilles, sur l'épiderme une démangeaison douce, un chatouillant désir de familiales caresses, d'intimes câlineries.

Toute petite, lorsque résonnait à peine en sa bouche l'effort brouillé des très vagues syllabes initiales, elle ployait, en la grâce d'une amoureuse coquetterie naïve, la finesse de sa tête légèrement sur l'épaule, en souriant une fraîcheur mignonnette de sourire pamé, comme sous l'imaginaire frôlement de doigts sympathiques.

Brusques, des fléaux de mort anéantissaient le père, la mère. Et, tout enfant, fléchissant encore sur ses grêles petites jambes incertaines, elle n'offrit désormais la douceur rondelette et tiède de sa joue qu'aux mains et aux lèvres illusoires.

Pas de parents. Loyalement et froidement, un tuteur administra sa fortune — appréciable — fit convenablement élever la demoiselle.

---

(1) Du volume *Intacte* à paraître.

Des attentions stipendiées l'entourèrent. Des années interminables de pensionnat s'écoulèrent.

La petite demeura longtemps dans un effarement vague d'attente, avec la perception confuse de soins désintéressés, de caresses meilleures; et longuement persista sur sa peau délicate la démangeaison fine et pâmante des calineries désirées d'instinct.

Puis, l'atmosphère mathématique, l'irréparable monotonie des jours factices de pension, fécondèrent en sa cervelle un renoncement résigné aux joies à jamais insaisissables; elle se laissait couler en une tranquillité grise, déroulait son existence en une sorte de terne crépuscule, long et immobile — stagnait en une mare d'intellectuelles pénombres. Ses sérieuses attitudes éloignaient d'elle le gaminant tapage des pensionnaires turbulentes, ne se prêtaient même pas — tant elles étaient naturelles et simples — aux taquineries des méchantes. Peu à peu se fit autour d'elle un inconscient vide, toutes les manifestations de sa personne agissant sur les autres d'une légère, mais opiniâtre, répulsion douce. Par intermittence, elle eut des amies, passagères, des jeux, rares. Ses sympathies, d'ailleurs presque superficielles, allaient aux nouvelles venues de préférence. Il lui arriva — très rarement — de se lier d'une affection vive à quelque petite pensionnaire; mais toujours une méchanceté de l'élue pulvérisait le charme. Une pointe menue de douleur, par sa délicatesse blessée ; puis, l'oubli. Et le déroulement infini des immobiles crépuscules ternes.

Mais dans son cerveau, bourdonnant d'un sourd et continuel désir d'activité, vivait la préoccupation tentante de confuses choses dignes d'intérêt pour elle, capable de saisir d'un salutaire travail ses facultés pensantes.

Alors, dans les brumes d'une intuition primitive, elle commença de sentir des aspects de vie libre, des actions tremblotantes de foules, des déroulements blafards de familles bourgeoises, des calmes de rues désertes; de paisibles et fiévreux tableaux passaient tour à tour en sa mémoire. Et ce ne fut, d'abord, sur ces suppositions d'existence, que la pâle atmosphère d'astres malades. Puis, comme ses visions prospéraient et s'accusaient plus nettes, une plus vigoureuse illumination de soleil les baigna. Cela se faisait naturellement, sans questions curieuses, sans le désir d'une explication, peut-être dans l'inconscience d'une observative faculté atavique. Dans son cerveau demeurait sans doute le grain des tempéraments enquêteurs, attentifs aux environnantes scènes. Et, par la nécessité que faisait naître le particulier état de spirituelle solitude où s'attristait cette délicatesse de nature câline, le germe violenté poussait en floraisons précoces, établissant en la tête juvénile de sérieuses curiosités si pressantes, que les vitales figurations du dehors violaient les enceintes cloîtreuses, et se présentaient justes et réelles à ce miracle de jeunesse divinatrice

Quelques années — un temps indéfinissable — suivirent, où le cerveau de la jeune fille se fortifia, en des lenteurs progressives, aiguillonné par un latent souci. Un jour, comme de claires eaux de source fraîche coulèrent sous son crâne, baignèrent sa mémoire d'une éclairante joie de conscience. Elle commençait de se sentir maîtresse, de voir en elle-même; elle se reconnut le pouvoir de suivre avec une logique sûre les marches de ses visions. — Alors, il lui sembla que sa vie

se détachât d'elle, courût aux autres, s'insinuât en des spectacles de nature. Et c'était la sensation d'une perte délicieuse, d'une abdication émue, la haute mélancolie d'un éparpillement de son être.

Elle s'absorba davantage en ses contemplations de songe, vécut dans un plus intime recueillement, perdit presque la notion de sa temporaire existence factice. Autour d'elle, le pensionnat s'évanouissait; elle en subissait la monotonie très longue mécaniquement, obéissant à l'habitude inéluctable. Toute à ses occupations cérébrales, elle développait des charmes pensifs, s'épanouissait en des joliesses simples de lignes.

Quand s'approcha l'époque de liberté, la demoiselle eut un éveil d'activités visibles. Des écla s de rire sonnèrent, pendant que, sur l'apparition candide du râtelier, arquait la lèvre une ligne de doux orgueil. De plus vives et plus changeantes nuances roses musèrent sur ses joues, et dans ses yeux, d'ordinaire voilés par les contemplations intérieures, pétillèrent parfois les courtes et soudaines rondes des rieuses étincelles de gaminerie.

Mais la veille de la sortie, une solennité vague se méla aux allégresses. Elle eut la satisfaction sobre, la joie sérieuse. Et lorsque, le lendemain, s'ouvrirent devant elle les portes de ce pensionnat où d'innombrables jours identiques s'étaient écoulés en d'étroites bornes, sous les pattes de velours d'une si triste indifférence polie et d'un si sombre fard de soins de commande, elle dirigea son attention sur une vastité de vie diverse, qu'une supposition ouvrait devant elle — et soupira, contente.

Malgré l'esprit divinateur, et le long désir de jours libres, elle ne put se soustraire aux immédiates étreintes de déséquilibre. Des étonnements vagues la saisirent; l'envahit un malaise de désuétude. Le changement brusque de milieu et de méthode ne fut pas sans l'étouffer tant soit peu, comme s'étouffe une respiration, longtemps comprimée en d'anémiques atmosphères, à la soudaine et violente secousse d'une large puissance d'air. — Mais, par la naturelle solidité de ses ressorts, son esprit se campa vite dans un aplomb durable; et l'apprentissage de la vie nouvelle se fit logiquement, presque sans efforts. — Elle sut se servir de superficielles relations pour s'initier aux conventions superficielles, pourtant indispensables; de là, elle prit toute seule l'essor vers de plus vastes et de plus essentielles connaissances.

Une simple coquetterie de logement minuscule abrita ses heures de repos et de calme pensée. — D'ordinaire, elle cheminait en les rues habillée de sombre, les yeux et les oreilles au guet, se grisant des révolutions de nuances, des luttes de mouvements, des guerres de rumeurs — ne perdant pourtant pas une certaine froideur attentive de jugement.

Elle fut vite un peu lassée de ce vagabondage. La vigueur d'un immense besoin d'épanouissement, après les si lentes années prisonnières, s'accusait de jour en jour plus vive. Tout en éprouvant une sympathie embryonnaire pour sa patrie — Paris — en l'instant elle n'y respirait pas à l'aise, éperonnée par la violence d'un désir d'horizons très larges et divers.

Aussi un matin — automatiquement presque — s'achemina-t-elle vers une gare. Et le cahotement piètre de son fiacre en la matinale fraîcheur l'émut, en lui donnant la sensation très agréable d'une avant-garde de plus formidables roulements.

Elle courut des terres étrangères, respirant à pleine poitrine, emportée dans un tourbillon d'émotions mouvantes. Une sourde fièvre serpentait en ses veines; ses yeux, ses lèvres tremblotaient parfois de confuses espérances. Encore demeurait en tout son être le répugnant souvenir de l'époque marécageuse; et plus énergiquement encore la dominait la nécessité impérieuse de l'oubli, et de l'affirmation victorieuse de sa récente liberté. Elle ne s'attardait donc pas en les villes. Après les premières impressions de nouveauté, après les premiers naturels triomphes de ses facultés observatives lui suscitant en la cervelle l'intérêt pour les foules nouvelles, l'exaltation fiévreuse la ressaisissait. Un étouffement lui pressait la gorge; les murailles, les maisons citadines paraissaient se dresser en bornes gênantes pour sa respiration. Et puis elle s'engourdissait; l'atmosphère lui semblait stagnante, les mouvements, autour d'elle, se développaient en paresse ; alors, elle remontait dans le train, s'élançait, satisfaite, en les courses vertigineuses. Les fouets des vents précipités n'étaient que des caresses pour son visage et pour sa tête nue, où s'affolaient, en la fraîcheur des secousses, les menus cheveux. Les interminables fuites des voies la remplissaient de délice; l'illusion d'allure migrante des arbres dans le lointain, c'était une fine chatouille pour ses yeux clignotants; les horizons en fuite, avec leurs bagages de nuages et de lumières, lui mettaient, enfin, dans l'esprit, le calme de la satisfaction. Cette violence de déroulement de paysage convenait à la puissance de ses nécessités expansives.

Quelques mois se passèrent en incessantes courses furieuses à travers de longues étendues. A la fin, une fatigue la saisit, l'insistante gêne des milieux trop ouverts, des continuelles

assourdissantes fuites, des visions de nature sans cesse galopante. Un lointain sourire de jours recueillis, paisibles l'enjôla. L'embryonnaire attirance vers Paris se développait en l'exil, les aspects de la capitale s'enjolivaient en le souvenir, déployant une plus nombreuse richesse de charmes.

Elle se décida. Et un dernier exploit d'express la ramena en la ville désirée.

Après une époque courte de délassante paresse, un regain de nerveuse inquiétude fit naître un besoin nouveau de voyage. Réapparaissait le souvenir des jours stagnants, plus pâle, c'est vrai, mais néanmoins assez harcelant pour lui mettre en les veines le trouble des activités pas entièrement satisfaites.

Aussi se complut-elle en de nombreuses excursions brèves aux alentours. Son intelligence s'affinait, manifestait des exigences de subtilités ; des raffinements de sensations éclosaient en sa cervelle, disposée à leurs atteintes par la fatalité du milieu et par le terrain propice. Et ce ne furent plus les griseries vastes des horizons très déployés, des courses turbulentes. Ce fut une suite d'admirations modérées *convenables*, des remarques d'une perversité légère, des complications initiales d'observations exceptionnelles, rares, quelque peu troublantes. Elle se promena à travers les paysages apprêtés de banlieue, se plaisant en des joies froides à ces étalages de campagnes douteuses, à ce mécanisme de feuillages violentés. Elle s'y abandonna, en des promenades lentes, en des allures maladives, comme mordue par la contagion de cette verdure phtisique.

Elle était un instrument de nerfs ultra-sensible aux influences des environnantes atmosphères, vibrant de vibrations semblables à la contemplation des scènes de vie. Ses tendances observatives imprimaient en sa mémoire les aspects remarqués de joie ou de souffrance, d'enthousiasme ou de scepticisme. Mais, au fond, il persistait toujours en elle la vague sensation d'une douceur mélancolique dont se nuait toute apparition de nature.

Peu à peu s'apâlit et s'éteignit ce besoin de déplacement continuel. Les brèves courses en la banlieue s'espacèrent, se raccourcirent encore. Puis elle finit par délaisser toute gare, vaincue par la gêne de cette insistance de bruits roulants.

Un définitif amour pour sa ville l'étreignit. Elle trouvait désormais en Paris de quoi satisfaire ses désirs multiples. D'attentives promenades l'occupèrent. Elle éprouva le besoin de pénétrer en l'essence des physionomies, des mouvements, des décors. Une familiarité s'établit entre elle et la ville de fièvre, et elle ne se plut désormais qu'en les notations de cette vie multiforme et complexe.

MARIO VARVARA.

PETITE CHRONIQUE.

UNE RÉPONSE.

A la lettre collective de MM. Achille Delaroche, Albert Mockel et Albert Saint-Paul, il sied de donner ici (car la *Revue Indépendante* ne crut pas devoir la leur insérer), une réponse, et un assentiment quant à la conclusion.

Dans mon Article à la *Revue indépendante*, titré : *Méthode évolutive-instrumentiste*, et commentaire à l'édition intégrale de mon TRAITÉ DU VERBE, cette phrase est incriminée : " Des poètes, en France et en Belgique, ont affirmé leur talent vers mon espoir, auquel les portaient de latentes et plus ou moins pareilles tendances.... „ suivent plusieurs noms.

Mon amitié et mon admiration pour ces poètes, qui écrivent avec moi aux ÉCRITS POUR L'ART et à la WALLONIE, m'ont seules incité à déranger l'ordre de mon article pour intercaler leurs noms.

Ce passage, d'ailleurs, se terminait par ceci : " Bien que tout individualiste soit mon Art. „ C'est clair.

Passons, pour un instant....

Il convient de décharger la Direction des ÉCRITS POUR L'ART, de cette accusation, que la Déclaration mise en tête du n° de novembre parut à l'insu des Rédacteurs. La vérité est, qu'elle est pareille quant aux théories demeurées le mêmes, pareille à part quelques détails plus explicites, au Manifeste du n° de Juin qui a été communiqué sur épreuve à chacun, et quelques-uns même, tels MM. Achille Delaroche

et Albert Saint-Paul, indiquèrent des corrections dont l'on tint compte strictement.

Le passage de la lettre, de " Le langage est à la fois un son et un signe, etc. „ à " Philosophique? tout poète, etc. „ est réédité presque en mêmes termes, ce mois, aux ÉCRITS POUR L'ART, par M. Achille Delaroche, dans un long article.

Ma réponse suit, en le même n° : elle est écrite avec quelques passages de l'édition intégrale de mon TRAITÉ DU VERBE, simplement.

Il en sera évident : que ce que déclarent MM. Delaroche, Saint-Paul et Mockel, quant à l'Instrumentation, puis à la très secondaire coloration (" le moins de hasard lumineux donné aux mots „, dit seulement le TRAITÉ : et comme c'est trop commode de prononcer : pathologie, devant les milliers de cas de vision colorée et d'autres transpositions intellectuelles attestant, certes, *une évolutive et progressive synthèse des sens élevés!*) : il en sera évident que ce qu'ils expriment encore sur le vers (moins l'admission du vers libre qui n'est pour moi que recommencement ou diminution de l'alexandrin), sur la rime et la strophe : que tout cela n'est qu'un commentaire, commentaire qui tout en voulant m'accuser d'étroitesse, se trouve seul étroit et ratiocine.

A propos de la Philosophie :

" Philosophique? tout poète digne de ce nom a le devoir de l'être, disent-ils. Mais ne doit-il se traîner à la remorque de scolastiques plus ou moins ingénieuses? „

Tout poète digne de ce nom doit être philosophique : c'est vrai, et c'est le TRAITÉ DU VERBE qui l'a dit le premier parmi les sarcasmes. Il a dit aussi ma Philosophie : d'autres poètes, et les signataires de la lettre en question, n'ont pas proclamé la leur.

La mienne, Philosophie évolutive, qui part des *Théories transformistes*, et quoi qu'en disent mes contradicteurs, en terminant la vieille et puérile querelle des Matérialistes et des Idéalistes monte aux plus idéalistes vouloirs, est certes avec la Science la plus moderne : et l'on ne s'attendait pas à propos d'elle à telle phrase rappelant " les scolastiques plus ou moins ingénieuses. „ Non plus à ce qu'on la dise " dogmatique „ : car mon Œuvre, dans mon esprit existante, est la mise en œuvre de cette Philosophie, son expérimentation et sa preuve. Ce qui en est dit et paru peut laisser prévoir, mais, après tout, qu'on attende avant de prononcer pour ou contre, en l'essentiel.

Terminons : ma meilleure réponse est encore d'adresser ceux qui ne seraient convaincus à mon TRAITÉ DU VERBE (première édition en 85), à l'édition intégrale de mars 88, à l'Article son commentaire à la *Revue Indépendante*, à mon GESTE INGÉNU, et bientôt mon MEILLEUR DEVENIR, les deux premiers livres de mon Œuvre.

L'on saura alors que depuis, d'Instrumentation et de Philosophie l'on épilogua seulement, — inutilement.

Mais ne terminons sans donner l'assentiment à ceci : " L'Ère des écoles est close... „ proclamé surtout, n'est-ce pas ? parce que les signataires se crurent " enrégimentés en les ECRITS, asservis à mes Théories „.

Fréquentes et assez nettes pourtant, aux ECRITS et ailleurs, ont été mes déclarations quand quelqu'un par rire négligeable, ou, en quelque petit cénacle trop petitement subtil, par calcul sournois, avançait pareille chose : mais répétons-les.

Il n'est qu'une maîtrise, celle d'Idées.

Celle-là, c'est mon droit et mon devoir de la revendiquer pour ma Philosophie évolutive et l'Instrumentation verbale.

Or, qu'il soit entendu que mon art est tout individualiste, qu'il n'admet qu'une Œuvre, la mienne, portant vers un avenir pour lequel ma volonté seule est nécessaire.

Donc, il n'existe pas de groupe philosophique-instrumentiste. Il existe une Méthode poétique évolutive-instrumentiste qui est ma propriété et qu'il ne me plaira pas qu'on dénature.

Mais, merci à ces amis d'avoir donné lieu de dissiper une équivoque, s'il en était.

RENÉ GHIL.

Juillet 89.

RÉPONSE A UNE NOTE.

Nous ne voudrions éterniser une polémique absolument stérile, mais la réponse de M. René Ghil appelle quelques remarques nécessaires.

Donc, qu'il soit entendu ceci : Non ! des corrections proposées par MM. Achille Delaroche et Albert Saint-Paul il ne fut tenu aucun compte, sauf pour ce dernier quelques observations sans caractère théorique. M. Albert Mockel formula même des réserves en un article de la Wallonie.

Non ! les signataires ci-dessus ne se crurent pas " enrégimentés et asservis „ anx théories de M. Ghil : mais d'autres le purent croire qui avaient lu sans doute au manifeste de juin ceci : " Notre programme est uniquement et intégralement le TRAITÉ DU VERBE, tel que le donne en édition définitive M. Deman de Bruxelles. „ Interprétation d'autant plus fantaisiste que nous ignorions cette édition définitive.

Les remarques par nous faites quant à la valeur du temps dans le vers et *la nécessité de fonder la strophe*, non plus sur la rime, mais *sur le rapport du nombre et du temps*, base plus

essentiellement musicale, n'ont été, que nous sachions, formulées par aucune poétique. A moins que le TRAITÉ DU VERBE ne soit une encycolopédie !

Ce n'était pas le lieu — (et M. Ghil en triomphe qui s'imagine qu'une suite de postulats sans liaison nécessaire et corroborés d'aucune preuve suffisent à constituer une philosophie) — dans cet énoncé forcément sommaire et incomplet de nos idées, de *proclamer* à notre tour une doctrine philosophique : mais elle le sera en temps utile. Et disons dès maintenant, que nous la voudrons autonome et non tributaire de systèmes déjà connus dont les plus récents furent formulés il y a quelque vingt ans.

Toutes déclarations qui ne sauraient être " étroites „ puisque, résultant d'opinions personnelles, elles ne se prétendent imposées à quiconque.

Mais retenant sa conclusion, nous sommes là pleinement d'accord : " Il n'existe pas de groupe philosophique-instrumentiste. „ Ajoutons : il n'y en a jamais eu.

ACHILLE DELAROCHE.
ALBERT MOCKEL.
ALBERT SAINT-PAUL.

AU CONSERVATOIRE

Concours supérieurs.

Cette année, même bonne moyenne de *lauréats.... médiocritas*. Des médaillistes ? plusieurs. Des artistes ? un ou deux peut-être. — Et pourtant on pourrait exiger de tous les " diplômés *supérieurs* „ autre chose qu'une technique péniblement assimilée. On devrait assister à l'anthèse d'un talent,

prévoir l'orientation d'une personnalité. Ah ouiche ! — *Faites de l'effet, poussez !* dit un professeur de chant. — *Voyez ce que fait Pachman*, enseigne un autre maître. — *Imitez Ysaye*, recommande un troisième. — *Faites comme moi*, déclame un quatrième. — *Je suis le maître de la baraque, laissez que je contrôle*, commande l'Eminent souverain. — *Faites comme on dit...* approuve l'imminent dernier.

Et de l'usine à musique sortent pomponés, couronnés, congratulés, fleuris, les " heureux concurrents „ auxquels la plupart des critiques dispensent à tout hasard la rosée saumâtre et provinciale d'éloges pris dans le tas... (où donc la rosée s'appelle-t-elle du *serin ?*)

Tout cela, dont nous affectons de sourire, est pénible au fond. Et malgré soi, lorsqu'on pense aux jeunes cerveaux ainsi façonnés par la force des influences, — bien peu échappent à ces horribles engrenages, — aux intelligences amenuisées, triturées, modelées suivant les tendances des Professeurs, puis estampillées du diplôme de fabrique et livrées à la consommation, on se prend à désirer qu'un gigantesque coup de balai nous débarrasse de tout ce monde et qu'on instaure un peu d'art à sa place.

Ces réserves faites, voici la critique.

***

Le concours de chant a été exceptionnel, cette année. Melle Mary Ledent, bonne médaille en vermeil, et M. Désiré Demest, bonne médaille en argent; on sent de suite la méthode de M. Bonheur dans leur façon pure et naturelle d'émettre les sons.

Pas de criaillerie, pas de traits dont les notes intermédiaires sont avalées, pas de trémolo d'accordéon pleurard,

de portamento de jubé rural, point de ces alternances subites des nuances comme une Légia quelconque ; en un mot le contrepied de la méthode (?) de M. Vercken.

Mlle Ledent est remarquable par une diction intelligente, artiste et sobre ; la voix, un *mezzo* cristallin, est posée, fluide, tendant parfois légèrement à l'indolence dans le *sostenuto*. Avec un sentiment contenu et beaucoup de distinction elle a dit l'air vaporeux de *Lohengrin*.

M. Demest, une voix sans caractère bien déterminé, mais à force de méthode et de goût, devenue intéressante. Bien dits, les airs du *Valet de chambre* et de *Zampa*. Quant à l'air de la *Pentecôte* de Bach, outre que ce genre de musique exige une voix timbrée et étendue, l'accent qu'y imprimait M. Demest manquait d'austérité.

Les deux concurrents avaient cru devoir inscrire des mélodies de M. Radoux dans leur répertoire au choix, où ne devraient pourtant figurer que des œuvres sérieuses quoique de divers genres (*). Le jury s'est empressé de faire chanter ces mélodies : cette flagornerie est dans l'ordre. D'ailleurs Mlle Ledent et M. Demest ont bien détaillé ces mélodies. Ils ont démontré, à l'instar de Prud'homme défendant son pays et le combattant s'il le faut, qu'ils savent chanter de bonne musique, et au besoin de la mauvaise.

Aux classes d'instruments je signale la composition d'un concurrent, M. Gaucet : *Concertino* pour cornet à pistons, œuvrette pas laide, convenant à l'instrument et agrémentée d'harmonies chromatiques parfois ingénieuses. Sans prétentions d'ailleurs.

(*) Voici, par curiosité, les compositeurs choisis par Mlle Ledent : Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Richard Wagner, et Radoux.

Deux bons instrumentistes aussi, MM. Gérome, basson, et Englebert, hautbois. Quatre pianistes. Mlle Servais, timide et incolore. Le *concerto* de Grieg qu'elle a choisi n'est pas *féminable* du tout, malgré ses airs penchés; une noblesse vraie s'exhale de l'*Adagio*, joué assez pâlement de même que les délicieuses *variations* de Händel, par Mlle Servais qui pourra gagner en acquit et en autorité, avant d'obtenir, prochainement sans doute, la médaille en vermeil.

M. Straetmans, bon musicien, un mécanisme sautillant, produit un son maigre et tend à bredouiller dans les accords rapides. C'est la spécialité de la classe de M. Donis, de jouer en relevant les doigts en marteaux, tenant la paume trop bas; l'attaque subite et sèche. La théorie de ce système serait bonne si l'on s'en tenait à la lettre qu'on *touche* le clavier comme une table rigide, alors qu'en réalité les notes cèdent et qu'on *enfonce* du piano. Cette méthode s'applique en revanche fort bien aux pièces de clavecin à sonorités grêles, à gammes véloces, à notes piquées, comme la *Sonate* de Scarlatti que M. Straetmans à détaillée fort brillamment.

Chez M. Plantin, le son plus fourni, la lucidité des traits plus grande, résultat général observé aussi chez les jeunes Mawet et Jongen, autres élèves de M. Ghymers.

La progression des nuances est plus régulière, plus élégamment faite; tout cela n'est pas dû, sans doute, exclusivement à ce que M. Ghymers fait relever la paume et arrondir les doigts, mais ce procédé y est pour une part, je suppose. M. Plantin a bien saisi et rendu le *Concerto national* de Litolff et une transcription de Liszt; médaille en vermeil bien placée.

M. Pâques, même tendance au tapotage, mais rachetée en partie par d'autres qualités, telles que le brillant avec lequel il a exécuté le *Nocturne* de M. Omar Cui (membre du jury).

M. Pâques a composé un concerto de piano; beaucoup de souplesse, d'ingéniosité dans les timbres et l'agencement des périodes. Mais que peu personnel! Schuman, pour des tournures éplorées, Radoux par des bouts de phrases prétentieuses aboutissant à des dissonnances suspendues, sont rappelés à chaque coin. Les réminiscences sont certes très excusables chez ce débutant; cependant nous aurions désiré quelque chose de plus primesautier, abrupt même, plutôt que ce faire un peu vieillot. M. Pâques a une compréhension rapide des choses et une diversité de moyens qui pourraient faire peut-être espérer mieux pour l'avenir.

Reste M. Bourdoux, violoniste. Archet peu gracieux et notes trop coulées.

Un élève intelligent, car l'expression donnée par lui au *Concerto* de Mendelssohn, pour être discutable comme vérité, n'en dénote pas moins une nature très intéressante. Reste à voir l'orientation du futur virtuose; il paraît plutôt porté vers le côté *Rondo* de St-Saëns, qu'attiré vers le Bach de la *Ciaconna*, si l'on en juge d'après l'audition de ces pièces. Rien d'encore bien déterminé, d'ailleurs. M. Bourdoux est très jeune.

— Et voilà la critique terminée.

P.

***

CAPRICE-REVUE a cessé de paraître. Son directeur — un naïf, à coup sûr, et un téméraire — s'était imaginé qu'après cinquante-neuf ans de paix, de liberté, de prospérité et de mufflisme, il doit être possible à un journal littéraire de vivoter modestement en Belgique. Il sait maintenant à quoi s'en tenir sur l'intérêt que les Belges portent aux choses artistiques. — Un député disait dernièrement à la Chambre

que lui et ses concitoyens vivent de bonne soupe et non de beau langage. Je crois plutôt qu'ils vivent de relavures et qu'ils ont fait leur évangile du catéchisme des cochons de Carlyle :

« L'Univers, autant qu'une saine conjecture peut le définir, » est une immense auge à porcs, consistant en solides et en » liquides, et autres variétés ou contrastes, mais spécialement » en relavures qu'on peut atteindre et en relavures qu'on ne » peut pas atteindre. »

Les relavures ne tombent pas du ciel, on ne les recueille pas dans ces pays chimériques que l'imagination des poètes place dans l'éther, et, à contempler les étoiles, on risque d'attraper le torticolis. Voilà pourquoi le Belge est cet homme qui marche toujours le long du même sentier, tête baissée, les yeux fixés sur la boue que ses pieds pétrissent, s'arrêtant seulement, pour les flairer, devant les choses qui parlent à son estomac.

Encore, si on pouvait compter sur la jeunesse... Mais, je ne pense pas qu'elle nous sauvera. Le jeune homme belge offre un échantillon de gâtisme précoce bien intéressant à observer. De bonne heure, on lui a enseigné le catéchisme de Carlyle et il est édifié sur l'importance des relavures. La peur de s'écarter des conventions bourgeoises, et de compromettre son avenir en laissant de temps à autre ses pensées s'accrocher aux nuages qui galopent dans le bleu, l'enveloppe de ses bandelettes et fait de lui une momie qu'on remise, vers trente ans, dans une niche où elle garde la raideur d'un saint de bois.

Pauvre peuple, inerte et veule, qui ne continue à se remuer que parce qu'il est entouré d'ogres charitables et qui n'ont pas faim !

On frémit, en songeant que le jour où ceux-ci gagneront des crampes d'estomac, ils pourront nous manger à la fourchette, comme Gargantua fit de plusieurs pèlerins...

H. KRAINS.

***

C'est chez l'éditeur Vanier qu'a été publié l'*Art symboliste* de Georges Vanor. Notre critique, dans la livraison de juin oublia d'en faire mention.

***

Cordial salut de bienvenue à *la Vogue* (¹), revue parisienne, de littérature et d'art dont le 1er nº vient de paraître et qu'un malentendu nous empêcha d'annoncer il y a un mois. *La Vogue* entend continuer, en l'élargissant, la campagne entreprise, en 1887, dans cette autre *Vogue* qui vécut un an, puis en 1888, par Gustave Kahn, dans la *Revue indépendante.* Et vraiment, elle paraît armée pour que dure et triomphe l'effort. A côté de Gustave Kahn, le rédacteur en chef, dont on se rappelle les *Palais Nomades* et qui publie aujourd'hui *Chansons d'Amants*, à côté du secrétaire de la rédaction Adolphe Retté, se groupent Paul Adam, Jean Ajalbert, Félix Fénéon, Charles Henry, Francis Vielé-Griffin, Francis Poictevin, Henri de Régnier, Stuart Merrill, etc.

MM. Camille et Lucien Pissarro, Signac, Seurat, Dubois-Pillet, Luce, Gausson, Emile Laforgue, E. H. Meyer et Hayet viendront collaborer, de la pointe, du crayon et du burin, à l'édition de luxe.

***

ERRATA, page 194, *sussurements*, lisez susurrements; *gigantisques*, lisez gigantesques; page 197, 5me ligne, lisez : *que tu vis balbutier*. Page 205, *in fine*, une phrase rompue par la mise en pages, doit se lire : je n'ai jamais pu voir une fenêtre, — éclairée la nuit, — dans une ville couchée, par laquelle je passais, — sans accrocher à ce cadre de lumière un monde de pensées, — sans imaginer derrière ces rideaux des intimités et des drames...

(¹) Paris 10 fr. l'an; étranger 13 fr.; 9, place des Vosges, Paris.

PROSES.

LA VIERGE.

Dans l'assyrienne salle de porphyre, sous un dais rouge aux insolites fleurs d'argent, la vierge trône.

En ses bruns cheveux, l'éclat sournois d'une gemme — comme la lumineuse plaie de son rêve.

Et l'impériale merveille de son corps adolescent gît insoupçonnée aux plis vastes d'un peplum.

Assise en la cathèdre d'ébène — tenant, en sa dextre alanguie, l'immémorial sceptre d'orgueil, elle laisse à ses pieds tomber le regard de ses yeux languides — ses yeux ténébreux, à peine étoilés d'un songe d'ennui.

Distraite, elle regarde les marches de son trône, indifférente aux jonchées d'ossements qui parsèment les dalles.

Et, levant les yeux, ses yeux charmeurs et meurtriers, la sphynge lance aux confins de la salle (car on voit, entre les massives colonnes de granit, s'étendre la plaine infinie), lance son rêve aux hori-

zons clairs, souriante soudain de ses affolantes lèvres mauvaises, de ses mauvais yeux lointains :

La vierge songe aux victimes prochaines.

Mai.

NOCTURNE.

pour Albert Mockel.

La nuit règne, malement rigide, sur la ville endormie; et la lune, enserrée de brumes sournoises, semble le noyau vague d'une nébuleuse qui souffre.

Le silence indulgent enveloppe toutes choses et caresse le tas obscur des maisons. La Nuit, de ses longues ailes joyeuses de vampire, réchauffe les sommeils épars, et son haleine torpide rallume la mensongère flamme du rêve au brasier des espoirs.

La lune, étranglée en son carcan de brouillards, paraît un chef exsangue d'assassiné. Est-elle donc si lointaine qu'on n'entende geindre son agonie?

Soudain, comme un rire de gavroche s'égrène en ricanant le carillon de minuit : “ Dormez... dormez ! „ Alors, dans la paix des alcôves, des ombres douloureuses s'agitent, et de leur sommeil repoussent vaguement un cauchemar.

Et la lune, là-bas, meurt étouffée, sans pouvoir crier sa mort.

Juin. CHARLES DELCHEVALERIE.

JE TE SOUHAITAI MOINS SINCÈRE...

Je te souhaitai moins sincère et moins expansive,
plus compliquée, et moins trop ardente en tes élans,
moins toute de primesaut, mais d'âme plus pensive,
d'âme subtile, musicale, à baisers plus lents.

Je rêvai des abandons savants, des impudeurs
liturgiques, des caresses bien étudiées,
même des imperfections, certaines laideurs
impérieuses, et des beautés falsifiées.

Je voulus que notre amour fût une chose rare,
personnelle et pas le moins du monde à la portée
de tous; un rêve réel de volupté bizarre,
infiniment diverse et longuement dégustée :

Les lèvres chercheuses venant se réfugier
on ne sait où; des étreintes parfois incomplètes ;
le vol d'un désir moderne, quintessencié,
s'égarant au tout hasard fou des routes secrètes ;

Et puis, et surtout d'ineffables communions
de nos deux âmes et sans que nos deux corps s'en mêlent,
de ces riens qui vous ouvrent le ciel, séductions
des yeux aimés, au vouloir des Psychés qui s'appellent,

Envols audacieux vers un grand plaisir cherché
toujours, jamais atteint, mais qu'on sait devoir fleurir
un jour... et plus tard, trouver quelque nouveau Péché
si monstrueux, mais si bon qu'on en puisse mourir.

GABRIEL MOUREY.

Extrait de *Crépuscules d'âme*, en préparation.

de JULES BARBEY d'AURÉVILLY.

... Ce ton détaché qui semble ne pas tenir du tout à la réponse et qui est l'hypocrisie de la curiosité.

Le calme était déjà revenu dans ce dandy, le plus carré et le plus majestueux des dandys, lesquels — vous le savez ! — méprisent toute émotion, comme inférieure, et ne croient pas, comme ce niais de Goethe, que l'étonnement puisse jamais être une position honorable pour l'esprit humain.

... on vit plus dans la vie qu'on n'a pas que dans la vie qu'on a.

Rien ne ressemble plus à un moine qu'un soldat.

... dans ce premier âge de la vie, la volupté a son épouvante...

Si j'étais timide, je ne voulais pas être un niais ! La grande raison française pour faire sans remords tout ce qu'il y a de pis.

... la haine a soif de mépris. Le mépris, c'est son nectar, à la haine !

Et puis, et surtout
de nos deux âmes
de ces riens qui
des yeux aimés, au

Envols audacieux
toujours, jamais
un jour... et plus
si monstrueux, ma

Extrait de *Crépuscules*

homme qui n'attirait l'attention que par lui-

yeux, deux larges diamants noirs taillés
utes les fiertés de la vie...
it, aurait-on cru à les voir ainsi passer, des
es supérieures, qui n'apercevaient pas même
orteils la terre sur laquelle ils marchaient, et
versaient le monde dans leur nuage, comme,
omère, les Immortels !... Ils étaient superbes,
oignant ainsi, sous les rayons du soleil de
dans la majesté de leur entrelacement, ces
tres...
r les âmes nobles, ce danger, de cela seul qu'il
noble, est d'autant plus grand ; et Savigny, en
xposant, y trouvait peut-être la seule anxieuse
pté qui enivre vraiment les âmes fortes.
à, comme dans les rares maisons de Paris où l'on
onservé les grandes traditions de la causerie, on
carre guère de phrases, et le monologue est à peu
rès inconnu. Rien n'y rappelle l'article du journal
et le discours politique, ces deux moules si vulgaires
de la pensée, au dix-neuvième siècle. L'esprit se
contente d'y briller en mots charmants ou profonds,
mais bientôt dits ; quelquefois même en de simples
intonations, et moins que cela encore, en quelque
petit geste de génie. Grâce à ce bienheureux salon,
j'ai mieux reconnu une puissance dont je n'avais
jamais douté, la puissance du monosyllabe.

... Elles cherchaient peut-être à corporiser leurs

rêveries, ce qui est aussi difficile que de spiritualiser ses sensations.

Les filles, ruinées par la révolution, mouraient stoïquement vieilles et vierges, appuyées sur leurs écussons qui leur suffisaient contre tout.

La voix, ce ciseau d'or avec lequel nous sculptons nos pensées dans l'âme de ceux qui nous écoutent et y gravons la séduction...

... l'homme fait partie du génie ou du talent qu'on a... : les hommes qui ne sont pas plus grands que leur génie n'ont pas un génie qui soit vraiment grand.

La gloire est quelquefois grotesque pour dégriser d'elle ceux qui l'aiment trop.

Il y a comme cela de par le monde de la librairie, des messieurs dont la fonction est de faire des notices sur les livres et qui sautent ainsi sur les épaules des auteurs connus, pour qu'on les voie.

... la Bête immense à mille pattes qu'on appelle la Philosophie du XVIIIe siècle, ce monstre perce-oreille qui perça partout doctrines et mœurs.... cette chimère de Philosophie, ce serpent qui se mord la queue sans pouvoir l'avaler jamais...

La ressource des amours-propres offensés, c'est une définition meurtrière de la Critique.

Ce sont les détails qui donnent aux œuvres de la pensée ou de l'art leur prestige, leur danger, leur durée. Ce sont les détails seuls qui les font vivre...

Sainte-Beuve, dont présentement les Lilliputiens des journaux font un grand critique, et qui, selon

moi, en était un petit, Sainte-Beuve, qui voyait menu, trottait menu, disait menu, n'avait pas cette puissance de l'invention, la plus belle qu'on puisse avoir en critique, et qui s'ajoute au discernement. Il n'était pas de force à refaire d'ensemble ce qui avait été manqué en détail. Il ne montra jamais par un exemple le parti qu'on pouvait tirer d'une idée. Il n'en éventra jamais aucune. Il se contentait de dire sa petite impression; puis se retirait sous ses petites phrases, petit serpent de ces petites fleurs !

Le Passé est irrévocable et on ne cache pas ce qu'on a été autrefois avec ce qu'on est présentement.

Un livre publié est un acte accompli, et s'il fut une erreur ou une faute, les *irréparables* fautes ne se rachètent qu'en se confessant.

L'homme ne peut toucher à la vérité s'il n'a déjà été touché par la vérité. Pour faire le premier pas vers elle, il faut qu'elle soit déjà en lui.

Si Dieu n'envoie pas de ces grands esprits omnipotents qui sont comme les Thaumaturges de la pensée, et qui la frappent et la changent par les miracles du génie, il n'y aura bientôt plus moyen de la ressusciter !

.... si, au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur l'Europe comme une semence, on avait brûlé Luther lui-même, le monde était sauvé, au moins pour un siècle (1).

(1) Il y a ici, une note explicative développant ce thème : de deux maux choisir le moindre.

Les hommes se trompent sur les idées, mais les idées ne trompent pas les hommes. Tout ce qu'elles portent dans leurs invisibles flancs en sort toujours.

.... cette publicité dévorante de chaque jour, semblable à cette gueule de Lion, à Venise, où chacun venait jeter ses délations. Hélas ! nos pensées sont les délations des temps actuels, sur lesquelles l'Avenir nous jugera; — cruel conseil des Dix qui jettera aux Lagunes nos mémoires !

C'est une idée de myope de croire qu'il y ait ici-bas des choses tout à fait inutiles.

Les mots heureux sont comme les gens heureux : — on leur passe tout, même d'être absurdes.

Il faut des prophètes aux nations vieilles qui ont le sentiment de leur vieillesse et qui, ne pouvant se résoudre à mourir, voudraient noyer les angoisses de leur dernière heure dans toutes les ébriétés de l'avenir.

Pour influer sur une époque, il ne faut pas trop la dominer.

Ce qu'on prend à la Vérité Éternelle pour le donner au Temps consommateur, égoïste et ingrat, le Temps ne le rend jamais et l'a bientôt dévoré.

Il n'est pas toujours sûr de jeter le talent qu'on a dans le gouffre de son époque, comme le Doge de Venise jetait son anneau dans la mer, qu'il ne craignait pas d'épouser avec ses tempêtes, ses monstres et ses fanges. A cela, on ne gagne qu'une épouse

orageuse, perfide et souillée, et souvent on perd son anneau.

.... ces fiers génies appartenaient à la Vérité absolue, et par tout ce qui les avait constitués d'immenses forces intellectuelles, repoussaient loin d'eux les indignes vasselages de l'espace et du temps.

Dans la vie intellectuelle de l'écrivain ou de l'artiste, il est un livre, il est une œuvre qui fait la destinée et tout à coup se trouve marqué à jamais de l'ongle éclatant de la gloire. Littérairement, ce n'est pas toujours le livre qui honore le plus le talent de l'écrivain, ni l'œuvre de l'artiste qui a le plus de perfection et de rondeur. Mystérieuse préférence de de la gloire, qui, comme les femmes, préfère bien souvent sans choisir !

.... cette pointe d'esprit aiguë et subtile qui se plante aux articulations de toutes choses et entre un brillant comme un glaive de cristal...

.... l'Erreur est essentiellement prolifique. Terrible Mégère de l'esprit qu'elle épouse, elle l'asservit par ses enfants.

.... si nous cessons d'être chrétiens, nous ne vaudrons même plus assez pour être idolâtres.

Les guerres d'idées sont des guerres sans entrailles. Les guerres d'intérêts ou de sentiment ont leurs lassitudes, mais les guerres d'idées vont toujours. Il n'y a pas de Trève de Dieu pour elles. On croirait qu'entre la Vérité et l'Erreur, Dieu a voulu qu'il y

eût une espèce d'anthropophagie intellectuelle. Il faut que l'une dévore l'autre pour qu'il y ait paix....

Les bêtes sentent l'orage quelques minutes avant l'orage... les hommes aussi. Un immense frissonnement court déjà le long de l'échine de la vieille Europe et lui lève le poil sur son corps épouvanté. Les Evénements, ces Muets de la Providence, comme des canonniers à leurs pièces, sont près de laisser tomber l'étincelle... qu'arrivera-t-il ? (1850)

JULES BARBEY D'AURÉVILLY.

GAVR'INIS.

La pipe de bois noir vissée au coin des lèvres,
Cheveux bouclant sous le chapeau de cuir bouilli,
Le mathurin, tanné des vents, jauni des fièvres,
— Ayant sous tous les cieux trimé dur et vieilli —
M'effeuillait le bouquet ingénu des légendes.....

Dans la brise rêvait l'âme morne des landes;
Vers la plage, en chantant, la mer houlait ses flots,
Et devant nous, au sein d'un archipel d'ilots,
Gavr'inis, l'île du géant, dressait, superbes,
Ses bords où les Morgan se jouent parmi les herbes.

Le vieux Breton disait les chants des anciens jours;
Myrdhinn; la ronde impie et folle, au clair d'étoiles
Des nains velus autour des croix des carrefours;
Les sveltes korrigan au corps paré de voiles,
Pilleuses de berceaux et blancs esprits de mort,
Qui démêlent, au brun de nuit, près des fontaines,
Leur chevelure blonde avec un peigne d'or;
Il disait les Morgan, filles des eaux, sirènes

Au torse souple, à la voix douce, à l'œil fatal,
Qui volontiers, vers leurs retraites de cristal,
Attirent les mortels, le front ceint de verveines.

Puis le vieillard conta les prouesses des preux.....

Le soleil déclinant ruisselait dans le creux
Des vagues; l'on eût dit qu'en essaim les ondines
Glissaient, voiles sertis de perles smaragdines ;
Et dans le flamboiement de la pourpre et des ors
Gavr'inis—où les nains ridés, aux pieds faunesques,
Dansent sous les dolmens en comptant leurs trésors—
Pour mieux glorifier ces récits titanesques,
Mêlait ses frondaisons aux fastueux décors.

AUG. VIERSET.

TEMPS PERFIDE.

Laeken, 1er *mai*.

Allusif des joies en allées, le temps, ce soir, ramène vers la côte sinueuse de mes pensers la yole rapide et silencieuse où, mi-assoupi, voguait le passé vers l'océan d'oubli.

Les idées, d'un long sommeil s'endorment, princesses de contes, filleules de fées : revive le soleil qui les fit éclore, resplendisse le ciel d'alors, souffle la brise qui agita leurs mousselines et, troublantes sous le magique baiser du prince Charmant, elles se relèvent radieuses et ressuscitent avec les choses sœurs.

Oui, le temps est perfide, car, je n'aime plus, je ne *veux* plus aimer et un renouveau de cœur invinciblement m'anime. J'étouffe. Contre les murs de ma chambre, se replient, souffrantes, les grandes ailes roses et transparentes de mon âme essorée; follement, naît en moi le désir immense d'abattre facilement les obstacles, d'un geste lent et tout-puissant.

De l'air!

De la lumière!

De l'espace!

Trop large entre deux files çà et là interrompues de maisons ridiculement mièvres et discordantes, l'Avenue de la Reine : sympathique, parce qu'elle laisse à mon œil la joie de chercher très loin ses rêves. — Oh ! la douloureuse horreur d'un mur dont la prétentieuse petitesse me cache l'Infini ! — Sympathique, l'Avenue qui n'est que détail s'humiliant sous la sereine splendeur d'un ciel où traîne un froissement de gaze dont les déchirures se dentellisent d'argent.

La magie de mes grandes campagnes couvertes d'avrillet m'effleure et je pense aux flots de latente vie impatiente qui va, crevant les bourgeons, inonder les bois, les prairies, les cœurs. Cependant roule, triomphale, la débordante coulée de lumière, vers l'église qui, soudain, là-bas, en un élancement d'autel gigantesque, surgit comme pour l'empêcher de pénétrer, inutile et ironique, dans l'orgueilleuse nécropole.

Le temps d'aujourd'hui, dans ces mêmes lieux, je le connais. Il *fut* déjà où je *l'ai imaginé* identique; il m'émeut, mais, je ne puis traduire avec certitude, *souvenir* ou *réalisation.*

Les passants, nuls dans leur nature et leurs personnalités, n'existent que comme mouvements, éléments infimes, mais nécessaires de l'Ambiant si propice et adéquat à l'état de mes esprits plus agités que les rurales solitudes souventes fois préférées. Je ne les vois point, les passants, mais, je sens qu'*ils se meuvent !*

Or, devant moi, la Senne, — long serpent glauque exhalant les pestes, sorti des sombreurs d'égouts damnés ralant sous la ville, — en vain, s'efforce de pétrir de rayons ses eaux troubles. S'éternisent son aspect de haillons et sa nostalgie des rives vertes entre les deux murs très hauts. Au-dessus d'elle, pleurant la lumière, le Vieux Songeur aux rides profondes, couleur des chemins, la casquette de loutre enfoncée sur des yeux inutiles, levés vers un ciel impitoyable : la balèvre tombée d'indifférence, la dextre tendue, tenant la calotte quêteuse et le bâton avertisseur de l'obstacle, l'aveugle, de la main gauche, use le garde-fou et enferme dans la longueur du pont son pas d'Ahasvérus en la nuit éternelle.

Soudain, sur un fond resplendissant, il se dessine superbe, en des contours à la Michel-Ange et sort du grand Vague où nageait ma pensée, parce qu'une femme jeune lui a jeté son obole. — Oh ! avec quelle puissance illuminant mes vues ! — et pourquoi si magnétique, la lointaine et svelte apparition ?

Mais le temps est clair, plein de voix et je ne suis plus enveloppé du grand manteau de songeries, bleuâtre comme une fumée de cigarette issant des deux lèvres saignantes d'une sultane.....

Une voiture de tramway file, trop criarde en sa couleur verte et le piaffement brutal des chevaux.

Deux saluts d'indifférents m'importunent, mettant, comme deux tâches dans mon paysage presque

inexistant, deux visages radieux de seule et stupide matérialité.

Au loin, cette taille jolie, mais, semble-t-il, pareille à tant d'autres, cette démarche de sylphide, tyrannisent mes regards : légère, la jeune femme va, va, traversant, plus attirante, les flots de soleil jaillissant par les brèches du mur d'ombre des constructions.....

Voici que l'Avenue bifurque et les deux chemins, se traînant disgrâcieux, gravissent les Deux-Ponts, enfermant, — échappée à la voracité dévastatrice de la ville où croissent trop d'hommes pour laisser place à l'herbe, — une belle oasis aux couleurs de tendre aveinière.

Puis, par l'austère grillage, je vois l'astucieux boulingrin qui, profondément se dérobe : c'est un antre, une fosse de fauves. Au fond, glissent, acérains et nombreux, de longs serpents minces et, dans une fumée noire aux multiples et effrayantes volutes, je devine le monstre, sifflant, grondant, crachant des flammes, rugissant, qui s'éloigne et sème du feu.

Plus rapide que lui, je franchis les espaces, jaloux à la pensée que, sans moi, il parcourra les lieux chers où, mélancolique, chante tout un temps disparu.

Fugace est cette pensée. — Toujours, là-bas, s'agite le petit manteau clair de la bachelette charitable. Et que m'importe ce manteau ?.... Et cette personne.... ? Je ne la connais point ; elle ne se doute pas qu'elle m'intéresse. Pourquoi s'obstine-t-elle à

marcher devant moi : ou plutôt, pourquoi me suis-je détourné pour la suivre...?

Une attraction suprême me guide et, de me voir plus près d'elle, un bonheur m'allège. J'aperçois distinctement son chapeau, un coquet chapeau relevé, aérien; cette coiffure m'hallucine et ce profil que j'entrevois....

Inconnu ? — Et ce geste... ?

Apertement se confirme une notion antérieure, mais incomplèment remémorée. Les abîmes des déroutants mystères s'ouvrent, insondables; m'assaillent les souvenirs des dogmes professés en deçà de nous, de la possibilité d'une première vie, de l'immortalité des âmes et des idées, de la métempsycose des brahmines.

La nuit insensiblement accroche ses grandes ombres aux angles des rues, le crépuscule comble les lointains, fait l'espace plus chattemite, le capitonne de rêves et charge la brise de caresses.

Sans cesse du même pas, rapide et sautillant, Elle traverse la place Liedts, suit la montueuse Rue des Palais, comme la Chimère enjoleuse, jamais atteinte, sans cesse me forçant à la suivre, à chaque détail qu'elle me découvre, rivant une nouvelle chaîne.

La Rue Royale, longue entre deux guirlandes de réverbères.....

De la balustrade du Jardin botanique, mon regard se perd dans le vaste panorama; jusqu'au plateau extrême, jusque dans le ciel, partout, éclatent les lumières et, derrière mes visions diaphanes, m'entoure une géante aventurine.

Cependant la ville se mouvemente. Dans l'empressement de la foule désireuse de loisir, la jeune femme a disparu..... Je ne la vois plus et, d'abord, une douloureuse sensation d'esseulement, de tristesse, m'étreint.....

Que dis-je ?

Mais la voici près de moi, me frôlant..... Et pourtant, elle est partie, mais son image, son ombre plus troublante est là : l'appel de mon âme l'a créée et je sens que la personne m'était indifférente ; l'apparence seule me captivait et l'évocation dépourvue de réel me charme.....

Elle tourne la tête vers moi, sourit.....

Toi ! Toi ! — C'est ton inconscient souvenir que j'ai poursuivi en l'Inconnue ! J'ai marché sur ses pas parce ce qu'elle te ressemble !

Mais, je ne t'*aimais* plus ! Tu m'as trompé en te glissant perfidement sous les habits de cette femme.... Pourquoi es-tu là ? Qu'espères-tu ? —

A travers tous les bruits et tous les oublis, oh ! la persistante mélodie des anciennes Aïmées, balancée sur les revenantes effluves des heures d'amour !

HUBERT STIERNET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

JOIES [1].

L'an dernier, M. Francis Vielé-Griffin donnait *Ancaeus*, drame symbolique et légendaire déroulé en un décor de pampres et de fêtes, où le rêve aussi s'évaguait vers les flots occidentaux qu'illustra le glorieux sillage du navire Argo. De la Toison d'Or, étendard chimérique comme éployé dans la nuit par la main fantômale de quelqu'un des Argonautes morts, demeurait la splendeur fatale incluse en l'âme d'Ancaeus, unique survivant, afin qu'au seuil nuptial, par une invitante Hécate d'été, il connut mieux que la suprême joie étant d'illusion, il la garderait emportant, en l'ombre dernière, l'intact prestige de cette harmonieuse épousée de crépuscule : Samia virginale.

Aujourd'hui, M. Francis Vielé-Griffin publie une suite de poèmes, *Joies*, sur un thème de même idéal et qu'il développe de la sorte : l'exquise grâce flavescente d'une jeune femme passe en des paysages, surtout d'automne et de printemps, se magnifie de rayons en nuances douces, selon le rythme versicolore d'une campagne indiquée par de musicales strophes

---

[1] *Joies*, livre de vers par M. Francis Vielé-Griffin, chez Tresse et Stock, à Paris.

qui la peignent de calme, de silence frissonnant et de mystère un peu ; ou profilée, cette amie, au bord d'une rivière lentement fuyeuse, tandis que la pare d'un charme triste l'ombre grisâtre des saulaies. Aussi, le poète erre avec elle le long des grèves où se plaignent de mourrir sans cesse et sans cesse les orgues mouvantes de la mer. Et combien, en un adorable unisson, se marient partout leurs pensées et leurs songes ; parfois, des repos sans vaines paroles et voués à la joie d'être deux et de réaliser, plus solitaires, le sens intime et si complexe de l'immanente féerie des choses, parfois, des dialogues discrets où l'idée, identique en eux, s'échange et se répercute, sonorités comme d'un cristal éolien, d'une âme à l'autre — tel un sanglot de bonheur en demi-teintes et de tristesse au fond, quelque plainte d'une viole d'amour plus vibrante parmi la flexible et profonde symphonie dont les adule et les berce le grand Pan éternel.

Et puis, le livre fermé, s'impose cette irréparable vérité : toute joie, pour une âme haute, est faite de tristesse parce que d'un instant ; toute joie expire en tristesse parce qu'illusoire ; toute joie est illusoire parce que la vie est d'illusions ; et toute joie se double de résignation parce que le peu qu'elle fut, console peut-être de n'avoir goûté la joie parfaite toujours pressentie, jamais réalisée.

Je ne veux rien citer et pour cette raison-ci : les poèmes de M. Vielé-Griffin sont d'une texture si serrée et pressante, toutes les strophes s'y enchaînent d'un tel lien orchestral, que je croirais commettre un crime de lèse-poésie, les déflorer, en en détachant quelques vers.

Je signalerai un nouvel et heureux emploi du refrain modifié et déplacé d'après les facettes changeantes de l'émotion ; l'effet obtenu est ravissant surtout en ces deux rondes :

les Cloches du Nord (publiées dans la *Revue indépendante* de 1888) et *Où est la Marguerite?* (*la Vogue* de juillet 1889 en eut la bonne fortune).

Je ne veux pas non plus disséquer le faire de M. Vielé-Griffin ; il est sien, bien sien, cela suffit ; — et, au surplus, toute écriture à ce sujet me paraîtrait dénuée d'intérêt : le seul métier — aussi le devoir -- d'un poète étant de sincèrement et personnellement traduire son émotion pour, avant tout sa propre estime, et ensuite pour valoir la gratitude des lettrés — j'entends *un poète*, titre que je considère quasi comme un absolu rare — à quoi bon le fastidieux et desséchant labeur d'édifier des théories qui ne sauraient être que personnelles et qui, promulguées, n'acquerront jamais valeur de loi, puisqu'elles ont presque toujours lieu au détriment d'œuvres par elles empreintes de système — soit d'étriquement, voire même de cacophonie, et la cause : trop de réglementation à priori. La seule loi pour le poète — M. Griffin l'a excellemment compris — sera donc d'affirmer son droit à une poétique libre, poétique qui résultera de ses vers et non d'après laquelle ses vers seront faits ; qu'il œuvre artistiquement et — encore une fois — sincèrement : nul n'a rien à lui demander de plus. Tout autre principe d'art lui sera oiseux, fit-on intervenir, pour l'étayer, tels racontars plus ou moins scientifiques, qu'il vaut mieux laisser tranquilles.

Je relève encore l'heureux parti que M. Vielé-Griffin a su tirer de chansons populaires, en tant que motifs choisis très finement ; ce sont thyrses légers ravis à un trésor trop négligé et qu'il est, je crois, le seul jusqu'ici, des tout contemporains avec l'à jamais regretté Jules Laforgue, à savoir mettre en valeur — thyrses, par son fait, magiques où s'enguirlande le méandre odorant et fleuri de ses vers.

Parmi cette jeunesse jusqu'à cette heure tant raillée, outragée aussi par un hypocrite écrivain qui, sous couleur de sauvegarder « la dignité de l'art, » se permit, récemment encore et sans aucun mandat, d'anonymes injures à l'égard de poètes dont le mépris lui est acquis [1], parmi ces sincères et hauts lettrés qui, tôt ou tard, — malgré tous Lemaître, Henry Fouquier et autres aligneurs de nul, en outre du chroniqueur mentionné plus haut — seront reconnus pour tels, M. Francis Vielé-Griffin s'affirme, une fois de plus, un des premiers. — Ce témoignage d'ami apporté ici qu'il fait œuvre bonne lui sera, je l'espère, un plaisir.

ADOLPHE RETTÉ.

---

[1] Dédié à M. Rosny de la *Revue indépendante*.

NOS MORTS.

ARMAND CHAINAYE.

La jeune école de peinture belge, et nos amis Achille et Hector Chainaye, viennent de faire une grande perte par la mort d'Armand Chainaye, à la famille de qui *La Wallonie* adresse ses plus vives condoléances.

Armand Chainaye était né à Liége le 1er janvier 1864.

Il fit des études complètes de peinture à l'Académie royale des beaux-arts de cette ville, où ses professeurs et ses condisciples le tenaient pour un esprit doué des plus belles qualités d'art. Malgré l'originalité instinctive et le caractère primesautier de ses débuts, il obtint plusieurs distinctions dans les dernières années.

Qui ne se souvient de cet exubérant garçon, joyeux, exagéré, plein de cœur, débordant d'enthousiasme pour les choses de l'Art, ou transporté de colère à la vue d'une mesquinerie ? Quel tempérament d'artiste ! Une intuition merveilleuse suppléant à l'expérience, un instinct inné du beau, l'horreur du conveuu, du banal, de l'officiel, une surprenante richesse d'imagination, tout lui était dévolu. Ses débuts avaient annoncé une fière personnalité. Paysages, fleurs, une grande page historique, *Caïn :* dans ces divers genres s'affirmait sa vision hardie, sa palette claire et neuve. Il laisse en outre des morceaux de sculpture excellents.

Il avait quitté Liège depuis quatre ans pour se fixer à

Bruxelles. C'est dans ces quatre dernières années qu'il entreprit de grand travaux d'art décoratif. Ne nommons que les œuvres principales : *Un Repas au Moyen âge*, toile exécutée en 1885 pour l'hôtel Notger, place St-Lambert, à Liége; de grands panneaux représentant des *Scènes de la Vie des Champs*, qui décorent les salons d'un château aux environs de Liège; enfin les robustes et spirituelles peintures de la Taverne de Munich, rue de Namur, à Bruxelles, d'une variété et d'une gamme si originales, achevées en février 1888.

En travaillant à cette œuvre, pendant l'hiver rigoureux, il contracta une bronchite qui s'aggrava bientôt et dégénéra en phthisie pulmonaire.

Pendant sa maladie, Armand Chainaye exécuta une série de petites œuvres, tableaux charmants de fleurs, tout rayonnants de lumière subtile; ce furent les derniers essais de cette âme pleine de poésie, dont les premiers essais annonçaient un peintre gracieux et puissant, à la vision riante et multiple.

Armand Chainaye est mort à Bruxelles le 9 août dernier. Toute la jeunesse artistique du pays était représentée à ses funérailles, le 12 août. De nombreux artistes et des hommes de lettres d'un nom connu avaient également tenu à y assister. Citons au hasard de nos souvenirs : MM. Vinçotte, Lambeaux, Dillens, Raway, Feron et Lorand de *la Réforme*, Hallaux de *la Chronique*, Volders du *Peuple*, le Dr Jorissenne, Demblon, Giraud, Maubel, etc, etc.

Au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode, où l'inhumation a eu lieu, Célestin Demblon a prononcé un émouvant discours. Ce discours évoque en des termes si parfaits le souvenir du jeune artiste disparu, il dit si éloquemment les regrets que nous cause cette mort, que nous avons voulu le reproduire ici même, le tenant pour un portrait décisif d'Armand Chainaye.

Discours de M. Célestin Demblon,

Messieurs,

Fixer tout ce qui m'assaille sur la tombe d'Armand Chainaye, vous émerveillerait de douleur.

Mais quelle n'est pas notre faiblesse devant nos plus profonds sentiments et nos plus hauts devoirs! et comme cette faiblesse s'accentue encore quand il s'agit de saluer suprêmement, non pas un artiste mort vieux et dont l'œuvre supplée dans toutes les imaginations à l'indigence des paroles, mais une gloire fauchée en herbe ! C'est alors qu'est malaisée la tâche, l'amitié suspècte en raison même de sa force, mais c'est alors aussi, peut-être alors seulement, que l'art doit prendre le deuil.

Notre cher Armand Chainaye meurt à l'aube. Artistiquement il n'a que vingt-quatre ans, car depuis un an et demi, il lutte contre un implacable mal. Mais l'aube fait pressentir le jour, et quand un chêneau s'élève d'entre les broussailles, on sait ce qu'il deviendra. Le beau jeune homme qui quitte le soleil et la vie qu'il adorait, serait devenu un artiste de grande taille.

Il appartient d'ailleurs à une famille comme à une génération exceptionnelles.

Famille élue qui donne aux lettres et aux arts trois frères profondément doués. Famille originaire de Namur et par la mère de l'exquise petite ville de Dinant où naquirent les deux premiers peintres de Wallonie, Joachim Patenier et Antoine Wiertz. Les mystérieuses et logiques alchimies qui président invariablement, comme des fées lointaines, aux élaborations d'un artiste, unirent un de ses membres, puissante nature, à une de ces admirables mères dont mon pays a le secret, s'il y a un pays des mères, dont la distinction n'est

surpassée que par la tendresse, et dont la tendresse essuie tous les assauts et toutes les traîtrises du malheur, en vertu de l'inexorable loi que la supériorité s'expie. Mais la souffrance est un philtre! Si tout se paie, quel ne doit pas être le prix de la gloire ? Voici le cinquième fils de cette mère qui entre dans l'autre vie. Il fallait, au risque d'atteindre de délicates fiertés, mêler dans un même souvenir ceux qui restent à celui qui s'en va, évoquer, à cette heure poignante, l'image du foyer le plus intensément artistique qu'ait eu Liége, foyer charmant et sacré, puisque toutes les autres grandeurs se subordonnent à l'Art éternel, foyer où nous passâmes d'adorables heures, comme enfoncés dans l'âme même du pays, concentrée et rayonnante là, et que tu ne verras plus, mon cher Armand, bien que ta présence mystique l'emplisse à jamais!

Elle reste aussi dans ta génération. Tes frères d'armes sauront garder ta mémoire, comme ces guerriers antiques qui complétaient leur triomphe en ramenant les restes du jeune héros, arrachés à l'ennemi. Ils ne t'abandonneront pas sur le champ de bataille, ni toi, ni le vigoureux Henri de Tombeur dont tu traçais naguère la colonne funéraire, ni le sémillant Max Waller, tous deux si beaux, ni d'autres encore. Les arts sont solidaires, c'est aux écrivains surtout à te recueillir. Ils sont assez forts aujourd'hui. Quels que soient les titres des aînés dans un demi-siècle où, la riche plante monoïque nommée Belgique non encore parvenue à l'heure d'une floraison littéraire définitive, ils n'ont pu qu'esquisser les voies, si on excepte un groupe impérissable de noms, c'est la génération surgie en 1880 qui arrive à l'éclosion et fascine déjà la grande France elle-même. Sa moisson de gloire sera, d'envieuses railleries l'affirment aussi, d'une splendeur peu

commune. Armand bataillait parmi ces nobles milices. Il eut des spectateurs sa part d'inepties. Car notre pays doute parfois indignement de lui-même, malgré les vastes explosions d'une immortelle école de peinture. Non qu'il manque d'enthousiasme, il n'en a que trop ; mais il en abreuve ses fausses gloires, la plupart officielles, et le refuse avec ingratitude aux vraies. Il proclame Conscience le Victor Hugo belge, et laisse s'éteindre non seulement dans la misère, mais dans une obscurité que nous dissipons à grand peine, l'original, le grand Charles de Coster qui, selon le mot de Lemonnier, constitue à lui seul une littérature. Et de Rubens même, il n'admire en général que l'enchère des tableaux. Je m'arrête, ne voulant pas transformer cette tombe en tribune. Ni surtout sacrifier le présent au passé qui valait moins encore. Mais rappelons sans cesse ces vérités salutaires, afin que la jeune génération sache ce que coûtera la victoire complète et s'impose une fraternelle reconnaissance envers certaines mémoires. Elle se doit aux yeux de l'avenir, comme une famille, dans son intégrale physionomie.

Il ne faut pas que nous nous consolions de la mort d'Armand Chainaye. C'est une aube radieuse qui rentre dans la nuit. Tous ceux qui ont vu ces toiles superbes exécutées à un âge où des maîtres n'avaient pas donné d'œuvre personnelle, étaient certains que le pays de Liège tenait un peintre. Tous ceux qui connaissaient Armand de près en étaient plus certains encore.

Il débordait de force et de gaité. Nul plus que lui ne semblait hors des atteintes du mal qui l'emporte. Il s'annonçait comme un de ces ardents travailleurs heureux, à la Titien, terreaux inépuisables que la fécondité soulage plutôt qu'elle ne les affaiblit. Jamais il ne devait compter avec la lassitude

ni le découragement. Il s'enivrait largement, bien qu'il eût la féminité de sa race, des choses fastueuses, des rêves de vaillance et de la vie bruyante. Tel un jeune Jordaens gentilhomme, un Franz Hals parisien, Ajax incarné dans Van Dyck. Car il est inutile de parler de sa beauté : elle était incomparable : robuste, élégant, un profil martialement idéal, un front magnifique qui rayonnait, un bleu regard magnétique, une toison d'un blond pur, et l'expression du poète, " le mois de mai sur les joues, „ semblait inspirée par lui. Comment croire que tout cela n'est plus ! Comment le ressusciter un peu ! et donner l'idée de sa conversation, la plus extraordinaire que j'aie encore entendue par la subtile puissance et la déconcertante variété avec laquelle elle éclatait en aperçus brefs, allégoriques et spontanés ! Qui fut jamais plus spontané qu'Armand ? " Je suis mes impressions à la lettre, me disait-il un jour. Elles se chamaillent parfois. Et puis ? Le cerveau d'ailleurs s'amuse à nous jouer de mauvais tours. Il nous fait penser à des choses !... „ Violemment spontanée était sa conversation. Plus impressionniste que documentaire, il possédait une intuition prompte comme la foudre, et sûre. Entre vingt souvenirs, domine celui de notre voyage à Paris, — il avait vingt ans. Il appréciait les choses étonnamment, d'instinct, ayant peu lu. Au Luxembourg, passant devant des flots de toiles souvent banales, il demeura comme aimanté par la petite église villageoise de Millet, et s'écria : " C'est la perle, faite de rien. Que les malins analysent ceci ! „ Conduit devant le *Sommeil d'Antiope* du Corrège, au Louvre : " C'est très beau, dit-il tranquillement, mais je suis trop à mon aise... „ Il ne pouvait quitter la *Joconde* : " De celle-là, dit-il en s'éloignant, on devrait défendre de parler. Ça ne sert qu'aux imbéciles et à quoi ça sert-il ? „ L'être prodigieux

qui s'appelle Rembrandt le fascinait, bien qu'il gardât dans ses plus fortes admirations du sang-froid : " Je le connais, dit-il, lui seul peint des portraits par en dessous. Les autres plus ou moins savonnent. Ils peignent, une lampe à la main. Lui, de mémoire allumée ; ce n'est pas un secret, c'est une électricité du cerveau ! „ Et comme j'exaltais les splendeurs fauves du dieu : " Oui, dit-il, elles sont belles à leur place. Je ne préfère aucune couleur. „ Tous ses mots portaient ainsi, avec une éblouissante facilité.

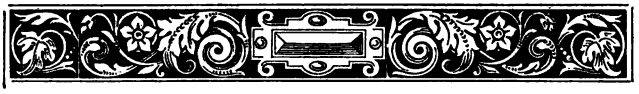
L'homme indiquait l'œuvre future. On se la figure abondante, profonde sans effort, outrancière sans pose, diversifiée, largement chatoyante et, si l'on veut bien donner au mot un sens spécial et favorable, pleine de virtuosité : Armand aimait les scènes pittoresques, mâles et joyeuses, et les profusions très nuancées de fleurs. Dans cette œuvre on achève de voir l'homme aussi. Son caractère était complexe et mobile. Exubérant, excessif, sensible aux moindres choses, il parcourait en quelques minutes, comme un Louis Lambert extérieur, tous les claviers des émotions des plus douces et des plus riantes aux plus âpres — mais jamais les sombres. Il vivait comme l'oiseau sous la cloche pneumatique, dépensant en un jour la provision d'une année. Trop jeune encore pour avoir, avec un tempérament pareil, une des vertus essentielles de la force, la patience, il ruait dans les brancards où la vie nous attache tous : non qu'il eût jamais connu le besoin, mais il bouillonnait à la vue des injustes, des sots et des hypocrites qui s'efforcent de faire passer, comme de la fausse monnaie, l'égoïsme et les vices pour des qualités. Il blâmait l'abnégation, et eût volontiers fait de sa palette un bouclier et de son pinceau une épée. C'était d'ailleurs, à l'occasion, un redresseur de torts sans égal. Et pourtant, quelle

douceur au fond ! Quelle timidité même ! Quel besoin surtout d'aimer et d'être aimé ! La générosité, il l'avait despotique. Le jour qu'on lui payait une toile, il accourait vous demander un service qui consistait à offrir de l'argent. On devait lutter pour ne pas rendre ce service. " Connais-tu, disait-il alors, un bon garçon dans l'embarras ? On doit s'aider. Je sonne à la première porte et j'exige du pain, si j'ai faim. Tout à tous, voilà la justice, et l'avenir ! „ Telle était la bonté de ce fier jeune homme impétueux et expansif, ravi à une femme dévouée et à une petite fille charmante. Il a passé dans les passions enchantées et le voluptueux amour universel des artistes souverains, et sans lesquels on végète misérablement.

Que l'âme des choses, dont il émanait, reçoive cette essence précieuse, puisqu'ainsi l'exige la fatalité, à qui nous attribuons sans doute notre aveuglement. Il n'y a pas d'accident ni de perte dans la nature. J'ai apporté un peu de cette terre liégeoise que tu aimais et que tu aurais glorifiée, de laquelle sont sorties tes visions et l'auréole où tu survis dans notre pensée, et je la dépose sur ton cercueil avec le suprême adieu de tous ceux qui te pleurent, cher Armand !

PETITE CHRONIQUE.

Érasme Raway termine en ce moment une étude sur la IXme symphonie et la musique moderne, qui bientôt va paraître en un volume non mis dans le commerce. Le livre se compose d'articles publiés dans le *Guide musical*, corrigés, augmentés, enrichis d'une préface; l'auteur y énonce ses théories musicales et son esthétique générale; c'est à lire.



L'EAU DU RÊVE.

MIRAGE.

L'OR clair du soleil se parfile
Là-bas sous les alismas teints
Au bleu vaporeux des matins.
Et rêvant le long de la file

Mystérieuse des roseaux,
En la conque d'or la Chinoise...
Là-bas, vers la tour de turquoise
S'éventillent les bleus oiseaux.

La conque d'or est un calice
Qui passe indécis effleurer
Le ciel ! tant doux à se mirer
Dans l'Eau blonde où la conque glisse!

AUBE.

FROLANT les fleurs d'aube l'Eau jase,
Les fleurs s'éclairent parfumées...
Vers des cieux fondant par fumées
D'aurore, de rêve et d'extase,

L'onde blonde et lente, oh divine!
Aux fleurs des aurores se pâme.
Les fleurs — closes! — pour que leur âme
Au cœur des parfums se devine

Ouvrent leurs corolles ravies...
Et l'Eau sourit et rose gaze
Des hymens de rêve et d'extase
Par delà le miroir des vies.

GEORGE KELLER.

UNE ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE.

I.

La critique rappelle, à s'y méprendre, le mythe charmant et terrible de l'antique oiseau, renaissant toujours de ses cendres avec une nouvelle jeunesse. Empruntées ou non, ses plumes ne sont jamais complètement ternies. On a dit depuis longtemps que la critique littéraire allait n'être plus, et avec toute apparence de justesse. Il n'y avait plus de ressource pour sa fragile existence que dans la réclame, au langage pléonastique et outré, que dans le nébuleux à côté de la dissertation philosophique, où le livre jugé n'est rien, où le jugeur est tout. Et voici qu'en un an plusieurs volumes, sans lien extérieur ni attaches intimes l'un avec l'autre, viennent dérouter le pessimisme des prophètes courants. De ces volumes deux ont pour auteur un philosophe d'instinct et d'éducation, énamouré de la psychologie anglaise et l'émule heureux de ses derniers disciples (1); un autre nous vient de Galicie (2),

(1) Émile Hennequin. *la Critique scientifique*, 1 vol. — *les Écrivains francisés*, 1 vol.

(2) M. Kawczynski. *Essai comparatif sur l'Origine et l'Histoire des Rythmes.*

et il est signé d'un nom de savant; un autre encore est une thèse de docteur parisienne [1], thèse d'histoire littéraire, hérissée de citations et de références et presque maussade d'aspect. Je ne suis pas à bout de titres; mais ces indications suffisent; elles sont rassurantes pour l'avenir d'une forme de pensée, sinon d'art, qui a déjà une histoire et qui a conquis des droits au respect. La nature même des travaux, inspirés aujourd'hui par elle, nous montre la nouvelle voie où elle devra s'engager. Ce n'est pas trop oser que de formuler cet axiome : " La critique scientifique est née ", et son indispensable corollaire : " La critique littéraire est morte ".

Je m'occuperai bientôt des études de M. Hennequin; je ne veux que signaler aujourd'hui les œuvres de pure science que j'ai nommées après elles et la secrète harmonie doctrinale qui unit l'esprit de celles-là et la destination de celles-ci d'une manière si imprévue et pourtant si indissoluble. Leurs divers auteurs ne se sont pas connus; l'un d'eux est mort, étranger à l'érudition historique et philologique; le second est un helléniste, attiré et comme violenté par la Muse plus barbare du Moyen Age français; le troisième est un Slave, philologue matiné de rêveur, n'ayant perçu du courant intellectuel qui nous berce, qu'un lointain écho de vagues mugissantes et le malaise inconscient d'un remous.

---

[1] A. Jeanroy. *les Origines de la Poésie lyrique en France au Moyen Age.*

La thèse générale de M. Hennequin est la négation même du principe démocratique dans les choses de l'esprit. Thèse prévue, semble-t-il, et vieille comme les lettres. Mais les développements qu'elle reçoit de son défenseur, empruntent au choix des exemples, à la nature des raisonnements aussi, une originalité savoureuse. Comme Carlyle, M. Hennequin a le culte des hommes-héros. L'antiquité avait ses demi-dieux, bienfaiteurs d'une contrée ; l'Occident chrétien a ses saints patrons, d'un nimbe de sentimentalité plus noble, d'ailleurs, et l'objet de crédulité non moins basse. L'art ne doit-il pas avoir ses intermédiaires naturels entre l'essence divine de la pensée pure et la masse grossière des esprits réceptifs ? Dès lors, plus d'action et de réaction, suivant la formule d'une philosophie soi-disant scientifique, mais l'impulsion monistique jaillie de haut, subie toujours et plus ou moins heureusement. Ce n'est plus le milieu qui engendre ou pétrit le cerveau " génial „ de l'artiste ; c'est celui-ci qui crée, en quelque sorte, une ambiance harmonique, qui la colore des nuances chères à sa visualité morale ; un peu plus, nous pourrions emprunter la terminologie familière à l'idéalisme subjectif et dire : Le public (le monde visible) n'a pas d'existence réelle ; il n'a d'existence idéale que dans le rayon projeté par l'appareil lumineux du créateur d'art (la pensée divine) ; bien qu'il s'arrête en deçà de la proposition métaphysique que nous ébauchons ici, M. Hennequin ne paraît pas éloigné d'en accepter

les dernières conséquences. Voici comment s'exprime à son tour, M. Kawczynski : " Toute induction dans „ le domaine de l'art, ou de la science, comme toute „ induction en général, me paraît être toujours indi- „ viduelle et personnelle, et procéder d'un esprit „ supérieur en son genre à tous les autres, qui l'i- „ mitent ensuite. „ Et prenant l'exemple de M. Taine et de ses récentes études sur la Révolution française, l'auteur se refuse à y découvrir l'influence d'un état d'opinion nouveau, dont la synthèse de cet écrivain ne serait qu'une résultante plus ou moins raisonnée : " Seul de son opinion à l'heure de la publication de „ son œuvre, aujourd'hui il ne l'est plus probablement. „ Telle est toujours la relation entre la foule et l'idée „ nouvelle... „ (pp. 15-16).

M. Kawczynski poursuit son analyse et vient contester à une science née d'hier, celle du *folk-lore*, c'est-à-dire des traditions et des croyances populaires, certaines de ses conclusions et sa légitimité même. A quoi bon, en effet, rechercher avec tant de soin les échos confus, les créations incomplètes, les fœtus d'imagination et de vibration de la foule, si échos, créations, fœtus ne sont qu'un relief dédaigné de la table des aèdes inspirés et des sages ? Peu différente est l'appréciation de M. Jeanroy dans une savante histoire de la lyrique du moyen âge français et de ses imitations étrangères. " Cette conception „ en quelque sorte mystique et superstitieuse de „ la poésie populaire, dit-il, a le double inconvénient

„ de prêter à la phrase et de couper court aux
„ recherches sérieuses ; il semble, en effet, que quand
„ on a dit d'un genre qu'il avait sa source dans la
„ poésie populaire, on soit arrivé à un terme irréduc-
„ tible et que l'on n'ait plus qu'à s'incliner devant
„ l'opération mystérieuse de la nature. Si, au con-
„ traire, on entend simplement par là des produc-
„ tions émanant, sans doute, de poètes déterminés
„ pourvus d'une certaine culture, faisant œuvre
„ réfléchie et littéraire..., des pièces composées en un
„ mot, non *par* le peuple, mais *pour* le peuple, et pour
„ le peuple tout entier, nous croyons que ce terme
„ commode est ici suffisamment exact, et qu'il peut
„ être conservé „ (p. XI).

Il serait fastidieux d'exposer ici la genèse de la révolution scientifique, dont l'évangile vient d'être si nettement promulgué par ces divers penseurs. Elle ne date pas d'hier; elle a ses antécédents historiques, mais ce sont les moins marquants pour nous. Dans la région des lettres, elle est plus accusée encore et depuis un temps plus long. L'école que nous soutenons tous de notre ferveur de lévites en est la fille aînée, et nous verrons, à propos des livres de M. Hennequin, que ses tendances avouées s'accordent merveilleusement avec les constatations désintéressées de cet écrivain. Je n'indiquerai qu'une cause probable, la débauche de politique cancanière et usurière à laquelle ces vingt ans nous ont contraints d'assister. Nous sommes là, comme les esclaves

antiques, à l'heure tardive de la Bacchanale, où l'on ne verse plus suivant les rites de la table, où chaque convive saisit l'amphore au col gracile de ses mains titubantes et brise le travail d'art, dont le porteur reste impuissant et muet dans son recul désœuvré. Mais il est d'autres facteurs plus mystérieux et plus lents, d'une impulsion aussi mathématique. A la science d'en ressentir et d'en exprimer la mobilité progressive. Je n'ai voulu qu'indiquer un élément du devenir, avec lequel la génération actuelle n'est pas déjà sans compter. MM. Hennequin, Kawczynski, Jeanroy et bien d'autres, ont-ils observé toujours fidèlement, dans leurs provinces respectives de l'esprit critique, le rapport exact entre le penseur ou l'artiste et le public qui se range derrière eux? Le premier, avec une vue foncièrement équitable, est parfois égaré par une connaissance trop fragmentaire des courants intellectuels de nos modernes civilisations. Plus en profondeur et, pour ainsi dire, impeccable, l'érudition de M. Jeanroy a d'autres défauts, elle pèche par l'étroitesse et la littéralité surtout. M. Kawczynski est un rêveur, sans doute, plus encore qu'un savant; il a trop nourri en lui l'instinct de généralisation, si ardent chez le Slave et si mal réfréné par les patientes investigations du jour le jour; mais tous les trois, venus de si loin pour se rencontrer si vite, se tiennent fraternellement les mains dans une même affirmation de croyance. Pourquoi cette croyance ne serait-elle qu'une éma-

nation individuelle? N'y a-t-il pas, à côté des vérités absolues, les vérités relatives d'un âge, d'un siècle, ou même d'une portion de siècle? J'avoue être attiré par ces rencontres de convictions jeunes et audacieuses, par leur indéniable conformité à un état de l'esprit artistique, qui sourd confusément pour le public, mais qui a déjà toute sa vigueur et sa maturité pour les initiés sincères. Nous verrons bientôt que l'échafaudage théorique de ces prêcheurs d'une nouvelle foi n'est pas également ferme en toutes ses assises. Mais au-dessus d'elles le phare est là qui rayonne et impose à nos attentions ses multiples projections d'idées.

MAURICE WILMOTTE.

(*à suivre.*)

LA NUIT PROFANE.

Hélas ! l'albe Nuit n'est point le sommeil mystique,
L'accalmie énorme et sacrée des Passions.
Impur, ô douleur, comme pour des profanations
Le cri de la chair hurle en la Nuit érotique.

L'Ombre vautre encore le monde dans des crimes
Et ivre du sang jailli des drames ténébreux,
Sous les astres horrifiés au ciel douloureux
Rale l'hymne sinistre des sanglants abîmes.

Un spasme saturnal tord la décadence.
Nul idéal ne luit dans l'infini charnel
Des races perverses ruant leur vice éternel.

— Et l'aube étale à l'Ame, révolte d'innocence,
Sur l'horreur du monde souillé d'éclaboussures,
Le cloaque universel des nocturnes luxures !

SPHINGE BLANCHE.

Et dans cette nature étrange et symbolique,
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique.
CH. BAUDELAIRE.

En son profil sacré d'archange hiératique
Ravi en la mysticité d'un marbre divin,
Comme un lys transparait l'idéal féminin
Qui séraphise son blanc visage extatique.

L'infini de ses yeux s'illumine aux splendeurs
Sereines, flammes de l'azur élégiaque,
Et, vierge immaculée et paradisiaque
Vestalement rêve son âme d'albes candeurs.

Sphinge, sa lèvre énigmatique renie
Le verbe impur et profond de la vie
Et nul songe humain n'a hanté son front astral

Ce saint front d'idole, ce pur front d'élite
En la spiritualité duquel palpite
La suprême ferveur d'un culte sidéral.

JEAN DELVILLE.

MES MÉMOIRES.

(5e Cahier)

EROTOLOGIE.

Ad omnes mille diabolos!

Menot.

SOIRS INTIMES.

Il convient que les nobles esprits ne fraient jamais qu'avec leurs pareils.

Shakespeare.

Ce soir nous étions réunis, comme de coutume ce jour, les très peu nombreux qui pussions nous parler à pensée ouverte — et, autant que possible il est, dire l'intégrité de nos idées.

Et ce vieil éternel sujet reparut : l'Amour.

Tous, intelligents d'intelligence altière, deux, trois peut-être, sensitifs. Et pourtant que de dures choses furent dites.

Il y en eut qui avouèrent aimer.

D'autres s'en prétendirent capables.

D'autres se lamentaient de ne l'avoir jamais fait, ou de s'en craindre impuissants sans en être cependant repoussés par un dégoût ni un mépris : simple atrophie sentimentale, croyaient-ils.

Mais il y en avait un, silencieux jusque-là, qui souriait, gai ou sceptique ou pour ne pas pleurer, put-on jamais savoir ?

Une expression de douleur méchante voltigeait sur ses lèvres retroussées par un rictus doucement sardonique, quand, très calme, il parla.

> *Que peut-on sur la femme dans la société ? Rien.*
> *Dans la solitude ? Tout !*
>
> MICHELET.

« C'est une chose étrange, surtout en notre si courte vie d'étudiant, que de voir des faits auxquels nous étions *certains* de conserver une réelle importance, disparaître peu à peu dans une ombre épaississante d'oubli, ou plutôt, pour être plus exact, de total désintérêt. Je n'en veux, pour ma part, d'exemple que celui-ci que je vais vous raconter, ne fût-ce que pour ne pas le voir fuir à jamais de ma frivole mémoire, et aussi parce qu'il est *dans l'air* ce soir ! »

Celui qui venait de parler ainsi, était l'un des plus singuliers parmi les habitués de ces originales réunions hebdomadaires. Esprit froid et ironique, il semblait, dans ses continuels mépris de toute sentimentalité, mettre la colère de quelqu'un qui a été trompé : avait-il vainement tendu en offertoire son

cœur juvénile, ou bien mystique khoéphore, s'était-il ankylosé dans cette offre toujours méprisée, ou quelque farouche désillusion avait-elle éclairé cet esprit si clair et si clairvoyant. Nul de nous ne le savait, car jamais une confidence n'était descendue de ses lèvres hautaines et un peu tristes. Nous en pressentions une que l'ardeur froide et contenue de notre ami devait, pour nous, rendre des plus extraordinaires. Et dans la fumée bleuâtre des pipes et des cigarettes, interrompu seulement et rarement par le cliquetis de tasses de thé qu'on remuait, il continua.

" Ce fut une menue aventure d'amour d'un naguère non encore bien éloigné. A quelques-uns, *premières casquettes* d'Université, nous *fréquentions* assidûment la boutique d'honnêtes petits bourgeois du faubourg Ste-Marguerite. Naturellement, les beaux yeux des ancêtres n'étaient pour rien dans les très longues stations que nous faisions en l'exiguë arrière-boutique : deux fillettes de quinze et dix-sept ans, l'âge liégeois, vous savez ! Bien que fort jolies toutes deux, il arriva, comme toujours, que l'une d'elles éclipsa presque totalement sa sœur. La plus jeune, toute petite, frêle et mince, intelligente, et au fond très rouée, menait à la baguette son bataillon de " galants „, tandis que l'autre se trouvait assez isolée, un peu confidente et médiatrice des adorateurs rebutés, nombreux, de la cadette. D'une invraisemblable bonté, c'était toujours elle qui s'interposait dans les innombrables brouilles survenant soit entre sa sœur,

très autocratique, et l'un de nous, soit entre nous-mêmes. Si je fus amené à m'en occuper spécialement, ce fut très probablement à cause de l'*encombrement* de sa sœur, et parce que je n'ai jamais aimé à faire partie ni d'une foule, ni d'un troupeau.

Mais il est nécessaire, pour admettre la suite de ce récit, que vous notiez bien ceci : Je n'avais de toquade ni pour l'une ni pour l'autre, j'avais simplement devant moi deux jolis sujets d'étude d'un monde que jusque là j'avais nécessairement ignoré, et dans cet âge ridicule, on n'est que trop atteint de cette funeste maladie : l'analyse, au lieu de tout bêtement se laisser vivre, voir sans chercher de fallacieux pourquoi ?

La plus jeune, à l'origine, m'avait attiré par sa très remarquable personnalité, et une originalité des plus déconcertantes. Celle-ci, maintenant me séduisait par la sentimentalité triste et soumise d'un caractère, je vous l'ai déjà dit, invraisemblablement bon, bien que parfaitement exalté.

Vous qui me connaissez, savez quelle antipathie soulève mon premier aspect, et vous m'accorderez que je dis vrai en affirmant que tous amis, je les ai conquis! Ici, ce fut une conquête semblable, et qui ne se fit même pas rapidement. Mais une volonté puissante arrive toujours à dominer autrui, jusqu'en ses plus intimes pensées, et à la fin, par la suggestion impulsive de ma volonté permanente, un amour en elle se leva. Amour qui n'était qu'une forme de ma volonté et dont, je l'avoue, je me croyais maître

absolu. Poussé par Dieu sait quel démon expérimentateur, curieux de voir jusqu'où cet amour *pouvait* aller, j'en abusai, lui infligeant, avec volupté, toutes les tortures morales que pressentait mon intuitive imagination — tout en les mêlant de menues attentions qui, par la perplexité et les doutes combinés qu'elles créaient, ôtaient tout repos et tout *espoir de certitude* à la pauvre enfant.

Cependant, malgré le charme pervers que je trouvais à mes continuelles petites vilénies, et les parfois adorables raccommodements qui en étaient le plus ordinaire dénouement, cet amour finit par me paraître excessif, et quelque peu fatigant, en sa douce et constante violence. Mais il résista à toutes tracasseries et duretés réelles, et nulle compensation, cette fois! Elle semblait offrir son cœur aux blessures que j'y voulais faire, comme prostrée en une adoration que, si je la trouvais assez ridicule et nullement méritée, je ne pouvais considérer sans un involontaire attendrissement, qu'alors, fougueusement je refoulais et dont je me vengeais en cruautés. Elle résista même — absolument — à toute *volonté destructive* et je me trouvai assez humilié de la voir ainsi soustraite à ce que je croyais ma toute puissante influence. Mais sa souffrance était abominable, car elle doutait de ma négation d'amour, bien que je n'eusse pas le courage de l'avouer franchement, quoiqu'il fut certain qu'elle eût moins souffert d'une telle certitude que du doute odieux dans lequel elle se

débattait. Une grande pitié et même une certaine amitié ou sympathie me reprochaient le mal que je lui faisais ainsi par simple caprice de curieux, et cette pitié finit par dominer toute autre impression.

Ma volonté échouait donc, et un amer chagrin (j'en étais encore capable, en cette bienheureuse et naïve époque) me poignait de la voir s'abstraire en un impossible sentiment. Je résolus de tenter l'Inconnu.

Sans aucune difficulté, elle se prêta à des essais d'hypnotisme. Facilement, j'obtins les effets les plus ordinaires et les plus connus, jusqu'aux suggestions les plus compliquées, à l'état de veille, à temps et à distance.

Je réussis donc en son esprit rebellé, a réimplanter ma volonté, cette fois définitive ! Mais ne voulant à aucun prix, sans certitude, risquer la suprême tentative, j'essayai de lui inspirer par ordres formels, lents et réitérés, une répulsion *vive* et *persistante* à l'égard de l'un de nous pour qui elle avait une grande sympathie. *Et la chose fut.*

Alors commença un long et pénible travail : Je lui insufflais une graduelle indifférence, un oubli d'amour que je voulais remplacer par une cordiale camaraderie qu'elle valait ! Comme si on l'eût violée, elle eut, les premiers jours, de formidables révoltes et d'enragées dénégations avec des crises de larmes et des lamentations où je devais employer toute la violence de ma sauvage volonté pour dominer ses refus alors que j'ordonnais " Tu ne m'aimes plus !

Non... Je ne veux plus que tu m'aimes. „ Et revenue à elle, elle conservait le souvenir vague de choses étranges, s'effarant de la diminution de son amour.

Un jour, plus triste que de coutume, se parlant à elle-même, et comme faisant une cruelle constatation, je l'entendis murmurer : “ Ah ! mon rêve seul ne s'interrompt pas !. „

Mais cette fois, toutes ses résistances furent vaines. Ce fut long et pour tous deux épuisant et douloureux et traversé de recrudescences inquiétantes qui se firent de plus en plus rares, puis disparurent, et ce fut fini.

J'avais donc arraché de son cœur ce sentiment qu'elle jurait y être plus enraciné que sa vie, et elle était sincère !

Or donc, comment veut-on qu'après cette récente et décisive expérience je puisse croire encore à l'amour, puisqu'il m'est possible de l'inspirer pour moi-même ou pour autrui, de le faire disparaître, de le remplacer par la haine ou le mépris, le tout au seul gré de mon bon plaisir, *peu importe par quel moyen !* Dites ! amis, que me reste-t-il de l'Amour ?

La cérémonie faite
Mironton, mironton, mirontaine,
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

Les uns avec leurs femmes
Mironton, mironton, mirontaine,
Les uns avec leurs femmes
Et les autres tout seuls.

MALBROUGH.

Nous nous tûmes, et comme il se faisait tard, chacun s'en alla se coucher, les uns avec leurs femmes, les autres tout seuls.

AMOUR PLATONIQUE.

O quot luxuriæ, o quot sodomiæ,
o quot fornicationes, clamant latrinæ,
latibula ubi sunt pueri suffocati.

BARELETTA.

L'amour est un sentiment qui, en tant que sentiment, doit s'abstraire de la Matérialité.

Il est vaste et complexe; il s'arrête un moment sur une personne, puis passe à une autre, sans cesser d'être le même et lui-même. Il peut s'attacher à plusieurs à la fois et à chacune autant qu'à toutes.

En réalité, l'amour n'existe que pour la Femme, rendant hommage à ce que *les femmes* sont parcelles d'Elle.

L'amour simplement platonique évite les désenchantements, car souvent il s'attache à de simples visions qui n'ont d'existence réelle que dans notre imagination.

Il évite tout dégoût.

Il y a dans l'amour malpropre trois périodes : le désir, l'assouvissement, la nausée. L'ennui provient

de l'absence de désirs. Avoir l'Amour, c'est posséder le Désir. C'est éterniser celui-ci, que de se refuser à l'assouvir.

Les plaisirs de l'amour ne sont d'ailleurs que dans les préliminaires, l'attaque, si l'on peut dire, donc le Désir !

C'est prendre donc la quintessence de l'Amour, son osmazome, avec le mépris de toute matérialité écœurante : l'Immatérialisation d'un sentiment matériel en son origine.

Dans toute femme que nous connaissons et que de bonne foi nous croyons aimer, il y a mille détails qui nous choquent et nous blessent.

La vie commune, quelque courte qu'elle puisse être, n'est faite que de concessions, et toute concession entraîne un abaissement, donc un avilissement. L'Amour... complet avilit celui qui en est la victime; et ce qui le prouve, c'est le perpétuel ridicule des amoureux dans le collage, qu'il soit concubinaire ou légal.

Dans l'amour platonique, élévation de pensée sans souci des lendemains, surtout en sa suprême essence :

Aimer une Inconnue : de fait, nous ne pouvons aimer que les femmes qui nous ignorent, et que nous ne connaissons pas, car autour d'elles seules nous pouvons créer le Rêve de l'Amour.

CONSTATATION.

Celle ci ayant aperçu le jeune homme reçut si fortement en l'âme l'image de sa beauté, qu'à la première rencontre de leurs yeux, il lui parut qu'elle n'était plus à elle-même.

LUIGI DA PORTO.

Deux choses on tué l'Amour : l'Analyse et le Flirt.

Les esprits encore indemnes d'analyse flirtent mal, et ce flirtage ébauché les mène parfois à l'Amour.

Heureux ceux-là en leur non-réussite ! Heureux sont-ils de souffrir : Car à être aimé et à faire souffrir, s'il est une jouissance d'orgueil — de vanité simplement, pour les âmes médiocres, combien douloureux ce désir ! jamais assouvi, d'un sentiment de cœur et non de tête.

PIERRE-M. OLIN.

NOCTURNEMENT.

Au haut du clocher, comme un mât
Veille — vigie — une corneille,
Tandis que funèbrement bat
La cloche vague un branle bas
Sur la mer des toits qui sommeille

La bise, dans les abat-sons
Siffle ainsi qu'entre des cordages
Requérant les flots de maisons
Dans la houle des horizons
Vers de chimériques rivages

Parmi le flux de l'océan
Sublime, la face importune
D'un noyé monte lentement.....
Et la corneille est déployant
Ses longs bras sauveurs — vers la Lune.

ARTHUR DUPONT.

FROM HOME.

ARRIVÉE.

CHARING-CROSS! un assourdissement de sifflets, de roues, de hans saccadés de locomotives, de heurts secs de wagons, de transferts de caisses et de bagages; toute la fourmillante agitation d'une gare de métropole qu'une babélique confusion de langues anime d'un bourdonnement énorme.

Sur les quais — que la prévoyance anglaise place à niveau du marchepied des trains — la cohue se presse, bariolée de robes claires, de plaids écossais, de couvertures de voyage, plaquant leurs teintes vives sur les paletots sombres; une houle compacte flue vers la sortie, visages tôt disparus, voix vite imperceptibles, monde d'âmes qui s'ignorent, et vont continuer à aimer et à souffrir en quelque coin de l'immense ville, sans se douter qu'auprès d'elles peut-être, le hasard des foules a fait

Passer rapidement des âmes fraternelles.

Au dehors, tandis que clame la vie intense et

concentrée du Strand, les cabs alertes filent à toute vitesse, emportant les voyageurs ahuris qui, tout à l'heure encore, dans leur ignorance de l'anglais, s'inquiétaient de ne pouvoir se tirer d'affaire; commissionnaires et cochers les ont entourés, déchargés, entraînés avant qu'ils n'aient eu le temps de dire mot, et les malles casées, le cabman à son poste, ils se sont sentis véhiculés au galop pour une destination inconnue. *All right!*

LONDRES.

J'ai parcouru Londres au hasard des flaneries, coudoyé son peuple affairé, contemplé son fleuve noirâtre, entendu grincer ses docks en rumeur; et une impression étrange m'est restée, teintée de lassitude morne et d'inexplicable oppression.

Elle est pourtant parfois d'un gai pittoresque, la ville sombre, quand un coup de soleil met sa patine sur la moire des eaux, éclaire le fourmillement insensé des rues et nappe de lumière blonde l'herbe des squares; on pourrait s'égayer à la vue des ladies fagotées d'étoffes criardes, des copurchics aux canines mâchoires et aux poings de boxeurs, des vieilles caricaturales nippées de luxueuses défroques et des statues piteuses, engoncées en leurs redingotes de bronze, que surélèvent un peu partout des socles barbouillés de suie.

Mais l'amour et la gaieté semblent proscrits au

pays du spleen; la vie urbaine, faite à Paris de travail gai, de liesse et de flanerie fantaisiste, n'est ici que le tourbillonnement éperdu d'êtres harcelés par les besoins du *struggle for life;* l'âpre soif du gain plisse les fronts, enfièvre les faces, dessèche le rire sur les lèvres; la foule jamais lasse se déverse le long des trottoirs, se glisse en la cohue des cabs, monte et descend les échelles des omnibus, ou s'engouffre en les stations souterraines de l'*Under Ground* — meute avide s'arrachant les lambeaux d'une journalière curée. —

Et l'amertume de ce labeur d'enfer flotte en l'atmosphère aqueuse, suinte des façades poissées, se dégage des brouillards du fleuve, s'infiltre en vous goutte à goutte; mais ce labeur continu, implacable, atroce, ces hommes n'ayant d'autre jouet que le boulet de forçat que le travail leur rive au pied, ces usines où les machines grincent et rugissent, ces quais où se déchargent tous les produits du monde, c'est aussi la suprême incarnation de l'Industrie et du Commerce, et la cité colossale, l'énorme monstre de pierre, tueur de corps et broyeur d'âmes, vous ploie malgré vous en une admiration mêlée de crainte, comme un passager devant la mer effrayante et superbe.

LE STRAND.

Le Strand, vers six heures, à la sortie des bureaux. Surgie on ne sait d'où, la foule innombrable des

commis se déverse en courants multiples qui s'enchevêtrent, se confondent, engorgent les rues et les squares, et communiquent à ce cœur de Londres une extraordinaire vitalité.

Par moments, un constable, portant le distinctif brassard à raies rouges des policemen de la Cité, immobilise d'un geste l'interminable file des cabs et des voitures ; les intéressés en profitent pour changer de trottoir, — et guidés par la merveilleuse sûreté de main de leurs conducteurs, les chevaux se refraient un passage au milieu de la poussée énorme.

Des camelots circulent dans la cohue, la voix enrouée mais inlassable, les vendeurs de journaux se démènent, et, fuyant cette agitation passagère, les pigeons familiers de la Cité, qui tout le jour picorent sans vergogne sous les pieds des passants, volètent effarés sur les toits en attendant la fin de l'alerte.

LONDON-BRIDGE.

Voici London-Bridge, avec ses misérables accroupis, — lèpre humaine collée le long des parapets, — son encombrement de piétons, ses deux doubles rangées de cabs, de handsoms, de tilburies, d'omnibus multicolores, de camions lourds aux caisses estampillées, avec son éternel bruissement de ruche géante que coupe sans relâche le claquement sec des fouets.

En dessous, la Tamise morne coule entre deux rives sans quais, formées de docks et d'entrepôts

noirâtres, aux grues tendues dans l'espace, comme de gigantesques bras de potences. Une nuée de tonnes, de ballots gigottent au bout des chaînes grinçantes, s'entassent dans les cabs et dans les caves, fantastiques oiseaux tourbillonnant à perte de vue jusqu'au coude du fleuve, là-bas, dans la bruine où s'effacent les navires en partance.

Le " London Weather „ mouille le tout d'une petite pluie continue qui vous perce peu à peu, dégage de la boue des rues une vapeur malsaine, et couvre les eaux d'une résille dont les petits bateaux à vapeur, — ces insectes d'acier — déchirent sans fin les mailles toujours reprisées.

L'esprit pensif recule vers ces siècles qui mêlaient la pourpre de leurs fastes à celle des batailles ; du lointain surgit la ville morte des Plantagenets et des Stuarts, et le pont de Londres revit un instant, en la brume de ma rêverie, l'enfantin, merveilleux et tragique moyen âge, et puis la Renaissance avec sa foule bariolée des loqueteux, des bourgeois, des soudards et des gentilshommes, le luxe insolent des cortèges princiers, la claironnante fanfare des troupes, les cris des femmes violentées par les reîtres, ou l'âcre odeur des tueries couvrant le fleuve de cadavres.

Du pont ancien, il est vrai, rien ne subsiste ; mais — comme les Thibétains persuadés qu'une âme unique transmigre en les corps de leurs Lamas successifs —, nous croyons volontiers aux souvenirs s'éternisant malgré l'inévitable mutation des choses :

les spectres des naufragés hantent, nous semble-t-il, les vagues qui pourtant ne sont point celles qui jadis hurlèrent ; Waterloo est tout rouge encore du sang de la vieille garde, quoique bien des printemps en aient renouvelé l'herbe ; et sur le London-Bridge moderne, je m'imagine entendre le galop des côtes de fer du Protecteur, les bandes forcenées de Wat-Tyler et voir se dresser, à son extrémité méridionale, l'ancienne porte de Southwark dont la tour carrée sinistrement s'enguirlandait des têtes des criminels d'État.

THAMES-SUBWAY.

Un escalier y conduit, planchéié, d'une centaine de marches, s'enfonçant en colimaçon dans le sol.

Très loin des proportions monumentales du fameux tunnel, celui-ci n'est qu'un immense tube de près de trois cents mètres, éclairé tous les quinze pas de becs de gaz blafards. L'humidité suinte des parois, la crainte mal définie d'un soudain envahissement du fleuve vous serre la gorge d'un malaise, les lumières nimbées de vapeur moite ont l'air de feux-follets fantastiques ; on a l'appréhension d'un sol gluant de crapauds et de limaces, et quand les dernières marches vous ramènent au jour, — en un quartier interlope où point ne faudrait s'aventurer à la brume — persiste longtemps encore la vision de ce boyau lugubre ; l'un des intestins de la monstrueuse Capitale.

AUG. VIERSET.

CHANTEFABLE UN PEU NAÏVE (*).

> Si s'endormi dusqu'au demain a haute prime, que li pastorels iscirent de la vile.... et s'esveille au cri des oisiax et des pastoriax, si s'enbati sor aus.
>
> — Bel enfant, fait [ele], damedix vos i aït !
>
> AUCASSIN et NICOLETE, XVIII.

Dans les petites maisons branlantes, qui songent sous leur patine de Passé,

dans les vieilles petites maisons vit une petite Fée suave qui est l'âme des petites maisons.

Dans les greniers, les vieux greniers tout vibrants d'or,

l'or qui rutile sur leurs vieux flancs de bois,

dans les vieux greniers vibrants d'or vit une petite Fée suave qui est l'âme des greniers d'or.

Dans les vieux toits ventrus, moussus,

les vieux toits lézardés aux bonnes figures d'aïeul,

dans les bons toits claudicants vibre une âme de Fée inconnue.

Dans les ruisselets encore vierges,

sous les lutins qui se poursuivent et s'esquivent,

dans les ruissels aux contours fluides

gazouille une petite Fée limpide.

(*) C'est ici, — sous sa forme la plus développée et pour trouver place dans un long poème, — un *leit-motiv* d'ingénuité.

Je te connais Fée lazuline
je te connais, la Juvénile !
Toi, la si vieille, comme des siècles,
et toujours tes flancs puérils.
Toi la longue voix d'une âme qui s'éplore,
toi la profonde voix des temps morts :
et ton lamento qui s'atténue
vers ces graciles cantilènes d'ingénue.
Toi, la voyante, qui as vécu;
toi, la sachante, qui as souffert.
Toi la mutine sous le noir poids des ères
et toujours la gamine
en rêves que ton grêle sourire lutine,
— oh ton vernal sourire d'églantine !

Petite Fée triste comme un reflet de souvenirs roses,
— et fugaces les caprices du roitelet qui se pose !
toi, l'adorablement futile
comme la noblesse de ce qu'ils nomment inutile,
oh — toi, la grâce timide et qui n'ose,
timide avec tes gaucheries infantiles
— toi qui t'insinues en subtile
dans le secret des yeux moroses,
je te connais, la Juvénile,
vieux doux parfum de ces vieilles choses.

Dans les bois, des oiseaux m'ont dit :
" C'est Elle, c'est Elle qui flue en nos perles !
la douce Fée Lazuli murmure
en nos purs chants liquides.

Ces perles, ces reflets d'eaux fugitives,
nos musiques liquides et qui passent
oh tout le pur des chants limpides
c'est d'une fée qu'il nous est venu.

(Lui qui passe candide, ah l'avons entrevu
le svelte qui s'érige entre les tiges grandelettes
souple d'ailes naïves et paupières éblouies
audacieusement s'unies au grand sourire....
puis le sourire d'être et vivre l'indocile
émerveillement d'or en boucles sur le front,
et vivre et rire et joie longue de chevelure
ballante en gemmes et feux qui flottent, s'encourir
et de jeux s'écriant juvénile passer.)

Tels soirs de lune, illuminés où la Lune dérive,
perle en dérive libre au vertige d'azur
Fée Lazuli venue de ses brumes idéelles
nous dit toutes les runes qui s'illunent au ciel :

les étoiles sont l'or d'une arène impalpable
semée emmi le Fleuve-Nuit....
et puis la Lune
en dérive argyrée sous les vagues des nues
parfume d'un sonore effluve les doux sables.

Des oiseaux qui, perdus au clair du vide, fuient,
ont vu la Perle en fleur dont l'âme ailée s'effume
et du calice et de l'arôme épanouis
et de cette âme qui se divinise en harmonies
leur voix a pris des chants d'astres évanouis
d'où la plainte inouie infiniment s'effuse.

Or des perles, des lunes vives
sous les ruissels aussi fleurissent
et leur dérive épanouie
quand s'égosillent nos gazouillis
tintinnabule et doux-module
des sons de lune sur les rives.
Son âme qui perdure aux vagulines lasses
dans les ruissels aux musiques fluides,
sa grande âme chantante et qui passe
dans le ruisselis des flots qui passent
Fée Lazuli l'a répandue.

La lunaire Fée Lazuli,
nocturne fée du flux qui rit et prie,
— perle argentine et d'or et d'iris et lucide
son âme qu'elle éperle aux vagulines lasses
à Lazuli par nous se dédie à sa venue.

(Mais l'avons aperçu d'un hésitant venir
pensivement, candide et tous ses regards en murmure
passer grêle qui muse entre les tiges grandelettes.)

Nos baisers, cherchent pâture de perles
élues pour les vocalises de bienvenue,
nos longs baisers vers les ruissels qui désaltèrent.
Nos baisers cherchent pâture de perles
que Lazuli nous a bienvoulues
sous la cantilène des feuillées
au gré du ruissel en délire
des chansons déliées;

là, nos luttes de plume éjouïe ès ramures
éperdument au gré des brises qui l'ondulent
avivent, d'un éveil en sourires, la rive;
et tous nos petits becs, ah de l'azur avides
les subtils ! quand s'émeut la brume, telle si
lutte et matutinale évolue une flûte,
plume éjouïe au nul des ramures grisées
égrènent sur l'humide feuillée en susurre
suavité ! la pure musique ingénue :

Car l'avons entrevu dans son venir pensif
grêle et penché parmi les tiges grandelettes
lui, jadis la candeur unie et qui se bombe
naïve sous les boucles indociles, jadis
lui qu'on vit là s'émerveiller d'or en sourires
et de jeux nous jasant juvénile passer.

A *

Cet hiver.

LA GRACE DU SOMMEIL.

à Maurice Siville.

« 'tis a consummation
Devoutly to be wish'd. »

C'ÉTAIT le soir de l'Épiphanie. On venait de tirer les rois. Une grande gaîté remplissait la chambre, où la tarte énorme aux confitures, surmontée de roses en papier, circulait maintenant autour de la table scintillante, sous l'éclat des bougies. Toute la famille était là, depuis les grands parents en costumes surannés, jusqu'aux petits enfants juchés sur des livres et tapageant dans leur assiette. Tous occupaient le poste que le sort leur avait désigné : le confesseur à la droite du roi et le médecin à sa gauche, le fou près du conseiller, chacun selon son rang, et tous entouraient le père, un gros homme rouge à face hilare assis au centre de toute cette joie, une couronne de papier doré sur la tête, en ce titre de Roi-Mage qu'il obtenait du sort, depuis des temps immémoriaux.

Il venait de vider son verre et une clameur formidable retentissait encore à ses oreilles : le roi boit ! le roi boit ! lorsqu'en rouvrant les yeux il eut une épouvantable stupeur. Il était dans le ciel, assis sur un arbre, au milieu d'une grande plaine pourpre. Ses yeux s'écarquillaient. Il voyait encore leurs visages, la lumière des bougies, il entendait

encore leurs voix. Tout cela était encore en lui, et les choses n'étaient plus à jamais. Cela avait duré le temps d'un éclair. Et le sentiment de la réalité lui revint peu à peu. Il était mort, et, Dieu merci ! sauvé.

Un tel bonheur l'emplit à cette idée, qu'il en jeta dans le ciel un grand cri sonore, en battant des mains, incapable de réprimer cette manifestation bruyante de bonheur qui lui était familière dans les grandes chances de sa vie. Cela acheva de lui faire reconnaître qu'il vivait et qu'il était bien au ciel. Ce hasard inoui, car c'en était un vraiment ! le remplissait d'une félicité plus profonde, qu'il n'en avait jamais éprouvé sur terre. La joie des élus se reconnaissait là. Et de fait il s'en souvenait bien, il s'était confessé la veille et le matin même, fête des rois, il avait communié. Il était en état de grâce ; il avait été jugé digne sans appel, ce qui expliquait la rapidité des choses. Il était monté, sans passer même par le purgatoire. Du tribunal, il n'avait rien su. Dieu, sans doute, épargnait à ses élus ce triste spectacle ; et il se souvint qu'il avait appris, jadis, que cela se passait dans la chambre même, au milieu des gens et des meubles, au moment où l'âme sortait de la bouche.

Cela bouleversait toutes ses idées. Il était mort sans en rien sentir, rien apercevoir. Il s'était toujours imaginé cela, aux jours sombres de sa vie, comme quelque chose d'épouvantable, une fente de tout l'être, un craquement.

Il est vrai qu'il était mort sans agonie, de mort subite, et l'idée de l'horrible danger qu'il avait couru en mourant ainsi, sans la moindre présence d'esprit, sans la moindre conscience de la chose, au sein d'un repas, le fit frémir.

Mal eût pu lui en prendre un autre jour, et Dieu, certes, avait été pour lui d'une bonté qui le remplissait de gratitude,

en le prenant, ce jour de fête, au milieu des innocentes et saintes joies de la famille.

Comme ils avaient dû se saisir, lorsque au milieu de la fête, il était resté la bouche béante et sans vie. Comme ils allaient être malheureux ! Et alors seulement la pensée de tout le chagrin qu'il leur laissait, de tout le vide qu'il faisait au milieu d'eux, s'empara de son âme et l'emplit d'amertume. Il s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt. La pensée de sa femme et de ses huit enfants qu'il laissait dans les larmes et sans soutien, et qu'il ne reverrait jamais plus, empesta tout son bonheur. Il fit de violents efforts pour pleurer, pour soulager son chagrin, sans pouvoir y parvenir.

Et une étrange musique d'instruments à cordes qu'on jouait dans la plaine, le mit en colère par son inapropos. La joie des autres en de telles circonstances lui était odieuse, même au Paradis. Une foule de choses maintenant revenaient à son esprit et lui étaient autant de lancinantes douleurs. Sa femme était enceinte d'un neuvième enfant qui naîtrait sans père, puis il n'avait pas fait de testament, ses affaires non plus n'étaient guère en ordre ; la brasserie dont il était le chef se désorganisait ; sa veuve ? on allait la circonvenir, lui susciter un tas de tracas ou d'histoires. Il connaissait des gens louches capables de ne rien respecter. Ah ! quel dégoût ! Il s'envenimait les choses à plaisir, se les représentait comme réelles déjà et il était agité d'un telle colère que tout l'arbre en tremblait.

Il remarqua alors dans la plaine, où la musique persistait toujours, un phénomène qui ne fut pas sans lui causer quelque émoi. Des espèces de jeunes filles nues avec de longues ailes y jouaient, plongeaient et disparaissaient et d'autres en remontaient sans cesse, à tous les horizons. Ce qu'il avait

pris pour une plaine n'était donc que quelque chose d'immatériel, une substance fluide tout au plus, l'air même ou l'éclatante lumière qui l'éblouissait. Peut-être la surface de ce bonheur où il n'avait qu'à plonger pour en sentir les délectables ivresses prédites, ou Dieu lui-même au sein de qui ces âmes s'abîmaient. Il en eut le vertige et s'y serait fatalement précipité, si une subite terreur de dégringoler dans l'infini ne lui eût fait fermer les yeux.

Alors, rentré en lui-même, il reprit le fil de ses tristes pensées et resongea au grand malheur dans sa maison.

Comment donc était-il mort ? Il eût voulu connaître là dessus l'avis du docteur, un brave ami de la famille qui avait dû être bien stupéfait, lui qui, à cause des émanations du houblon, lui assurait une longévité extraordinaire.

Etait-ce de la rupture d'un vaisseau ? d'une congestion cérébrale ? d'une apoplexie foudroyante ? ou s'était-il simplement étouffé en vidant son verre, en avalant la fève des rois, sotte coutume contre laquelle il avait protesté déjà et qu'on eût dû supprimer, car elle était grosse de dangers. Et la gêne, l'ennui d'être ainsi mort au milieu de tout le monde, devant des femmes et des enfants, et d'avoir troublé la fête, le reprit comme de quelque chose d'inconvenant et de déplacé au suprême degré. Il allait creuser cette idée lorsque des voix lui firent rouvrir les yeux.

Une foule d'anges volaient maintenant autour de lui, le frôlant de leurs grandes ailes et de leurs chevelures d'or. Un d'eux, une suave jeune fille, qu'il lui sembla avoir déjà vue quelque part sur des images, s'approcha de plus près et sembla l'inviter : Cher ange, disait-elle, ne nous envolerons-nous pas ensemble auprès de Dieu ? Alors il remarqua sans trop d'étonnement qu'il avait lui-même une sorte de longue robe

blanche et des ailes. Il faillit soudain les ouvrir et s'envoler, mais la sensation de cet immense déploiement de plumes fut si étrange, et la peur de nouveau de culbuter dans l'espace fut si grande, qu'il referma prestement ses ailes et ses yeux. Derechef il tomba dans ses tristes pensées. Il se vit lui-même pâle et raide étendu sur son lit, en chemise, une croix entre ses doigts de cire. Des cierges crépitaient. Il y avait une odeur fade et tiède dans la chambre. Les siens étaient là, tous priaient à genoux, et de temps en temps une béguine leur passait le buis pour l'asperger d'eau bénite. Quel lamentable spectacle! Dans la ville, la funèbre nouvelle se répandait. Il voyait très bien le manque d'étonnement, l'indifférence des visages. Puis il parcourut la ville *en esprit.* Rien n'était changé. Les trams circulaient toujours, chacun vaquait à sa besogne. Il y avait des affiches aux théâtres, dans les cafés des gens étaient assis et causaient d'autres choses. Des navires entraient dans le port, des trains sifflaient et sortaient de la gare, pleins de voyageurs. Et pourtant il n'était plus. De nouveau il revenait à sa rue comme poussé là par un instinct fatal. Tous les stores de sa maison étaient baissés, toutes les fenêtres étaient closes, *sauf une*, la sienne, large ouverte....

Puis il ne sentit plus qu'une énervante odeur de fleurs, à en défaillir, et qui semblait venir de là.

Mais cette odeur, il la reconnut bientôt, c'était celle des fleurs de son arbre, d'étranges longues fleurs blanches, comme il crut en avoir déjà vu, et qui, au moindre souffle, exhalaient un arôme qui l'enivrait et dont il avait peur. Alors abandonnant ses songeries il s'occupa prudemment à cueillir une à une toutes celles qu'il pouvait atteindre, sans bouger de sa place, et à les jeter dans cette plaine, où elles se fondaient comme une neige dans de l'eau.

Cependant la grosse cloche de l'église paroissiale semblait sonner à ses oreilles et brusquement, tandis qu'il cueillait toujours des fleurs, il vit le corbillard devant sa porte : les voitures amenaient la famille, tout un attroupement s'était formé. Deux croque-morts sortaient de la maison à reculons, amenant le cercueil. Il y avait un grand silence. Des gens se penchaient à toutes les fenêtres, tout le monde se découvrait. Il en éprouvait une gêne véritable. Puis le corbillard se mit en marche en oscillant, couvert de couronnes, et la solennelle file des carosses s'ébranla.

A l'église, le curé l'attendait avec ses chantres en surplis et ses acolytes portant la croix et les deux drapeaux noirs. Et c'était l'offertoire, le défilé de tous ses parents, amis, clients et fournisseurs à côté du grand catafalque. Ils passaient un à un à sa droite, en main un cierge crépitant où se trouvait une pièce de monnaie, puis repassaient à sa gauche, sans le cierge; on encensait le cercueil, on l'aspergeait à la porte, on jetait dessus des pelletées de terre. Au cimetière aussi, on en jetait sur lui dans la fosse; c'étaient comme des coups de tambour; et il s'interrompit brusquement de jeter des fleurs, tant cette action lui sembla acquérir dans cette circonstance une signification douloureuse.

Pour chasser ces idées, il rouvrit les yeux et s'intéressa au ciel. Il comprit maintenant qu'il n'y avait autour de l'arbre où il était assis qu'une atmosphère impondérable et infinie dans laquelle se mouvaient librement les anges. Puis il regarda en haut et s'envola comme un ballon dans les branches. La tension de toute son âme vers la fulgurante merveille qu'il venait d'entrevoir là-bas, avait été si forte, qu'il s'y serait inévitablement allé cogner au risque de pires malheurs, si un subit instinct de conservation ne l'eût fait solidement

se cramponner juste aux dernières branches de la cîme de l'arbre.

De ce point d'observation, il pouvait contempler, à loisir, les miraculeuses merveilles du ciel. A travers une infinie vibration de lumière laiteuse, car elle avait jusqu'au goût du lait, une innombrable foule d'anges nouveaux dont les visages y semblaient comme en fusion et dont les corps ondulaient comme des flammes en un soir d'orage, se distinguait à d'incalculables distances, une sorte de zone incandescente et sonore qui semblait converger en éclat vers un point unique, Dieu sans doute, qu'il n'osa plus regarder de peur d'y être de nouveau attiré. Et cela n'avait pas l'air d'être. Tout se mêlait, rien n'était plus limité ni distinct; tout semblait retombé en enfance; rien n'avait une couleur propre et tout était multicolore; le son ne se définissait plus de la lumière, ni la lumière des ombres; malgré le prodigieux remuement des choses, tout semblait immobile, unique et simple; simple, mais non facile à dire, d'autant plus qu'il ne pouvait trouver aucune image équivalente à ces inconsistantes perceptions, si ce n'est un grand bonheur en été au bord de l'eau, sous des arbres, ou le long courant froid de l'extase dans la moelle épinière; et qu'il ne s'attendait à rien de ce genre, s'étant toujours figuré le ciel comme un salut solennel dans un cirque énorme, avec des gradins et des stalles de diamant, où des saints étaient assis autour de la Trinité, pendant que les anges encensaient et que les orgues entonnaient des cantiques. Ce ciel-ci, à force d'être tout à la fois, n'avait plus de caractère personnel. Ce n'était pas laid, à vrai dire, mais cela choquait. L'impression était fâcheuse. *On n'y voyait que du feu.* Quel ciel était-ce donc là? Et que lui avait-on enseigné dans le catéchisme? Où était,

par exemple, la Sainte Vierge, où étaient les saints ? Où étaient son père et sa mère, son oncle, son aïeul, toute cette famille qu'il devait y revoir et serrer sur son cœur ? Ce n'était donc pas ce qu'il avait cru ? Mais comment alors avait-il pu se sauver ?... Certes, pour beau que fût ce spectacle étrange, il se l'était imaginé plus beau encore. Celui-ci, avec ses allures fantastiques, était peut-être, comme on dit, plus sublime, mais il manquait d'ordre, d'ensemble, en un mot, de goût. C'était l'œuvre d'une imagination exaltée, rebelle aux règles. La lumière surtout, cette lumière aveuglante le choquait par sa violence. Il eût fallu positivement des lunettes bleues pour bien voir là dedans. Enfin c'était un ciel par trop subtil, trop éthéré, trop métaphysique. De telles choses ne se concevaient pas par les sens comme une belle fête, il y fallait une application d'esprit. C'était du plaisir géométrique, un paradis de savants, de *poètes*. Ce qui lui déplaisait par-dessus tout, outre le parfum persistant de son arbre, c'était la musique de l'espace. Impossible de s'imaginer quelque chose de plus bruyant, de plus discordant, de moins mélodieux. Il était évident pour lui que chaque musicien jouait son air propre, sans s'inquiéter de ceux des autres, ni suivre aucune mesure, et une telle chose était monstrueuse, en dépit de tout bon sens, et le révoltait à tel point qu'il se boucha les oreilles pour ne plus l'entendre.

Subitement, il eut une terreur immense à l'idée des sacrilèges pensers qu'il venait d'avoir là en plein Ciel, au risque d'être cent mille fois précipité dans l'enfer *pour cause d'indignité*. Il attendit quelque temps, persuadé qu'il allait être pulvérisé, mais comme rien ne se passait, il se rassura, et désormais il se crut bien définitivement établi en possession de ses droits, inamovible.

Et il prit un peu plus d'aisance et de liberté, même un certain sourire léger et entendu remplaça sur ses lèvres la stupeur froide des heures précédentes et il n'aurait pas été loin de descendre de son arbre, si, malgré tout, l'anomalie de ce Ciel ne lui eût toujours inspiré une vague défiance.

En somme, on avait l'éternité. Mieux valait être prudent, inspecter, et réfléchir à toutes ces choses avant de prendre son parti, avant d'obéir à ces belles sirènes ailées dont la nudité dangereuse eût pu le compromettre. Il se contenta donc d'ouvrir largement son esprit à toutes les conjectures; cette allure de libre-pensée, qu'il avait parfois dangereusement affectée pendant sa vie, ne lui déplaisait pas. Au fond, il aimait l'audace, pourvu qu'elle connût des bornes et fût simplement imaginative; l'audace de l'action, comme celle par exemple de descendre inopportunément de cet arbre, étant le fait des sots. Donc, avec un petit air voltairien, il se mit à songer et, immédiatement, un doute se fit en son esprit.

Si ce n'était pas le Ciel? Il y avait bien des raisons, toutes plausibles. Rien de cela ne lui avait été enseigné. La conception même de ce Ciel manquait *de caractère religieux*, absolument. Puis c'était un Ciel impossible, écrasant, en contradiction flagrante avec toutes ses idées de bonheur. Son désir allait bien au delà. C'était une déception, et sauf les délicieux anges, dont les libres allures l'offusquaient même un peu, quel rapport avec la profonde austérité des dogmes qui lui avait été si bien prêchée, et quoiqu'il ne fût pas puritain, loin de là! avec les simples règles même d'une pudeur bien entendue?

Ensuite comment était-il là? Sa place, il se l'avouait en toute humilité, était au purgatoire. Dans le vrai Ciel ce n'eût pas été si facile et la comparaison du chameau et du trou de l'aiguille lui revint en mémoire.

Mais s'il n'était pas au ciel où était-il donc ? Au Paradis terrestre ? Dans la lune ? Au centre de la terre ? Dans un domaine de fées ? Dans l'Olympe, au Walhalla, aux jardins de Mahomet, dans l'une des souargas, dans le paradis de quelque religion inconnue et qui était malencontreusement la seule vraie, sans qu'il s'en fût jamais douté ?

Et des doutes l'envahirent sur la réalité même de ce Paradis. Est-ce qu'en somme il ne s'abusait pas ? Tout cela existait-il vraiment ? Quelqu'un, qu'il avait cru fou, n'avait-il point prétendu que les choses extérieures n'avaient pas d'existence propre, que ce n'étaient que des créations du cerveau de l'homme, que le ciel ne consisterait que dans une sorte de perpétuatiou hallucinée et comme tangible de ces imaginations d'enfance ? Etait-il dans un ciel de cette espèce ?

Mais que ces phénomènes fussent les simples résultats de son cerveau, il se refusait à le croire. Il en avait eu tantôt un véritable démenti dans la résistance de l'arbre à cette fatale attraction d'en haut. Tout ceci n'était que trop réel. Peut-être n'était-il pas mort. Serait-il devenu fou ? Etait-ce une monomanie, ce ciel ? Une folie raisonnante puisqu'il la raisonnait ? Abîme de sinistres pensées. Il avait entendu conter des cas bizarres. Des hommes se croyaient Dieu et agissaient en conséquence. La terre leur paraissait, justement, un lieu de délices perpétuelles.

Mais pouvait-on être si consciemment fou ? Avec une pensée calme à ce point-là, et sceptique ? L'hallucination était plus probable. Des faits analogues s'y produisent. Des corps font obstacle, on agit, on se meut, on raisonne. Des somnambules marchent dans les gouttières, comme des chats, avec sûreté ; il avait vu des magnétisés tomber à genoux

devant on ne sait quels Paradis invisibles, faire des signes de croix, et donner des symptômes flagrants de béatitude.

Une simple congestion au cerveau avait pu produire cet effet, les vapeurs de tout le vin qu'il avait bu à la fête, la suffocation de la fève; et l'idée plus simple qu'il s'était endormi à table et qu'il rêvait, malgré l'insolite de cette constatation, finit par triompher de toutes les autres, par s'emparer en maîtresse de son esprit. Ce fut comme une aurore. Tout s'éclairait maintenant et apparaissait sous son vrai jour; il ne put réprimer un sourire en songeant à toutes les tristesses, à toutes les colères, à toutes les terreurs qu'il avait subies. Il dormait certes au milieu des siens, ce soir de fête; on continuait la musique et le chant; l'éclat des lumières impressionnait ses yeux. Sans doute était-il près du réveil puisque ses idées devenaient si extraordinairement lucides. Et il reconnut, *sauf ce détail de peu d'importance*, toute la vraisemblance de cette opinion : l'incohérence des images dans le rêve, leur caractère fantasque, la sensation de l'abîme, du vertige, la répugnance qu'on a à mouvoir ses membres, la légèreté des corps qui tendent vers l'espace. Et il s'amusa à reconstruire comme un jeu de patience les cinq, six images primitives d'où avaient dû naître toutes ces fantasmagories. Un ballet qu'il avait vu récemment au théâtre, les étoiles qu'il avait regardées dans un télescope sur la grand'place, un soir d'automne, une phrase sur le ciel que son confesseur lui avait dite la veille, une exposition de peinture moderne, le scintillement des bougies, les flammes du punch, l'arôme que répandait la tarte, de la musique de Wagner jouée par une de ses nièces pendant le souper même, et telles autres ressouvenances. C'était vraiment une merveille que de se reconnaître ainsi rêver ! Il fit plusiers efforts pour se réveiller, sans y réussir.

C'était toujours son rêve du ciel et les anges obstinés, tenaces, qui passaient près de lui en le regardant avec des yeux doux et tristes. Il demanda qu'on le secouât par l'épaule, qu'on lui soufflât dans le nez, qu'on lui jetât de l'eau froide au visage, mais les anges ne semblaient pas comprendre. Il finit par se pincer jusqu'au sang. Plusieurs tentatives de ce genre avortèrent, toutes aussi misérablement les unes que les autres.

Un de ces délicieux anges, dont il s'obstinait à rêver quand même, s'approcha de lui, tâchant désespérément de lui donner le vertige de ses yeux, de le faire choir dans ses ailes; il se cramponna à l'arbre, et comme l'ange redoublait ses assauts importuns, il cassa une branche et l'écarta, en frappant dessus comme sur un oiseau.

Il eut une trêve et essaya de se rendormir, persuadé maintenant que de tels cauchemars étaient malsains, fatals à la digestion et qu'ils troublaient l'équilibre. *Mieux valait dormir sans rêver.* Peut-être même rêvait-il à haute voix, l'écoutait-on, était-il un objet d'hilarité grotesque, et quoiqu'il fût bon enfant et ne dédaignât pas la plaisanterie, cette idée dans l'état de surexcitation où se trouvait son âme, l'agaça outre mesure. Il ferma les yeux tâchant par tous les moyens de dormir sans rêver. La besogne n'était pas facile. Le rêve du ciel survivait à tout, quoique, il est vrai, plus obscurément. Maintenant il le poursuivait, le traquait dans tous les recoins de son cerveau. Il s'ingénia à penser dans le vide, à ne pas penser surtout qu'il ne pensait pas, finit par employer des moyens mécaniques tels que de petits cercles qu'il traçait dans l'ombre de son âme, comme des nombrils, et fixait de ses yeux intérieurs pour les hypnotiser; des moulins qu'il faisait tourner et dont il suivait le vol multicolore, en louchant,

avec application ; des opérations algébriques laborieuses dont il parachevait le résultat ; le mouvement perpétuel, le carré de l'hypoténuse, la recherche de la quadrature du cercle, opération plus laborieuse que les autres et qui faillit faire éclater son cerveau. Un moment il crut avoir réussi au delà de ses espérances, et l'idée du ciel était si loin de lui, qu'il crut qu'il était éveillé. Il regarda entre ses cils, tonnerre de Dieu ! le cauchemar était toujours là, c'était un remords, une malédiction à la fin ; le ciel ne le lâcherait donc jamais ! et subitement radouci, il eut une idée naïve, enfantine, presque saugrenue, éclose dans son cerveau sans qu'il sût pourquoi et qui sans tout ce casse-tête le fit aboutir simplement. Il referma les yeux, décidé à ne plus les rouvrir jamais ; il fit sa prière du soir, demandant à Dieu même par l'intercession de ses saints, dans les termes cent fois redits, de le préserver de tout mauvais songe, de lui donner un sommeil heureux, réparateur et paisible, sans tentations, sans trouble, le sommeil des justes enfin. Il n'avait pas achevé sa prière qu'elle était exaucée.

La vision avait cessé. Il dormait dans une ombre tiède et douce ; il se sentait dormir paisiblement, sans rêves ; c'était une sensation obscure et veloutée, infinie ; il ronflait à poings fermés, le sourire des enfants aux lèvres, *comme un bienheureux,* et cette demi-conscience même finit par s'obscurcir, par l'abandonner à la paix absolue et inviolable, au bonheur désormais sans tache de la divine grâce de ne plus penser.

. . . . . .

. . . . . .

" *Messieurs,*

. . . " *Je n'énumérerai pas davantage les éminents ser-*
„ *vices rendus par le défunt à la société, les nombreuses*

„ associations de philanthropie et d'art où il a si généreusement „ donné de sa personne, les notables progrès qu'il a apportés à „ cette branche de l'industrie, où il avait acquis, pendant sa „ trop courte carrière, une situation si haute et si enviée, mé- „ rites qui éclatent aux yeux de tous et que Sa Majesté naguère „ a daigné récompenser par la croix de son ordre; qu'il me „ suffise de constater en terminant que celui qui a été si inopi- „ nément enlevé à l'affection des siens au milieu des saines et „ joyeuses festivités de la famille (*), était un homme de grand „ cœur. Profondément généreux et probe, il avait su conquérir „ des sympathies dans tous les rangs de la société. Il était „ dévoué à sa famille, à sa patrie, il est resté fidèle aux convic- „ tions de sa jeunesse, sans toutefois en exclure la large „ tolérance d'un vigoureux esprit ouvert à tous les progrès.

„ Adieu, cher ami, tandis que nous te pleurons sur cette fosse „ trop tôt ouverte, TU DORS DE L'ÉTERNEL SOMMEIL „ que tu as si bien mérité par les vertus et la sagesse de ta vie.

„ Adieu, bon citoyen, bon père de famille, excellent homme, „ cher ami, adieu ! „

CHARLES VAN LERBERGHE.

(*) Mr X mourut, en effet, d'une rupture d'anévrisme, le dimanche 6 janvier, fête de l'Épiphanie, vers les 10 heures du soir.

L'Auteur.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Un drame de Villiers (*) a pour titre *la Révolte*, un deuxième *l'Evasion*, un autre *le Nouveau-Monde*. Ces trois mots le contiennent en leurs plus secrètes correspondances, et sont le diaphane réseau à travers quoi il nous fut donné de voir cet esprit.

Il arriva chez nous, sans transition, d'un autre siècle. Etranger (de là sans doute sa réputation d'écrivain étrange), il fut et resta étranger à nos luttes, au quotidien mode de penser des journaux, à l'actuelle politicaille et aux fructueuses chances qui tirent par la ficelle le cerf-volant de la fortune. Tombé comme d'un trop décevant espace où fuiraient d'éclatants soleils, on le devine regarder autour de lui, d'abord sans comprendre. Il vient de l'ancien régime, et trouve des bourgeois avec des journalistes, non sans l'appoint de quelques bons cabots; le règne n'est plus du sang, mais de l'argent et de la blague avide.

Certes, il en est blessé; mais sa noblesse se refuse à être

(*) Avis préalable aux friands d'« actualité » qui seraient tentés par le titre :

Je n'ai vu qu'une seule fois Villiers de l'Isle-Adam; je ne sais rien des anecdotes et ne lis pas *le Figaro*. J'ignore, mais oui vraiment j'ignore *toutes* les anecdotes; et, si j'en savais, je les oublierais pour écrire ces pages, n'aimant pas à tresser des faits divers en couronnes funèbres.

directement atteinte par ce qu'elle coudoie, et remplace la colère par un beau sourire de mépris, un sourire aigu — l'ironie des *Contes cruels* — un sourire triste comme une chanson de folle, qui nargue et perce et fouille les poitrines.

Oui, il est bien cet étranger venu de siècles morts, de noblesses déchues, de soleils désormais éteints, ou, mieux que cela, disséqués en profitables, économiques et très sociales veilleuses. Ses yeux léthargiques, malgré tout froissés des turpitudes frôlées, se souviennent des hautes cîmes qu'à l'origine ils contemplèrent; et l'exilé tombé là de ces grands siècles qu'il dut fouler, chante l'hymne filial aux siècles dont il fut.

Les flots d'une révolte, qui n'a pu s'écouler entière dans le sourire, se lèvent en lui impérieusement, se crètent d'écume, montueux et larges, et sont nobles toujours comme la mer. Souffrant d'être ici vraiment un étranger, il cherchera l'évasion de cette obscure cuisine où s'égara son esprit de roi; il cherchera pour soi, comme lit de repos à ses pensées, comme une oasis éclaircie de cristallines fontaines pour son malheureux génie fatigué du désert, — il cherchera le *Nouveau-Monde*.

Or, esprit qui sait, et en qui les âges d'où il est intellectuellement issu mirent le trait bref aux gestes immenses qui est l'intuition, Villiers créa lui-même son nouveau monde. Par une ironie dernière, ce nouveau monde qu'il se créait, ce monde du Rêve fut créé selon le nôtre : et, comme une insulte éblouissante au rire d'éclair, le Poète voulut sans doute montrer à ce monde inconscient ce qu'il recélait de gloire et de resplendissants rayons.

Toute contingence est parcelle d'un métal dont l'Idée peut marteler un signe de l'infini. Les faits, l'épisode, tout ce qui

nous entoure est un peuple muet, d'une silencieuse éloquence aux gestes qui signifient. C'est à l'Intuition de découvrir cette signification, — et l'on pourrait avancer que la *vie* d'un fait, d'une contingence, est conditionnée par l'existence de l'idée pour laquelle ils existent, qui est leur raison d'être. Or les voix mystérieuses qui d'un Instant à un Instant disent la vie, sont en tumulte vers leur vie et se répondent, leur langage obscur et si vaste, celui qui parfois le saisit n'est-ce pas le Poète, ou le Savant qui pense ? et pour user de très grands mots, peut-être pourrait-on l'appeler *celui qui trouve ou donne à trouver le rapport du rythme accidentel au rythme universel.* Villiers de l'Isle-Adam fut de ceux-là qui savent entendre et voir; pour nous, cette plèbe dont parle l'Apocalypse, il traduisit en signes plus intelligibles le langage mystérieux qui nous reste étranger. Je pense bien qu'il le fit, en grande partie, inconsciemment: mais non sans l'amertune de qui voit et annonce ce qu'il sait que d'autres ne pourront voir (*).

On pourrait,— on l'a fait trop souvent non sans hostilité,— rapprocher Villiers d'Edgar Poë. En les deux géniaux poètes, avec des affinités subtiles, les mêmes éléments de l'œuvre coexistent : comme pour le poète français, le motif d'écrire paraît avoir été chez Edgar Poë le dégoût d'un monde abject pour sa natale fierté; en même temps qu'un rafraîchissant exil dans la science il voulut trouver une contrée où s'évader, et se créa un monde en matérialisant des rêves. Peut-être chez tous deux faudrait-il chercher le mobile de cette matérialisation, ce qui les força jamais à réaliser un rêve par l'écriture. Est-ce la crainte de la mort, — qu'on se rappelle

(*) Dans les *Contes Cruels*, Impatience de la Foule.

Ligeia, *Vera*,— la soif d'une survie, le désir d'une expérience, plus petitement la nécessité quotidienne de vivre, — ou la charité hautaine du Roy qui jette l'or à la foule ? mais ce sont là des points qu'il conviendra peut-être d'analyser ailleurs.

Entre Poë et Villiers, la différence naît de la nature de l'Idée. Poë, rigoureux et précis mais d'une diaphane immatérialité, despote d'un rêve qu'il édifia splendide, se voit le rire crispé aux lèvres, les mains énervées aux flancs du monument qu'il fit surgir des choses. Villiers, nullement plus aristocratique de soudaine pensée, mais plus traditionnellement *princier*, vit d'une révolte qui jamais ne se convulse et plutôt s'éloigne en dédaignant. Villiers de l'Isle-Adam, moins grand sans doute, — s'il est permis de mesurer ! — est peut-être plus proche du désir futur par sa sérénité. Aussi le sait-on catholique, mais de la race de J. Barbey d'Aurévilly, attaché pour toujours à l'ancien régime que rappelle son très noble sourire. Edgar Poë, idéaliste-panthéiste, —*Eureka* — et privé de ce port confortable d'une formule religieuse, voit son esprit sans chaîne secoué de plus grandioses visions; son œil a scruté plus d'univers, mais il en a gardé des souvenirs peut-être encore irréductibles, et comme l'indécise sensation d'une insécurité.

Villiers, lui aussi, est idéaliste (*), — parfois ne dirait-on spiritiste ? —, mais il est avant tout chrétien : c'est en la foi qu'il puise la force aiguisée du dédain et sa pensée trouve dans l'idée de Dieu un repos digne de sa noblesse. Son idéalisme est celui d'un intuitif surtout, — idéalisme de sentiment : car le cerveau du comte de Villiers fut surtout riche de grands vols lyriques et certes bien moins compliqué que celui d'Edgar Poë.

(*) *Vera*, l'*Amour suprême*.

Ce qui fera bien saisir les différences, — et j'y insiste, car trop souvent on discuta l'identité ! — c'est la spéciale manière dont ils conçurent la science.

Edgar Poë se *réfugie* dans la science; elle est son castel encore vierge, vierge et impénétrable et seul comme le castel de sa Pensée pure. Contre le monde il cherche asile en sa pensée. Contre le monde aussi il trouve dans la science un asile somptueux, comme un temple nouveau, riche de symboles et de gestes et de rites : de gestes qui montrent plus haut, de rites qui entonnent un cantique à l'énigme, de symboles qui dévoilent leur Philosophie. Il marche par la science comme les vieux Grecs fendaient les mers, vers le continent inconnu et la Toison d'or qu'il contient : il marche à travers la science vers la philosophie qui en émane.

Lorsque la science apparut à Villiers de l'Isle-Adam, il la perçut d'abord étrangère, et la sentit bientôt insolite à sa foi. A ce poète d'intuition, qui n'en vit pas en cet instant la Raison d'être, elle fut évidemment hostile. — Et l'ironie et le dédain issus de sa croyance l'instiguant contre la foule, sa noblesse fut blessée de savoir que le peuple admirait, — sans comprendre, mais admirait, — ce qu'il n'avait pas encore inscrit, lui, dans le cercle où rayonnait son regard. Etonné, peut-être vaguement inquiet, il se fit une arme de cette Etrangère et son mépris de Légitimiste et de vieux noble voulut flageller la foule positive avec les bandelettes de son idole (1). On peut dire qu'il persifla la foule en remplaçant pour elle — *et comme elle le devait concevoir*, — par les mécaniques de la science, la pure cantilène du sentiment. — Cependant cette alliée — mariage de raison sans doute, — s'imposait, réclamait des regards, l'obsédait même de sa

(1) *la Machine à Gloire; l'Analyse chimique du dernier Soupir*, par exemple.

présence. Un jour vint qu'il la *vit* et qu'elle le fascina; il en saisit la signification et la décréta splendide, et donnant au Savant des allures comme dans l'épopée, il créa Edison : il avait enfin conçu la Science et, pour soi-même, découvert sa raison d'être. Alors il la ploya vers son idée, et c'est ainsi qu'il fit surgir l'étonnante vision de l'*Ève future* qu'on pourrait traduire par cette proposition :

" la Science positive m'apparaît, *ayant pour* FONCTION *d'édifier le Rêve.* „

Et je m'arrête ici, n'ayant pas l'ambition d'être " complet „ en ces pages écrites un peu d'instinct. Rien n'a été dit par moi de la forme merveilleuse du comte de Villiers, ni de son mépris pour le Progrès et la " Civilisation „ (*histoires insolites*). Il fut un des créateurs du vrai Poème en prose, et nul depuis n'a dépassé en lumière, en pureté de lignes ou par l'éclat de pierreries, les nobles féeries qui se déroulent dans sa phrase. Mais que sert-il de le montrer et ne vaut-il pas mieux relire *Akëdysséril, Lysiane d'Aubelleyne* ou l'*Annonciateur* ?

Villiers est mort pauvre; soit. Il est mort sans la gloire assez nauséabonde exsudée par la foule. Mais n'affichons pas des regrets trop décidément stériles; s'il est entré dans le passé avec tout ce qui vivait encore en lui pour l'Art, c'est qu'ainsi le voulaient les temps qui le firent naître. Je sais de mes amis qui déplorent la perte de ce que recélait encore d'informulé le cerveau du Poète; — qu'importe? Il est venu comme il fallait qu'il vînt et ce qui devait lui survivre nous reste : l'Idée génératrice dont il féconda les choses qu'il sut *voir*, — laquelle donnera naissance à d'autres Idées, indéfiniment, indéfiniment dans l'avenir.

ALBERT MOCKEL.

PREMIÈRES PROSES (*).

Un livre de très jeune, qui nous arrive comme une promesse de claires moissons dans un avenir proche. Il règne dans ces premières proses je ne sais quel bon air de franchise d'art, de brave et belle sincérité juvénile, avec on dirait une peur de s'ouvrir vraiment à quelque décisif vol d'ailes. Ce n'est ici qu'une tentative, quelques pages plutôt d'essai et qui furent écrites sans trop de liaison; l'auteur y obéit aussi à des désirs un peu divers, cherchant la droite et large route qu'il se veut dans l'avenir. Jusqu'à présent la personnalité ne paraît pas très décidée, il faut le dire; mais de toutes les petites pages ici réunies, — citons *vieux Truand, Notes tristes, Nocturne,* — se dégage l'impression d'un élégant effort vers une écriture suggestive, et une vue très subjective de la nature.

M. Delchevalerie se range ainsi au nombre de ceux qui cherchent un art individuel, en dehors de l'histoire naturaliste, et vraiment l'élégance native de sa forme, avec maintes phrases qui mènent loin l'esprit, sont pour faire espérer de lui, bientôt sans doute, un bon Livre.

A. J. HEYMANS (**).

Une belle et noble étude, bellement écrite et noblement pensée. L'auteur est l'un des derniers venus aux XX, et l'un des peintres les plus artistes et les plus sympathiques que je sache — aussi de ceux qui sont aux avant-postes.

L'œuvre et l'histoire du talent de A. J. Heymans, — l'un

(*) Par Charles DELCHEVALERIE, 20 exemplaires hors commerce; Bénard, Liége.

(**) Par Henry VAN DE VELDE, extrait de la *Revue générale*.

des meilleurs de l'Ecole de Tervueren, et le seul qui d'eux tous soit resté dans le fier courant des idées qui marchent,— Henry Van de Velde les analyse avec une rare élévation d'esprit, et un remarquable détachement des théories d'écoles, lui, tout fervent des récentes découvertes sur la recomposition optique des couleurs, et qui devait juger un peintre plus ancien.

Maintes pages seraient à détacher de ce travail; voici quelques lignes d'une très nette pensée, et qui disent fort bien ce que nous croyons tous :

" L'émotion transcrite en une œuvre n'en fait-elle pas la plus grande valeur ? La rancœur nous est venue, à temps, des virtuosités, pour avoir trouvé que les vraies grandes âmes ne se sont jamais repues d'elle. Parmi les modernes, l'œuvre de *J. F. Millet* en est l'exemple le plus frappant. Choses mal peintes, de la plus maladroite harmonie de couleur, et s'imposant malgré tout, comme les plus hautaines et les plus merveilleuses œuvres d'art.

„ Non, il faut plus pour la réalisation de l'œuvre que l'exclusive Forme, il lui faut de vrais morceaux d'âmes ou des pensées !

„ Je sais bien que cela est à l'encontre de la théorie de brillants esthètes, qui recherchent en peinture, avant toute autre qualité, ce qu'ils nomment « du tempérament » et qui commettent cette erreur de n'en admettre qu'un seul à l'exclusion de tous les autres : le tempérament vigoureux.

„ En leur pensée, la peinture n'est que cette voluptueuse caresse aux yeux, alors qu'elle est plus que cela, la mystérieuse langue qui, tant aux yeux qu'au cœur et à l'intellect, peut dire les plus indicibles choses en les plus diverses formes ! la plus sensuelle et la plus austère, la plus naïve et la plus raffinée. Chacun de nous l'emploie selon ses sens. „

PETITE CHRONIQUE.

La *Revue Indépendante* a inséré dans sa livraison d'août, la lettre collective de MM. Delaroche, St-Paul et Mockel, qui parut dans la *Wallonie*. Nous avons oublié de l'annoncer dans notre dernier n°.

***

Dans certaines cours, un officier du palais a pour fonction principale d'annoncer : " le Roi ! „ quand S.M. arrive. Il y a aussi dans le monde des arts, des gens dont c'est l'unique métier de crier " le Roi ! „. C'est lucratif, il y a l'aumône des reflets et maints revenants bons. Malheureusement ils crient un peu trop à tue-tête, et souvent de travers.

Quelques librettistes et compositeurs français ont cette spécialité de jeter leur voix aigre-douce sur les noms des grands hommes : Gounod et *Faust,* Ambroise Thomas avec *Mignon, Hamlet,* le *Songe d'une nuit d'été.* Voici venir Benjamen Godard, qui s'attaque de front au souvenir de Dante et va le camper en ténor amoureux, dans un décor d'opéra Halévy, devant le trou du souffleur, entre les haies toujours imprévues de ces bons chœurs inamovibles. Il y aura Béatrice, Virgile, un tombeau, l'Enfer, un chœur des damnés (!!), le Paradis, tout, vous dis-je. On n'a oublié que le Purgatoire et c'est grand dommage.

Quant à M. Thomas, c'est au ballet de *la Tempête* qu'il doit sa nouvelle collaboration avec Shakespeare. Et songez qu'à je ne sais quel banquet, on l'a félicité chaudement d'avoir *tant contribué à faire connaître* ce pauvre auteur d'Hamlet....

Et M. Alexandre Dumas, donc !

***

Ah, le théâtre ! Emile Zola veut rénover le drame lyrique; M. Gallet a tiré un libretto de son dernier roman, *le Rêve,*

et M. Bruneau a reçu la commande d'une partition complète pour le dit. C'est tout à fait neuf, mais vraiment tout à fait neuf! "C'est, comme le dit Zola, une simple conversation musicale entre cinq personnages", en redingote, robe à volants, soutane et veston de travail. Mais c'est parfait, plus que parfait. Et comme c'est bien l'essence du drame lyrique, ce père noble d'évêque, ces deux honorables, oh très honorables! bourgeois, et la candide pensionnaire Angélique, sans oublier le sympathique Félicien...

Certainement, nous irons voir cela.

***

On sait que *les Troyens* de Berlioz vont être donnés *pour la première fois* en entier à Karlsruhe; la pièce sera montée ensuite (y compris la Prise de Troie) à Berlin et à Weimar.

Eh bien, que faites-vous donc, en France ?

***

Il y est allé! Qui? Coquelin. Où? à Bayreuth. Et les journaux déclarent qu'il fut profondément ému.

Dans le but évident de ne pas troubler la représentation, l'acteur français avait eu la courtoisie de garder l'incognito. — Jusqu'à un certain point, comme on le voit.

Du reste, la tranquillité si touchante de Coquelin ne doit pas trop surprendre : il avait l'exemple de l'Empereur d'Allemagne. Tous les journaux sont d'accord, en effet, pour louer à l'envi S. M. teutonne et constater qu'elle ne fit pas trop de bruit en dehors des entr'actes, et ne voulut pas interrompre les scènes angéliques de *Parsifal* par la soudaine tempête d'une *Wacht am Rhein* bien cuivrée. Vraiment, il fut convenable, dit-on.

***

D'une lettre que nous envoya récemment un ami, nous extrayons cette curieuse boutade sur la merveilleuse exposition qui va finir :

J'ai été un peu à Paris, voir Burne Jones, Moreau, Delacroix, Watts, Thaulow, etc., la danse du ventre, et les adorables Javanaises. C'est mon meilleur souvenir, ces filles « très parées » dans l'étrange demi-jour de leur case et qui tournent lentement dans la stridente musique avec de si énigmatiques inflexions de mains et de si souriantes poursuites les yeux dans les yeux.

Et l'Exposition quelle curieuse idée de ciel moderne, de Paradis industriel, de félicité temporelle. Les 40 centimes d'entrée, c'est presque gratis. Les temps nouveaux où la gratuité, nécessaire au bonheur complet, sera absolue, sont évidemment proches. On ne voit que des gens qui s'émerveillent et passent agréablement le temps. N'avez-vous pas eu cette persistante idée que c'est là le ciel futur qui allait dans quelques siècles — car d'incontestables progrès sont encore à faire — remplacer l'autre? J'ai remarqué le visage des élus, ceux pour qui voir sous l'arche illuminée d'une tour une douzaine de plumeaux en feu (surmontés d'un navire en plâtre et d'une troupe de républiques dont la dernière lève la jambe au sommet d'un dôme, illuminé lui aussi), est une félicité suprême. Combien je les ai enviés, car le châtiment des damnés est évidemment de voir ainsi que je viens de dire, *sans Splendeur :* « Ils ne verront pas Dieu. » Les damnés aussi, j'imagine, seront choqués d'une foule de choses dont les élus n'apercevront pas l'utilité bienveillante et pour ainsi dire *la Providence.*

C'est ainsi que les innombrables poteaux indicateurs dressés au milieu de ces merveilles pour indiquer les urinoirs et les water-closets et les houris qui vous y tendent des feuilles de fibres végétales — avec des sourires désormais irrétribuables — ne scandaliseront les hommes qu'en proportion de leur état de grâce.

Il reste cependant bien des choses à faire. Le but, par exemple, est à changer, vu cet inespéré résultat de béatitude. Il ne devrait plus s'agir de prospérité commerciale ou de progrès industriel, mais de créer un Paradis permanent où l'on pût, à son aise, jouir de tous les plaisirs possibles pendant les loisirs obtenus par son travail. Ensuite le progrès devrait viser à la gratuité absolue ou, du moins, apparente (système Cook) de façon à ce qu'une fois l'entrée prise, on ne dût plus désagréablement débourser pour le Duval, l'ascenseur, le water-closet, la chaise et la danse du ventre. Il faudrait encore pouvoir jouir de tous les objets et généralement de toutes les créatures comprises dans l'enceinte du Paradis et qu'il n'y eût d'autre limite que la nécessité de *faire queue* en cas de compétition multiple et la défense de rien emporter hors de la dite enceinte, en cas de sortie.

Enfin il faudrait qu'il y eût plus de fraternité entre tous ces élus qui actuellement se groupent par familles ou marchent seuls comme des damnés. Il suffirait d'établir à cet effet des Tables d'Hôtes et des Bals, ou de faire exécuter la devise française par la force : le bonheur de tous se trouvant en jeu. »

***

Le 28 octobre ont été célébrées en grande pompe les obsèques d'Emile Augier. Les ministres suivaient le cercueil, avec l'Académie, la Comédie française, etc.

Augier fit au théâtre une littérature honorable, très à la portée du bourgeois, mais avec des mérites de dignité et de sincérité. Au moins ne composait-il pas de ces pièces pour l'exportation (Théodora) et de ces petites machines à ficelles qui puent le cabotin. Pour cela, et pour des attitudes droites et le travail probe et réfléchi de ses comédies, il a droit à du respect.

Nous avons dit la pompe de ses funérailles; il y avait en outre une cérémonie musicale somptueuse à l'église, et le Théâtre Français ferma ses portes en signe de deuil. Cet honneur, Augier le partage avec Casimir Delavigne, Eugène Scribe, François Ponsard et Victor Hugo. Ce dernier, connaissant ses prédécesseurs, n'avait pas demandé " d'en être „.

Aux obsèques de Villiers de l'Isle-Adam, il n'y eut que du silence. M. W. le seul d'entre nous (je parle des Liégeois) qui put accompagner le grand poète jusqu'au cimetière, nous disait qu'à peine 15 ou 18 personnes avaient suivi le corps jusque là ; et cela se faisait lugubrement, par un temps gris, comme avec maussaderie.

***

La *Revue belge* (oh belge) est bien contente : M. Jules Abrassart, son éminent concitoyen, a obtenu la palme d'or d'une société évidemment canadienne, appelée je ne sais pourquoi l'Académie Montréal de Toulouse. La *Revue belge* assure que " la muse de notre cher poète est partout appelée aux plus éclatants triomphes „. C'est ainsi qu'elle obtint dernièrement une palme d'argent des Abeilles Normandes. M. Tilman a de l'éloquence, quand il s'emballe, et j'avoue avoir éprouvé une émotion, d'ailleurs bien légitime, lorsque je parvins au dernier aliéna : " Honneur à la Belgique ! Trois fois honneur à M. Abrassart. „

Mes bien sincères, M. Tilman, mes bien sincères.

***

Mais dites donc, là-bas, à Bruxelles, les gens des ministères ! n'avez-vous pas entendu dire que Félicien Rops est décoré de la Légion d'honneur ? Et, bien qu'il soit l'un des rares à ne posséder point le petit ruban de l'Ordre de Léopold, Félicien Rops est d'ici, *savez-vous !* je n'oserais dire qu'il est *belge,* — Monsieur Tilman le revendiquerait — mais bien wallon du moins, Monsieur le Ministre.

***

LA CONVERSION DE LA JEUNE BELGIQUE nous fait grand plaisir. Certes, depuis deux ans, ne pouvait-on s'attendre à telle et heureuse conclusion des arguments discutés. Nous qui dès le début avions indiqué les divergences, et restons fermes sur nos idées intactes, nous applaudissons de tout cœur au meilleur vouloir de ces artistes.

La *Jeune Belgique*, analysant l'article ici paru, de MM. Delaroche, Saint-Paul et Mockel, conclut : " Nous voici d'accord, absolument d'accord. „ Et plus loin : " Et maintenant marchons ensemble, sans ergoter en route sur des théories absolues. „ Soit; et disons, nous aussi, quelle joie nous fut cet article de la Revue bruxelloise Nous avons toujours jugé puéril d'attaquer ou de railler les idées de la *Jeune Belgique*; mais nous avons défendu les nôtres. Si les hostilités cessent et si l'on marche vers nous, nous saurons nous garder des récriminations vaines.

D'ailleurs la *Jeune Belgique* avait encore de beaux poètes et un sincère amour de l'art. En faut-il davantage pour être vite à peu près d'accord?

***

Lire dans l'avant-dernier n° de la *Société nouvelle*, un bon et scintillant article d'Eugène Demolder sur l'Exposition de Paris. Du même auteur, dans le dernier numéro, *la Montée au Calvaire,* d'après les primitifs flamands. Dans *la Vogue*, les vers de Henri de Régnier, Albert Saint-Paul, Achille Delaroche; la prose de Merrill; les chroniques de Gustave Kahn. Dans la *Jeune Belgique* (septembre) les vers de Gilkin (une pièce merveilleuse, la 2e). Dans la *Revue Indépendante*, un curieux article sur l'architecture métallique, par J. K. Huysmans. Dans *Art et critique*, la fin de la polémique entre MM. Ghil, Delaroche, Saint-Paul et Mockel. A ce propos,

la *Jeune Belgique* publie les lettres de Saint-Paul et Delaroche, sans indiquer à quelles attaques injustes elles répondent, lesquelles en expliquent la violence.

Erreur inconsciente évidemment, et que cet entrefilet répare bien assez.

Aussi M. Mockel écrivit aux *Ecrits pour l'Art*, et sa lettre fut reproduite dans *Art et Critique*, pour affirmer à nouveau sa solidarité avec MM. Saint-Paul et Delaroche.

***

L'*Écho de Paris* a ouvert un concours littéraire, clos au 31 octobre. Deux prix de 500 francs étaient attribués à la meilleure pièce de vers (il en fallait 50) et la même somme devait payer le meilleur conte et la meilleure chronique. Le résultat du concours sera connu prochainement.

Voici quels sont les jurés du concours de poésie : Théodore de Banville, Paul Bourget, François Coppée, Léon Dierx, José-Maria de Hérédia, Leconte de Lisle, Stéphane Mallarmé, Armand Silvestre, Catulle Mendès, Sully Prudhomme.

Pour le conte en prose : Théodore de Banville, Henry Bauer, Paul Bourget, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Jules Lemaître, Edmond Lepellier, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Montjoyeux, Jean Reibrach, Aurélien Scholl, Armand Silvestre.

Sauf une ou deux taches, on pouvait difficilement mieux choisir parmi les poètes « arrivés »; mais l'absence de Verlaine fait trouver bizarre le nom de Silvestre qui s'étale. .. Pour le conte, c'est plus panaché. Quant au jury de chroniqueurs, il n'a rien qui puisse nous intéresser.

***

Monsieur,

Voudriez-vous annoncer à vos lecteurs-collaborateurs que je ferai paraître, le 25 décembre prochain, le GRAND DIC-

TIONNAIRE DES POÈTES CONTEMPORAINS; et les prier de m'envoyer leur nom, leur âge et la liste de leurs ouvrages édités ou manuscrits. *L'insertion est gratuite et elle n'entraîne nullement l'obligation de souscrire à un volume.* Les adresses des poètes ne seront pas indiquées.

Le Dictionnaire sera précédé de notices concernant les journaux et revues de poésies. Vous voudrez bien, Monsieur et cher confrère, m'envoyer la notice de votre journal avec indication de périodicité, prix d'abonnements, les noms du Directeur, Rédacteur en chef et des *principaux* collaborateurs. Le Dictionnaire devant être tiré à un grand nombre d'exemplaires, je n'ai pas besoin de vous signaler les réels services qu'il est appelé à rendre aux poètes et aux journaux de poésie.

Agréez, Monsieur et cher confrère, mes civilités empressées.

23, rue Racine, Paris. HENRI JOUVE.

***

Va paraître le sixième volume de l'Almanach de l'Université de Gand. Les manuscrits peuvent être envoyés, jusqu'au 15 novembre, par tous lettrés qui voudraient y collaborer; 12, Coupure, à Gand.

***

Sommaire (septembre) de *La Vogue*, l'excellente revue parisienne dont nous avons déjà parlé :

Gustave Kahn, *Chronique;* Jean Lorrain, *Logis de poète;* Henri de Régnier, *Petits poèmes anciens et romanesques;* Félix Fénéon, *Tableaux;* Francis Vielé Griffin, *Sous la nuit* (vers); Paul Adam, *Les primitifs en Lorraine;* Georges Vanor, *Apparitions* (vers); Stuart Merrill, *Hécatombes*; Albert Saint-Paul, *D'un lampas* (vers); Achille Delaroche, *Laus morituris;* Emile H. Meyer, *Céramique, verrerie, meuble à l'Exposition;* Adolphe Retté, *Notes et notules.*

***

Les lettres apprendront avec plaisir que M. Stéphane Mallarmé vient de donner à la revue de M. Jullien, son poème : *Le Guignon*, considérablement remanié. Cette nouvelle version, par les vers si précis et selon la beauté mystérieuse dont Stéphane Mallarmé sait les arcanes, saisira plus encore, s'il est possible, qu'en les déjà superbes strophes du *Guignon* inséré jadis au *Parnasse*. (*La Vogue.*)

***

D'après la *Gazette générale de musique*, de Berlin, les Français ne savent pas chanter, l'école française est exécrable; les Français ne savent pas danser non plus. Et, pour en revenir à leur chant, c'est odieux! On pousse des sons forts qui chevrotent, et puis ça diminue en passant par le nez... pouah! Ils ne savent pas respirer, les Français, ni prononcer comme il convient; et si vous connaissiez l'effrayante contraction des muscles, c'est horrible!

Ah bah! c'est donc en Allemagne ? Tiens, tiens, tiens, nous ne savions pas cela.

***

Dans le *Rappel*, Saint-Saëns annonce l'invention d'un harmonium qui ne serait pas, *à compensation*, comme les autres instruments à clavier. Le perfectionnement vaut qu'on le note; mais nous avons peine à croire, malgré les explications de Saint-Saëns, que les nécessaires et multiples complications du nouveau clavier n'en rendent pas le maniement d'une difficulté invincible.

***

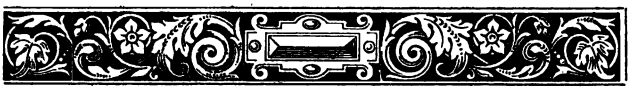
D'une revue amie, peu coutumière du fait, cette phrase signée Camille Bellaigue :

" Reprenez tour à tour l'admirable *lamento* d'Eléazar :

Rachel, grand du Seigneur, et l'admirable adieu de Wotan déposant un baiser sur les yeux de Brunehild, vous reconnaîtrez, je crois, qu'à de certaines hauteurs, toutes les inspirations du génie finissent, sinon par se ressembler, du moins par se rejoindre. „ N'est-ce pas M. Bellaigue qui reprochait à Beethoven sa IXe symphonie?

***

Une association internationale d'écrivains et artistes socialistes s'est formée à Paris, sous le patronage de MM. Cladel, Rosny, Bonnetain.



FROM HOME (*).

ST-JAMES-PARK.

Un après-midi dans St-James-Park.

Le soleil luisarne au ciel lacté d'un vol paresseux de nuages; des prairies que tachètent les robes grises des moutons et le pelage bigarré des bêtes à cornes, des bouquets d'arbres séculaires, un large étang dont la moire, trouée d'îles, estompée des reflets d'un pont rustique, frissonne sous le sillage des canards et des sarcelles, tout un délicieux coin de campagne automnale enclavé au cœur de Londres, solitude champêtre que nulle rumeur ne trouble, où l'esprit se détend et les yeux se reposent.

Une fraîcheur monte des verdures, naguère mouillées d'une pluie passagère; des appels d'oiseaux trillent et susurrent; près du bord, des oies cancanent et barbottent; des jeunes gens en bras de chemise s'exercent à la paume, des misses, livre en main, s'étalent dans les ombrages; — une paix très douce descend sur tout ce monde, et de l'odeur pénétrante des herbes, du gazouillis des feuillages, des troncs gainés de mousse, de la nappe d'eau azurée

(*) Suite, voir *la Wallonie* de septembre-octobre 1889.

de ciel et pailletée de lumière, l'âme de la nature s'épand, chantante et parfumée, en vibrations molles et attendries, poème mystérieux qui nous caresse au rhythme berceur.

SOIRÉE.

C'était concert, ce soir, à Covent-Garden.

Autour de l'orchestre, émergeant en gradins du centre de la salle, des têtes, des rubans, des habits noirs et des robes fleuries moutonnaient, nappés de la clarté des lustres. Un vol de lanternes vénitiennes planait, immobile, dans la verdure des bars coquets installés sur la scène, des cordons de verres de couleur soulignaient les moulures, bordaient les galeries mouvementées de curieux, et tandis que ces lumières avivaient les dorures, miroitaient aux perles des corsages, aigrettaient d'un rayon les épingles des chevelures et chatoyaient en les plis des soies et la nacre des éventails, une symphonie s'épandait, frémissante et douce, de cette tristesse douce des fêtes, et l'on eût dit — tant elle semblait immatérielle —, le murmure un instant distinct de l'âme de la foule....

Des femmes vaguaient, tête hautaine, croupe provoquante, ou bien, l'œil moqueur et le sourire figé aux lèvres, frôlaient les groupes avec une grâce onduleuse de chatte, décochant leurs saillies effrontées à ceux qui les persiflaient au passage.

Il nous était donné de les revoir ce soir encore, — et sous quel aspect! — celles dont nul n'avait voulu.

Le troupeau des déshéritées s'était parqué vers minuit dans Regent-Street, vieilles hideuses cachant leurs rides sous le fard, Messalines obèses à l'haleine empestée de gin, filles banales tentant un dernier essai ; et çà et là une horizontale jolie, poursuivie ce soir par la malechance, ou à laquelle de plus idoines à l'art du raccrochage, avaient coupé l'herbe sous le pied. Ces êtres houlaient sur les larges trottoirs, s'arrachant les passants tardifs sous l'œil paterne des policemen ; les haines sifflaient entre rivales, les invectives se croisaient, et les blasphèmes, en un boueux assaut d'obscénités. Et dans le tas, des hommes allaient, ricanant, tâtant, marchandant, parmi ces pourvoyeuses de joies.

L'un d'eux se traînait à l'aide de béquilles, — chenille de cette fange, stercoraire de cette ordure, — soulevant les voilettes, soupesant les seins avec une âpreté de maquignon à l'œuvre... Il parut enfin satisfait et rebroussa chemin flanqué de deux femelles.

Lentement s'éclaircissaient les rangs de la cohue infâme ; l'immonde trio avait disparu au tournant d'une rue. Nous nous éloignâmes, le cœur hoquetant de dégoût; et du lointain le heurt sec des béquilles sur le pavé arrivait jusqu'à nous, assourdi, en le silence de la nuit.

AUG. VIERSET.

TALE.

Et tandis que le prince chassait la biche dans le bois, une fille nue se tenait dans la clairière

Et il ne voulut pas la voir à cause du péché, mais retourna vers son père avec sa meute

Et s'étant retourné, il la vit toujours

Et s'étant retourné à l'orée du bois, il la vit encore

Et s'étant retourné sur les escaliers, il la vit qui n'avait pas bougé de sa place, toujours à travers les arbres.

Et il vint auprès du roi son père, qui était assis en un grand festin

Et s'étant retourné, il la vit à travers les murailles

Alors le roi son père entra en colère et s'en fut avec ses gens couvrir la fille nue

Et étant revenu, il dit : la voyez-vous encore ?

Et le fils s'étant retourné dit : Je la vois toujours

Alors le roi s'en fut avec ses gens creuser une grande fosse où l'on mit la fille nue

Et étant revenu, il dit : La voyez-vous encore ?

Et le fils s'étant retourné dit : Je la vois toujours.

Et comme la nuit était venue, le roi s'en fut avec ses gens ensevelir la fille nue
Et étant revenu, il ne trouva plus son fils.
Lui, par des routes inconnues, était parti
Et il était allé rejoindre la fille miraculeuse.
Et ils étaient ensevelis tous les deux :
Et cela se voyait à travers les murailles,
A travers la nuit,
A travers les arbres,
A travers la terre.
Mais le roi était aveugle.

J. K....

LE RÉVEIL.

Nouvelle.

Chapitre I.

Huit heures tintèrent au clocher du village, et tout l'azur du ciel en vibra.

Une buée légère monta du sol, s'éleva lentement de feuille en feuille, glissant avec la douceur d'une caresse sur la végétation rare des dunes. Et du ciel clair tomba comme un engourdissement.

La nuit venait, noyait peu à peu les choses, estompait les contours, confondait les objets en des plaques grises d'où pointaient par places la ligne claire d'une saillie. Les silhouettes des dunes lointaines prenaient des formes vagues, indéfinies, sans cesse grandissantes. L'ombre ouatait lentement la nature d'une torpeur : On la voyait venir de l'horizon embrumé, tomber comme une pluie fine sur la terre paresseuse, couler entre les brins d'herbes, dévaler en cascades lourdes le long des pentes escarpées, tomber dans les vallées, escalader les crêtes qu'elle cachait peu à

peu. Le bruit des choses s'amortissait : les cris d'oiseaux s'étaient éteints dans toute l'étendue de la lande, et le bourdonnement des insectes nocturnes n'était plus qu'un murmure vague, un mélancolique murmure de berceuse. Les feuilles se roulaient, sourdes aux caresses lassées de la brise. Et les fleurs déjà closes baissaient la tête pour dormir.

Toute seule dans l'immensité calme des grandes dunes de Knocke, couchée sur un versant moussu, le dos à la mer, une femme rêvassait.

Jolie — de la belle joliesse des brunes saines, — jeune, grande, accentuant, dans l'élégance naturelle de sa pose abandonnée, la rare perfection de ses formes de femme, elle montrait, sous la transparence nacrée de sa peau rose, la coloration superbe d'un sang pur et vigoureux. La tête, soulevée par un bras dont le geste faisait saillir la richesse de sa gorge pleine, avait un visage petit, ovale, au nez droit relevé de narines fines et nerveuses, aux lèvres un peu fortes, largement découpées. Le menton, par contre, était rond, ferme, avec un air raisonnable et sage qui seyait bien à son allure froide. Ses cheveux mats, légers et crêpelés s'étayaient en une coiffure haute, où de fines mèches fauves passaient comme des rubans d'or. Mais le regard surtout attirait, par son mélange singulier de clarté et d'ombre : Les yeux pales, d'une jolie teinte chatoyante de velours gris, s'animaient généralement jusqu'à paraître noirs; mais un léger strabisme vaguait alors dans

cette lumière, brouillait les flammes trop vives' voilait d'une moiteur leur éclat étrangement passionnel; et le visage tout entier s'embaumait alors du charme d'un mystère.

Elle avait la taille svelte, souple, admirablement prise dans un jersey noir, dont la laçure dessinait largement la ligne du dos, supérieurement correcte et élégante. Sa robe aux longs plis droits s'était relevée un peu, et l'envolement des jupes blanches laissait voir ses pieds étroits, longs, mais admirablement cambrés.

Devant elle, perçant l'obscurité de la blancheur de ses maisonnettes basses, Knocke, le frais village de l'extrême West-Flandre, allongeait son unique rue. Quelques clochers lointains poussaient encore leurs silhouettes vagues sur la pâleur de l'horizon. Les pointes des arbres émergaient toujours de la brume montante, mais leurs feuillées se confondaient en des flèches sombres qui faisaient au village comme un fond de collines. Les maisons se fermaient, une à une; des portes claquaient dans le silence du soir, et des cris assourdis, des appels faiblissants venaient s'éteindre aux pieds de la jeune femme.

La petite chaussée qui conduit à la mer se faisait déserte. Les vaches éparses dans les dunes rentraient de leur allure lente, le front ployé sous l'apaisement de l'infini, qui lentement assoupissait la nature. On venait d'arrêter le moulin qui se dresse à l'entrée du village et ses grandes ailes semblaient étreindre

l'ombre d'un geste éperdu. L'église, une grosse tour basse et trapue que les vents du large avaient faite toute noire, étendait sa protection sur les masures groupées autour d'elle. Seule, elle veillait dans le repos croissant de toutes choses. Un mystère parfumait ses vieilles pierres dont chaque fente était un nid, et que fleuronnaient de leurs embrassements capricieux des gerbes de lianes grimpantes. Sa veille se trahissait par la clarté dormante en les mille petits carreaux verdâtres de ses fenêtres basses, si joliment laides et tronquées.

Ce fut d'abord une lueur pâle, à peine distincte, discrète et douce comme un sourire de vieillard. Puis, tandis que le soleil tombant effleurait l'Océan de son orbe démesuré, les vieilles murailles parurent s'animer à leurs pensers d'autrefois. Un peu de rose vint se mêler à la blancheur de leur lumière, courut en lignes fines sur chacune des saillies, dessinant ainsi, très faiblement, la lourde architecture du monument. Et celui-ci avec lenteur, émergea tout entier de la nuit. Les arêtes s'accentuèrent, tranchèrent en rayures vives sur l'ensemble gris de la masse, — et leur rouge, tout à coup, déborda sur les murailles en teintes décroissantes, comme si les vieilles pierres avaient bu le sang dont elles semblaient dessinées.

Alors l'astre couchant darda plus fort. De larges rayons fauves tombèrent sur l'église, ruisselèrent tout flambants sur les murs réveillés, entrèrent dans

les grands trous des corniches, fouillèrent jusqu'aux recoins les plus obscurs des ornements et des sculptures, — perlant en gouttes de feu sur les chapiteaux, aux angles des tablettes, dans les enroulements tumultueux des vieux lierres dont ils dorèrent la floraison d'un pailletis magique, pour s'aller perdre enfin, comme en un brasier, dans la carrelure bizarre des petites vitres en losanges, où leurs folies allumèrent des flambées prodigieuses, toute la réverbération sinistre et admirable d'un incendie nocturne.

Seule dans la nuit tombée, immobile, les yeux fixes, tout son être tendu dans une contemplation extatique, la jeune femme regardait s'allumer cette féerie du soleil dans les débris de la vieille tour. Ce réveil prenait dans le silence et le repos des êtres, quelque chose de formidable et de poignant. L'air du soir conservait le trouble d'un énervement; la nature dormait, mais d'un sommeil lourd, gros de rêves passionnels et d'étreintes voluptueuses. Des parfums vagues traînaient sur les choses, passaient dans l'atmosphère avec des douceurs de baisers. Et du sol montait le ronronnement intense, troublé, furieux de la grande mer qui s'agitait en grondant sur sa couche d'algues et de tempêtes.

Soudain un aboiement sonore et sec comme un coup de feu, brisa le silence et fit tressaillir la jeune fille. Elle se releva toute droite, brusquement tirée de son rêve, tandis que d'un grand bond venait se

jeter à ses côtés un haut chien gris, à poils courts et luisants — de cette belle et solide race allemande des dogs d'Ulm.

— " C'est toi Kaizer ? „ dit-elle en caressant l'animal haletant; " on m'attend, hein ? „

D'un geste familier, elle avait pris le chien par une de ses oreilles, et, tenant ainsi tout contre elle sa bonne grosse tête aux yeux doux, elle se dirigeait vers la chaussée qui mène du village à la mer. Quelques chalets de pierres grises, très espacés les uns des autres, dressaient là la masse confuse de leur architecture moderne, légère et élégante. Mais au moment où la jeune femme allait gravir le perron de l'un d'eux, une voix forte sonna derrière elle, l'appelant.

— " Denise ! „

— " C'est vous, mère, „ dit-elle, en redescendant l'escalier.

Une femme âgée approchait, grande, le visage froid et dur, l'air viril et gênant dans sa longue robe de laine noire, trop unie. Elle montait d'un pas égal et soutenu, la taille haute et droite, en balançant comme une plume, au bout de son bras droit, un grand seau tout crèmeux de lait frais.

— " Vous voilà donc enfin ! „ cria joyeusement de l'étage un grand garçon de vingt-cinq ans qui fumait, accoudé à la fenêtre ouverte, tête nue et les cheveux en broussaille.

— " Viens, mon Jean, nous allons souper, „ répondit la vieille femme en levant la tête. Quand elle lui

parlait, son visage sévère se fondait en un sourire délicieux et charmant.

— “ J'accours ! „

La fenêtre claqua avec bruit, et la porte s'ouvrit toute grande, jetant sur la route embrumée une vive traînée de lumière...

FRITZ ELL.

MES MÉMOIRES.

(6e Cahier)

Le Droit.

O persequutores viduarum, o lupi rapaces, o crudeles advocati.

Bareletta.

AVERTISSEMENT PRÉALABLE.

Dji va trover nos mârli ki chante ès latin kom on torai et ki fet des paskèies ès francès kom on kanâri.

Chanson wallonne.

N'ayant guère eu l'habitude de précipiter le cours de mes études, à l'orée de mon second doctorat, — la clôture de ce fastidieux pentathle — cherchant ce qui pourrait un peu dissiper l'aridité de l'enseignement universitaire, je songeai à l'un de mes vieux amis, avocat remarquable et peu occupé, railleur, sceptique et gobant peu sa matière, mais très fort.

Je réfléchis, que certe il aurait plaisir à m'inoculer sa science et de plus, qu'il saurait l'agrémenter des

sarcasmes d'un esprit très fin et exceptionnellement délié pour notre Belgeoiserie.

En effet, chaque soir presque, car j'avais fini par prendre grand goût à ces originales réunions, il m'illustrait de souvenirs le droit, et vivifiait un peu — et malgré lui — ce qu'en dépit de tout, grâce à l'Université, je ne savais voir qu'une momie, ou bien une formidable pelote de fil mêlé, tombée sur le monde et dans laquelle le monde et tout le monde s'était empêtré.

Quelques-unes de ces illustrations corroboraient certaines études psychologiques que j'avais faites, d'autres leur jetaient un jour inattendu. Parmi elles, je choisis les trois suivantes qui, sans être les meilleures, sont parmi les plus curieuses.

L'INCESTE LÉGAL.

Il entendit un terrible grondement de passion qui lui niait la force de son repentir.

BALZAC.

Le droit civil réserve à ceux qui l'étudient jusqu'en ses tréfonds des surprises bien déconcertantes, mais parfois les plus étranges viennent vous agripper tout à l'improviste. Tu connais n'est-ce pas Robert d'Aigremont, ce garçon si beau et si remarquablement intelligent ? Eh bien, il est fils légitime de frère et sœur !... Ne t'exclame pas et ne crie à l'impos-

sibilité d'un tel fait ; c'est ainsi et mieux que nul autre le sais-je ayant été mêlé à une très curieuse revendication de nom, origine de toute l'affaire.

Je me trouvais un soir en mon cabinet de travail, occupé à bloquer mon droit en attendant de vagues clients, lorsque fut introduite une grande jeune fille qui, dans l'obscurité régnant autour de moi (une seule lampe éclairait mon ouvrage), me parut fort belle et très pâle. Elle me dit se nommer Inès Alarcon et être venue pour m'entretenir d'un procès qu'elle voulait intenter. Lui demandant timidement qui me valait l'honneur de sa visite, très naturellement elle me dit : « Ici je ne connais personne. Au hasard j'ai ouvert un Bottin quelconque, section avocats, et j'ai piqué un nom qui s'est trouvé le vôtre. Voilà. »

Et places prises, elle me dit son désir :

« Ma mère vivait à Grenade chez son frère aîné. Un jour y arriva l'un des plus anciens amis de ce dit frère, un jeune belge, Jean d'Aigremont. Mon oncle avait été élevé en Belgique, et c'était là une presque liaison d'enfance, que, ni l'éloignement, ni les longs laps de temps sans nulle revoyance n'avaient pu rompre. Il fut reçu chez nous, comme un frère longtemps absent et y fit un séjour prolongé. Son voyage avait été occasionné par la mort toute récente de sa femme. Jean d'Aigremont, très délicat, avait, paraît-il, été profondément affecté de cette très cruelle perte, et sa santé délabrée demandait un changement de climat. C'était, m'a-t-on dit, un homme

faible, très délicat, blond, efféminé, avec un air de tristesse hésitante et résignée. Toute cette faiblesse séduisit ma mère, un peu par contraste, et comme elle était remarquablement belle, il ne resta pas indifférent à son charme. En peu de temps ils s'aimèrent follement, et tous deux étant libres ils se fiancèrent. Mais par un malheureux respect des convenances et des sentiments trop prudes de la très catholique famille du fiancé — il avait encore son père et sa mère — ils convinrent de retarder les fiançailles officielles. Mais la violence de leur passion mutuelle les entraînant ils s'aimèrent trop, d'où moi! Mon père dès qu'il s'aperçut de la situation partit afin de prévenir les siens et de régler les formalités nécessaires. Il promit de revenir dans le mois. — Et jamais il ne revint : à son retour la phtisie le guettant, galopante l'avait cloué en son lit et le mois fatidique n'était écoulé, que mort il avait rejoint sa femme et ses ayeux. Ignorant comme un grand seigneur, la seule chose qu'il fit, fut de me reconnaître en une lettre à ma mère, ajoutant « que ceci te serve de preuve ». Je naquis, fille naturelle, et impitoyables, ma mère fut chassée par les siens. Elle vécut seule, et m'éleva, à jamais triste et inconsolée. Maintenant moi je dois me marier — parce que je suis belle. — Et les parents de mon fiancé, vieille et arrogante famille de chez nous, exigent pour consentir, que je porte le nom de mon père. Je suis venue pour cela : Il s'agirait de faire admettre par la

justice, l'acte de reconnaissance que je tiens et que voilà ! »

J'examinai et puis :

« C'est tout ce que vous avez ? » « Oui. » « C'est peu et cet acte n'ayant rien d'authentique, votre demande sera infailliblement repoussée. » « Et vous croyez que nul moyen n'est d'obtenir ce nom, même en renonçant à tous droits, qui par hasard pourraient m'échoir de ce chef ? » « Non — à moins que celui-ci... Le marquis d'Aigremont a laissé un fils légitime, pour un jeune homme physiquement assez semblable à son père, mais ayant gardé de sa mère tout un côté romanesque, doux et sentimental, avec des névrosités qui en font un être assez spécial. Seul possesseur actuel du nom, peut-être en vous adressant directement à lui, obtiendriez-vous ce nom que personne alors ne pourrait vous contester. Si *de droit* il ne serait vôtre, *de fait* bien et il me semble que les parents de votre fiancé auraient mauvaise grâce à ne pas s'en contenter. » Elle y réfléchit, puis dit : « Soit, ceci est faisable et nulle honte n'aurai-je à réclamer ce qui en somme est mien et s'il a l'âme haute nul refus ne pourra m'être opposé. » Et rendez-vous pris pour le lendemain, majestueusement elle s'en alla me laissant plongé dans l'anxiété de la bizarre démarche que nous allions tenter.

Ce jour-là, nous allâmes donc chez Anne d'Aigremont, qui vivait très seul et très retiré en son vieil

hôtel domanial en lequel un scrupule religieux avait conservé jusqu'aux plus menus détails d'un âge et de mœurs disparus.

Ce fut avec une affabilité parfaite qu'il nous reçut et ne se montra pas trop étonné à la requête de la belle étrangère. Il savait, en effet, que son père comptait se remarier lorsqu'il fut frappé. Mais cette demande inopinée à laquelle au commencement de l'entretien, il paraissait devoir acquiescer sans trop de difficulté, lui parut un peu plus tard demander quelque réflexion et il pria Inès de lui faire l'honneur de venir chercher elle-même sa réponse dans une huitaine de jours, que lui ne pouvait à cette époque sortir, et que là était son excuse, etc. — Et nous y retournâmes. Une préoccupation ardente semblait l'avoir envahi et une agitation fébrile le secouait pendant qu'il s'excusait de ne pouvoir donner une réponse. Il allégua une vive indisposition nerveuse qui l'avait empêché de songer à cette affaire. Et quelque chose de dur et de flamboyant passait en ses pupilles dilatées lorsqu'il regardait Inès, elle toujours rigide et silencieuse et sombrement patiente.

Une nouvelle entrevue fut donc nécessaire et celle-là, définitive.

Ce fut – je m'en souviendrai jusqu'au jour suprême, ainsi que l'air d'égarement avec lequel il prononça ces mots :

« Mademoiselle, je vous eusse accordé sans difficulté ce que vous me demandez,

si vous me l'aviez demandé sous un autre prétexte, et alors... rien qu'à vous;

mais eût-ce été une autre avec votre intention, j'aurais acquiescé.

Voilà Mademoiselle, la seule réponse qu'il me soit possible de vous faire. »

Et rien ne put en tirer même une explication. Alors plus pâle que jamais et assombrie, elle lui dit « Demande sera portée en justice. » « Vous n'obtiendrez rien » « Je sais, mais je ferai scandale — par vengeance de votre obstination. » Cette menace parut le frapper, mais se redressant hautain et dur : « Prenez garde, je pourrais tant vous haïr si je commençais, et nos colères froides à nous autres énervés, sont terribles et tenaces » et une agitation fébrile telle commençait à s'emparer de lui, que j'entraînai ma cliente mais non assez vite pour ne pas entendre un sanglot convulsif avec une chute de corps — derrière nous.

Or donc, malgré tous mes efforts, l'affaire fut inscrite et la lutte fut âpre entre les deux parties. L'issue n'était pas douteuse. Au sortir de la salle, après l'audience, où Anne d'Aigremont l'avait fait affreusement maltraiter, la traitant d'aventurière et lançant même d'abominables insinuations tant sa colère était outrée et aveugle, elle le rencontra seul. « Oh mon Frère que vous êtes lâche ! »

« Oui ma sœur, lâche et désespéré! Pardonnez-moi, mais je vous hais si fort. Et lui! lui certes!

jamais vous ne l'épouserez, même s'il veut passer outre à votre défaite judiciaire ! » « Vous voulez m'être donc éternel persécuteur ? » « L'aimez-vous ma sœur ? » « Que vous importe ? » « Que m'importe ? » Il leva haut les bras, puis comme pris de terreur, le visage caché entre les mains, il s'enfuit.

Pour ma part, la lumière s'était faite, et il me semblait que les événements pourraient devenir trop rares pour les négliger. Le hasard, ce grand maître des destinées, immédiatement après m'avait mis en rapports directs et fréquents avec le marquis Anne. Et plusieurs fois il s'enquit de ma cliente. Il m'avait ainsi demandé si son mariage *tenait* toujours. Je savais qu'avant la décision des juges elle avait renoncé à toutes idées d'épousailles, mais je n'en dis rien alléguant d'une simple ignorance. La seule chose qu'il sut c'est qu'elle n'avait pas quitté le pays. Cette nouvelle parut le frapper fortement — et ce jour-là il n'en parla plus.

Une autre fois, plus nerveux que de coutume et paraissant épuisé d'une longue lutte solitaire, il me dit : « Mon ami, rendez-moi le service et faites-moi le plaisir de vous charger d'une mission que je n'oserais jamais remplir moi-même. » « Laquelle? » et un long silence que je ne voulus interrompre, puis enfin « demander à Mademoiselle Alarcon si elle veut oublier mes bassesses et mes injures et si elle veut.... si elle veut.... oh mon Dieu !... m'épouser ! »

Chose bizarre, bien que m'y attendant presque,

songeant aux luttes effroyables qui avaient dû ravager cet esprit èxagérément traditionnaliste et même religieux, je fus frappé comme d'une stupeur en pleine poitrine et à peine pus-je murmurer « votre sœur? » Il était tard et l'immense salle où nous nous trouvions était à peine éclairée de fumeux et lointains falots. Un silence horrible l'emplit et je n'entendais plus que le petit crépitement des bois enflammés et le sang battre sourdement mes tempes, bruit cadencé et dès l'enfance si lointain et si entendu de ce géant de temps qui s'avance, s'avance, et vous prend sans que jamais vous l'eussiez vu. Tout autour de nous dans l'attente semblait palpiter « oui ma sœur! » fit-il très lentement comme émettant une suprême et désolée mais impuissante constatation.

J'avais déjà maintes fois remarqué en ma cliente une grande bizarrerie de sentiments à l'égard de son frère et je ne doutais pas que l'intoxication ne fût mutuelle et que dans cette femme en vérité supérieure et moralement pervertie qui allait se marier sans amour, l'hésitation ne serait guère longue. Mais une nouvelle surprise m'attendait; au premier mot que je lui en dis, elle s'écria : « Voilà près d'un an que j'attendais ! »

Et trois mois plus tard, à l'épouvantable scandale de son monde, le marquis Anne d'Aigremont épousait Inès Alarcon, SA SŒUR.

LA MATRICULTURE

OU

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

Et peut-être que les malheurs qui m'ont rendu criminel pourront diminuer dans votre esprit une partie de l'horreur que mes forfaits doivent vous avoir donnée pour moi.

D'ARGENS.

Je t'ai déjà raconté quelques faits extraordinaires, rencontrés au cours de ma longue profession d'avocat, mais le sujet que nous avons traité ce soir, me rappelle l'affaire peut-être la plus effarrante à laquelle j'aie été mêlé.

Le mercantilisme moderne est une évidemment bien belle institution et très savamment développée, mais j'ignorais qu'il eût ses artistes, pétris d'ingéniosité retorse et d'inusitée perversité.

Si mes souvenirs sont exacts, il y a de ceci une dizaine d'années. Un homme et une femme étaient poursuivis sous l'abominable inculpation d'infanticide. Ils étaient accusés d'avoir commis ce crime afin de toucher la prime considérable pour laquelle la vie de leur moutard avait été assurée; et des soupçons graves, jusqu'alors tus, s'élevaient : plusieurs enfants — *tous leurs enfants même* — étaient morts

en bas âge d'une manière qui, actuellement, paraissait mystérieuse. La coincidence était au moins étrange. Enfin on n'en parla pas, le ministère public à qui les preuves ne manquaient pas, lui-même se tut, craignant de soulever de trop irrésistibles tempêtes, en une foule déjà très montée contre les deux misérables.

Je fus désigné d'office et les défendis tant bien que mal — n'ayant la clef du mystère — et c'était une rude besogne. Je devais nier, nier et nier devant une presque évidence. Et nulle pitié ne leur fut octroyée !

Peu après la femme devint folle, — elle paraissait d'ailleurs n'avoir trempé dans ce crime que passivement — et l'homme tenta de se tuer, mais ne réussit qu'à suffisamment s'abîmer pour languir deux mois avant de mourir.

Cet homme, très intelligent, d'un esprit froid, sec et délié, m'intéressait quoi que j'en eusse, et toujours un espoir de percer cette conscience m'amenait à son lit. Il était inflexible et tant qu'un doute de vie lui subsista il refusa de parler. On vint cependant un jour me chercher de sa part : il se sentait tout à fait mourir et devant l'inconnu qui béait devant lui, par une invraisemblable et terrifiante bravade, avec des mots coupés de gargouillements sourds (il avait voulu se couper le cou), il se vanta, — je ne trouve pas d'autre mot, de ceci :

« A dix-huit ans je me constatai intelligent et je

me constatai pauvre. La Société me devait la vie. Je savais bien quelle ne me la *donnerait* pas. Je me décidai à m'en emparer. Après mûre réflexion et aidé, je dois le reconnaître, par certaines circonstances, mon parti fut pris.

Dans la même boue que moi, croupissait, vierge encore par le plus grand des hasards, une fille stupide, mais véritablement taillée en poulinière. J'étais alors, moi, minable, gratte-papier, infime rond de cuir dans une société d'assurances sur la vie, et c'est connaissant cette affaire, que je dressai un plan merveilleusement exécuté jusqu'à ce qu'une ridicule malechance vint me faire prendre, sur le fait presque !

Je me mariai donc pour avoir des enfants — et j'en eus — beaucoup — sept ou huit, je ne sais plus au juste et je comptais encore en avoir un, deux peut-être, quand est survenue cette bête d'affaire. Tous ces enfants ont été assurés ; le premier, petitement de menues économies : à deux mois, un froid l'emportait. Les survivants eurent leurs assurances graduellement élevées et prudemment prises à des agences différentes, puis moururent très jeunes, tous — vous entendez, tous, les sept ou les huit! » — « Mais, mon ami, c'est pis qu'abominable ce que vous me racontez là. N'aviez-vous pas pitié de ces innocents que vous massacriez et rien dans vos entrailles de père ne hurlait-il contre votre effroyable besogne?» «Et monsieur! à mon humble avis, est plus pitoyable, qui, prévoyant de l'avenir et sachant les douleurs de

ceux sans argent et de plus qu'il n'est possible qu'à ceux-là d'être honnêtes, qui n'ont pas *besoin* d'être malhonnêtes, oui, est plus pitoyable celui qui tue les aînés pour permettre la vie sociale aux cadets. De plus, l'amour paternel n'est qu'une habitude. Croyez-vous que vous n'aimeriez autant un enfant substitué que celui de votre chair ? Sophismes et enfantillages donc, tout cela. Dans notre siècle, il s'agit d'être moderne ou de n'être pas. Eh bien moi ! j'ai voulu ÊTRE ! » Il s'arrêta suffoqué, puis peu après reprit :

« J'avais fixé le chiffre de fortune à atteindre ; pour y arriver un an plus tôt, j'ai mis une assurance très considérable sur la tête de mon petit dernier *(c'était même l'exagération de cette assurance qui, corroborant de sourdes rumeurs, avait causé la débâcle)*, puis je supprimais la mère, puisque dès lors son rôle était terminé. Je disparaissais et ayant fait peau neuve, j'eusse été aussi beau monsieur que vous, oui monsieur ! Seulement le hasard — il commençait à haleter et ce fut bientôt un râle — le hasard toujours ne vous protège pas. Combien je regrette...oui, combien je regrette de m'être si maladroitement laissé pincer la dernière fois...la dernière fois !

LA LOGIQUE FÉMININE.

Mon Dieu, faites que je ne me marie pas ; et si je me marie, faites que je ne sois pas trompé ; et si je le suis, faites que je ne le sache pas ; et si je le sais, faites que cela me soit bien égal.

PRIÈRE ITALIENNE.

Ce fut une alliance blâmable! et ce qui, par la suite arriva, était dans l'ordre naturel des choses. En soi, le fait n'aurait ni nouveauté, ni intérêt, n'étaient certains détails dénotant une perversion très moderne et une artistique corruption, très planantes au-dessus des vulgarités journalières. Ce ne furent pas cette fois des accidents judiciaires, mais les hasards de la vie qui me firent pénétrer un mystère dont la seule ombre avait inquiété mes contemporains.

Les époux, voici! lui 55 ans; elle 18. C'était naturellement un débauché très riche voulant se payer son dernier régal de chair fraîche, et qui, tombé sur cette fille superbe, mais intelligente et perspicace, avait dû passer par ses conditions.

Non contente de se faire épouser — elle, fille sans pécune — elle avait refusé tant qu'un merveilleux contrat n'était venu assurer son *avenir* : La totalité *des* fortunes (!) *retournait* au dernier survivant. Le mâle n'ayant que d'importuns neveux et talonné par son vice, avait accédé à tout.

Ce fut son chant du cygne —et six mois plus tard,

sa femme affichait publiquement un amant. Elle avait réussi à créer chez elle un groupe d'amis qui étaient *ses* amis et attachés par ses très grandes qualités intellectuelles, et qui, tous pétris de l'actuelle tolérance au vice qui caractérise cette fin de siècle lui étaient, malgré tout (et peut-être parce que.... tout) passionnément dévoués. Elle avait aussi enlevé plusieurs des amis de son mari, parmi les jeunes, et même, poussé par une sorte d'involontaire et fatale rancune, son amant fut de tous celui qu'il détestait le plus cordialement. Devant ce groupe d'élus, rares et choisis, et dont malgré moi, je suis encore actuellement, fier d'avoir été, bravement elle disait : « Mon mari m'a achetée. Pauvre et belle je devais finir par là. Lui m'a payée plus cher qu'un autre voilà tout. Je suis à lui fort bien, mais j'ai actuellement le droit d'être à d'autres : il a payé un droit de jouissance et non de propriété ! Or, telle est ma fantaisie! » Et lui, pas plus bête en somme qu'un autre et n'étant dépourvu d'expérience, s'étant aperçu du fait, faible encore, restait perplexe. Enfin, vidé et son vice satisfait, poussé par l'un de ses camarades des anciennes débauches (rebuté, lui, car il faut tout dire), il crut de bon goût de trouver la plaisanterie mauvaise et brutalement déposa une demande en divorce.

Nous étions tous si tranquillement plongés dans l'amicale contemplation de cet adultère avoué que ceci nous frappa comme un coup de foudre, et par

un fait bizarre qui semble prouver que les amitiés avec un peu de vice au fond, sont plus sûres que celles où tout n'est que pureté (celles-ci se froissent tandis que les autres ?), nous nous trouvâmes tous chez elle dès le premier bruit de cette vraiment sinistre nouvelle. Elle, calme et souriante, se moqua de nous et nous renvoya doucement sous prétexte qu'elle allait faire ses malles « devant quitter le domicile conjugal ».

Elle s'en alla donc, et s'installa — chez une vieille tante, pour qui ce fut manne céleste, et — ceci n'est qu'un détail — je fus chargé de sa défense.

Mon Dieu ! ce fut heureusement inutile, car dès notre départ de sa demeure (voici que je parle comme avocat — et aussi comme ami d'Elle !) le mari sembla tomber d'un bloc, et la vieillesse qu'il avait écartée jusque là fondit sur lui — et bien qu'il fît précipiter l'affaire autant qu'il était en son pouvoir, peu avant la fin du procès, en grande pompe — et en terre bénite il fut conduit.

Les procédures (en vertu de ce que nous venons de voir ce soir) furent donc arrêtées et la femme coupable se trouva — très tranquillement — en possession de cette fortune qu'elle avait acquise en se prostituant et qui avait bien failli lui échapper — parce qu'elle n'avait su garder une juste mesure. Je ne vous dirai pas quelle fantastique crémaillère nous pendîmes le soir de la réintégration de notre grande amie en son merveilleux logis. Ce fut très simplement profanatoire.

D'ailleurs le temps réglementaire du deuil écoulé — les 10 mois fatidiques et légaux — elle épousait celui que les saintes langues bourgeoises proclamaient « son complice ». Et, je puis en être garant, ils vécurent longtemps, riches, beaux, amoureux et heureux !

Or, et c'est peut-être de ma part une faiblesse, tu le sais, je n'ai pas, envers l'humanité en général, une excessive bienveillance. Je ne t'étonnerai donc guère en te disant que n'ignorant pas le caractère de mon amie, en tout ceci, bien des points restaient obscurs. Je n'étais pas assez naïf pour croire que cette femme qui *étalait* beaucoup d'elle et de ses pensées, ne le faisait pas pour cacher beaucoup du reste. Or ce *reste* m'intriguait.

J'ai déjà dit que depuis longtemps je connaissais cette femme, certes, l'une si pas la plus remarquable que j'ai rencontrée. Notre intimité — intellectuelle — était très grande et mes prodigieux paradoxes l'intéressaient souvent. Un soir que nous avions dîné à trois, prenant le bras de son mari (le deuxième) et le mien se penchant alternativement vers moi et vers lui, elle dit : « Vous êtes, vous, mon cher, mon vice moral, comme lui, mon vice physique. » J'avais aussi remarqué chaque fois que je me prétendais inétonnable, un très particulier ricanement quasi carnassier qui me lançait en d'étranges réflexions.

Et j'avouerai qu'ayant quelqu'habitude des gens, et grande habitude d'elle — je percevais en son œil,

des lueurs étranges qui me faisaient présager un gouffre d'impunissable criminalité.

Un soir d'hiver capitonné de neige que nous dînions, à deux cette fois, je l'avais, avec préméditation, littéralement exaspérée par mon *nil mirari.* Le dîner fini, en son exquis salon très tapissé, et d'atmosphère moite, à fumer d'odorantes cigarettes turques devant un intime et réconfortant feu de bois, les minuscules tasses filigranées et des liqueurs irisant les cristaux à côté de nous, brusquement elle me dit : « Enfin ! mon ami, vous parvenez à m'agacer, trop ! et je veux vous étonner, ma foi, tant pis ! Ne vous en prenez qu'à vous-même. D'ailleurs, je serais bien curieuse vraiment de voir l'un de mes deux vices, le plus grand peut-être, me blâmer en quoi que ce soit ! De plus, j'ai assez confiance en *votre* vicieuse amitié pour être certaine que jamais vous ne trahirez mon secret. » Et sur un geste je m'approchai d'elle, tout près, et j'écoutai, ce qu'à voix, malgré elle, basse elle me raconta. Non, je ne pourrais te le répéter, le souvenir en est déjà bien lointain, non plus que faire revivre le frisson que malgré moi j'éprouvai *au détail* de cette étrange et glorieuse confession. Mais cependant en abrégé : Le divorce prononcé contre elle, les conventions matrimoniales en sa faveur tombaient.

Les héritiers ne pouvant continuer une instance en divorce, celle-ci n'étant pas considérée comme une action pécunière, que restait-il à faire? L'homme

qu'elle aimait, elle l'aimait passionnément ; lui n'ayant aucune fortune, ce divorce, non seulement lui ôtait à elle les moyens de le tirer de sa misère dorée, mais les séparait irrémissiblement ou bien les déclassait.

En cette dure alternative pour un cœur haut, un esprit au-dessus de traditions surannées, une hésitation même n'était pas possible. Aussi n'avait-elle nullement hésité. — « Et de quelle manière l'avez-vous.... achevé » — insinuai-je, avec une certaine timidité. — « Oh je ne vous le dirai pas, car sur la foi d'un certain Shakespeare, ne m'avez-vous pas dit maintes fois qu'il ne fallait jamais être assez fou pour se fier à un homme sur sa signature ou son serment, ou à un ami dans le besoin? pas même à moi ajoutiez-vous, mon cher ricaneur. » — « Soit, mais... lui ! en a-t-il jamais connu le tout ? » — Elle haussa les épaules. « Oh non!... les hommes c'est si médiocre! »

PIERRE-M. OLIN.

Note. Ce sixième cahier sera le dernier publié.

Mes Mémoires devaient originalement compter trois parties de sept cahiers chacune, le tout antérieur à novembre 1888. Des événements d'ordre extérieur nous ayant empêché de travailler à cet ouvrage comme nous l'eussions désiré, nous n'avons réuni que les parties finies, abandonnant les ébauches commencées. Le 7e cahier de cette 1re partie fut publié sous le titre de *Finis,* dans le no de juin 87, *Wallonie.*

P.-M. O.

PETITE CHRONIQUE.

Nous annonçons avec un véritable plaisir la fondation à Liége d'une Société scientifique ayant pour but de recueillir l'ensemble des traditions et des croyances populaires ainsi que la littérature orale du pays wallon. Cette Société le " Folklore wallon „ aura donc un but purement scientifique. Elle comprendra : 1° Des membres honoraires ; 2° des membres effectifs prenant une part assidue aux travaux du groupe et en dirigeant l'œuvre ; 3° des membres correspondants qui s'occuperont des enquêtes sur place, correspondront avec le Comité et recevront les publications de la Société.

Cette Société fera entre autres une tentative des plus intéressantes qui sera de fixer une orthographe wallonne.

Parmi les membres du bureau nous voyons les noms de nos amis Wilmotte, Vierset, Simon, Monseur, etc.

Bonne chance donc et bon courage à nos folkloristes wallons.

***

L'exposition des XX s'ouvrira cette année plus tôt que de coutume. Elle disposera de ses locaux habituels du 15 janvier au 15 février.

***

M. Sylvain Dupuis, directeur des Nouveaux Concerts de Liége, organise un festival Vincent d'Indy dans lequel on entendra *Sauge fleurie,* la triologie de *Wallenstein et la Symphonie pour piano et orchestre sur un thème montagnard.*

Cette solennité est fixée au dimanche 26 janvier.

UNE ÉVOLUTION DE LA CRITIQUE [1]

II

La thèse de M. Hennequin a déjà été signalée; elle se résume en quelques phrases d'une fin de chapitre, dans lequel l'auteur passe en revue les efforts de ceux qui l'ont précédé et les juge. A ses yeux, la moindre part de la tâche assignée au critique a été accomplie jusqu'ici; on l'a vu s'acharner aux particularités biographiques ou s'égarer dans les descriptions trop générales de milieu. Le rapport entre artiste et public n'a même pas été perçu. Sans doute on a dessiné parfois l'angle de convergence de l'auteur à ceux qui le lisent, mais toujours en se préoccupant de la personnalité stricte de celui-là et sans conscience nette de la réaction subie par ceux-ci. Pour M. Hennequin il y a lieu de considérer 1° le livre (analyse esthétique), 2° l'homme qui l'a conçu et procréé (analyse psychologique), 3° le monde qui l'a accueilli et consacré (analyse sociale).

(1) Voir le n° de septembre-octobre, p. 286.

Une synthèse finale éclairera les rapports de cause à effet et, empruntant à des sciences plus *exactes* leur méthode et leur terminologie, elle permettra de " restaurer l'œuvre et les hommes dans leur unité totale, dans le jeu des forces naturelles et sociales qui les forment, les meuvent et les heurtent " (1). Telle est, concisément dit, la série laborieuse d'opérations qui constitue la *critique scientifique.*

Il y aurait, dès le seuil, plus d'une observation à présenter. M. Hennequin s'est-il bien rendu compte de la valeur du terme *science* dans l'espèce et n'a-t-il pas obéi facilement à une ivresse tout artistique en l'arborant ici? Qui dit *science* dit austérité et impersonnalité dans toute leur latitude. Les études spéculatives ne sont science que d'hier : la philologie après Bopp, l'histoire depuis les Bénédictins et les écoles allemandes, la psychologie de ces vingt ans. La critique attend encore son Bopp, son Mabillon et son Wundt. Elle l'attendra longtemps. Celui qui se voue à cette agréable et facile besogne, d'ordinaire émoulu d'une École supérieure, parfois improvisé tout à fait, n'a généralement aucune qualité pour s'intituler homme de science. Il ne possède qu'inégalement les langues anciennes et modernes, outillage indispensable d'abord; il a peu vu, il a du cerveau humain une notion vague, une notion plus vague du processus historique. Un seul homme, peut-être, a

(1) *La critique scientifique*, p. 166.

réuni la plupart des qualités, innées ou acquises, du métier de critique; mais l'érudition, qu'il avait négligée longtemps, s'est vengée en sournoise qu'elle est; elle a, dans la suite, étouffé net les facultés primordiales du penseur sous ses fardes documentaires, de telle sorte que le bénéfice de cette surcharge n'est pas à enregistrer ici. Et puis qu'est-ce donc que le critique? Pas certes la créature d'une seule heure, mais le produit complexe d'une série d'impulsions, dont les unes lui sont visiblement étrangères (conception avec son cortège héréditaire, naissance, prime éducation, besoins vitaux et atteintes sociales), dont les autres se raccordent aux premières et ne peuvent émaner de lui qu'à l'œil superficiel d'une philosophie idéaliste.

Il y a donc irréductible antithèse entre le critique, tel que l'ont conçu les cent dernières années, et le véritable homme de science du même temps [1]. La méthode du premier n'est que synthétique, le second se voue à de lentes et minutieuses analyses, sans perception nette, le plus souvent, des fins reculées pour lesquelles il dégrossit les matériaux bruts entassés dans son chantier. La discipline qui le guide est faite de logique, de ténacité et d'abnégation. Plus attrayante, mais plus fragile aussi, la tâche du juge

[1] Fait d'observation constante pour l'érudit quelque peu exercé : les œuvres dites scientifiques, acclamées et patronées à ce titre par les revues et la presse, sont généralement au-dessous du médiocre ; silence absolu sur tout travail d'une sévère honnêteté.

littéraire, toute d'à priori souvent puériles, toujours contestables, puisqu'ils sont subordonnés à un individualisme presqu'absolu (1). Interrogeons maintenant la philosophie de M. Hennequin. Que fait-elle de cet individualisme ? L'asservit-elle à des règles fixes et communes, destinées à l'assouplir, à l'atténuer et même à le détruire, dans la mesure où l'exigerait une vue systématique des phénomènes littéraires, les plus délicats peut-être à soupeser ?

Je n'examinerai ici que la première des trois opérations par lesquelles *la critique scientifique*, au sens de cet écrivain, doit atteindre son summum de réalité. *L'analyse esthétique* (terme impropre, s'il n'éveille déjà une juste défiance, car esthétique et arbitraire sont unis par un vieux cousinage moral) est introduite par une théorie des émotions. Celles-ci ou artistiques ou ordinaires, mais toujours classées à part. Les unes sont simples, entraînant une excitation morale sans réaction physique, " une hallucination que l'on sait être fausse, que l'on sent n'avoir rien de menaçant„ (p. 37), les autres surplombées, en quelque sorte, par cette imminence de " la certitude de leur réalité „ et différentes à ce titre.

A la psycho-physiologie laisserai-je le dernier mot sur ce problème (2). Je crains toutefois qu'en isolant

(1) Quoi de plus tranché que la conception littéraire d'un Villemain, d'un Sainte-Beuve, d'un Nisard et d'un Taine, tous maîtres ou anciens élèves dans la même école supérieure et à une génération près ?

(2) Sauf à vérifier ses analyses à la lumière de certains cas, dont la pathologie est déjà familière à l'histoire des lettres.

ainsi deux domaines de la sensibilité, qui se touchent par tant de points, l'on n'exclue tout un monde nullement négligeable de phénomènes limitrophes, c'est-à-dire d'émotions d'art, où il entre une parcelle réactive, capable d'influer sur les actions futures de l'individu. On serait plutôt disposé à renverser la proportion et à reconnaître dans l'œuvre d'art les vertus nécessaires pour produire l'émotion complexe, c'est-à-dire accompagnée de réaction. Car qui se résoudra à refuser une sérieuse part d'influence réelle à telle lecture passionnée, à une représentation tragique ou exhilarante, ou encore à une audition musicale? La faiblesse d'une thèse, qui réduit à un élément tout passif la sensibilité développée par les formes esthétiques, se traduit quelques pages plus loin. Vient le moment de définir l'œuvre d'art, et M. Hennequin se voit contraint de dénier un caractère objectif à "la mesure des émotions" causées par celle-ci (p. 46). Il ne s'agit pourtant pas, quoi qu'il ait voulu, de mesurer la sensation individuelle, mais l'émotion collective et contagieuse, historiquement constatée [1].

La distinction entre émotion *qualitative* et *quantitative*, esquissée ensuite, est plus spécieuse que décisive. Si l'on s'abstrait d'un certain nombre de vérités

---

[1] Beaumarchais par le *Mariage de Figaro* et Victor Hugo, par *Hernani*, en des soirs mémorables. Autre, non inférieure, l'impression réagissante des œuvres de Jean-Jacques, des vers de Byron, de la prose de Goethe et de Foscolo.

banales, de truisms littéraires, on ne réalisera la formule d'une norme un peu stable qu'au prix d'efforts plus laborieux que M. Hennequin ne semble disposé à l'admettre. Les différences radicales de points de vue, signalées tantôt entre écrivains de même race, de même famille et de même serre chaude, sont déjà profondément troublantes ; les contradictions intimes, et à court intervalle, du même penseur ne le sont pas moins [1]. Les divergences quantitatives ne suffisent pas pour expliquer de tels écarts, et l'on n'aurait pas à relever ici cette vue trop optimiste de la possibilité d'une entente finale, si tous les échos de ces deux livres ne nous répétaient : idéalisme subjectif! Ainsi en est-il de la thèse de M. Hennequin sur le côté sociologique du débat, on le verra plus tard. Pour me maintenir sur le terrain, mieux déblayé, de la psychologie, je signalerai toute une série de corollaires (quelques-uns de vérité pressante) qui ont été omis : L'émotion collective, sa nature, ses proportions générales et spéciales, selon qu'elle est de tout temps ou qu'elle correspond à un état d'esprit local ou de civilisation universelle et datée; le rapport du verbe à l'ouïe, qui peut être précisé 1° physiquement depuis les expériences récentes de plusieurs savants; 2° mentalement par l'histoire du langage, de certains mots d'un règne

(1) Par exemple Emile Zola refusant et puis accordant dans deux proches passages de son *Roman expérimental* (205, 212) l'imagination à Balzac.

éphémère ou de signification changeante et à chaque fois caractéristique d'une nouvelle préoccupation des lettrés, ou même de la foule (1); l'étude intrinsèque du langage artistique dont je reparlerai; les réminiscences conscientes ou inconscientes de l'écrivain (et toute étude sur ce point devra résoudre bien des questions d'enchaînement historique et de filiation littéraire, car le sens de l'imitation a incessamment varié, et tel tira gloire d'un emprunt jadis, qui en rougirait sous notre régime de législation procédurière et d'opinion mesquine) : toute une légion de prolégomènes dont peu sont indiqués et aucun résolu ici. L'étude stylistique de l'écrivain, expédiée en dix pages (2), est à peine esquissée, et je persiste à la considérer comme autrement importante, dans une vue opportuniste de nos instruments actuels en littérature, que tout l'arsenal des psychologues. Un écrivain n'a jamais une forme absolument sienne. Il écrit 1° comme les autres écrivains de sa langue; 2° comme ceux de son temps; 3° comme ceux de son école; 4° comme ceux de son tempérament. Ainsi s'opéreront toute une série de soustractions délicates (3), qui sont comme l'échenillage de la ramure

(1) Les vocables *sensible* au XVIIIe siècle, *honnête* au XVIIe, *gent* du XIIe au XVe.

(2) Pages où la précision des termes est souvent négligée. M. H. parle de « syntaxe des mots » (50). Entendait-il ordre des mots? Et six lignes pour le vocabulaire!

(3) Et plus aisément réalisables dans le passé que dans le présent. On peut à 10 % près de certitude établir les figures et autres détails de forme

d'un grand arbre et qui permettent seules de jouir à l'aise de ses fruits. D'autres opérations du même rite s'imposent encore : il faudra se demander si l'artiste a pris ses thèmes à des devanciers connus, singularisés par leur génie ou le caprice d'une mode (la nature et le montant de ces emprunts devront être alors balancés avec les éléments dits *créatifs*) ou bien s'il s'est adressé de préférence à la grande voix anonyme d'un temps ou d'un milieu [1].

Ce n'est pas tout, et *l'analyse esthétique* est seulement la première élaboration pour M. Hennequin. Peut-être reviendra-t-on ici sur d'autres spéculations qui la concernent et qui ont été réservées cette fois. *L'analyse psychologique*, ou l'étude de l'homme même, permettra, d'ailleurs, une application plus sûre des vues déjà énoncées, leur extension, aussi, à l'époque présente en quelques-unes de ses multiples manifestations littéraires.

MAURICE WILMOTTE.

---

empruntés par les trouveurs à leur précurseur de génie, Crestien de Troyes. Tâche bien délicate aujourd'hui.

[1] Pour Hugo, par exemple, tout un chapitre devrait rouler sur ces démarquages, plus ou moins conscients. Sans le *Médecin de son honneur* et *Othello*, je n'arrive pas à concevoir « possible » tel de ses drames. Shakespeare a pris quasi tous ses thèmes à des littérateurs, Corneille a pillé les Espagnols.

VARIATIONS DE MESSE.

Pour Elle.

Introït.

Eloigne de moi, ô mon Amour, tout ce qui pourrait m'éloigner de toi — chasse l'oubli sacrilège, écarte la trahison infâme et laisse vivre le souvenir vénéré.

Garde toujours en mon cœur — comme une hostie en son calice — la pensée de l'aimée. Laisse-moi seul avec elle ; fais-moi oublier les hommes et leurs choses viles, mets en fuite les hantises grossières de ce monde vain : crève mes yeux, rends-moi sourd pour être tout en elle.

Donne-moi la force, ô mon Amour, de tenir mes serments et de conserver tous mes baisers pour ses lèvres virginales et son front aux pâleurs de lilas.

Epitre.

Tu es loin de moi; je suis loin de toi : mais mon cœur est le tien et ton cœur est le mien.

Tu as tout moi: toute ma pensée, tous mes rêves,

tous mes sourires, tous mes baisers — tout l'air que je respire.

Avant qu'elle se donne à la tienne, mon âme était vide d'amour, aujourd'hui elle est pleine de toi :

Je t'aime de l'amour des tout petits pour leur mère.

Je t'adore comme les bergers — guidés par la céleste Etoile — adoraient le divin Enfant.

Je t'aime de l'amour extatique d'un prêtre pour son Dieu.

Je t'aime comme on n'aime que l'Aimée.

Credo.

Je crois en notre Amour — en ses avenirs, en ses lointains.

Je crois en toi, ô mon Unique Aimée.

En tes sourires, en tes aveux, en tes serments, en tes larmes, en ta voix tendre.

En ton cœur que je sens battre près du mien, en ton souffle, en tes cheveux, en tes mains blanches.

En la Trinité Vierge de tes lèvres jasminées et de tes yeux aux bleues échappées de ciel.

Je crois qu'un jour tu seras à moi.

Je crois qu'un jour je serai à toi.

Offertoire.

Adorée mystiquement chaste, — pardonne à mon indignité et laisse-moi t'offrir l'hostie pure de mon Amour.

Je te l'offre, — pour reconnaître ma petitesse et mon néant — avec mon cœur, avec ses fibres et son sang.

Avec mes espoirs et mes songes, avec mes ambitions et mes luttes.

Avec mon âme insouillée, Vierge d'amours indignes de toi.

ELÉVATION.

Idéal incarné,
Rose d'Amour,
Baume de mes douleurs,
Bouclier de mes combats,
Palladium de mes courages,

Je suis à tes pieds et je baise tes genoux. Je renonce à moi-même et je m'anéantis devant toi.

Prends le sang qui brûle en mes veines, aspire le souffle qui gonfle mes poumons.

Par tes yeux, par tes lèvres, par ton cœur, je t'aimerai jusqu'au dernier regard de mes yeux, jusqu'au suprême baiser de mes lèvres, jusqu'à la défunte palpitation de mon cœur.

O mon Unique Aimée, j'élève vers toi tout mon être, avec la blanche hostie de mon âme et le calice auguste de ma vie !

José HENNEBICQ.

LES BLANCHEURS.

Sur le lac mélancolique où vont les cygnes
Nous regardions sangloter les rayons blancs...
Oh ! nos deux âmes, ces lents spectres tremblants
Et blancs sur le lac aux blandices insignes...

J'admirais l'étrange candeur de tes lignes,
Ton bras presque nu, l'étoile de tes yeux
Qui me parlait, et, quand défilaient les cygnes
Sur le lac, — oh ! toi, ton corps capricieux !

Tels de grands lys vivants, les oiseaux poètes
S'enfonçaient, puis émergeaient, puis sur la berge
Dormaient, la tête sous l'aile... oh ! ton cœur vierge
Triomphateur aux somnolences muettes !

Une pureté s'exhalait de ton geste
Primitif... de l'air chaste... des oiseaux calmes.
Un languir tombait de fraîchissantes palmes.
Oh ! le silence et toi-même, et tout le reste...

Et j'ai rêvé que par la verdeur des branches,
Un tonnerre descendait, tuant les cygnes ;
Oh ! ta chair, ta chair seule ! voici tes hanches,
Ton sexe... mortes tes pudeurs, morts les cygnes.

JULES BOIS.

FUMÉES NOCTURNES.

Vers l'empire d'ombres à jamais reclus des jours saturniens, au bleu tranquille — loin comme un regard de femme ennuyée — sérénité encore jeune, en demi-teintes, d'un automne dont je veux ignorer le terme, et même s'il se doit prolonger plus grave, quand, dehors, les fleurs de neige précipitent des parterres bientôt violés, quand les fenêtres s'étoilent de gemmes serpentines, — soit l'hiver, à l'écart, très près pourtant par cette frêle barrière prismatique et de gel — l'Assise attend, sa pensée errante sur des joyaux d'aventure : non le froid baiser d'un bracelet de jade, non plus l'ambre septentrional d'un collier, mais des grelots d'or, passages d'hippogriffes privés tout au fond des moires de mon âme : palais sous l'Océan, une mince viole, aussi, dormant les rhythmes qui chanteront un soir, doucement, vers Elle — un soir où les cloches rouillées perdront leur battant, où s'épanouira, pour la gloire de ses seins légers, le seul essentiel de mes Rêves.

***

En avant, les banquises élancent dans un ciel d'acier mort des aiguilles de turquoise et d'émeraude — les banquises rectilignes, trop correctes qui cernent l'horizon, ligne incurvée vers un pôle nécessairement plat. La terre éparse, en arrière, à perte de vue, c'est une blancheur de plaines irrémédiables, dans l'attente du printemps arctique. Mais qu'y poussera-t-il ?

Si le soleil est tiède, de maigres lichens et de tristes petites bruyères roses. Celle-là qui rêvait tout à l'heure — et ses pâles yeux bleus — passera peut-être l'année prochaine ; nous lui offrirons un pauvre bouquet.

Aujourd'hui, qui donc habite cette solitude ?

Piété sur un bloc de glace — ô le morne piédestal — un ours blanc se balance, un ours savant qui a vu les villes du Sud ; on l'y régala de coups de trique, mais il y apprit plusieurs choses ; en effet il grogne : " Gnôti Seauton. "

Un vieux phoque gorgé de poissons, vautré au bord d'une crevasse, s'en ricane.

***

Le clown — dont le papillon s'est brûlé les ailes à tant de lustres — disait à son ami : " Si tu crois qu'il me suffit d'avoir tissé d'étoiles l'étoffe de mon âme, si tu t'imagines que porter à perpétuité la traîne de cette reine de Saba l'Illusion m'est une joie — il est vrai qu'en d'autres circonstances j'ai tendu à la

Fantaisie les cercles de songe où j'espérais qu'elle resterait prisonnière, mais elle retombait, svelte, sur le dos de son noir cheval infatigable (je pense que c'est un démon) et galopait plus loin — si, enfin, tu ne t'es pas encore aperçu des pierres précieuses que je crache parmi de tels crapauds — et ce n'est pas du strass, tu peux vérifier — vide ce verre où stagne un deuil liquide et raconte-moi les Triboques : lors, nous ressemblerons peut-être à tout le monde. „

Mais l'ami brisa son verre sur le plancher et garda le silence, car, *au fond*, il comprenait très bien.

***

Ils ambulent raidement par les frises du palais de Xerxès, robes d'or et faces d'ébène, graves et tellement séculaires, selon la majesté qu'ils protègent — les archers.

Cependant, au-dessous d'eux, se tasse un tout petit palais gris; il n'y a personne aux portiques, il n'y aura personne jamais plus.

Des gens passent qui regardent ces archers : tenez pour certain qu'ils en ont peur un peu et que cela les ennuie.

Rassurez-vous, gens, ils sont prisonniers dans une cage de verre, les carquois sont vides et *ceux-là* se taisent pour l'éternité.

***

L'aboi des meutes roule sous les futaies ; aux clairières que le soleil martial crible d'or neuf, aux taillis

où les mares entr'ouvrent un œil moussu, le cor du chasseur-enfant s'enroue. —

Le même, un éphèbe en chasse l'après-midi ; les ombres s'allongent, les huées des corbeaux l'accompagnent et l'hamadryade — c'est une archi-centenaire dès les siècles — lui chante : " Tu ne l'attraperas pas... „ — Son cheval galope.

La forêt saigne de crépuscule ; le cheval lassé a pris le pas ; le cor est crevé et l'auréole du chasseur divin pend, déchirée, aux branches basses.

Voici que la Nuit monte ; les chiens se taisent et se couchent en rond. - La bête serait-elle prise, par hasard ? — Le cheval est mort.

Allègre, enfin, — depuis tant d'années cette chasse ! — un vieux chasseur s'avance et regarde. — Il n'y a rien, rien que le clair de lune, tout solitaire, étalant des linceuls sur le sol.

C'était une journée — il y a longtemps...

***

La fragile adolescente, épousée demain peut-être d'un magicien hors d'âge, descend les marches sonores vers les vagues — alanguis baisers mauves, jonquilles, pétales de camélias épris du friselis pareil des satins qui la parent, et du mystère sidéral d'un talisman donné par une fée amie : la couronne au tumulte infléchi de ses cheveux — et regrette la descente trop brève lors que sérénadent, pour elle, les harpes d'Océanides fuyardes, tels fins vols de

mouettes en arpèges doux sur la mer — et le vent tambourine comme un fol par les falaises.

Atterrissez la gondole des funérailles, allumez des torches livides; que cette amante dès maintenant endormie, vogue toute seule, puisque nul à son doigt frêle ne passera l'anneau qui la garderait du Diable.

Celle-ci est une vierge Poésie — mais plus pour moi — bientôt aventurée sur l'Océan — donnez-lui une palme —; que, pour la sauvegarder, elle ait, là-bas, dans sa patrie Thulé-des-Brumes, la prière aux lèvres liliales de ses sœurs, mortes d'avoir été cloîtrées — moi, je garde sa fleur mystique : taisez-vous cloches -- ou bien, il y a des pirates sur la mer, quelque royaume étrange — ou bien les cygnes d'Artémis maternelle l'emporteront dans la Lune; moi je n'étais qu'une église veuve de St-Ciboire, elle, une trop fière clochette d'argent.

***

Ce sont les bons poètes, en mal d'une Psyché, qui rodent par les flaches noires et s'éclaboussent mutuellement d'eau sale et de rimes bariolées.

Quelque arakhné d'arrière-saison étend sur la ville sa toile pluvieuse et la soie, partout, des brouillards visqueux; les clochers toussent des heures longuement : tintinnulées sombres, impalpables chauves-souris par les rues et les places; des gouttières chantent leur prophétie : on dirait d'une Atlantide confuse.

Ici, le cabaret invite; Sancho Pança sommeille au comptoir : il a vendu l'armet de Mambrin et tient l'âme de Don Quichotte captive dans le tiroir, avec les gros sous — cette nuit de névralgie, en recueillements, en compromissions vides et de choses qui ressuscitent.

Eternels mounis nimbés de vapeurs blêmes, ce sont deux poètes. — Et tandis que, pour eux, sur la table valsent des topazes brûlées, l'un, discord : " Mes souliers sont percés. "

Et l'autre : " Les pieds mouillés font les cervelles chaudes. "

Et puis ils boivent et fument sans rien dire plus, Sancho, de mauvaise humeur au comptoir, le cabaret torpide et la rue alentour : Arakhné y darde fort ses longues pattes froides, mais elle ne prendra personne; les gouttières sanglotent en mineur; une girouette poitrinaire bat la mesure. Dans un instant, l'un sera, — la Palestine grise et rouge se lève — le sultan Soleiman-ben-Daoud qui se mémore ce cantique des cantiques à cause d'une lointaine Çulamite et dispose les glorieux tapis de son âme pour l'advenue de Belkis — elle ne viendra pas; l'autre contemple couler la Gangâ violette où les grands pachydermes vont s'abreuver à l'aube; les bambous fraternels se penchent et de leur duvet lui caressent l'échine, et saintement, il adore, issu de son nombril à jamais aryâ, le lotus d'azur qui récèle la Trimourti — mais ce ne sont que fumées de tabac.

En un coin le conseiller Krespel tourmente son aigre violon ; les crépuscules inéluctables règnent, et voici, soudain, fleurir, et s'enrouler autour de leurs cuisses transies, grandir jusqu'à leur front terne, les mornes coraux d'Inconscient.

Enfin — hosanna ! — montent dans l'air brun les tours de cristal des Mont-Salvat futurs.

***

En extase sous l'arbre de vie, je m'imprègne des tourmentes florales suscitées par les brises du Paradis terrestre et j'écoute tinter au loin la chaîne d'or qui entrave les chevilles puérilès de Salammbô.

Les branches de l'arbre se balancent; leur cliquetis, un cistre affolé pour une fête barbare; il y a des fruits parmi les branches, de beaux fruits vermeils, mais je ne les cueillerai : mon vieux cousin le Serpent caché dans les feuillures smaragdines, m'a recommandé de n'y pas toucher.

Pourtant, quelques-uns gisent sur l'herbe; mûrs, le vent les a détachés. — Si je goûtais celui-là....

Ah ! l'affreuse amertume....

Il tombe une sueur froide des feuillures glauques de l'arbre; *pour la première fois*, un nuage cache le soleil; les oiseaux constatent d'un sifflet, moqueusement; la brise disperse des relents de cadavre et pleure les tendresses orphelines. Le Serpent s'écrie : " je te l'avais bien dit ! " — et Salammbô a cassé sa chaîne d'or.

Arbre de vie et fruits de mort.

*
* *

Un lac profane, qui fut sacré, — les pasteurs des hauts plateaux y ont miré leur génie, la flamme du sôma, comme l'aube primitive éployait ses gonfanons — un lac où le fantôme d'un grave minuit se pérennise et préside aux danses du brouillard, dentelles et mousselines modulées harmonieusement vers la faille classique d'une ceinture de saules et de peupliers : les saules, en panaches de quel cénotaphe, les peupliers, lyres douloureuses parmi le vent et cierges tristes; un rire blafard aux chrysoprases du ciel : c'est la lune. Des vagules se poursuivent selon quelque faible courant et n'émeuvent guère l'orgueil des fleurs de nymphéa, ces délicates personnes pavanées à cause de leur collerette et qui sont si défuntes — pourtant. Infatigablement, par ce minuit sans lendemain, la gentille crécelle d'une grenouille accuse le silence — le silence large tombé sur l'eau, les saules, les peupliers, et sait encore rire au rêve de la nuit.

La légendaire histoire que vibre la grenouille, l'onduleuse inquiétude épandue de la nuit dormeuse, des voix chuchotantes loin : tant de silence dorlote le lac des ancêtres jusqu'au jour de soleil et de rédemption où le sphinx garotté quelque part sous les arbres déchire son linceul de lierre et crie un mot de tous envié.

— Les peupliers se plaignent dans le vent et les saules. —

Ce jour-là — il luit quelquefois — la joie toni-

truante d'orgues viriles, la haute clameur d'or des buccins de gloire s'irradient pour un triomphe et l'essor rajeuni de l'Anadyomène du lac propage des mythes agiles; elle agite l'étendard en feu de sa chevelure et vole, les yeux éperdus, vers la lente majesté d'un olympe, là-bas, au fond des âges. — Tu luiras jour de soleil et de rédemption ! —

(C'est un minuit de Jouvence.) Ensuite, un autre jour s'éteint : il n'est plus que lignes boîteuses tachant le papier; par l'hypogée où des fumées traînent, quelqu'un cherche son âme et ne la trouve pas : pour longtemps encore, elle s'est noyée dans le lac paresseux.

***

La nuit d'été, brasillante d'étoiles emplit ses yeux — mais, heureusement, elle n'en sait rien. Ce charme ! combien différent d'autres yeux, froides ténèbres bien inconscientes où dorment des bois maudits; et la vanité de son corps, elle ne l'a pas — oui, ce charme.

D'autres feindront d'ignorer leur beauté ou plutôt laisseront tomber de ces regards : " Vous me trouvez belle ? ça m'est fort égal ; je le sais mieux que vous. "

Mais ce charme tranquille de ses yeux tout à elle, l'été nocturne de ses yeux : le charme, vous dis-je...

***

Epanouissez la joliesse précaire des éventails; lentement, qu'ils amusent l'Insomnie chassieuse;

très vite, qu'ils nuent d'arcs-en-ciel brefs les vapeurs de tes aromates criards, — ô cité d'artifices.

Les éventails, dans le noir, sont des bouquets de feu pâle, la neige des cascades lunaires sur un massif des géraniums, de nobles guirlandes des Panathénées.

Une théorie moqueuse se précipite pêle-mêle avec la course effarée des nuages et Lui lance, de là-haut, des perles laiteuses. Elle ne les ramasse pas, Elle sait que, réellement, ce sont des boules de verre peintes. — Moi, certains soirs, je les recueille, mais les rejette tôt ou tard et viens m'accroupir à ses pieds, près du foyer poudroyant de cendres froides. Là — le vent chante dans les cheminées — j'ai de nouveau, longtemps, un rêve lumineux de barques balancées au bleu calme de ses yeux et, fenêtre entr'ouverte, la caresse s'élargit des éventails frais qui leurrent sagement l'Insomnie.

Les tilleuls en fleurs embaumaient cette nuit.

***

Que les flammes du bûcher s'érigent dans l'ombre; la pourpre de jeunesse, ce diadème trop étroit, l'épée émoussée et tels manuscrits de Kabbale qui n'apprirent rien à personne puisque, d'enfance, nous en avions deviné la doctrine, qu'on les brûle — aussi cette tresse de cheveux pluricolores.

Des yeux pâlement bleus m'invitent au silence; la Maïa au bord de la mer m'a souri : je vais dormir entre ses seins.

***

Maintenant, la vie quotidienne emporte une bière encore; Croque-mort, lui-même, conduit le deuil. Et les passants s'étonnent du drap candide semé d'œils-de-paon et s'écrient : " Qu'est-ce donc ? "

Pas grand' chose : une fois de plus, quelque âme trop bien née retourne aux Limbes.

ADOLPHE RETTÉ.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

1er Concert du Conservatoire. Beau réveil après un engourdissement de quelques mois.

L'orchestre, très homogène cette fois, a interprété la symphonie pastorale de Beethoven et la marche funèbre de Siegfried (deux œuvres qu'il serait oiseux d'analyser) avec beaucoup de précision, de relief et surtout de distinction. Même remarque pour l'exécution de la Rhapsodie de Dvorak, aux rythmes, au dessin mélodique et à l'orchestration étranges, œuvre colorée et descriptive, empreinte d'une grande couleur locale, un vrai ruisselement de pierres précieuses.

Deux virtuoses : MM. Bouhy et Sauret. Le premier chantait un air de l'Elie de Mendelssohn et un fragment de Françoise de Rimini d'Ambroise Thomas.

M. Bouhy a apporté à l'exécution de l'air classico-romantique d'Elie, la sobriété que demandait cette musique. Il était plus facile de juger de la souplesse et de l'étendue de sa voix dans l'air de Françoise de Rimini. La remarque qui précède justifie quelque peu le choix de ce dernier morceau.

L'organe de M. Bouhy, bien que très sympathique, manque de timbre, mais ce défaut est largement racheté par les qualités déjà énumérées auxquelles il faut ajouter une grande justesse d'intonation et une diction remarquable.

Le violoniste, M. Sauret, a joué d'une façon assez terne le 1er concerto de Max Bruch. M. Sauret nous paraît avoir accentué les défauts de cette œuvre un peu uniforme et

longue, par une interprétation trop mièvre et manquant de saillie. En revanche sa compréhension du Rondo Capricioso de Saint-Saëns nous a semblé singulièrement triviale et fantaisiste.

Dans deux morceaux de sa composition M. Sauret a fait preuve de beaucoup d'élégance et d'une grande franchise d'attaque et nous a dévoilé une clarté et une virtuosité dont il eût été difficile de se rendre compte dans les deux premiers numéros de son programme.

***

M. J. Rulot expose en un bas-relief deux portraits de jeunes filles. Disons deux mots de cette œuvre d'art qui nous révèle un talent jeune, vigoureux et chaste, qui ne recule pas devant les difficultés techniques que présente l'exécution d'une œuvre comme celle dont il est ici question.

Ce qui impressionne de prime abord dans ce médaillon, c'est le caractère immatériel et élevé de l'œuvre et la simplicité dans les moyens d'exécution, simplicité qui engendre une grande difficulté technique pour la jeune fille du second plan dont la ligne s'atténue et disparaît dans les vagues du fond.

L'opposition que nous remarquons dans le groupement et dans la manière dont sont traités les deux sujets se continue dans le caractère : la jeune fille du premier plan, d'une beauté étrange et peut-être idéalisée, semble revêtue, dans une pose extatique, de quelque chose d'altier et de superbe, tranchant sur la nonchalance de la seconde à l'esprit plus humain et plus calin.

Dans le petit monde artistique de Liège, cette exposition fera un peu l'effet d'une pierre lancée dans la mare aux grenouilles ; il est à regretter que des tentatives de ce genre ne se renouvellent pas plus souvent et que la modestie de M. Rulot le tienne trop à l'écart du public. C. P.

***

Les nouveaux concerts liégeois. — Première séance. — Nous espérions de M. Gabriel Pierné quelque jeunesse, une personnalité. Nous avions cru et il nous avait été dit qu'il était des vaillants de la jeune école française. Nous avons été déçus. En grande partie le programme était consacré aux œuvres de M. Pierné; c'était trop.

La musique de M. Pierné est d'un travailleur et d'un consciencieux, mais elle n'a pas de caractère. Pas de pensées qui impressionnent, pas d'inspiration qui chante. Quelque recherche d'originalité: l'effort vous frappe et l'originalité arrive péniblement. Une grâce assez mince et une facile amabilité, respectueuse des foules qui le font applaudir.

Nous avons entendu un concerto pour piano et orchestre, une suite d'orchestre où je citerai volontiers " l'entrée en forme de menuet ", une banale sérénade pour instruments à cordes, qui a été suivie de vigoureux rappels et dont le public nous a imposé une seconde audition.

M. Pierné a joué en pianiste de talent quatre piécettes sans valeur, qu'il détaille gentiment; cela lui a valu de nouvelles acclamations.

Le choix de M. Sylvain Dupuis n'a pas été heureux. Il ne se trompera pas sur la cause et la portée des applaudissements qui ont salué M. Pierné. Ce ne sont pas de ces applaudissements que recherche M. Dupuis, et il est trop artiste pour ne pas avoir apprécié le compositeur à sa juste valeur

Le concert avait commencé par l'ouverture de *Rienzi*, l'une des pages les moins intéressantes de Wagner, et par la symphonie n° 4, en *si bémol*, de Beethoven. L'orchestre a manqué de vigueur et de netteté, il nous a donné de l'ouverture et de la symphonie une interprétation un peu

relâchée; pour terminer, il a joué avec plus de conviction un épisode symphonique de Svendsen : *Carnaval à Paris*.

Très confiants en MM. Sylvain Dupuis et Vanderschilde, nous attendons d'eux une brillante revanche. Le festival Vincent d'Indy, auquel prendra part Mme Bordes-Pène, la leur procurera.

PETITE CHRONIQUE.

Les XX ont récemment reçu parmi eux à titre de nouveau membre, Robert Picard. Ce nom encore inconnu éclatera bientôt ainsi qu'une fanfare étrange. Jamais jusqu'ici ses œuvres n'ont été exposées, et elles sont d'une nouveauté tellement déconcertante que nul point de comparaison ne sera possible : ce sera la personnalité la plus intacte des XX. Nous nous contentons ici de la signaler.

***

On a barnumé Grieg, tant et si bien que Grieg et sa musique sont sortis singulièrement diminués de toutes ces exhibitions.

***

Bruxelles a entendu avec stupeur *Esclarmonde* de M. Massenet. Mais comme l'*Art ne pardonne pas*, toutes les belles choses qui ont été détournées se sont déformées et l'ensemble est arrivé à faire la plus invraisemblable bouillabaisse qu'on ait jamais vue. Il y a cependant des imbéciles et des niais qui admirent, *quorum* la FINANCE.

***

Une nouvelle des plus inattendues : on a retrouvé M. Arthur Raimbaud. Il est actuellement au Maroc, se préparant

à la plus extraordinaire expédition. Des renseignements certains nous ont été envoyés de Tanger, et nous espérons pouvoir en publier de complets le mois prochain.

***

La WALLONIE publiera en janvier un n° double dont la composition sera particulièrement soignée.

Elle continuera à se trouver à l'extrême avant-garde de l'armée littéraire et compte sur les dévouements de tous ses amis, comme par le passé.

***

Le Salon des XX sera inauguré cette année plus tôt que de coutume. Il succédera, dans le courant de janvier, à l'Exposition des *Aquarellistes* actuellement ouverte. La liste des invités que nous publions ci-après fait présager un ensemble varié et de rare intérêt.

Parallèlement à l'Exposition d'Arts plastiques, des auditions instrumentales et vocales feront connaître au public les œuvres musicales nouvelles, la plupart inédites, des jeunes écoles belge et française. Les XX offriront en outre, à leurs abonnés, une ou deux conférences littéraires.

Invités.

Eugène Boch — Charpentier — Dubois-Pillet — Forain — Hayet — Mellery — Minne — Lucien Pissarro — Redon — Renoir — Segantini — Sésanne — Signac — Sisley — Storm de Gravesande — de Toulouse Lautrec —Vincent Van Gogh.

Stéphane Mallarmé fera une conférence sur Villiers de l'Isle Adam et peut-être Maurice Maeterlinck lira-t-il son œuvre nouvelle et si remarquable : La princesse Maleine.

TABLE DES MATIERES

Pour l'année 1889.

A*.

Chantefable un peu naïve, (vers), 312.

ANZOLETTI (LUIZA).

La Musique en Italie, 103, 143.

DE JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Fragments, 153, 205, 257.

JULES BOIS.

Les Blancheurs (vers), 392

MARCEL COLLIÈRE.

Le Gyndès (vers), 123.

CÉL. D.

O les Femmes, par Maurice Siville (ch. litt.), 114.

CH. D.

Gritte, par G. Rahlenbeck (ch. litt.), 184.

ACHILLE DELAROCHE.

Désastre (vers), 8.
Sonnets symphoniques, 88.
Les Débâcles, par Em. Verhaeren (ch. litt.), 55.
Lettre, 216.
Réponse à une note, 245.

CHARLES DELCHEVALERIE.

Proses : *Orgueil*, 9.
Brumaire, 136.
La Vierge, 253.
Nocturne, 254.

JEAN DELVILLE.

Vers : *Langueur Hiver*, 200.
Parc lunaire, 201.
Sonnets : *La Nuit profane*, 293.
Sphinge blanche, 294.

CÉLESTIN DEMBLON.

Bois de Mai, 193.
Max Waller (ch. litt.), 108.
Les Poètes namurois, par A. Vierset (ch. litt.), 140.
Nos morts (ch. litt.), 277.

EUGÈNE DEMOLDER.

Par la Fenêtre ouverte (prose), 202.

A. DUPONT.

Nocturnement (vers), 305.

FRITZ ELL.

Le Réveil, ch. I, 355.

LUDWIG GHELDRE.

Le Roi d'Ys (ch. mus.), 97,

RENÉ GHIL.

Heur d'Hiver (vers), 75.
Une Réponse, 242.

L. H.

A Verviers (ch. mus.), 148.
Concert Wagner (ch. mus.), 149.
Chronique d'Art (mus.), 181.

L. HEMMA.

Musique à Liége, 98.

JOSÉ HENNEBICQ.

VARIATIONS DE MESSE.

Introït, 389.
Épître, 389.
Credo, 390.
Offertoire, 390
Élévation, 391.

FERDINAND HÉROLD.

L'Ile des Lotos (vers), 204

J. K.

Tale, 352.

GEORGE KELLER.

L'EAU DU RÊVE : *L'Eau du Rêve*, 18.
Vers : *Délaissée*, 19.
Poésie, 20.
Calme, 21.
Soir de printemps, 22.
Rêve, 23.
Mirage, 285.
Aube, 285.

HUBERT KRAINS.

Maisons borgnes, 164.
Caprice-Revue (ch. litt.), 250.

BERNARD LAZARE.

Le mot de l'Enigme, 127

CAMILLE LEMONNIER.

Premières proses : *Le Bain*, 6
Au Lavoir. 65.
Impression urbaine, 121.

CHARLES VAN LERBERGHE.

Les Flaireurs (drame), 24.
Un Poète gantois (ch. litt.), 159.
Maurice Maeterlinck (ch. litt.), 227.
La Grâce du Sommeil, 317.

M*.

Prose symphonique : *Vers Vous voici Falloir*, 167.
Vers tranquilles, 232.
Chronique d'Art, 182.
L'Art en Exil, par G. Rodenbach (ch. litt.), 210.
L'Art Symboliste, par G. Vanor (ch. litt.), 214.
Traité du Verbe, par René Ghil (ch. litt.), 185.
Cloches en la Nuit, par Retté (ch. litt.), 186.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Sonnet, 3.

ALBERT MOCKEL.

Au Crépuscule (prose), 49.
Lettre, 216.
Note, 245.
Villiers de l'Isle Adam (ch. litt.), 331.

STUART MERRIL.

Paysages et Portraits (proses), 223.

GABRIEL MOUREY.

Fluctuations : *Chanson Créole*, 70.
Proses : *Alleluia*, 72.
Amen, 72.
Miousic, 73.
Je te souhaitai moins sincère (vers), 255.

P. M. O.

Les XX (ch. pict.), 94.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06545 9060